





7250

BIOGRAPHIE

DE

CAMILLE DESMOULINS.



ÉTUDES RÉVOLUTIONNAIRES,

Par Éd. FLEURY.



LAON.

IMPRIMERIE DE ÉD. FLEURY ET AD. CHEVERGNY,

Rue Sécurier, 22.

1850

DC 146
D5F6

ÉTUDES RÉVOLUTIONNAIRES

DÉJA PUBLIÉES.

**Élection de l'Évêque constitutionnel de
l'Aisne.**

Un Club à Chauny.

Biographie de Babœuf.

Vandales et Iconoclastes.

Famines, Misères et Séditions.

BIOGRAPHIE

DE

CAMILLE DESMOULINS.

La biographie de Camille Desmoulins , c'est la biographie de la presse révolutionnaire tout entière pendant les six années terribles et trop remplies qui se sont écoulées de 1788 à 1794. Audacieux , agressif , insolent toujours , souvent menteur par système , spirituel , presque savant à force de mémoire , facile à lire , égoïste et personnel au suprême degré , Camille et ses journaux peuvent être regardés comme les types de ces puissants instruments de démolition appelés par la Providence, en un jour de colère , à niveler le terrain où avait vécu toute une grande société , où allait vivre une société nouvelle , à faire table rase , à accomplir à l'aide de la plume une ruine plus complète , plus radicale que jamais n'en ont , au fil de leur terrible épée , accomplie ces tueurs d'hommes qu'on appelle les grands conquérants , les grands hommes de guerre.

Quand on étudie les historiens qui ont essayé de raconter la révolution, on s'étonne du singulier silence que beaucoup de ces écrivains ont gardé sur la principale des causes de ce cataclysme qui n'a son égal dans la vie d'aucun peuple. On admire la peine que la plupart d'entre eux se sont donnée en allant fouiller dans les lointaines profondeurs du passé pour y chercher, sans l'y trouver, un motif plausible à cette grande commotion sociale et politique. Cette cause, cette raison d'être, ils la demandaient à la fatigue du joug, à l'amour de l'indépendance, comme si le joug d'alors était bien pesant, comme si la liberté est le plus grand besoin des peuples ; à l'ennui de la féodalité, comme si la noblesse d'alors ne se montrait pas dédaigneuse de droits excessifs qui lui répugnaient, qu'elle n'invoquait plus, dont elle avait tacitement préparé l'abandon par la désuétude, avant de s'en dépouiller réellement dans la nuit menteuse du 4 août 1789. Ces écrivains s'en prenaient au clergé et à son intolérance, quand le clergé consacrait son immense fortune au soulagement de la misère, se faisait pardonner ses excessives richesses par une excessive charité qui ne fut pas toujours sans inconvénients. Enfin, on invoque, pour expliquer des événements inattendus, toutes les causes possibles, ou vraies ou fausses, ou impuissantes ou sérieuses, et presque personne n'a parlé de la plus réelle, de la plus dangereuse : la liberté de la presse.

La presse et le journalisme firent plus pour renverser un trône et une société que le despotisme royal qui n'existait plus que de nom, plus que l'orgueil et la domination des nobles, plus que la richesse et l'intolérance du clergé, plus que les appétits de pouvoir que la bourgeoisie se sentait au cœur, plus que la misère et la domination dont le peuple avait droit de se plaindre et dont il ne songea à se plaindre et à se venger cruellement que quand les écrivains, qui voulaient l'exploiter, lui eurent soufflé au cœur la haine et la fureur. La presse développa hardiment toutes ces causes de méfiances, de jalousies, de dissidences, de rupture ; elle fut le levain qui prépara de loin et sans relâche les fermentations ; elle servit de centre à toutes les résistances mo-

rales et matérielles, les groupa, les disciplina pour les lancer ensuite à l'assaut des idées de pouvoir, le pouvoir qu'elle minait pour s'en servir ensuite, pour s'en emparer sans autre modification que celle du nom de république substitué à celui de monarchie, du mot démocratie substitué à celui d'aristocratie, despotisme à la place d'un despotisme, l'un non moins complet que l'autre, mais plus redoutable, plus exorbitant, plus cruel, plus affamé, plus absorbant et plus ruineux de l'honneur, de la considération et du bien-être de ceux qui le supportèrent.

Voici ce que fut la presse avec sa liberté sans bornes : un fléau, ou mieux le précurseur d'un fléau.

Voilà ce que beaucoup d'écrivains superficiels n'ont pas su voir, ou n'ont pas voulu voir. Voilà cette grande cause qu'ils ont omise, soit parce qu'elle a échappé à leurs investigations, soit parce qu'ils ont eu peur du monstre qui vivait encore, qu'ils craignaient de peindre et dévoiler, quand il était à l'apogée de sa puissance, et parce qu'il pouvait un jour les dévorer dans un moment de colère.

C'est à la presse qui a tout touché, tout discuté, tout sali, tout compromis, tout perdu, que nous devons Camille Desmoulins, Condorcet et Babœuf : Condorcet, dernier rayon d'un astre qui s'éteignait, la philosophie athée du dix-huitième siècle ; Desmoulins, qui ne croyait à rien qu'à lui-même, sceptique et personnel par-dessus tout ; Babœuf enfin, l'audacieux créateur d'un système philosophique qui tient en échec et peut tuer notre société déjà si malade des coups que lui ont portés les philosophes du dernier siècle et les pamphlétaires de la révolution.

C'est un singulier hasard que celui qui fit naître ces trois hommes les uns à côté des autres, dans trois villes qui se touchent, qui se donnent la main, Condorcet à Ribemont, Desmoulins à Guise, Babœuf à Saint-Quentin ; Condorcet qui prépare Camille, Camille qui motive Babœuf ; Condorcet déblayant avec les philosophes le terrain de toutes les idées de foi et de croyance en la religion d'abord, dans le pouvoir ensuite ; Camille s'attachant à jeter à bas les représentants encore vivants des idées

mortes , le monarque d'abord , ensuite les Girondins , ces derniers soutiens , hélas ! si fragiles , des idées de discipline ; enfin , Babœuf qui , mécontent de la large part faite déjà à la démocratie , voulut pousser la démocratie jusqu'à ses plus extrêmes limites , progression constante , fatale et forcée dont la conséquence a été le malheur et la ruine pour la génération qui a en vu le développement , et la faiblesse , le doute , l'anarchie pour les générations qui suivent ! et pour combien de temps ? Progression constante dont les excès ont préparé et nécessité le despotisme , seul moyen puissant de recréer les principes constitutifs de toute société , seul levier capable de remuer et de réparer les ruines amoncelées par la presse et par la discussion.

Il y avait à Guise une honnête famille de bourgeois qui , de père en fils , s'étaient de longtemps amassé quelque aisance et beaucoup de considération. M. Desmoulins , le chef de cette famille , était lieutenant-général au bailliage de cette ville. Plus tard , lorsqu'en 1787 une modification politique changea le nom des diverses administrations des provinces , nous le retrouvons membre de l'Assemblée intermédiaire de Guise. M. Desmoulins eut quatre enfants de son mariage avec Madeleine Godart , de Wiège : Lucie-Simplice-Camille-Benoît Desmoulins , l'aîné des trois frères , Dubuquoy et Semery. La révolution , que servirent les trois frères , l'un de sa plume , les deux autres de leur épée , les dévorera tous les uns après les autres.

L'intérieur de cette famille nous apparaît de loin avec toute la simplicité , la sérénité , le peu d'action qui distinguaient alors la bourgeoisie médiocre. Le père aime son roi , passe ses jours à servir sans bruit son pays dans des fonctions honorables mais peu rétribuées ; l'avenir n'ouvre devant lui que des horizons bornés ; presque au bout de sa carrière , quand nous nous occupons de lui , ses dernières années il les consacre à élever ses enfants pour lesquels il rêve une vie plus large , plus complète , mieux éclairée que la sienne , et qu'il ne soupçonne pas si fatalement brillante , si tourmentée , si brusquement brisée. Sa femme ne se montre que pour mettre au monde ses enfants , pour

pleurer un instant sur la mort de deux d'entre eux, sur le martyr probable du troisième, et elle meurt, heureusement pour elle, avant que Camille aille porter sa tête poétique sur l'échafaud, expiant ainsi ses mauvaises et ses bonnes actions. M. Desmoulins faisait partie de cette honorable, mais tremblante et inactive fraction de la bourgeoisie qui, soit par habitude, soit par respect pour des traditions de famille et des pieux souvenirs, n'avait pas cru devoir, au milieu des revirements des idées et de la politique, abjurer son passé, mais qui n'avait pas aussi tout le courage nécessaire pour se lever, abandonner sa douce oisiveté, lutter et périr pour ses convictions. M. Desmoulins était franchement royaliste.

Des auteurs ont fait naître Camille en 1762. La véritable date de son entrée dans le monde doit être fixée au 2 mars 1760. Dans une courte notice dont M. Matton, de Vervins, parent des Desmoulins par les femmes, a fait précéder la publication de la correspondance de Camille, cette date est précisée. Une autre preuve de l'erreur où sont tombés quelques biographes qui font naître Camille Desmoulins en 1762, nous est fournie par Camille lui-même dans son interrogatoire devant le tribunal révolutionnaire. Quand le président Hermann lui demanda son âge, Desmoulins lui fit cette réponse devenue historique : « J'ai » trente-trois ans, l'âge du sans-culotte Jésus ! l'âge fatal aux » révolutionnaires. » S'il fût né en 1762, Camille, mort en avril 1794, n'eût eu que trente-deux ans. Sa réponse n'est cependant point exacte; sa trente-quatrième année venait de finir. Sa phrase n'était qu'ambitieuse, visant à l'effet, l'effet trop recherché par lui.

Dès sa tendre jeunesse, ses maîtres avaient pu constater chez lui de grandes facilités, une merveilleuse aptitude au travail, une intelligence prompte, des saillies heureuses, toutes ces qualités enfin apanage de la plupart des jeunes gens de nos contrées, qualités qui aussi chez la plupart avortent faute de courage, de persévérance et d'étude, qualités enfin auxquelles Camille dut sa brillante et courte carrière, tout ce qu'il fut. Sa

mémoire était prodigieuse comme le fut plus tard sa puissance d'assimilation. Nous verrons ses pamphlets, ses brochures, ses articles de journaux foisonner de citations qui, chez d'autres, n'eussent été que fatigantes, sentant l'école et le pédantisme, et qui, faites par lui, lui appartenrent en propre, constituèrent une portion de son originalité, de son individualité, formèrent un côté de son talent.

Ces éminentes qualités, — eût-ce été un malheur? — seraient probablement restées enfouies à Guise, si l'un des parents éloignés des Desmoulins ne fût venu en aide à la gêne de la famille. M. Vieffville des Essarts, ancien avocat au parlement de Paris et que les électeurs du Vermandois enverront, en 1789, siéger à l'Assemblée constituante, obtint pour le jeune Camille une bourse au collège Louis-le-Grand.

Si jamais les premières études eurent de l'influence sur le caractère et sur la destinée d'un homme, c'est ici que peut se constater cette influence; et peut-être de notre récit doit-on tirer une utile leçon, un utile enseignement à répandre non seulement parmi les familles, mais parmi les hommes qui mènent les nations, s'occupent de leur sort, écrivent leurs lois.

Ce fut au collège que, sans le savoir, sans s'en douter, Camille devint républicain; ce fut dans les livres du collège qu'il puisa son amour de la République, de la démocratie, d'un gouvernement que nul n'osait entrevoir, même en rêve, comme possible, comme prochain, que Montesquieu avait condamné du haut de sa science, avait déclaré impossible, mortel pour une grande nation, pour une nation comme la nôtre surtout. Dans son *Histoire des Brissotins* écrite en avril 1793 et qui eut une si fâcheuse influence sur le sort des Girondins, Camille, après avoir dit qu'en 1788 on n'aurait peut-être pas trouvé dix républicains à Paris, et il se fait une gloire de compter au nombre de ces dix hommes d'élite, avoue que cette gloire il la doit aux leçons qu'il reçut au collège. Nous recommandons à l'attention et aux réflexions des pères de famille ce passage que nous allons textuellement copier :

« Voilà ce qui nous couvre de gloire, » écrit Camille Desmoulins, « nous, les vieux Cordeliers, d'avoir commencé l'entreprise de la République avec si peu de fonds ! Ces républicains » étaient pour la plupart des jeunes gens qui, nourris de la » lecture de Cicéron dans les collèges, s'étaient passionnés pour » la liberté. On nous élevait dans les écoles de Rome et Athènes » et dans la fierté de la République pour vivre dans l'abjection » de la Monarchie et sous le règne des Claude et des Vitellius ! » Gouvernement insensé qui croyait que nous pouvions nous » enthousiasmer pour les Pères de la Patrie, du Capitole, sans » prendre en horreur les mangeurs d'hommes de Versailles, et » admirer le passé sans condamner le présent ! *Ulleriora mirari, » præsentia secturos !* »

Pour ces jeunes esprits sans expérience, qui se laissent prendre aux mots, roi et tyran sont synonymes, parce que les écrivains de la Grèce antique nomment tyrans les rois et que des maîtres ineptes ont négligé d'empêcher une confusion créée par notre langue ou n'ont pas voulu la prévenir. Tout naturellement, par instinct, la haine contre les rois a donc pris naissance dans ces âmes auxquelles le premier savant en *us* imposera une forme banale dans un moule banal. Un travail semblable, mais en sens contraire, s'est opéré sur le mot République, sur le mot Nation, sur le mot Peuple. Les philosophes de l'université ont beaucoup plus parlé du droit que du devoir, de la liberté que de la discipline, de l'indépendance que d'une soumission salutaire. On a posé comme but d'admiration les vertus sauvages et impossibles des deux Brutus, des deux Caton ; les Gracchus ne sont plus des novateurs dangereux, mais d'héroïques martyrs de leur amour du peuple. Parmi les premiers rois de Rome, parmi les empereurs, on choisit avec soin les grands coupables, comme pour susciter la haine contre la royauté que ces enfants ne voient plus alors que sous la forme d'une source féconde d'iniquités, de malheurs. L'exagération de l'adolescence s'empare de ces inepties, de ces mensonges, les commente, les grossit ; et Desmoulins et Robespierre, assis sur les mêmes bancs, conviés aux

mêmes enseignements, achèvent de se perdre l'un par l'autre dans ces chaudes conversations auxquelles servent de texte les histoires de Sparte, d'Athènes et de Rome. « On avait deviné » qu'un jour je serais un vrai Romain, » s'écrie Camille dans une de ses brochures ; « car, à mon baptême, on me donna les » noms romains de *Lucius-Sulpitius-Camillus* ! »

On raconte, au sujet de cet enthousiasme, une scène d'une étrange violence. Camille était en vacances. Il avait été passer quelques jours chez un parent de sa famille. En son honneur on donnait un dîner où se trouvaient réunies les notabilités du pays. Quelqu'un de la société savait avec quelle facilité le jeune étudiant s'exaltait quand on lui offrait la discussion sur ses héros de prédilection, sur les perfections du gouvernement démocratique, sur les sublimités de la métaphysique républicaine. C'était un curieux spectacle à donner au dessert que celui d'un de ces accès de colère où tombait Camille quand il rencontrait un contradicteur actif, pressant et convaincu. La bataille lui fut donc présentée. L'ardent jeune homme donna dans le piège, répliqua d'abord avec politesse, avec assez de calme. Lorsqu'il vit son adversaire secouer ironiquement la tête en l'entendant développer ce que Camille nommait de nouveaux principes, il se sentit saisi de pitié, essaya de railler, puis bientôt prit feu, puis s'irrita en se heurtant aux obstacles, aux arguments. Des sarcasmes le jetèrent hors de lui. Des hérésies, ce qu'il appelait des hérésies, lui firent perdre toute retenue. Les yeux en feu, l'insulte à la bouche, tremblant de tous ses membres, il se leva, jeta la serviette à la tête de l'obstiné royaliste qui niait la république ; d'un bond il s'élança sur la table qu'il inonda de débris, qu'il improvisa en tribune, préludant ainsi à ses triomphes futurs du café de Foi, et de là, au milieu des éclats de rires des uns, des reproches des autres, de l'émotion de ses parents, il parla longuement, chaleureusement, étalant ses convictions, maltraitant la tyrannie, portant aux nues son idole idéale, répétant les lieux communs jusque-là relégués dans le domaine de la théorie et qu'il se chargera bientôt de faire passer dans la pratique,

dans la vie politique d'une nation qu'il contribuera si puissamment à pousser dans tant d'excès. Ruisselant de sueur, la figure enflammée, il descendit enfin au milieu du silence de stupéfaction chez ceux-ci, de colère chez ceux-là, chez tous du regret d'avoir amené une pareille scène.

Rien n'est à perdre de la vie d'un pareil homme ; les moindres faits s'enchaînent, se prouvent lés uns par les autres. Les traditions de la famille, recueillies par M. Matton, nous apprennent que cette exaltation, Camille la puisa dans une lecture assidue, incessante, des *Révolutions romaines* de Vertot, assez triste livre dont il reçut un exemplaire à une distribution de prix. Les grands événements de la Rome républicaine s'emparèrent de son imagination, lui devinrent familiers, l'exaltèrent au plus haut point. Ce livre, « dont il usa ou perdit au moins vingt exemplaires, » dit M. Matton, ne le quittait jamais. Il le lisait soir et matin, incessamment, comme des enthousiastes lisent *l'Imitation*. Chaque jour il y trouvait de nouvelles beautés, y puisait de nouvelles raisons à ses convictions. Dans ses rêves de jeune homme, l'image de ses folles maîtresses avait pour rivale l'idéal de sa république. Il se voyait révolutionnant la France, faisant litière du despotisme et des abus, levant haut l'étendard de la liberté si longtemps contenue, de l'égalité toujours sacrifiée par les hommes à leurs intérêts de caste, de fortune.

Malgré toutes ces préoccupations philosophiques, — car alors c'était plutôt là de l'abstraction d'idéologie que des tentatives à une réalisation plus ou moins prochaine, — Camille poursuivait le cours de ses études. Sorti du collège après de brillants concours et chargé des lauriers académiques, il commença son droit, conquit son baccalauréat en septembre 1784, sa licence en mars 1785, et fut admis à prêter serment, quelques jours plus tard, comme avocat au parlement de Paris. Ce n'était pas là que l'appelaient la nature et sa vocation. Le nouvel avocat ne parlait que difficilement ; sa langue était gênée ; il bégayait. Peut-être l'expression ne servait-elle pas assez promptement l'idée trop nombreuse et trop impatiente. Nous ne croyons pas

que Camille ait jamais obtenu de grands succès au barreau. Tout jeune encore, sans grandes relations dans un monde où il était perdu, privé même de cette facilité d'élocution première qualité de l'avocat, Camille dut végéter, n'apparaissant de temps à autre que pour plaider quelques causes sans importance, et certes n'annonçant point et ne pouvant guère prévoir cet éclat dont il allait bientôt briller.

Sans doute utilisant les loisirs que lui faisait son obscurité, Camille taillait et préparait sa plume, écrivait beaucoup, rêvait beaucoup, causait beaucoup avec ces dix apôtres qui, selon lui, travaillaient seuls alors dans Paris à la réussite prochaine de l'idée nouvelle. Nous ne saurions rien de sa vie intime, de ses mœurs, de ses goûts, de ses habitudes de jeune homme, si Châteaubriand, contemporain de Camille Desmoulins, ne nous avait légué, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, un simple souvenir éloquent, une note, une courte phrase qui constate que la politique et l'étude n'absorbèrent pas à elles seules toutes les ardeurs du bouillant jeune homme. « Camille Desmoulins, » écrit l'illustre Breton, « prêtait à sa muse le langage de ces » lieux où il allait marchander ses amours. » Ce jugement est dur comme les expressions qui l'enveloppent; et n'est-il point injuste? Par de nombreuses citations, nous mettrons nos lecteurs à même de reconnaître que si Camille aima les fi les faciles, — et qui oserait en faire un crime à un jeune homme à peu près abandonné à lui-même? — il n'en parla pas le langage.

Franchissons rapidement les quatre années pendant lesquelles le jeune avocat au parlement vécut obscur, heureux peut-être. Arrivons brusquement, sans transition, comme lui, conduits par lui, en plein cœur de l'année 1788. La fermentation est partout. Ce n'est pas encore l'éruption du volcan. Le sol tremble seulement sous les pieds; de sourds grondements annoncent le fléau; de fauves lueurs bordent l'horizon, présages de malheurs; l'atmosphère est embrasée. Comme des éclairs, on voit naître et mourir des brochures qui, seules et isolées, n'auraient eu que peu d'effet, mais qui, se succédant les unes aux autres, plus

violentes les unes que les autres, de plus en plus oseuses, agressives, ruinent les convictions, préparent le doute, encouragent et décuplent les inimitiés.

A la suite d'une notice sur les causes de la révolution, l'ancien *Moniteur* publie une assez longue nomenclature des livres, brochures, écrits et pamphlets qui ont eu le plus d'influence pour déterminer le mouvement et le faire aboutir. Le *Moniteur* fait à Camille l'honneur de le compter parmi les écrivains à qui l'on peut, ou pour les féliciter ou pour les blâmer, attribuer une grande part dans l'enfantement de la révolution. Dans cette nomenclature, voici ce que nous lisons : « 1788. LA PHILOSOPHIE » DU PEUPLE FRANÇAIS, par Desmoulins, avec cet épigraphe : » *Expergiscamur, ut errores nostras coarguere possimus. Sola* » *aulem nos philosophia excitabit, sola somnum excutiet gravem.* » (*Seneca. De Philosophiâ.*) Il est temps que vous leviez la tête » et que vous la leviez constamment. Il est temps que vous ren- » triez dans vos droits et que vous recouvriez votre liberté ori- » ginelle. L'entreprise est formée ; les premiers mouvements sont » produits ; mais ce n'est pas assez. Il faut que vous résistiez » jusqu'à ce que vous soyez sûrs du triomphe. Oh ! que vous se- » riez à plaindre, si vous veniez à mollir devant vos ennemis ! » Vous seriez cent fois plus malheureux que vous ne l'étiez » avant d'avoir songé à secouer vos chaînes. Vous retourneriez » dans cette honteuse et triste servitude de vos infortunés ancê- » tres, etc. ; « l'auteur, » ajoute le *Moniteur*, « développe en- » suite un plan de Constitution. »

Parmi les plus remarquables écrits parus en 1789, le *Moniteur* compte : « LA FRANCE LIBRE, par M. Desmoulins, avocat au parlement de Paris, électeur du Vermandois. »

Nous avons vainement recherché la première des deux brochures dont parle le *Moniteur*. Nulle part nous n'en trouvons la trace, ni dans l'histoire parlementaire de Buchez et Roux, ni dans la biographie de M. Matton qui ne paraît pas la connaître, ni dans la correspondance de Camille qui cependant donne avec complaisance des détails nombreux sur ses pamphlets, ni dans les

différentes réimpressions de ses œuvres. Néanmoins, elle est bien de lui, nous le croyons; rien que la citation latine qu'elle porte en tête lui imprime son cachet. Tout à l'heure, nous nous occuperons sérieusement de *la France Libre*. Comme point de départ, comme premier et très remarquable succès, cette brochure mérite notre attention.

Camille, à la fin de 1788, était-il déjà ou se croyait-il déjà quelque chose, pour que nous le voyions alors revenir à Guise, penser à se mettre sur les rangs comme candidat aux Etats-Généraux, probablement chercher des suffrages, préparer son élection? Camille arbora-t-il franchement ses prétentions? C'est ce que nous ne pouvons affirmer, bien que plusieurs passages de sa correspondance nous le fassent entrevoir. Dans une lettre qu'il adresse de Paris à son père, le 5 mai 1789, il dit, à propos de la procession solennelle des Etats-Généraux : « Ce fut hier pour » moi un des beaux jours de ma vie. Il aurait fallu être un bien » mauvais citoyen pour ne pas prendre part à la fête de ce jour » sacré. Je crois que, quand je ne serais venu de Guise à Paris » que pour voir cette procession des Trois Ordres et l'ouverture » de nos Etats-Généraux, je n'aurais pas regret de ce pèlerinage. » Je n'ai eu qu'un chagrin, çà été de ne pas vous voir parmi nos » députés. *Un de mes camarades a été plus heureux que moi.* » *C'est de Robespierre, député d'Arras. Il a eu le bon esprit de » plaider dans sa province.* » Dans une autre lettre au même, du 20 septembre 1789, nous lisons : « Donnez-moi des nouvelles » d'Hénin et de Fontaine; j'ai toujours un peu sur le cœur le » tour qu'ils m'ont joué à Laon. » Quel tour ont pu lui jouer à Laon ses anciens camarades? Ce passage, rapproché de celui où il regrette de n'avoir pas été aussi heureux que son camarade Robespierre, nous apporte la presque certitude qu'aux élections de Laon, Camille, fort des promesses de ses amis et des habitants de Guise, se sera mis sur les rangs, même en concurrence avec M. Vieffville des Essarts, le protecteur de son enfance, et que, pour une raison demeurée inconnue pour nous, ses compatriotes et ses amis auront manqué à leur parole, l'auront

abandonné. La haine dont Camille poursuivait, à partir de ce moment, la ville et les habitants de Guise, nous confirme encore dans la pensée d'un échec bien sensible pour lui. Il ne laisse plus passer, sans la saisir avec une sorte de plaisir âpre, aucune occasion de déclamer contre sa ville natale.

Que lui ont donc fait ces odieux *Guisards*, pour que sans cesse il les poursnive de ses mépris et de ses colères ? Il écrit à son père que sa brochure de *la France Libre* lui attire les félicitations de tous et les compliments de la presse. « Opposez », dit-il, « ces suffrages imprimés et publics d'écrivains que je ne » connais point et dont je ne suis pas assez riche pour payer » l'encens, aux injures de nos Guisards et à ce que vous appelez » l'indignation publique. J'ai peine à croire que j'aie encouru » l'indignation de mes chers compatriotes, et il ne peut y avoir » que des ignorants, des imbécilles ou des envieux qui décrivent » une brochure qui me fait tant d'honneur et qui m'a attiré les » compliments les plus flatteurs de la part d'un homme qui ne » m'avait jamais loué, de M. Target..... Je sais que personne » n'est prophète dans son pays, et il ne faut pas affecter d'ou- » vrir les yeux de ceux que la lumière blesse. Si vous entendez » dire du mal de moi, consolez-vous par le souvenir du témoi- » gnage que m'ont rendu MM. de Mirabeau, Target, de Robes- » pierre, Gleizal et plus de deux cents députés. » (Lettre du 22 septembre 1789.) — « Les cris de quelques dévotes, de quelques » imbéciles, me feraient repentir de ma gloire et de ma vertu ! » Non ! ceux qui vous disent du mal de moi, vous trompent ; ils se » mentent à eux-mêmes, et, au fond de leur cœur, ils vou- » draient avoir un fils qui me ressemblât. Ils ont l'air de venir » vous consoler et il n'y a qu'eux qui vous affligent. On ne dit » du mal de moi que celui qu'ils disent. Ce sont les frères de » Joseph qui viennent consoler Jacob, dont une bête, disent-ils, » a dévoré les membres. Eux-mêmes sont cette bête qui l'a » déchiré. Ce que vous me dites de Guise achève de me fixer à » Paris, pour lequel je commençais déjà à avoir une forte incli- » nation. » (*Id.*) — « Vous avez manqué de politique quand,

« l'année dernière, vous n'avez pas voulu venir à Laon et me
» recommander aux personnes de la campagne qui auraient pu
» me faire nommer. Je m'en moque aujourd'hui. J'ai écrit mon
» nom en plus grosses lettres, dans l'histoire de la révolution,
» que celui de tous nos députés de la Picardie. » (*Id.*) — « Je
» vous ai dit que je ne voulais plus entendre parler de Guise.
» Votre nullité dans ce pays et à plus forte raison la mienne
» m'en ont détaché..... Tout ce que j'apprends de Guise par le
» cousin de Viefville me confirme dans la pensée de renoncer à
» ce pays, les antipodes de la philosophie, du patriotisme et de
» l'égalité. » (Lettre à son père du 8 octobre 1789.) — « N'atti-
» rez pas la haine de nos envieux par ces nouvelles. (Lettre du
11 décembre 1790, écrite par Camille à son père, en lui apprenant qu'il va faire un riche et beau mariage.) — « La vésicule
» des gens de Guise, si pleins d'envie, de haine et de petites
» passions », écrit Camille à son père le lendemain du jour où
il devint secrétaire-général du ministre de la justice, « va bien
» se gonfler contre moi, à la nouvelle de ce qu'ils vont appeler
» ma fortune et qui n'a fait que me rendre plus mélancolique,
» plus soucieux, et me faire sentir plus vivement tous les maux
» de mes concitoyens et toutes les misères humaines. » (Lettre
du 15 août 1792.)

Ces citations suffisent pour montrer de quelle amertume le cœur de Camille était rempli, quelles furent les souffrances de son amour-propre, quand il se vit discuter par ses amis, par ses parents, par ses obscurs concitoyens, lui qui discutait et démolissait les plus belles réputations, les positions les plus éminentes.

Son insuccès de Laon fut bientôt oublié dans les orages de la vie parisienne. Ses journées, il les passait à suivre toutes les manifestations politiques; il employait ses soirées dans les clubs qui commençaient à s'ouvrir, ses nuits à écrire. C'est incroyable le mal qu'il prenait pour se faire voir et remarquer. Il est partout en même temps, à Paris où il pérorait, à Versailles où il suit de loin les députés du Vermandois, en attendant qu'il se faufile parmi eux. « Je n'ai vu qu'à la procession le cousin de Viefville,

» chez qui j'ai passé trois fois », écrit-il à son père à son retour de Guise à Paris. « Comme nos députés se rengorgeaient ! Ils » avaient *caput intrà nubes* et avec raison. Je n'ai vu ni le prince » de Condé, ni le prince de Conti (1). J'allai voir M. Bailly après » dîner. Je le trouvai avec les députés de Villers-Cotterêts et de » Soissons, tous ravis d'aise et remplis d'un saint zèle. La pensée » de leur mission me remplit de respect, et j'étais étonné d'é- » prouver pour notre monsieur le curé un sentiment de vénéra- » tion dont j'étais si loin à Laon. Je vous en ai voulu beaucoup » à vous et à votre gravelle. Pourquoi avoir si peu montré d'em- » pressement pour obtenir un si grand honneur ? Ça été le pre- » mier de mes chagrins. »

En sortant de chez Bailly, Camille écrit à Mirabeau pour le prier de l'admettre au nombre des rédacteurs « de la fameuse » gazette de tout ce qui va se passer aux Etats généraux, à » laquelle on souscrit ici par mille et qui rapportera cent mille » écus, dit-on, à son auteur. » Ce n'est pas seulement aux députés de sa province qu'il fait des avances ; il entre en relations avec ceux du Dauphiné et de Bretagne. Lui qui aime la vie facile et large, la bonne table, les longs dîners, il se fait inviter par les patriotes ; il se fait même inviter chez les aristocrates « par » l'abbé de Bourville, un de mes camarades, qui m'emmena » dîner chez son oncle, le chevalier M.....ger, maréchal-des- » camps. » On verra plus tard comment Camille se compromet avec son amour des tables bien servies.

Ses lettres à son père sont charmantes de naïveté, d'abandon, de confiance et surtout d'amour de sa personne. Il avoue tout haut sa gourmandise et sa vanité. Dans ces clubs, dans ces dîners, devant les futurs révolutionnaires, devant ces hauts personnages, il parle avec esprit ; on l'écoute, on se raille de lui ; il verse tout dans le sein de son père. « Bien des gens qui m'en- » tendent ici pérorer s'étonnent qu'on ne m'ait pas nommé dé-

(1) Propriétaires de grands biens autour de Guise, et qui montraient beaucoup d'estime à son père.

» puté, compliment qui me flatte au-delà de toute expression. »
Tête folle ! Capable de tout, du bien comme du mal , en extase
devant lui-même ; tel nous le verrons jusqu'au jour de sa mort.
Faut-il que les nations se laissent mener et perdre par ces poètes
qui ne devraient être que poètes !

II.

C'est alors que Camille écrit sa *France Libre*, en juin 1789.

Dans les premières pages, il se borne à constater les premiers effets de la lutte parlementaire, Paris soulevé, la France qui s'agite et qui tremble dans ses fondations, la noblesse qui perd son pouvoir, le peuple qui la conspuet et la menace. On parle de la résistance que probablement l'armée va opposer à l'envahissement de la révolution; Camille prêche ouvertement la révolte aux soldats. « Ces soldats, que nous voulons affranchir, ne tourneront pas leurs armes contre leurs bienfaiteurs, » s'écrie-t-il; « ils viendront se réunir en foule à leurs parents, à leurs compatriotes, à leurs libérateurs, et les nobles s'étonneront de ne voir autour d'eux que la lie de l'armée et un petit nombre d'assassins et de parricides. » Rappelons-nous que tout à l'heure Camille, qui pousse les soldats à la révolte, dont les funestes enseignements ont sans doute perverti les Gardes-Françaises, lancera le peuple comme un levier pour démolir leur prison de l'Abbaye.

Une faute impardonnable, c'est celle qu'il va commettre en montrant à la populace les biens des prêtres et des nobles comme récompense de la révolte, de l'émeute, de la tuerie. Ce passage de la *France Libre* est plus qu'une faute; c'est un crime! et nous ne comprenons que trop la douleur du père de Camille et l'indi-

gnation de ses concitoyens. Si l'on n'entendait plus à Paris le cri de la conscience publique, on retrouvait encore l'honnêteté dans les provinces. Voici ce qu'a écrit Camille, comme prélude à la Terreur et au Babouvisme :

« Nous sommes sûrs de triompher. Nos provinces se remplissent de cocardes comminatoires. Nous avons une armée non encore ostensible et campée, mais enrôlée et toute prête, une armée d'observation. Cette armée est de plus de quinze cent mille hommes. Pour moi, je me sens le courage de mourir pour la liberté de mon pays, et un motif bien puissant entraînera ceux que la bonté de cette cause ne déterminerait pas. Jamais plus riche proie n'aura été offerte aux vainqueurs. Quarante mille palais, hôtels, châteaux, les deux cinquièmes des biens de la France à distribuer, seront le prix de la valeur. Ceux qui se prétendent nos conquérants seront conquis à leur tour. La nation sera purgée, et les étrangers, les mauvais citoyens, tous ceux qui préfèrent leur intérêt particulier au bien général, en seront exterminés. Mais détournons nos regards de ces horreurs, et daigne le ciel éloigner ces maux de dessus nos têtes ! Non, sans doute, ces malheurs n'arriveront pas. Je n'ai voulu qu'effrayer les aristocrates, en leur montrant leur extinction inévitable, s'ils résistent plus longtemps à la raison, au vœu et aux supplications des communes. Ces messieurs ne se haïront pas assez pour s'exposer à perdre des biens qu'il leur est facile de conserver, et dont nous n'avons sûrement nulle envie de les dépouiller ! »

Tels sont les prolégomènes qui précèdent plusieurs entretiens où la Noblesse et les Communes discutent, sous forme de controverse, les grands principes, les grands intérêts sociaux et politiques du moment : la délibération par tête ou par ordre, la Constitution, le clergé, la noblesse, la royauté. Nous passerons sous silence les deux premiers articles qui n'ont plus pour nous le moindre intérêt d'actualité : nous n'écrivons point l'histoire de la révolution, mais bien d'un révolutionnaire.

Dans son article sur le clergé, le pamphlétaire, s'inspirant de

l'esprit et des traditions de Voltaire , se montre grossièrement impie, vulgairement athée. « Je défie, » dit Desmoulins, « qu'on » me montre dans la société rien de plus méprisable que ce » qu'on appelle un abbé. Qui est-ce, parmi eux, qui n'a pas pris » la soutane, cette livrée d'un maître dont il se moque intérieu- » rement, pour vivre grasement et ne rien faire? Y a-t-il rien » de plus vil que le métier de religion, le métier de continence, » un métier de mensonge et de charlatanisme continuel? Quelle » différence y a-t-il entre notre clergé et celui de Cybèle, ces » Galles si méprisés, qui se mutilent pour vivre? Du moins il y » avait, en faveur de ces prêtres de la déesse de Syrie, une forte » présomption qu'ils ne se jouaient pas de la crédulité du peuple. » Certes, un grand sacrifice prouvait leur foi, au lieu que la cas- » tration spirituelle de l'abbé M..... ne l'a pas empêché, l'année » dernière, comme tout le monde le sait, de violer physique- » ment une femme.

» Chose étrange! un prêtre est ennuqué de droit, et s'il l'est » de fait, on le répute irrégulier et inhabile à la prêtrise. On en » demandait à l'un d'eux la raison, qui semble difficile à donner. » Il fit une réponse applaudie à jamais de toute l'Eglise : C'est » bien la moindre chose que ceux qui peuvent faire un Dieu » puissent faire un enfant; mais cela n'est pas de mon sujet. »

Des prêtres, Camille passe à la religion : la transition était nécessaire et indiquée. « Oui », ose-t-il écrire, « oui, il y a un » Dieu, nous le voyons bien en jetant les yeux sur l'univers ; » mais nous le voyons comme ces enfants infortunés qui, ayant » été exposés par leurs parents, voient qu'ils ont un père. Il faut » qu'ils en aient un; mais ce père, c'est en vain qu'ils l'ap- » pellent, il ne se montre point.... Ce n'est pas Dieu qui a be- » soin de religion, ce sont les hommes. Dieu n'a pas besoin » d'encens, de processions et de prières; mais nous avons be- » soin d'espérances, de consolations. Dans cette indifférence de » toutes les religions devant ses yeux, ne pourrait-on nous don- » ner une religion nationale? » A cette question, Robespierre, le condisciple, l'ami de Camille, répondra plus tard par sa re-

connaissance de l'Être Suprême. Voilà cette religion nationale réclamée par Desmoulins. Voilà les blasphêmes à l'aide desquels on prépara la ruine de la religion catholique, la destruction des églises, le martyre des prêtres !

Nous allons copier en entier l'article de la *France Libre* sur la noblesse. C'est un très curieux spécimen du genre où excella Desmoulins, de la facilité prodigieuse de sa mémoire et de sa monomanie d'antiquité. Ce n'est plus un Français qui écrit et parle ; c'est un Grec du temps de Périclès, ou bien un Romain que galvanise un vieux souvenir. Voici ce passage :

« § IV. — *De la Noblesse.*

» Menenius, dans son apologue, comparait le corps politique
» au corps humain, et les nobles à l'estomac. La pensée de cet
» auteur, qui vient de les comparer à ces tumeurs, à ces loupes
» qui, sans être parties intégrantes de nous-mêmes, ne s'enflent
» et ne se nourrissent qu'aux dépens du corps, est bien plus
» juste.

« La noblesse, dit Bélisaire, n'est autre chose que des avan-
» ces que la patrie fait sur la parole de nos ancêtres, en atten-
» dant que nous soyons capables de faire honneur à nos garants. »

» Voilà tant de siècles que la patrie perd ses avances ! encore
» si elle pouvait avoir son recours contre la caution ! Nous ne
« voulons plus faire d'avances sur la garantie des morts. C'est
» une insolvabilité trop notoire.

» Les Grecs sont sans contredit, chez les anciens, le peuple
» qui a le mieux connu la liberté ; mais veut-on savoir en quoi
» ils la faisaient consister ? Dans l'égalité des conditions. Point
» de satrapes, point de mages, point de dignités, point d'offices
» héréditaires. Les aréopagites, les prytanes, les archontes, les
» éphores, n'étaient point des nobles, ni les amphyctions des
» milords. On était ou fourbisseur, ou sculpteur, ou laboureur,
» ou artiste, ou péripatéticien, c'est-à-promeneur ; on était fort
» ou faible, riche ou pauvre, courageux ou timide, bien ou mal
» fait, sot ou homme d'esprit, honnête homme ou fripon. On

» était d'Athènes ou de Mégare, du Péloponèse ou de la Phocide ;
» on était citoyen, on était Grec ; mais je n'aurais pas conseillé
» aux initiés ou aux prêtres de Minerve de se dire du premier
» ordre. Qu'est-ce qu'un premier ordre, aurait dit un Athénien ?
» Sachez qu'il n'y a plus qu'un ordre dans une nation, l'ordre
» de ceux qui la composent. Ce n'est qu'à Sparte qu'il y en a
» eu deux : l'ordre des Lacédémoniens et celui des Ilotes, c'est-
» à-dire l'ordre des maîtres et celui des valets. On a dit cela ail-
» leurs ; il est bon de le répéter.

» Si la noblesse est un aiguillon pour imiter les exemples des
» ancêtres, ce sera un aiguillon bien plus puissant quand les
» enfants seront tout par eux-mêmes et rien par leurs pères.
» Toute la nation a pris acte de l'aveu du vicomte d'Entraigues :
» *La noblesse est le plus grand fléau qu'il y ait sur la terre.*
» Eux-mêmes ont porté leur arrêt. Qu'on ne connaisse plus en
» France que la noblesse personnelle. Est-ce que les talents et
» les qualités sont héréditaires ! Il n'y eut jamais une famille
» dans l'univers où la vertu et le génie se soient transmis du
» père aux enfants, et pas un secrétaire du roi qui ne croie avoir
» la noblesse transmissible. Qu'est-ce donc que la noblesse,
» stupides que nous sommes ? Ils ont beau savonner, la barbe
» recroît. Chers concitoyens, anéantissez cette distinction ab-
» surde autant qu'onéreuse :

» Pour les nobles, toutes les grâces,
» Pour toi, peuple, tous les travaux.
» L'homme est estimé par les races,
» Comme les chiens et les chevaux.

» Montrons que nous sommes des hommes, et non pas des
» chiens et des chevaux.

» Et vous, généreux patriciens, en qui la voix de la raison a
» été plus forte que celle de l'intérêt et que les préjugés germa-
» niques ; vous qui, en nous reconnaissant pour vos frères, en
» vous empressant de vous réunir avec nous pour coopérer à
» rendre le nom de citoyen français plus honorable que celui de

» gentilhomme, vous venez de vous ennoblir bien plus que n'a-
» vaient fait vos pères par un sacrifice pénible ; ne craignez pas
» que nous l'oublions jamais. A Rome, lorsque le peuple eut
» forcé toutes les barrières qui lui fermaient l'entrée des charges
» et obtenu de pouvoir parvenir au consulat, il n'en abusa point
» et continua d'élever les patriciens aux premières dignités. Il
» en est aussi une foule parmi vous que nous saurons toujours
» distinguer, et dont nous pourrons placer à la tête des armées
» les noms redoutables à l'ennemi ; et nul n'aura plus illustré
» ces noms que ceux d'entre vous qui ont voulu généreusement
» renoncer à toutes les prérogatives qu'ils donnaient, et recom-
» mencer leur noblesse. »

On le voit . C'est par la flatterie que Desmoulins compte tromper la noblesse ; pour les rois dont il n'espère pas la conversion , il fait jouer toutes ses colères. A son avis, la royauté est la pire des institutions humaines prise dans son principe , et en particulier la royauté en France n'est qu'une série, une succession de mauvais rois. Ce chapitre de la *France Libre* pourrait parfaitement servir de préface au livre qu'un républicain publia en 1790 sur *les crimes des Rois et Reines de France*. Nous ne réécrivons pas cette diatribe , et , comme le dit Camille lui-même , « l'énumération en serait fatigante. » Il est bon cependant de prouver par un exemple la vérité de ce que nous avançons au début de cette étude : à savoir que , par sa hardiesse à ne rien ménager, la presse d'alors fut la principale cause de tous les excès de la révolution.

Camille a pris tous les rois de France les uns après les autres. Pas un ne trouve grâce devant lui. Faussaires, assassins, empoisonneurs, libertins, fainéants, les meilleurs, Louis XII et Henri IV, ne valurent pas grand chose. Dans cette scène audacieuse de fantasmagorie, — il faut se rappeler que le roi était le maître encore, — Louis XIV apparaît à son tour évoqué par la terrible baguette de ce magicien impitoyable. On comprend que ce despote des despotes ne trouve point grâce devant Camille qui s'est constitué son juge. Enflammé de colère au récit qu'il se fait à

lui-même des crimes du roi-soleil, Camille lui adressa cette prosopopée triomphante : « Non , tu n'aimes que toi , tu ne voyais » que toi , tu croyais que tout était à toi , et la vie de tes sujets » et leurs femmes. Oh ! si j'avais été le marquis de Montespan , » au lieu de prendre sottement le deuil , au lieu d'écrire au pape » une lettre ridicule pour lui demander de nouvelles noces, j'aurais fait comme le sénateur Maxime , ou comme le savetier de » Messine dont je m'étonne toujours qu'il y ait si peu d'imitateurs. »

Qu'était-ce donc que ce savetier ? Et de quelle si sublime action se montra-t-il capable ? Desmoulins va nous l'apprendre : « Ce savetier , » dit-il sans paraître se douter qu'il commet un crime, un régicide en pensée , avant de le commettre réellement en condamnant plus tard Louis XVI à la mort, « ce savetier était » un patriote qui mérita mieux qu'Aristide le surnom de Juste. » Dévoré du zèle du bien public , il ne put souffrir de voir les » Maupeou, les Terrai, les Saint-Florentin de son temps, et cette » multitude de fripons et de scélérats des deux premiers ordres, » demeurer impunis et mourir dans leur lit de la mort des justes. » Il pérora tant sur sa sellette , qu'il enflamma ses ouvriers du » même zèle de la justice. Les voilà se distribuant les rôles. L'un » fut le rapporteur , l'autre fit les fonctions du procureur-général, et le savetier était le président. Sa boutique fut bientôt la » Tournelle de l'univers la plus formidable aux scélérats. Ils décrétaient, informaient, récoletaient, confrontaient, jugeaient, » et bien plus exécutaient. M. le président sortait sur la brune » avec une arquebuse à vent ; il attendait son homme, et ne manquait jamais. On n'entendait parler dans la Sicile que de fripons » fusillés par une main invisible, et on commençait à croire à la » Providence. Cet homme , d'un grand caractère , fut pris un » soir sur le fait , purgeant la terre de brigands , à l'exemple de » Thésée et d'Hercule. L'inventaire de son greffe et la production de toutes ses instructions criminelles qui justifiaient que » le procès avait été fait et parfait à chacun des accusés , et qu'il » ne manquait au bien jugé que les formes, ne purent le sauver

» du dernier supplice. Il périt sur l'échafaud, honoré des regrets
» et de l'admiration de tout le peuple, et digne d'un meilleur
» sort. »

Voilà les audacieuses pensées que la presse mettait alors librement en circulation ! Sous un roi, on permet de proclamer et d'écrire, ce qui est pis, cet aphorisme brutal comme un coup de poignard : « La monarchie est une forme de gouvernement » détestable. » Sous un roi qu'on accuse de despotisme, qu'on traite en autocrate, il a été permis à Camille de répandre un livre où cette phrase se lisait à propos d'une entrée triomphale du roi dans sa bonne ville de Paris : « La vue d'un peuple immense » qui se précipitait, qui se culbutait, qui s'étouffait pour jouir » de son humiliation et de son néant, cette multitude de satel- » tellites, de valets, de cochers et de chevaux mêmes plus fiers » que les citoyens, toutes ces images me remplirent d'une indi- » gnation inexprimable, *et la haine de la royauté me causa une » fièvre, la seule que j'aie jamais eue.* »

Il manque une conclusion à ces déclamations contre les rois, contre la royauté. Desmoulins ne nous la fera point attendre, et sa conclusion c'est : République. Son chapitre de *la France libre*, intitulé : Quelle Constitution convient le mieux à la France, ne le laisse pas seulement entrevoir. Le mot République s'y lit partout. Il ne discute pas ; il affirme. Écoutons-le.

« Le gouvernement populaire, le seul qui convienne à des » hommes, est encore le seul sage. Un exemple va le prouver » sans réplique. Prenons le meilleur de nos rois, Louis XII ; il » eut les vertus d'un monarque, mais sa prison de trois ans ne » put lui donner les talents qui lui manquaient, la prévoyance » et la sagacité. Ses guerres furent mal conduites, ses traités peu » honorables. Prenez-y garde, chers concitoyens ; si vous con- » cevez à la place du gouvernement monarchique celui que Coli- » gny méditait, que les Seize cherchaient, après lequel Mézeray » a soupiré, que l'Amérique a trouvé, les jours tant regrettés de » Louis XII ne seront pas les beaux jours de ce gouvernement.

» Le gouvernement étant alors l'assemblée générale , il sera im-
» possible que le gouvernement ait d'autre intérêt que le sien ,
» et partant que l'intérêt général ; et comme les vertus publiques
» ne sont autre chose que l'amour de l'intérêt général , le gou-
» vernement aura toujours des vertus. Des deux choses à désirer
» dans les chefs de l'Etat , les vertus et les talents , nous serons
» donc toujours sûrs de trouver l'une. Quand les deux seront
» réunies , alors quel empire florissant que la France ! Et si nous
» faisons toujours de mauvais choix ; s'il arrivait , ce qui est im-
» possible , que nos chefs manquassent toujours d'habileté ; eh
» bien ! les choses iraient comme du temps de Louis XII , où le
» prince n'avait que des vertus , et nous serions au pair de ce
» règne. Il ne pourrait donc manquer à ce gouvernement que
» des talents et des lumières ; et la France en manqua-t-elle ja-
» mais ? Mais la plupart de ses grands hommes lui ont été inu-
» tiles. Qu'on compare les chefs que nomme la voix publique et
» ceux que nomme la cour. Aurions-nous jamais été vaincus si
» nous avions choisi nos généraux ? Jamais foulés , si nous avions
» choisi nos ministres ? Je me déclare donc hautement pour la
» {démocratie. Et comment répondre aux exemples de la Grèce ,
» de la Suisse et de l'Amérique ?

» On répond que la lenteur des délibérations dans les républi-
» ques nuit à la promptitude nécessaire aux opérations d'un bon
» gouvernement. Quelle mauvaise foi ou quelle ignorance ! Les
» Romains , demande l'orateur des Etats-Généraux , étaient-ils
» les derniers en campagne ? Quelle incroyable célérité dans la
» première expédition navale de Duilius ! Dans l'armement de
» Carthage à la troisième guerre punique ! L'histoire n'offre
» rien de pareil , rien , si ce n'est l'armement de la ville de Paris
» le 14 juillet 1789.

» On répond encore que cette forme de gouvernement ne con-
» vient qu'à des petites villes comme Athènes et Genève , à des
» îles comme l'Angleterre , à des pays de montagnes comme la
» Suisse , ou à ceux qui sont séparés des nations conquérantes

» par un archipel comme l'Amérique. Chers concitoyens, ces
» contrées tour à tour libres et asservies, montrent que ce n'est
» point à leur position qu'elles durent le bienfait de la liberté.
» Qui ne voit que ces exemples se réfutent l'un par l'autre ? Si
» l'Angleterre est environnée de mers, Genève ne l'est point. Si
» l'Attique est petite, l'Amérique est un vaste continent. Si la
» Suisse a des montagnes, la Hollande n'en a point. Si l'Amérique
» a besoin des barrières de l'Océan pour se défendre, c'est une
» preuve que la petitesse d'un état, loin d'être favorable au gou-
» vernement républicain, lui serait plutôt contraire, puisque
» plus il est petit, plus il est facile à envahir. Un grand pays
» comme la France, constitué république, n'aurait besoin ni de
» la barrière des mers, ni du boulevard des Alpes. La liberté y
» serait invincible.

» Mais, dit-on, les parties de ce grand tout se désuniraient ;
» nous deviendrions autant de petites républiques. Je ne saurais
» me persuader la possibilité de ce démembrement. Pourquoi
» vouloir être des Bretons, des Béarnais, des Flamands ? Y au-
» rait-il alors sous le ciel un nom plus beau que celui de Fran-
» çais ? C'est à ce nom déjà si célèbre qu'il faut tout sacrifier le
» nôtre. C'est à vous, dignes représentants de la nation, à arra-
» cher toutes ces haies de division qui séparent les provinces, à
» nous unir si fortement, à nous donner une Constitution si
» belle, si heureuse que cette année 1789 soit pour nous ce
» qu'était pour les Juifs celle de la délivrance des Pharaons, et
» qu'une loi divine et descendue du ciel nous inspire pour les
» gouvernements étrangers la même aversion que ce peuple
» avait pour les idoles des nations. Quelque mépris qu'on ait
» pour les Juifs, il est impossible de ne point admirer leur légis-
» lateur, et la profondeur des fondements sur lesquels il a bâti
» une Constitution impérissable. Quand je lis le psaume 113, je
» ne m'étonne plus qu'éparse depuis tant de siècles, cette nation
» n'ait jamais pu se fondre et se dissoudre avec les peuples au
» milieu desquels elle vit. Nous ne pouvons pas demander à nos

» députés qu'ils fassent sauter les montagnes comme des bé-
» liers ; mais la raison seule peut nous organiser aussi fortement
» que le merveilleux , et la main de justice fera plus que la ba-
» guette de Moïse. »

En quelques lignes pleines de verve , d'entrain , de passion , il démontre les innombrables bienfaits que la République traîne en cortège derrière elle. Les soldats jettent leurs armes et se mêlent à leurs frères qu'ils embrassent ! Les étrangers vont regretter de ne pas être français ! Plus de magistrature pour de l'argent ! Plus de noblesse ! Plus de privilèges ! Liberté illimitée, liberté de penser, liberté de parler, liberté d'écrire , liberté d'agir ! Plus de ministres déprédateurs ! Plus de favorites ! Toutes les cavernes de voleurs sont détruites , celle du procureur, celle de l'huissier, celle du publicain, celle du parlement ! Que tous les livres de jurisprudence féodale, fiscale, des chasses, fassent le feu de la Saint-Jean prochaine ! Qu'on extermine la police ! Qu'ils fuient , les dénonciateurs ! La Bastille sera rasée ! On ne lèvera plus d'impositions royales, mais nationales !

Et dans sa fougue , dans sa joie enthousiaste , inspirée par la vision sublime d'un Eden trop beau pour être possible, Camille s'écrie : « *Fiat ! fiat !* Tout ce bien va s'opérer ! Oui, cette » révolution fortunée, cette régénération va s'accomplir ! Nulle » puissance sur la terre en état de l'empêcher ! Sublime effet » de la philosophie, de la liberté , du patriotisme , nous sommes » devenus invincibles ! Moi-même, j'en fais l'aveu avec franchise, » moi qui étais timide, maintenant je me sens un autre homme. » A l'exemple de ce Lacédémonien, Triadès, qui, resté seul sur » le champ de bataille et blessé à mort, se relève, de ses mains » défaillantes dresse un trophée et écrit de son sang : *Sparte a* » *vaincu !* je sens que je mourrais avec joie pour une si belle » cause et, percé de coups, j'écritrais aussi de mon sang : *La* » *France est libre !* »

Telle est la brochure qui commença la réputation de Camille. Elle dut à la fois, par la hardiesse des pensées, de la forme, du

style, par ses qualités littéraires, qualités qui manquent presque toujours aux écrits politiques; elle dut à la fois, disons-nous, susciter les colères, les indignations du grand parti qui croyait encore pouvoir faire marcher parallèlement et d'accord les mots de royauté et de liberté, et transporter de joie ces esprits déjà nombreux qui rêvaient un changement radical, n'osaient encore l'espérer, et sentaient qu'un progrès immense venait de s'accomplir pour eux, grâce à l'audace du jeune publiciste.

Camille passa par bien des déboires, avant de parvenir à faire imprimer sa brochure de *la France Libre*. Il avait commencé à l'écrire dans les premiers jours de juin 1789. Quelques dates nous donnent à croire ou qu'elle ne fut achevée que dans le mois d'août suivant, ou qu'il la retoucha avant de la livrer à l'impression. Elle n'était point encore terminée, quand il l'offrit à un libraire. Probablement, celui-ci refusa d'abord de la lui acheter. Camille dut se résigner à être son éditeur à lui-même; mais il n'était pas riche; ses plaidoyers étaient rares et peu fructueux; sans doute l'imprimeur exigea des avances avant de livrer ses presses et son papier. Peut-être eut-il peur de se voir compromettre par la hardiesse de la brochure qu'il allait imprimer. Camille se plaint amèrement à son père : « J'ai les plus grands désagréments possibles avec mon imprimeur et mon libraire, » écrit-il avec l'espoir que sa plainte sera comprise et entendue. « Si j'étais en fonds, j'achèterais une presse, tant je suis révolté du monopole de ces fripons. »

Si nous avons analysé *la France Libre* à une autre date que celle de son apparition, c'est-à-dire en juin plutôt qu'en août, c'est que nous aurions été exposés à interrompre pour trop longtemps le récit des événements qui vont poser Camille parmi les principales figures de notre galerie révolutionnaire. Plus tard, nous verrons le chemin que son livre fera dans le monde.

Pendant qu'il écrivait les premières pages de *la France Libre*, Camille n'abandonnait cependant ni ses amis des clubs soufflant

ouvertement au cœur du peuple la haine de l'autorité, l'amour de la révolte, ni ses amis des complots qui préparaient sous terre la réussite de cette révolte. Une sédition n'éclate jamais seule; s'il n'était pas poussé au bruit par les ambitieux auxquels il sert de levier, le peuple ne s'agiterait point, et Camille était de ceux qui allumaient depuis longtemps le feu sous le ventre du peuple. « J'ai conspiré pour votre liberté longtemps » avant le douze juillet », dit-il dans son *Vieux Cordelier*; « Robespierre vous a parlé de cette tirade énergique de vers » avant-coureurs de la révolution. »

Chaque jour avait son émotion. Depuis six mois, des soulèvements de détails effrayaient Paris. On sentait s'approcher l'heure d'une grande crise. Le Palais-Royal, propriété du duc d'Orléans, s'était, grâce à la tolérance du prince, transformé en véritable *forum*, où des orateurs populaires venaient périodiquement soulever les passions d'une multitude trop facile à irriter. Par l'exaltation de sa parole, par l'animation de sa figure et l'emphase de son geste, Camille s'était rendu maître de l'attention des clubistes en plein air. Camille était déjà connu de la foule; ce fut le premier qu'elle distingua parmi tous ces révolutionnaires dont les noms vont être recueillis par l'histoire. Voici ce qui mit le comble à sa réputation et à son succès.

Necker luttait avec le roi. Le peuple le savait et l'aimait par esprit d'opposition. Le 11 juillet, le roi congédia son ministre et lui ordonna de sortir de France. Le lendemain, la nouvelle s'en répandait dans Paris. De partout, les exaltés accoururent au Palais-Royal, leur centre de réunion quand arrivait un événement d'importance. On parlait avec chaleur, on discutait avec emportement; on menaçait le roi, la cour; mais au milieu de ce conflit de vaines paroles, de bruits sans résultats, d'avis en sens contraires, on ne pouvait s'entendre. Alors parut Camille Desmoulins. Il venait sonder le peuple et étudier ses dispositions. De son aveu, les groupes ne lui paraissaient point assez irrités; leur colère n'était pas montée à l'unisson de la sienne; bien que

vivement émus, il ne les voyait point assez disposés au soulèvement. Dans ces groupes il distingua trois jeunes gens qu'à l'ardeur de leurs paroles, à leurs éclats de rage, il reconnut pour ses frères en exaltation. Ils se tenaient par la main et vociféraient. Fendant la foule, il courut à eux. Tous ces détails sont historiques; il les a consignés dans son *Vieux Cordelier*. — « Messieurs, » leur dit-il, « voici un commencement d'attroupement civique; il faut qu'un de nous se dévoue et monte sur une table pour haranguer le peuple. » — « Montez-y, » répondirent les trois jeunes gens. — « J'y consens, » fit Camille qui ne demandait qu'à être encouragé.

On apporte une table. Camille s'y élance. A la vue de cet homme qui la domine de toute sa taille, la foule accourt et le presse de parler. « Voici une courte harangue que je n'oublierai jamais, » écrit Desmoulins. « Citoyens, il n'y a pas un moment à perdre! J'arrive de Versailles... M. Necker est renvoyé... Ce renvoi est le tocsin d'une Saint-Barthélemy de patriotes; ce soir, tous les bataillons suisses et allemands sortiront du Champ-de-Mars pour nous égorger... Il ne nous reste qu'une ressource : c'est de courir aux armes et de prendre des cocardes pour nous reconnaître. »

Un immense houra monta vers le ciel. La motion de Camille fut adoptée aux acclamations de tous. Pour lui, la passion qu'il avait mise à parler lui arrachait des larmes. — « Quelles couleurs voulez-vous? » cria-t-il à la foule. — « Choisissez, » dit une voix. — « Voulez-vous, » reprend Camille qui étouffait d'une multitude d'idées l'assiégeant, qui parlait sans ordre, pour nous servir de ses expressions, « voulez-vous le vert, couleur de l'espérance, ou le bleu de Cincinnatus, couleur de la liberté d'Amérique et de la démocratie? » — Le vert! le vert, couleur d'espérance! répondent des voix nombreuses. — « Aux armes alors! aux armes! Prenons tous des cocardes vertes, couleur de l'espérance. »

Mais à cette scène si bien amenée, filée avec tant d'art, il manquait une péripétie. La foule, bien qu'animée, n'était point

enlevée. Il fallait la passionner par un coup de théâtre. Soudain, Camille darde ses regards ardents sur un point de la foule ; on interroge avec anxiété ses traits mobiles. « Amis ! » s'écrie-t-il tout à coup, « le signal est donné. Voici, voici les espions et les » satellites de la police qui me regardent en face. Oh ! je ne tom- » berais pas du moins vivant entre leurs mains. » Alors, de des- sous de ses habits, il tire deux pistolets qu'il brandit en les mon- trant à la multitude, et se précipite en bas de la table, s'écriant : « Que tous les citoyens m'imitent ! »

C'en était trop. Les jardins retentissent de longs cris de me- nace et de fureur. Les patriotes entourent Desmoulins, le serrent dans leurs bras. Un habitant du midi, prenant au sérieux toute cette comédie, lui jure qu'il ne veut plus l'abandonner et veil- lera sur ses jours. Un autre ouvrait l'avis de former une garde à Camille. « Nous ne vous abandonnerons pas, » criait un troi- sième ; « nous irons où vous voudrez. » Camille répondit qu'il ne voulait point de commandement, mais seulement l'honneur d'être le premier soldat de la patrie. Pendant ce temps-là, quel- qu'un avait acheté des rubans verts. Desmoulins les mit en piè- ces, en attacha le premier un morceau à son chapeau, et distri- bua le reste à ceux qui l'entouraient. Les rubans ont été tous employés. « Les feuilles sont vertes aussi, » dit Camille en arra- chant quelques feuilles à un arbre ; et chacun arbore la nouvelle cocarde.

Puis, par toutes les issues, la foule sort du Palais-Royal. Ca- mille est à sa tête, Camille la conduit, Camille son Dieu, son oracle. Il la dirige vers les boulevards ; chemin faisant, son cor- tège se grossit. L'émeute est toujours sûre de réussir à Paris. Une idée frappe Camille : « En signe de douleur, fermons les théâtres, » dit-il ; et la foule docile envahit l'Opéra, fait baisser le rideau, évacuer la salle. En passant devant le salon de cire du fameux Curtius, un de la bande se souvint que le buste de Nec- ker figurait parmi les célébrités exposées à l'admiration publi- que. Camille, suivi de quelques jeunes gens, pénétra chez le montreur de figures, s'empara du buste de Necker et de celui

du duc d'Orléans ; on les porta en triomphe le long des boulevards , par les rues que le bruit de l'émeute effrayait , ce bruit qu'elles ne désapprendront plus de longtemps. A l'entrée de la nuit , environné de ce peuple qui lui fait un triomphe et qui , avant que quatre ans ne se soient écoulés , l'accompagnera à l'échafaud avec les mêmes acclamations de joie féroce , Camille , en passant devant les Tuileries , fut chargé par les Cravates , les Suisses et les dragons du prince de Lambesc. Il lui fallut fuir pour échapper au sabre des soldats restés fidèles au roi.

Le danger qu'ils venaient de courir aux Tuileries ne fit qu'irriter les chefs de l'émeute. La nuit qui arrivait les vit se réunir pour organiser la révolte. Dans son *Vieux Cordelier*, Camille repousse l'épithète compromettante de modéré , à l'aide des détails qu'il donne sur l'emploi de cette nuit. « Moi ! un modéré ! » s'écrie-t-il avec indignation. « Moi ! un modéré... J'ai été révolutionnaire ayant vous tous ! J'ai été plus... *j'étais un brigand*, » *et je m'en fais gloire*, lorsque , dans la nuit du 12 au 13 juillet 1789 , moi et le général Danican , nous faisons ouvrir les boutiques d'arquebusiers pour armer les premiers bataillons de sans-culottes. J'avais alors l'audace de la révolution. »

Dans les magasins d'armuriers enfoncés la nuit , le peuple ne trouva point assez d'armes. Le 13 , dès le matin , les chefs de l'insurrection le conduisaient aux Invalides. Camille marchait en tête de la colonne furieuse qu'il avait bien pu lancer par les rues , mais que ni lui , ni personne , ni pouvoir humain n'eût pu maintenant arrêter. Aux Invalides , nul semblant de résistance. A la première sommation , le gouverneur livra la place. Une commission fut nommée pour aller recevoir les armes ; Camille en faisait partie. « Le gouverneur ouvre son magasin , » écrit-il toujours à son père ; « j'y suis descendu sous le dôme , au risque » d'étouffer. J'y ai vu , à ce qu'il m'a semblé , au moins cent » mille fusils. J'en prends un tout neuf , armé d'une bayonnette , » et deux pistolets. »

M. Matton avance que , le 14 au matin , quand le peuple fut armé , Camille dirigea le mouvement sur la Bastille. M. Matton

se trompe. Camille n'assista point au siège et à l'assaut de la vieille forteresse. C'est lui-même qui nous l'apprend dans une lettre écrite le 16 juillet, deux jours après le grand événement auquel il concourut comme publiciste, comme écrivain, mais non comme combattant. Camille raconte à son père le siège en quatre lignes, et il ajoute : « La place est emportée d'assaut » dans une demi-heure. J'étais accouru au premier coup de can-
» non ; *mais la Bastille était déjà prise*, en deux heures et de-
» mie, chose qui tient du prodige. » Nous relevons une erreur d'autant plus grave qu'elle émane d'un auteur plus à même que personne d'avoir rassemblé sur un homme dont il se fait gloire d'être parent des matériaux nombreux et importants ; que plusieurs biographes s'étaient de l'autorité de cet auteur, et que ses assertions peuvent ainsi recevoir la consécration de la presque-authenticité et servir à égarer l'histoire. Nous relevons encore cette erreur parce qu'elle pourrait donner à Camille Desmoulins le double relief de l'écrivain habile et de l'homme d'action. Emporté par sa fougue, Camille put, le 12 juillet, entraîner le peuple et, le 15, se présenter devant l'hôtel des Invalides où la défense sérieuse n'était point possible. L'attaque de la Bastille offrait bien autrement de dangers ; on ne s'attendait nullement à un succès aussi peu disputé, aussi prodigieux, comme l'avoue l'enfant de Guise improvisé tribun. Plus tard, lorsque la même populace mettra, dans la désolante nuit du 10 août, le siège devant les Tuileries, Camille ne se mêlera que de loin aux groupes et n'affrontera pas l'héroïque colère des défenseurs du château conduits par son intrépide compatriote, le comte d'Her-
villy. Camille ne fut qu'une seule fois et par circonstance un homme d'action ; nous ne disons pas : homme de courage ; car nous allons assister au curieux et intéressant spectacle de ses attaques contre les hommes les plus puissants, contre les idées encore enracinées.

Le lendemain de la prise de la Bastille, Desmoulins figurait au triomphe du Garde-Française qui le premier avait monté sur la brèche. « Je marchais l'épée nue à côté de Target avec qui je-

« causais , » raconte-t-il avec cette naïveté de personnalité qui fait qu'on lui pardonne cet égoïsme à l'aide duquel il trouve moyen de faire servir les évènements de marchepied, de piédestal à sa propre gloire.

III.

Enfin, Camille est connu ! le but de ses désirs incessants, de ses efforts depuis quatre mois, est complètement atteint ! Le peuple sait son nom ; sur son passage, on se le montre ; on dit : « C'est lui. » C'est le moment dont il profite pour mettre au jour la première édition de sa *France Libre* ; répandue à des milliers d'exemplaires, cette brochure eut un grand succès de retentissement. Audacieuse comme aucun écrit n'avait encore osé l'être, vive et spirituellement faite, elle fut bientôt dans toutes les mains. Le parlement de Toulouse lui fit l'honneur de la censurer, de la condamner, de la faire brûler par la main du bourreau. On conçoit la réussite de Desmoulins après ce scandale. « J'attends » le réquisitoire que je suis curieux de lire. Cela me vaudra une » édition de plus, s'il n'y a pas eu de contrefaçon dans ce pays-là. » (Lettre à son père du 22 septembre 1789.)

Le vicomte de Mirabeau, le frère du grand orateur, et l'un des plus ardents parmi les plus ardents défenseurs de la royauté, voulut combattre l'effet déplorable des maximes prêchées dans la *France Libre*. Il publia une brochure fort vive contre Camille Desmoulins qu'il dénonçait comme « membre de la Société de la Révolution. » Il prenait un à un et commentait tous les paragraphes où, selon lui, la majesté du trône était attaquée, compromise, et ils étaient nombreux. Cette brochure, tirée à un grand nom-

bre d'exemplaires , fut répandue dans les provinces. Nous verrons comment Camille se vengea de Mirabeau-Tonneau.

Tout ce bruit qui se faisait autour de lui l'encourageait et l'é-nivrait. Il reprit la plume. Le peuple venait d'inventer un nouvel instrument de supplice. Aux lanternes qu'il rencontrait sur son passage , il accrochait ses victimes. On ne disait plus : pendre ; on disait : lanterner. Camille s'empara de l'idée et du mot ; il écrivit le *Discours de la Lanterne aux Parisiens* ; il s'intitula *Procureur-Général de la Lanterne* . acceptant ainsi une terrible part de responsabilité.

Camille avait pris ce pseudonyme de *Procureur-Général de la Lanterne* , et quand il dénonçait au public quelque nouveau méfait , il l'apposait en guise de signature au bas des conclusions qu'il libellait dans la forme consacrée au palais et réservée au ministère public. « A ces causes et autres à ce nous mouvant , » en notre qualité de Procureur-Général de la Lanterne , et de » notre certaine science , pleine puissance et autorité , nous re- » quérons dans chacun des quatre-vingt-trois départements , la » descente comminatoire d'une Lanterne au moins . »

De cette brochure qui n'enleva pas immédiatement tout le succès qu'avait à son apparition obtenu la *France Libre* , nous extrayons un passage très original et plein de raillerie adressée aux trembleurs d'alors, aux écrivains royalistes aussi qui jetaient l'alarme dans les populations, parmi les commerçants, en essayant de leur persuader que les excès populaires allaient faire désertier Paris par les riches : ce qui ne fut bientôt que trop vrai ; à ceux enfin qui croyaient la capitale ruinée par la ruine que l'on préparait au clergé et à la noblesse.

« Un auteur, » dit Camille, « voudrait faire croire aux Pari- » siens que leur cité va devenir aussi déserte que l'ancienne Ba- » bylone ; que les Français vont être transformés en un peuple » de laboureurs , de jardiniers et de philosophes , avec le bâton » et la besace ; que , dans six mois , l'herbe cachera le pavé de » la rue Saint-Denis et de la place Maubert , et que nous aurons » des couches de melons sur la terrasse des Tuileries et des car-

» rés d'ognons dans le Palais-Royal. Adieu les financiers ! dit
» l'auteur ; Turcaret renverra son Suisse et mangera du pain
» sec ; les prélats , les bénéficiers à gros ventre vont devenir
» d'étiques congruistes ; si les bonnes mœurs renaissent , adieu
» les beaux-arts ! Ah ! M. Fargeon , que vous sert d'avoir sur-
» passé tous les parfumeurs de l'Égypte ? Et vous, M. Maille, que
» vous servira d'avoir imaginé le vinaigre stryptique , qui enlève
» les rides et unit le front comme une glace , le vinaigre sans
» pareil qui blanchit , polit , affermit , embellit , enfin ce vinaigre
» qui fait les vierges ou du moins les refait et dans l'annonce
» duquel vous prévenez si plaisamment les dames qu'elles peu-
» vent l'envoyer chercher , sans crainte que le porteur en devine
» l'usage ? Tant de belles découvertes vont devenir inutiles ! En-
» core si la réforme ne frappait que sur les filles , à la grande
» pension ! Mais cette armée innombrable dont le sieur Quidor
» était l'inspecteur , cette armée qui , sous les galeries du palais
» royal et à la clarté des lampes de Quinquet , passe en revue
» tous les jours , revue mille fois plus charmante que celle de
» Xercès ; eh bien ! cette armée va être licenciée faute de paie !
» bien plus , l'arrière-ban de cette milice va être encore dispersé
» à la suite de trois mille moines défroqués , de vingt mille abbés
» décalottés qui retourneront dans leurs provinces guider l'utile
» charrue, ou auner dans le comptoir paternel ; il faudra bien que
» trente mille filles descendent des galetas des rues Trouse-
» Vache et Vide-Gousset , renoncent aux douceurs de St-Martin
» et de la Salpêtrière et , comme la pauvre Paquette de Candide
» aux bords du Pont-Euxin, aillent faire de la pâtisserie avec le
» frère Giroflée. L'auteur va plus loin encore. Adieu , dit-il , les
» tailleurs , les tapissiers , les selliers , les éventailistes , les épi-
» ciers , la Grand-Chambre , les procureurs , les avocats , les
» huissiers , les vaudevillistes , les danseurs , les enlumineurs ,
» les bijoutiers , les orfèvres , les baigneurs , les restaurateurs ;
» il ne fait pas grâce aux boulangers , il se persuade que nous
» allons brouter l'herbe ou vivre de la manne. »

Si Camille eût souvent tracé des tableaux aussi crus à l'aide

d'un pinceau aussi osé, nous partagerions l'avis sévère de M. de Chateaubriand, et nous ne nous étonnerions pas que le succès ne l'eût point suivi dans cette carrière où le guidaient le mauvais goût et une inspiration d'assez bas étage. Il eut raison de ne pas signer son œuvre et d'écrire à son père : « L'ouvrage de » *la Lanterne* ne vaut pas l'autre (*la France Libre*) et m'aurait fait décheoir dans l'opinion, si j'y avais mis mon nom. » Cependant, » ajoute-t-il comme en se dépouillant à regret de son illusion, « j'en ai entendu dire du bien, et, si le libraire ne » me trompe pas, personne n'en dit de mal. » Malgré les précautions de Camille, ou plutôt à cause de ces précautions, on ébruita le nom de l'auteur. On sut que *le Discours de la Lanterne* appartenait à la plume qui avait écrit *la France Libre*. A la faveur du bruit qu'avait fait la première brochure, la seconde se vendit enfin. On voulut savoir si réellement le publiciste qui avait si bien réussi à son début, qui s'était une seconde fois emparé avec tant d'éclat de l'attention publique au Palais Royal, le 12 juillet, était vraiment un homme de suite, d'avenir, d'haleine, un homme fort ou seulement capable d'un seul coup de collier. « Mon discours de *la Lanterne* s'est vendu, » écrit Camille le 22 septembre 1789, « et l'édition est à peu près épuisée. C'est » la seule brochure qui se soit vendue ces jours-ci ; mais on est » si las de toutes ces feuilles que je crains d'en faire tirer une » seconde édition. »

Le *Discours de la Lanterne aux Parisiens* fut une détestable action, l'une des plus mauvaises, et cependant elles sont nombreuses, de la vie de Camille Desmoulins. Il le sentait bien quand, une année plus tard, en 1790, il écrivait dans *les Révolutions de France et de Brabant* : « On s'afflige de voir l'usage de la lan- » terne devenir trop fréquent. C'est un grand mal que le peuple » se familiarise trop avec ses jeux. Les exécutions du peuple sont » atroces, alors qu'il envoie le cordon avec autant de facilité » que le fait Sa Hautesse à ceux qu'elle disgrâce... Marat, vous » nous ferez faire de mauvaises affaires ! Vous êtes le drama- » turge des journalistes. Les Danaïdes, les Barmécides ne sont

» rien en comparaison de vos tragédies. Vous égorgeriez tous
» les personnages de la pièce jusqu'au souffleur ! Pour moi, vous
» savez qu'il y a longtemps que j'ai donné ma démission de
» *Procureur-Général de la Lanterne*, je pense que cette grande
» charge, comme la dictature, ne doit durer qu'un jour, et quel-
» quefois qu'une heure.... Vous compromettez vraiment vos
» amis, et vous les forcerez de rompre avec vous. » Mais ces
regrets sont condamnés à demeurer stériles. Camille sera tou-
jours l'homme de la spontanéité, et il se repentira toujours de
sa facilité à devancer la situation. Il donne le jour et l'impulsion
à la République ; sa progéniture naît avec de mauvais instincts ;
le premier, il essaie de l'arrêter, de la museler, de l'adoucir ; il y
perdra ses peines et la vie. Dans un cercle d'idées plus restreint,
il pousse le peuple aux violences ; ces violences, le peuple les
commet, et Camille voudrait reprendre ses imprudentes excita-
tions. Il est trop tard, ou trop tôt. Puissant pour le mal, le
jeune tribun se trouvera toujours impuissant pour le bien ; ses
bonnes intentions ne lui seront comptées que comme circons-
tances atténuantes : car s'il imita dans ses violences Marat qui
s'intitulait en 1789 *Protecteur des Boues et Lanternes*, heureu-
sement pour sa mémoire, il renia, sur la fin de sa vie,
d'aussi déplorables erreurs et mourut pour la modération.

Personne ne prononcera jamais sur Camille un jugement plus
sévère que l'homme qui, de nos jours, a le plus ressemblé à
Camille, moins la jeunesse et la fougue de la jeunesse. Nous
voulons parler de M. de Lamartine. A deux reprises, dans son
Histoire des Girondins, ce livre qui a si puissamment préparé
la révolution de 1848, M. de Lamartine a écrit sur le jeune
enthousiaste de Guise deux phrases bien sévères, mais, hélas !
bien vraies. Les voici toutes deux :

« Camille, jeune homme d'un grand talent, mais d'une raison
» faible, jetait dans ses feuilles l'agitation fiévreuse de ses pen-
» sées. »

« Le plus éloquent aux yeux du peuple était celui qui le pé-
» nétrait de plus de crainte. Il avait soif de dénonciations ; on

» les lui prodiguait; c'est ainsi que Camille Desmoulins avait
» conquis son autorité sur le peuple. Ce nom avait monté avec
» sa colère. Il entretenait cette colère pour rester grand. »

Ces paroles si dures doivent surtout trouver leur application
au moment où nous nous occupons du pamphlet de *la Lanterne*.
Le peuple, déjà si enthousiaste de Camille, maintenant qu'il
est flatté dans ses passions, dans sa sauvage colère, le portait
aux nues. Camille peut maintenant écrire dans son orgueil :
« J'ai contribué à affranchir ma patrie ; je me suis fait un nom ,
» et je commence à entendre dire : *il y a une brochure de Des-*
» *moulins* ; on ne dit plus : *d'un auteur appelé Desmoulins*, mais
» *Desmoulins vient de défendre St-Hurugues.* » Et plus loin : « Il y
» a trois jours , étant dans le vestibule des Etats-Généraux et
» quelqu'un m'ayant nommé , je vis tout le monde , et notam-
» ment des députés des Trois-Ordres , me regarder avec cette
» curiosité qui flatte mon amour-propre. » On ne sait trop lequel
admirer le plus de cette vanité de femme et de poète , ou de la
presque cynique franchise des aveux.

Une seconde fois , vers la fin d'août 1789 , Camille essaya de
son ascendant sur le peuple ; il s'agissait encore d'une émeute.
Ce n'était plus de Necker qu'on se servait pour prétexte , mais
cette fois de Mirabeau pour le moment passé à l'état d'idole po-
pulaire. On délibérait sur la loi du *Veto* royal , cette barrière
indispensable que le monarque réclamait contre les envahisse-
ments d'une assemblée affichant des prétentions à peu près sou-
veraines. Le club du café de Foy était au grand complet. C'était
le long et tapageur marquis de Saint-Hurugues , si gros , si
grand , si fanfaron , qu'on le surnomma le tambour-major de
l'émeute. C'était Danton , dont les puissantes mains vont saisir
dans les mains débiles de Desmoulins , dont il fera son seyde , les
rènes de la démagogie qui les dévorera tous deux à la fois. C'é-
taient Loustalot , Marat , les émules de Camille dans la carrière
du journalisme. C'était la belle Théroigne de Méricourt , vivant
portrait de la Liberté comme l'entendent les révolutionnaires ,
fière , hardie , magnifique et cruelle. La loi du *Veto* paraissait de-

voir passer. Le club voulut essayer d'une manifestation. Il envoya quelques députés à la municipalité de Versailles pour la prier de convoquer la nuit les districts, de faire sonner le tocsin, de donner enfin le signal de l'émeute. On mit dehors la députation qui revint au Palais-Royal toute décontenancée. On comprend les cris et les colères. Camille crut le moment venu pour une réédition du discours et de la manifestation du 12 juillet. Le théâtre était le même ; le public était le même. Comme au 12 juillet, il transforma une table en tribune et se mit à pérorer. « Je viens, » s'écria-t-il, « de recevoir une » lettre de Versailles ; on m'apprend que la vie de Mirabeau n'y » est plus en sûreté. Allons veiller sur ses jours. » On applaudit à outrance. « Je me mets à votre tête ! » fit Saint-Huruges le géant. « — « Bravo ! Saint-Huruges ! » crie Camille ; « on te re- » trouve toujours. » — « A Versailles ! à Versailles ! » répète la voix puissante du marquis. A Versailles ! crient les jeunes gens, en se jetant par les rues qu'ils remplissent de clameurs. Mais la garde nationale était organisée et avait pour chef un autre marquis, M. de Lafayette. Si Lafayette se laissa prendre aux charmes d'une liberté qui le trompa peut-être, il n'aimait guères l'émeute. Il envoya au devant de celle-ci quelques détachements contre lesquels elle se brisa furieuse, mais impuissante. Gorsas, dans son numéro 58 du *Courrier de Versailles à Paris et de Paris à Versailles*, raconte que les patriotes invitèrent tout le monde à se retirer, et même armèrent leurs fusils pour en imposer aux turbulents. « Les honnêtes gens se firent un devoir d'obéir ; » mais *quelques motionnaires furent tellement effrayés*, qu'ils se » sauvèrent par les fenêtres de derrière le café, en brisant les » carreaux. »

Saint-Huruges fut arrêté. Camille prit sa défense dans une brochure qui eut quelque retentissement, mais qui est trop spéciale pour que nous veuillons l'analyser. « La demi-feuille que je vous » ai envoyée par la poste, » dit-il à son père dans une de ses lettres, » a fait beaucoup d'honneur à mes principes et j'en ai reçu des compliments de tous côtés... Je vous envoie le numéro 9 des *Ré-*

» *volutions de Paris*, à cause de la mention qu'il fait, page 12,
» des services que j'ai rendus à la Patrie... La *Chronique de*
» *Paris* a fait hier le plus grand éloge de moi, à cause de ma ré-
» clamation pour M. de Saint-Huruges. »

A partir de ce moment, nous ne rencontrerons plus guère Camille au milieu de la populace en émoi. Des écrivains ultraroyalistes oseront bien affirmer que, déguisé en femme, il se mêla à l'horrible troupe des mégères, des filles publiques et des forcenés qui violèrent à Versailles le palais du grand Roi, égorgèrent les gardes-du-corps et ramenèrent à Paris Louis XVI dont ils n'osaient point encore demander la tête, la Reine dont ils auraient voulu dévorer le cœur. Les fautes, les crimes de Camille Desmoulins sont assez nombreux pour qu'on ne lui prête point un hideux forfait qui n'était point nécessaire. Pour une pareille expédition, Camille savait qu'il y aurait assez de meneurs sans lui, et nous ne pouvons nous résigner à le croire coupable d'un acte innommé, inqualifiable, impardonnable.

Nous parlions tout-à-l'heure du Palais-Royal, théâtre ordinaire des exploits oratoires de notre héros. Dans son discours de *la Lanterne aux Parisiens*, Camille nous le décrit de son style pittoresque. Nous ne regardons point comme une superfétation inutile et indigne de l'attention ce passage écrit par l'homme dont nous nous occupons et qui nous fait, en même temps, parfaitement connaître le lieu où se préparèrent les premières journées de la révolution. C'est toujours à l'occasion du *Veto* royal et des orateurs qui s'en déclarent les partisans, que Camille écrit cette tirade en l'honneur de son club :

« Le Palais-Royal avait-il donc si grand tort de crier contre
» les auteurs et fauteurs de pareilles motions ? Je sais que la pro-
» menade du Palais-Royal est étrangement mêlée, que des filous
» y usent fréquemment de la *liberté de la presse*, et que maint
» zélé patriote a perdu plus d'un mouchoir dans la chaleur des
» motions. Cela n'empêche pas de rendre un témoignage hono-
» rable aux promeneurs du Lycée et du Portique. Ce jardin est le
» foyer du patriotisme, le rendez-vous de l'élite des patriotes

» qui ont quitté leurs foyers et leurs provinces pour assister au
» magnifique spectacle de la révolution de 1789, et n'en être pas
» spectateurs oisifs. De quel droit priver de suffrages cette foule
» d'étrangers, de suppléants, de correspondants de leurs pro-
» vinces ? Ils sont Français ; ils ont intérêt à la Constitution et
» droit d'y concourir : combien de Parisiens même ne se sou-
» cient pas d'aller dans leurs districts ; il est plus court d'aller
» au Palais-Royal. On n'a pas besoin d'y demander la parole à un
» président, d'attendre son tour pendant deux heures. On pro-
» pose sa motion. Si elle trouve des partisans, on fait monter
» l'orateur sur une chaise ; s'il est applaudi, il la rédige ; s'il est
» sifflé, il s'en va. Ainsi faisaient les Romains dont le *Forum* ne
» ressemblait pas mal à notre Palais-Royal. Ils n'allaient point au
» district demander la parole ; on allait sur la place ; on montait
» sur un banc sans craindre d'aller à l'Abbaye. Si la motion était
» bien reçue, on la proposait dans les formes ; alors on l'affi-
» chait sur la place ; elle y demeurait en placards pendant vingt-
» neuf jours de marché. Au bout de ce temps, il y avait assem-
» blée générale ; tous les citoyens, et non pas un seul, donnaient
» la sanction. Honnêtes promeneurs du Palais-Royal, ardens
» promoteurs de tout bien public, vous n'êtes point des pervers
» et des Catilina, comme vous appellent M. de Clermont-Tonnerre
» et le *Journal de Paris* que vous ne lisez point. Catilina, s'il
» m'en souvient, voulait se saisir du *Veto* et l'arracher au peu-
» ple, à l'exemple de Sylla. Mes bons amis, recevez les plus
» tendres remerciements de la *Lanterne*. C'est du Palais-Royal
» que sont partis les généreux citoyens qui ont arraché des pri-
» sons de l'Abbaye les gardes-françaises détenus pour la bonne
» cause. C'est du Palais-Royal que sont partis les ordres de fer-
» mer les théâtres et de prendre le *denil* le 12 juillet. C'est le
» Palais-Royal qui, depuis six mois, a inondé la France de
» toutes les brochures qui ont rendu tout le monde, et le soldat
» même, philosophe. C'est au Palais-Royal que les patriotes,
» dansant en rond avec la cavalerie, les dragons, les chasseurs,
» les suisses, les canonniers, les embrassant, les enivrant, pro-

» diguant l'or pour les faire boire à la santé de la Nation, ont
» gagné toute l'armée et déjoué les projets infernaux des véri-
» tables Catilina. C'est le Palais-Royal qui a sauvé l'Assemblée
» nationale et les Parisiens ingrats d'un massacre général. Et
» parce que deux ou trois étourdis, qui eux-mêmes ne veulent
» pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, arront
» écrit une lettre comminatoire, une lettre qui n'a pas été inu-
» tile, le Palais-Royal sera mis en interdit ! et on ne pourra plus
» s'y promener sans être regardé comme un Maury ou un d'Es-
» préménil !

» On ne réfléchit pas assez combien ce *Veto* était désastreux.
» Pent-on ne pas voir qu'au moyen du *Veto*, en vain nous avons
» fait chanter un *Te Deum* au clergé pour la perte de ses dîmes :
» le clergé et la noblesse conservaient leurs privilèges. Cette fa-
» meuse nuit du 4 au 5 août, le roi eût dit : Je la retranche du
» nombre des nuits, je défends qu'on en invoque les décrets,
» j'annule tout : *Veto* ! En vain l'Assemblée Nationale aurait sup-
» primé les fermiers-généraux et la gabelle, le roi aurait pu
» dire : *Veto* ! Voilà pourquoi M. Treille, avocat des publicains, a
» défendu le *Veto* jusqu'à extinction de voix. Il a bravé l'infamie
» et a dit comme M. Pincemaille dans Horace :

« *Populus me sibilat et mihi plaudo*

» *Ipsæ domi, nummos simul ac contemtor in arcæ.* »

Cet extrait du *Discours de la Lanterne* n'aura pas seulement pour résultat de nous renseigner complètement sur ce qui se passait au Palais-Royal, sur la facilité par conséquent à l'aide de laquelle Camille, jeune, impétueux, qui ne doutait de rien, s'y produisit, s'y fit connaître, y devint célèbre. Cet article nous permettra déjà d'apprécier son esprit, sa manière, son peu d'étude et de connaissance des matières sérieuses qu'il traitait. La question du *Veto* a été l'une de celles qui eurent le plus de pouvoir pour remuer les masses ; elle touche à l'un des points les plus discutés, les plus importants de la Constitution de 1789, de toutes les Constitutions où elle se cache sous un nom ou sous un autre. Y aura-t-il un pouvoir unique, fort, con-

sidérable, ou deux pouvoirs qui se combattront, dont l'un entravera, annihilera, absorbera l'autre? Là git pour les gouvernements constitutionnels, — que nous ne regardons pas comme possibles, — le *to be or not to be*. Comment Camille envisage-t-il le problème? A l'aide de quels moyens arrive-t-il à une solution? Par une simple négation! Par des railleries! Qu'en conclure? ou bien qu'il n'était point en état d'entamer une discussion sérieuse, profonde, portant la conviction; ou bien qu'il connaissait parfaitement les lecteurs pour lesquels il écrivait. Faire de l'opposition mordante, spirituelle, superficielle, c'était tout ce qu'ils lui demandaient; c'était tout ce qu'il leur servait. Ce que nous constatons ici, c'est ce que nous pourrions constater presque toujours. C'est constamment par leur côté extérieur qu'il présentera les questions et qu'il réussira; le plus souvent, le côté philosophique lui échappe. Trop docile à l'inspiration de l'instant, il écrit sous la puissance de l'entraînement. Il aura donc la forme littéraire, la profondeur lui manque; il ne vivra que comme type du journaliste de mérite qui conquiert, malheureusement, trop d'action sur les masses, mais qui ne laissera rien d'utile, rien qui modifie une idée, rien qui fasse empreinte. Il a tracé son sillon sur le sable des événements; quand a soufflé et passé le vent de la politique, il n'est rien resté.

Ses relations avec les plus grands personnages auraient cependant dû singulièrement modifier son caractère et son talent. Ses succès de pamphlétaire l'avaient fait remarquer, sinon comme écrivain de pensée, au moins comme écrivain de style et de verve. Dans les clubs, dans celui des Cordeliers surtout, il avait rencontré les principaux meneurs de l'idée révolutionnaire. On l'avait mis en rapport avec Mirabeau, et vers le milieu de septembre 1789, il entra chez ce grand orateur. Il avait là probablement cette position que donnaient à des jeunes gens de mérite quelques députés de nos chambres sous la royauté. Il écrivait, le 20 septembre, à son père qu'il espérait être en état de se passer de ses secours. Il recevait donc un traitement de

Mirabeau. On a avancé que Camille écrivait les discours que Mirabeau prononçait à la tribune et qui eurent alors une si puissante influence sur les événements. Cette assertion, à laquelle aucune preuve ne vient en aide, pas même une vanterie de notre jeune homme, nous semble fort hasardée. Chez Mirabeau, Camille ouvrait sans doute la correspondance, l'analysait, y répondait probablement : tout ce que fait enfin un secrétaire. Ici, nous ne pouvons que hasarder des conjectures. Dans sa correspondance, Camille parle plusieurs fois à son père de son travail auprès de Mirabeau, mais n'en spécifie jamais la nature. Nous manquons complètement de détails.

C'est le 21 septembre 1789 que Desmoulins débuta chez Mirabeau... par un dîner : c'est lui qui nous l'apprend et qui constate ce grand événement. C'est qu'on dînait bien chez Mirabeau ! Et nous savons que Camille tient grand cas des bons dîners. Peut-être bien qu'à l'aide de plusieurs dîners fins on eût facilement triomphé de ses convictions républicaines. Écoutons-le ; c'est lui qui va nous autoriser dans nos suppositions. Il écrit, le 29 septembre, à son père que, depuis huit jours, il habite à Versailles l'hôtel de Mirabeau. « Nous sommes devenus de » grands amis, » ajoute-t-il ; « du moins m'appelle-t-il son cher » ami. A chaque instant, il me prend les mains ; il me donne des » coups de poing ; il va ensuite à l'Assemblée, reprend sa dignité en entrant dans le vestibule et fait des merveilles ; après » quoi, il revient dîner avec une excellente compagnie, et parfois sa maîtresse, *et nous buvons d'excellents vins*. Je sens que » sa table trop délicate et trop chargée me corrompra. *Ses vins de Bordeaux et son marasquin ont leur prix que je cherche » vainement à me dissimuler, et j'ai toutes les peines du monde » à reprendre ensuite mon austérité républicaine et à détester les » aristocrates, dont le crime est de tenir à ces excellents dîners.* » Il semble que je devrais me trouver très heureux, en me rappelant ma position à Guise, de me voir devenu *le commensal* » et l'ami de Mirabeau, brûlé par le parlement de Toulouse, et » avec la réputation d'excellent citoyen et de bon écrivain. Ma

» *Lanterne* fait à présent la même sensation que la *France Libre*, ce qui ne m'empêche pas de n'être point très heureux.
» Dans un moment, je trouve la vie une chose délicieuse, et le
» moment d'après je la trouve presque insupportable, et cela
» dix fois en un jour. Mirabeau m'attend ce soir.» Tout à l'heure, nous rechercherons quels pouvaient être les soucis et les chagrins du *commensal* de Mirabeau.

Cette vie de luxe, de *far niente* et de bonne chère, ne dura pas longtemps. Le 8 octobre, Camille apprend à son père qu'il a passé deux semaines charmantes chez Mirabeau, mais que, voyant qu'il ne lui était bon à rien, il lui a dit adieu et s'en est retourné à Paris prendre gîte à l'hôtel de Pologne, où il avait conservé un pied-à-terre. S'il faut en croire Camille, il se sont quittés pour se reprendre et bons amis; Mirabeau l'a même invité à venir passer huit jours avec lui toutes les fois que cela lui ferait plaisir.

Cette amitié de quinze jours et cette rupture si prompte, si surprenante après tant de poignées de main, tant de *coups de poing*, tant d'excellents repas, nous donnent singulièrement à penser. Le grand orateur et son jeune *ami* ne durèrent point longtemps rester d'accord. Probablement les discussions politiques gâtèrent cette charmante union, cimentée un moment par le Bordeaux et le Marasquin de Zara. Camille était un franc révolutionnaire; Mirabeau ne tarda point à se repentir, lui, d'avoir servi une cause aussi radicale, aussi féconde en excès qu'il n'approuva jamais. Nous ne voulons pour preuve de ce peu d'accord entre les deux *amis* que leur dissidence sur la question du *Veto*. Camille aurait voulu qu'on brisât immédiatement aux mains du roi cette arme constitutionnelle qui n'était pourtant qu'une arme défensive; tandis que Mirabeau proclamait bien haut la nécessité du *Veto*. S'il n'y avait pas de *Veto*, disait-il, il aimerait vivre à Constantinople qu'en France, et il ne connaissait rien de plus terrible que l'aristocratie souveraine des assemblées délibérantes. « On n'empêche pas avec un *Veto* la prise de la » Bastille, » ripostait Camille. Camille et Mirabeau avaient tous

deux deviné la Convention ; mais l'un la souhaitait ardemment , tandis que l'autre la redoutait à l'égal des plus terribles fléaux.

Quoi qu'il en soit de cette rupture , soit que Camille n'ait pu s'entendre avec Mirabeau qui n'aimait guère les contradicteurs , soit que Camille ait craint de voir amollir son républicanisme dans les délices de cette nouvelle Capoue, il revenait à Paris , apportant pour unique bagage d'assez vifs chagrins. S'il ne les confie pas tout d'abord à son père , il les lui laisse à peu après clairement entrevoir quand il lui parle de la rapacité de son imprimeur et de son éditeur. Le premier voulait sans nul doute que le jeune auteur couvrît par avance une dépense matérielle assez considérable , et l'autre , pour se charger de la vente et de la responsabilité , très sérieuse il faut l'avouer , exigeait la part du lion dans le produit de l'édition , si toutefois elle s'écoulait. Dans le premier cas, Desmoulins ne se trouvait guère en mesure de remplir la condition posée par l'imprimeur ; dans le second , il ne devait guère trouver de soulagement à sa misère ; car il se voyait très misérable , pour tout dire. Gagné comme il l'était, son père ne l'aidait que d'une chétive pension mensuelle, fort loin de subvenir à tous ses besoins , disons-le encore , aussi grands que ses passions étaient vives et ardentes. Bien que déjà et depuis longtemps même , Camille gardât soigneusement dans son cœur la pure image de la belle jeune fille qu'il épousa plus tard , il ne lui avait pas fait vœu de fidélité ; ou s'il avait juré , il faussait fréquemment son serment. Les femmes et les dîners sont chers à Paris ; Camille ne dînait pas que chez Mirabeau , et ne prodiguait pas ses caresses qu'à sa future épouse. Aussi Camille maugréait-il contre le malheur qui l'avait fait naître pauvre.

Nous l'avons dit : c'était à mots couverts qu'il avait fait à son père un incomplet aveu de sa gêne. Son père voulut-il ne pas avoir d'intelligence, ou ne combla-t-il qu'à moitié les désirs de son enfant prodigue ? C'est ce que nous ne pouvons deviner ; mais ce que nous savons c'est qu'un jour , après bien des hésitations , l'enfant prodigue prit son courage à deux mains et parla clairement. Il est si facile de tout dire dans une lettre ! Il prit son père

par son orgueil de père. Le succès de ses brochures de l'année le décident à rester à Paris, mais pour travailler convenablement et à loisir, il faut un logement autre part qu'au milieu des tapages d'un hôtel garni. Il a pris, dit-il, le parti de ne plus faire que des ouvrages soignés et de retrancher sur sa dépense au profit de sa réputation. Toutes ces chatteries, ces roueries d'écolier qui veut de l'argent sont bientôt épuisées; il faut arriver au fait. Ce logement commode, Camille l'a trouvé. Enfin il approche du but! Bien plus, il l'a retenu, bien plus, il l'a meublé. L'aveu se complète petit à petit; mais quelle habileté pour arriver à saisir les cordons d'une bourse qu'il sait difficile à dénouer! Cette dépense a été considérable, si considérable qu'elle a absorbé bien au-delà du produit de son dernier ouvrage. « Et j'ai pensé, » dit Camille après tant d'efforts, « j'ai » pensé que vous ne refuseriez pas de m'aider de cinq à six louis » et que vous prendriez en considération les friponneries que » j'ai éprouvées de mes libraires; je vous prie de ne pas me » les refuser, si cela est possible. » Oh! respirons avec lui: la phrase est longue et de pénible création. Le grand mot est dit. Alors au secours de sa prière Camille fait jouer toute l'artillerie de son habileté. Il a essayé de prendre son père par l'orgueil que tout bon parent conçoit en voyant un enfant chéri sur le chemin de la célébrité; il croit que cette corde, habilement touchée encore, résonnera avec succès pour la deuxième fois, et il fait sonner haut et les éloges que la presse lui décerne, et ses succès futurs, et le nom de Mirabeau. Lui que nous avons vu blâmer son père, il lui demande avis. « J'attends vos con- » seils. »

Cette scène est charmante de vérité, de détails et de contraste. Elle repose de tout ce bruit d'émeute, de ces tumultes oratoires, de ces discours et de ces journaux menteurs et dangereux. Nous ne voyons plus le tribun tapageur, le publiciste démocrate, mais un spirituel étudiant qui trompe son père comme il trompe sa future, et cette page de la vie intime n'en a que plus de charme, entourée, précédée et suivie de tant de som-

bres évènements. Heureusement, de temps en temps, dans cette étude, nous trouverons l'occasion de lui donner plusieurs sœurs et ainsi de reprendre haleine au milieu des grands conflits où Camille jouera bientôt un rôle si important.

Mais M. Desmoulins, le père, ne s'était point laissé toucher. Nouvelle lettre de son fils qui, sous prétexte de lui demander s'il a reçu des brochures que devait lui avoir fait parvenir son libraire, se plaint de ne point avoir de nouvelles de Guise. « M. Gelli a dû vous faire passer, il y a quelques jours, deux » *France Libre*, une *Lanterne*, une trentaine de *réclamations* » *en faveur du marquis de Saint-Huruges*, et le numéro 9 des » *Révolutions de Paris*. Est-ce que vous ne les auriez pas reçus ? » Je n'ai pas de lettre de vous depuis huit jours. Vous pouvez » toujours m'écrire à l'hôtel de Pologne. » Tout ceci n'est qu'une adroite transition pour arriver à ce que désire Camille avec tant d'ardeur. « J'attends aussi votre réponse pour l'arti- » cle des six louis que je vous demande pour ne pas manquer de » parole à mon tapissier. » M. Desmoulins garde un silence impitoyable; nouvelle lettre de son fils, plus suppliante encore que les deux premières. Il est vrai qu'il vient de quitter l'hôtel de Mirabeau. Il est vrai que depuis quinze jours il manque de chemises; il est vrai qu'il manque de tout. Aussi comme sa plainte est amère, comme ses reproches sont désolés. « Je vous fais » passer deux journaux entr'autres où l'on m'a beaucoup loué, » écrit-il à son père, le 8 octobre 1789. — C'est toujours par l'éloge qu'il commence. — « Ces éloges ne me sont parvenus » que bien tard. Tous ou presque tous m'ont donné un coup » d'encensoir; mais je n'en suis pas plus riche pour cela. Cette » célébrité ajoute encore à ma honte naturelle d'exposer mes » besoins. Je n'ose même les découvrir à M. Mirabeau. En » vérité, vous êtes à mon égard d'une injustice extrême; vous » voyez que, malgré mes ennemis et mes calomniateurs, j'ai su » me mettre à ma place parmi les écrivains, les patriotes et les » hommes à caractère. Grâce au Ciel, je suis content de ma » petite réputation, je n'en ambitionne pas davantage. Il est

» autour de moi bien peu de personnes à qui je puisse porter
» envie, mais cela n'empêche pas que je n'aie retiré que 12
» louis de ma *Lanterne* qui en a rapporté 40 à 50 au libraire ;
» que je n'aie retiré que 30 louis de ma *France Libre* qui a
» rapporté mille écus au libraire. Le bruit qu'ont fait ces ou-
» vrages m'a attiré sur le corps tous mes créanciers qui ne
» m'ont rien laissé, parce que je n'ai pas voulu troubler de leurs
» clameurs la jouissance nouvelle de ma renommée éphémère.
» Me voilà donc presque sans créanciers, mais aussi sans argent.
» Je vous en supplie, puisque voilà le moment de toucher vos
» rentes, puisque le prix du bled se soutient, envoyez-moi six
» louis. Voilà le Roi et l'Assemblée nationale à demeure ici, je
» veux demeurer à Paris, j'abandonne mon ingrat et injuste
» pays. Je veux profiter de ce moment de réputation pour me
» mettre dans mes meubles, pour m'immatriculer dans un dis-
» trict; aurez-vous la cruauté de me refuser un lit, une paire de
» draps? suis-je sans avoir, sans famille? est-il vrai que je n'ai
» ni père ni mère? mais, direz-vous, il fallait employer à avoir
» des meubles ces 30 ou 40 louis. Je vous répondrai : il fallait
» vivre; il fallait payer des dettes que vous m'avez forcé de con-
» tracter depuis six ans; car depuis six ans je n'ai pas eu le
» nécessaire. Dites vrai, m'avez-vous jamais acheté des meu-
» bles? m'avez-vous jamais mis en état de n'avoir point à payer
» le loyer exorbitant des chambres garnies? O la mauvaise
» politique que la vôtre de m'avoir envoyé deux louis à deux
» louis, avec lesquels je n'ai jamais pu trouver le secret d'avoir
» des meubles et un domicile. Et quand je pense que ma fortune
» a tenu à mon domicile; qu'avec un domicile j'aurais été pré-
» sident, commandant de district, représentant de la commune
» de Paris; au lieu que je ne suis qu'un écrivain distingué :
» témoignage vivant qu'avec des *vertus*, des *talents*, l'amour du
» travail, un caractère et de *grands services rendus*, on peut
» n'arriver à rien. Mais, chose étonnante! voilà dix ans que je
» me plains en ces termes, et il m'a été plus facile de *faire une*
» *révolution*, de *bouleverser la France*, que d'obtenir de mon

bres évènements. Heureusement, de temps en temps, dans cette étude, nous trouverons l'occasion de lui donner plusieurs sœurs et ainsi de reprendre haleine au milieu des grands conflits où Camille jouera bientôt un rôle si important.

Mais M. Desmoulins, le père, ne s'était point laissé toucher. Nouvelle lettre de son fils qui, sous prétexte de lui demander s'il a reçu des brochures que devait lui avoir fait parvenir son libraire, se plaint de ne point avoir de nouvelles de Guise. « M. Gelli a dû vous faire passer, il y a quelques jours, deux » *France Libre*, une *Lanterne*, une trentaine de *réclamations* » *en faveur du marquis de Saint-Huruges*, et le numéro 9 des » *Révolutions de Paris*. Est-ce que vous ne les auriez pas reçus ? » Je n'ai pas de lettre de vous depuis huit jours. Vous pouvez » toujours m'écrire à l'hôtel de Pologne. » Tout ceci n'est qu'une adroite transition pour arriver à ce que désire Camille avec tant d'ardeur. « J'attends aussi votre réponse pour l'arti- » cle des six louis que je vous demande pour ne pas manquer de » parole à mon tapissier. » M. Desmoulins garde un silence impitoyable; nouvelle lettre de son fils, plus suppliante encore que les deux premières. Il est vrai qu'il vient de quitter l'hôtel de Mirabeau. Il est vrai que depuis quinze jours il manque de chemises; il est vrai qu'il manque de tout. Aussi comme sa plainte est amère, comme ses reproches sont désolés. « Je vous fais » passer deux journaux entr'autres où l'on m'a beaucoup loué, » écrit-il à son père, le 8 octobre 1789. — C'est toujours par l'éloge qu'il commence. — « Ces éloges ne me sont parvenus » que bien tard. Tous ou presque tous m'ont donné un coup » d'encensoir; mais je n'en suis pas plus riche pour cela. Cette » célébrité ajoute encore à ma honte naturelle d'exposer mes » besoins. Je n'ose même les découvrir à M. Mirabeau. En » vérité, vous êtes à mon égard d'une injustice extrême; vous » voyez que, malgré mes ennemis et mes calomniateurs, j'ai su » me mettre à ma place parmi les écrivains, les patriotes et les » hommes à caractère. Grâce au Ciel, je suis content de ma » petite réputation, je n'en ambitionne pas davantage. Il est

» autour de moi bien peu de personnes à qui je puisse porter
» envie, mais cela n'empêche pas que je n'aie retiré que 12
» louis de ma *Lanterne* qui en a rapporté 40 à 50 au libraire ;
» que je n'aie retiré que 50 louis de ma *France Libre* qui a
» rapporté mille écus au libraire. Le bruit qu'ont fait ces ou-
» vrages m'a attiré sur le corps tous mes créanciers qui ne
» m'ont rien laissé, parce que je n'ai pas voulu troubler de leurs
» clameurs la jouissance nouvelle de ma renommée éphémère.
» Me voilà donc presque sans créanciers, mais aussi sans argent.
» Je vous en supplie, puisque voilà le moment de toucher vos
» rentes, puisque le prix du bled se soutient, envoyez-moi six
» louis. Voilà le Roi et l'Assemblée nationale à demeure ici, je
» veux demeurer à Paris, j'abandonne mon ingrat et injuste
» pays. Je veux profiter de ce moment de réputation pour me
» mettre dans mes meubles, pour m'immatriculer dans un dis-
» trict; aurez-vous la cruauté de me refuser un lit, une paire de
» draps ? suis-je sans avoir, sans famille ? est-il vrai que je n'ai
» ni père ni mère ? mais, direz-vous, il fallait employer à avoir
» des meubles ces 50 ou 40 louis. Je vous répondrai : il fallait
» vivre ; il fallait payer des dettes que vous m'avez forcé de con-
» tracter depuis six ans ; car depuis six ans je n'ai pas eu le
» nécessaire. Dites vrai, m'avez-vous jamais acheté des meu-
» bles ? m'avez-vous jamais mis en état de n'avoir point à payer
» le loyer exorbitant des chambres garnies ? O la mauvaise
» politique que la vôtre de m'avoir envoyé deux louis à deux
» louis, avec lesquels je n'ai jamais pu trouver le secret d'avoir
» des meubles et un domicile. Et quand je pense que ma fortune
» a tenu à mon domicile ; qu'avec un domicile j'aurais été pré-
» sident, commandant de district, représentant de la commune
» de Paris ; au lieu que je ne suis *qu'un écrivain distingué* :
» témoignage vivant qu'avec des *vertus*, des *talents*, l'amour du
» travail, un caractère et de *grands services rendus*, on peut
» n'arriver à rien. Mais, chose étonnante ! voilà dix ans que je
» me plains en ces termes, et il m'a été plus facile de *faire une*
» *révolution, de bouleverser la France*, que d'obtenir de mon

politiques, dans le champ clos de la presse, sans nous préoccuper de cette question : sa plume obéit elle à une inspiration vénale et étrangère, ou à des convictions qu'il puisa en lui-même? Cette fois, nous l'allons voir faisant appel à la périodicité et non plus à la brochure, au véritable journalisme et non plus à la fantaisie du pamphlétaire.

IV.

C'est à la fin de novembre 1789 qu'il créa le journal connu sous le nom d'*Histoire des Révolutions de France et de Brabant*. L'empereur d'Autriche, Joseph II, venait de reprendre à la Belgique ses antiques privilèges. Bruxelles s'était soulevée. Un vaste complot, dont le but était l'indépendance du Brabant, réunissait tous les révolutionnaires de ces pays cependant si tranquilles, si heureux sous la domination de l'Autriche. Plusieurs villes s'étaient insurgées à l'instar de Bruxelles. Comme beaucoup d'esprits trop actifs qui prirent leurs espérances pour des réalités, Camille Desmoulins crut que c'en était fait de l'ancien régime en Belgique comme en France. En ce moment, il se disposait à créer un de ces nombreux journaux qui servirent d'armes soit offensives, soit défensives, aux opinions ou radicales ou violentes, ou modérées. Chaque nuance de ces opinions prétendit même se faire représenter par une feuille périodique. Bien plus, les individualités ambitieuses fondèrent un journal

dans l'intérêt, non pas d'un parti, mais d'un homme, non pas d'une idée, mais d'un désir d'arriver et d'un égoïsme, d'une personnalité. La double commotion qui se développait simultanément, parallèlement, à Paris et à Bruxelles, servit de texte et de prétexte à Camille; il y trouva pour sa feuille un titre piquant et commandant violemment, impérieusement l'attention, plus spirituel que juste, car si en France le mouvement se faisait en faveur des idées populaires, à Bruxelles il était uniquement aristocratique.

Ce titre eut tout le succès possible, tant de succès que Camille ne l'abandonnera pas, même lorsque l'autorité légitime prévalut sur la révolte, même quand les *patriotes* Brabançons, chassés par les soldats de la *tyrannie*, encombrèrent vaincus nos frontières du nord et vinrent se ranger sous les ordres du duc de Béthune-Charrost, fils du grand philanthrope, le duc de Charrost, propriétaire de la terre de Roucy, et l'un des derniers descendants des Sully.

Le nouveau journal de Camille ne dut pas son succès considérable à l'esprit seulement du rédacteur, mais encore à des caricatures et dessins dont il illustrait le texte de chacun de ses numéros. La révolution fut fertile en ridicules et en caricatures; on en compte de très-spirituelles dans les *Révolutions de France et de Brabant*. Pour en donner une idée, nous voulons reproduire celle qu'il publia sur le marquis de Mirabeau, plus célèbre encore par son obésité, par son appétit, par sa noble conduite dans l'émigration, que par les liens de parenté rapprochée qui l'unissaient au plus célèbre orateur de la révolution.

Voici comment Desmoulins dépeint Riquetti jenne.

Le corps du vicomte de Mirabeau est habillé d'une barrique énorme, au haut de laquelle apparaît sa tête animée par la jovialité de l'ivresse. Deux pintes énormes garnissent ses bras; au dessous de l'épaule pendent des paquets de cervelas. Dans ses mains scintillent une bouteille et un verre à pied. Deux barils forment les cuisses, et ses pieds s'échappent de deux bouteilles dont le col est en bas. « Cette caricature fait beaucoup rire tout

» Paris, » dit *le Courrier* de Gorsas. Desmoulins s'était vengé de la brochure du noble vicomte.



« Avec autant de matières on peut faire de bons déjeûners. »

Camille nous apprend lui-même son succès, suivant son habitude. « Je vous ai fait passer le numéro 1^{er} de mon journal ; ne » l'auriez-vous pas reçu ? Je vous prie de m'en accuser la réception, » écrit-il à son père dans une lettre datée du 4 décembre 1789. « Si faire se peut, car nul n'est prophète en son pays, en- » voyez-moi des souscriptions. Me voilà journaliste et déterminé » à user amplement de la liberté de la presse. On a trouvé mon » premier numéro parfait ; mais soutiendrai-je ce ton ? »

Or, voici un court extrait qui permettra de juger le *ton* de ce premier numéro. L'épouvantable violation de Versailles vient d'avoir lieu ; la populace, suscitée par les meneurs dont fait partie Camille, a envahi le château, massacré des gardes-du-corps sur la fidélité desquels l'histoire n'a pas encore trouvé d'assez nobles accents. Les femmes, aux mains sanglantes, au cœur sanglant, ont osé attenter à la royauté, et, en hurlant des chansons de mort, elles ont traîné vers Paris et prisonniers au milieu

d'une forêt de piques dont plusieurs, en guise de trophée, portent les têtes pâlies des victimes, le Roi, la Reine, le Dauphin, toute la cour. Les bons citoyens se désolent et fuient, coupable faiblesse qui causa tant de désastres ! Le Palais-Royal croit que la révolution a dit son dernier mot, et il triomphe par la bouche de son poète favori, Camille qui s'écrie en parodiant les saintes paroles du sauveur mourant pour l'humanité :

« *Consummatum est, consummatum est !* tout est consommé !... La halle regorge de sacs ; la caisse *nationale* se remplit ; les moulins tournent ; les traîtres fuient ; la calotte est par terre ; l'aristocratie expire ; les projets des Mounier et des Bailly sont déjoués ! Les patriotes ont vaincu ! Paris a échappé à la banqueroute ; il a échappé à la famine ; il a échappé à la dépopulation qui le menaçait ; Paris va être la reine des cités, et la splendeur de la capitale répondra à la grandeur, à la majesté de l'empire français. Après la défaite de Persée, au moment où Paul-Emile descendait de son char triomphal et entrait dans le temple de Jupiter Capitolin, un député des villes de l'Asie, haranguant le sénat à la porte, lui adressa ce discours : « Romains, maintenant vous n'avez plus d'ennemis dans l'univers, et il ne vous reste plus qu'à gouverner le monde et à en prendre soin comme les Dieux mêmes. » A présent, vous n'avez plus d'ennemis, plus de contradicteurs, plus de *Veto* à craindre. Il ne vous reste qu'à gouverner la France, à la rendre heureuse et à lui donner des lois telles qu'à notre exemple tous les peuples s'empressent de les transplanter et de les faire fleurir chez eux ! »

Le pauvre père n'était guère accoutumé à ces emphatiques appels à la révolte, au désordre, à cette poésie révolutionnaire et de propagande. Il se contenta de gémir et ne répondit plus.

« Mon cher père, recevez mes souhaits de bonne année, vous, ma chère mère, mes frères et sœurs », écrit Camille le 31 décembre 1789. « La fortune s'est lassée de me poursuivre. Jugez du succès de mon journal. J'ai dans la seule ville de Marseille cent abonnés et dans celle de Dunkerque cent qua-

» tante. Si j'avais prévu cette affluence d'abonnés, je n'aurais
» pas conclu avec mon libraire le marché de deux mille écus
» par an ; il est vrai qu'il m'en promet quatre mille quand je
» serai arrivé à trois mille souscripteurs (tant ces libraires sont
» juifs) ! Au reste ce n'est pas l'argent que j'ai en vue dans cette
» entreprise, mais la défense des principes. Quelles lettres,
» quelles vérités flatteuses je reçois ! On m'avait dit que la reine
» avait chargé M. de Gouvion, major-général, de demander ma
» détention. Ce bruit est venu aux oreilles de M. de Gouvion qui
» m'écrit pour me témoigner bien d'autres sentiments. Sur un
» mot de mon n^o 5, M. de Lafayette vient de me prier de lui
» écrire, si je n'ai pas le temps de passer chez lui, pour m'ex-
» pliquer avec lui sur les griefs que je lui reproche. L'un m'ap-
» pelle le meilleur écrivain ; l'autre le plus zélé défenseur de la
» liberté ; mais il est facile d'être modeste, lorsqu'on ne vous
» déprécie pas. Je suis devenu assez indifférent à ces éloges, et
» autant je paraissais vain lorsqu'on se plaisait à m'humilier,
» autant je rabats aujourd'hui des choses flatteuses qu'on
» m'adresse. Ce qui me touche bien plus, ou plutôt la seule
» chose qui me touche, c'est l'amitié des patriotes et les embras-
» sements des républicains qui viennent me voir et quelques-uns
» de fort loin. Adieu. Je vous embrasse mille fois. Peut-être
» dans peu pourrai-je vous demander mon frère. »

Cette lettre est du 31 décembre 1789, et depuis le premier jour du même mois, plusieurs numéros des *Révolutions de France et de Brabant* avaient paru. Camille y avait traité avec son originalité visant à l'érudition, avec sa verve habituelle, avec son injustice de toujours, tous les grands événements à mesure qu'ils se présentaient et nécessitaient un article. Nous n'avons pas la prétention de donner une dissection complète de ce grand travail de critique et d'analyse politiques. Chaque fois cependant qu'un fait considérable se présentera, nous extrairons le passage où Camille commente, accuse et juge. C'est le seul mode possible de raconter la vie d'un journaliste, dont les actes sont d'ordinaire peu nombreux. Son histoire, c'est l'his-

toire de ses idées, le récit du chemin qu'elles ont fait, de leur succès ou de leur chute, de leur influence sur le milieu dans lequel elles se produisent.

Un des premiers actes que Camille eut à apprécier fut le vote de l'Assemblée constituante sur le *marc d'argent*. Il s'agissait de réglementer par un décret la capacité électorale. L'Assemblée Constituante répugnait au suffrage universel. Le décret exigea que chaque citoyen, pour être électeur, ou citoyen actif selon l'expression du temps, payât à l'état un minimum de contribution égal à un marc d'argent. Le marc d'argent valait huit écus de six livres trois dixièmes. La presse opposante essaya de semer la discorde à l'aide de cette distinction des Français en *citoyens actifs* et *citoyens passifs* ou *prolétaires*. Camille ne fut pas l'un des moins ardents à saisir une si belle occasion de trouble.

« Il n'y a qu'une voix dans la capitale », s'écrie-t-il dans son journal. « Bientôt il n'y en aura qu'une dans les provinces contre » le décret du marc d'argent ; il vient de constituer la France en » gouvernement aristocratique, et c'est la plus grande victoire » que les mauvais citoyens aient remportée à l'Assemblée » nationale. Pour faire sentir toute l'absurdité de ce décret, il » suffit de dire que Jean-Jacques-Rousseau, Corneille, Mably, » n'auraient pas été éligibles ; un journaliste a publié que, dans » le clergé, le cardinal de Rohan seul a voté contre le décret ; » mais il est impossible que les Grégoire, Massien, Dillon, Jallet, » Joubert, Goustes, et un certain moine, qui est des meilleurs » citoyens, se soient deshonorés à la fin de la campagne, après » s'être signalés par tant d'exploits. Ce journaliste se trompe.

« Pour vous, ô prêtres méprisables, ô bonzes fourbes et stupides, ne voyez-vous donc pas que votre Dieu n'aurait plus été » éligible. Jésus-Christ dont vous faites un Dieu dans vos chaires, » dans la tribune vous venez de le reléguer parmi la canaille ! » Et vous voulez que je vous respecte, vous prêtres d'un Dieu » prolétaire, et qui n'était pas même citoyen actif ! Respectez » donc la royauté qu'il a ennoblie. Mais que voulez-vous dire

» avec ce mot citoyen actif tant répété. Les citoyens actifs, ce
» sont ceux qui ont pris la Bastille ; ce sont ceux qui défrichent
» les champs, tandis que les fainéants du clergé et de la cour,
» malgré l'immensité de leurs domaines, ne sont que des plantes
» végétatives, pareilles à cet arbre de l'évangile qui ne porte
» point de fruits et qu'il faut jeter au feu. »

Ce n'est pas tout. Le journaliste cite tout haut le nom des députés qui, selon lui, ont voté pour le décret. C'est l'abbé Maury, c'est Cazalès, c'est Malouet ; ce sont dix autres qu'il dénonce à la fureur du peuple dans les lignes qu'on va lire, le peuple qu'il n'était pas alors besoin d'exciter, tant était grande sa soif de sang. « Je n'ai plus qu'un mot à dire, » ajoute-t-il. « Lorsqu'à l'approche de Xercès, Cyrsilus s'opposa au décret de
» Thémistocle : que les Athéniens abandonneraient la ville,
» Cyrsilus fut lapidé par le peuple à qui Démosthènes remarque
» que cette lapidation fit beaucoup d'honneur. Ici, la compa-
» raison serait entièrement à l'avantage de Cyrsilus ; et si, au
» sortir de la séance, les dix millions de français non éligibles,
» ou leurs représentants à Paris les gens du faubourg Saint-
» Antoine, etc., s'étaient jetés sur les sieurs Renaud de Saintes,
» Maury, Malouet et compagnie ; s'ils leur avaient dit : Vous
» venez de nous retrancher de la société, parce que vous étiez
» les plus forts dans la salle ; *vous nous avez tués civilement,*
» *nous vous tuons physiquement* ; je le demande à Maury, qui ne
» raisonne pas mal quand il veut, le peuple eût-il fait une injus-
» tice ? Et si Maury ne me répond pas que la représaille est
» juste, il se ment à lui-même. *Quand il n'y a plus d'équité,*
» *quand le petit nombre opprime le grand, je ne connais plus*
» *qu'une loi sur la terre, CELLE DU TALION !* »

Voilà l'homme ! Du premier bond constamment il dépasse le but. Rien n'est sacré pour lui, ni la volonté de la majorité qu'il nie, volonté qui dans toutes les sociétés constitutionnelles se manifeste par un décret, par une loi, ni les droits imprescriptibles de l'humanité. Il se laisse entraîner par le paradoxe qu'il vient à peine de créer, et, coupable au suprême degré, car sa

faute engendrera d'autres coupables, ceux qu'il transformera en bourreaux si sa feuille tombe entre leurs mains, il prêche la proscription. Heureusement, si le premier mouvement est toujours mauvais, le second le tempère. « Je m'explique, » ajoute Camille qui s'effraie en apercevant de loin les terribles conséquences de ses enseignements, « je m'explique afin que M. Ma-
» lonet ne me dise pas encore que je dévoue tous ces honnêtes
» gens à la Lanterne. Je déclare que si le peuple avait ramassé
» des pierres, je me serais opposé de toutes mes forces à la la-
» pidation ; j'aurais invoqué le premier la loi martiale, parce
» qu'il faut des formes pour condamner des citoyens. Tout ce
» que j'ai voulu dire, *c'est que la justice n'est pas toujours en-*
» *tourée de juges et de greffiers ;* et si cette insurrection fût arri-
» vée, *la postérité aurait absous le peuple de Paris comme elle a*
» *absous le peuple d'Athènes.* » Le remords de Camille n'a pas duré longtemps ou n'a guère eu d'efficacité sur sa conversion.

Ce spectacle du journaliste ne se servant de son pouvoir que pour le mal et la violence, pour égarer les citoyens, n'a point d'attraits pour nous, et cependant ce sont desemblables tableaux qu'il nous faudra trop souvent peindre pour compléter la physionomie de l'homme qui nous occupe. Écoutons-le maintenant ; ce n'est plus le tribun, l'énergumène qui crie sur le Forum et pousse le peuple aux excès. Sa parole est moqueuse ; sa bouche sourit finement ; toute sa figure respire la raillerie ; c'est bien là un des fils de Voltaire. Il descend de Saint-Etienne-du-Mont, dont le magnifique jubé, si longtemps consacré à la prière et au chant religieux, vient d'être transformé en tribune de controverse. On s'occupait déjà des grandes questions religieuses à l'Assemblée Constituante. A propos de la prochaine suppression des ordres religieux, la discussion, s'emparant des détails, amena à l'ordre du jour le célibat des prêtres. Avant de les laisser apparaître à la tribune législative, les clubs appelaient devant eux toutes les immenses questions ou sociales, ou politiques, ou religieuses, que les orateurs populaires, mauvais ou bons, ignares ou capables, traitaient ou maltrahaient en pré-

sence et pour l'instruction de la foule. C'était donc du célibat des prêtres qu'on déraisonnait, ce jour-là, dans l'enceinte sacrée abandonnée aux clubistes, et Camille avait assisté à l'ébouriffante séance dont voici les détails. C'est lui qui raconte :

« Le concours des citoyens fut prodigieux ce jour-là, » dit-il.
» Dix-neuf orateurs eurent la parole pour et contre. On put re-
» marquer que le clergé était encore le même qu'au 6^e siècle,
» où la question ayant été agitée au concile de Macon, les vieux
» évêques furent pour le mariage, *in remedium concupiscentiæ et*
» *solatium humanitatis*, et les jeunes docteurs votèrent pour la
» continence. L'abbé Coromand, qui avait proposé la motion,
» fit des merveilles. Il cita Saint-Paul, le patriarche Judas, la
» tribu d'Isaï, et trouva, comme dans l'écriture, que les filles
» étaient jolies, *que sous le ciel n'est un plus bel animal*, et qu'il
» fallait aller au-devant d'elles. *Et viderunt quòd essent pulchræ*
» *et obviam exierunt*. Il promit à la nation que si sa motion pas-
» sait, il sortirait de lui une postérité plus nombreuse que celle
» d'Abraham. Il se courrouça contre ses contradicteurs, en leur
» disant qu'ils en parlaient bien à leur aise. Il insulta la partie
» adverse, et je vis le moment où, comme dans la fable du re-
» nard qui a la queue coupée, il allait couvrir de honte le préo-
» pinant. M. le président, qui est pour la négative, craignit l'ef-
» fet de *l'argumentation ad hominem*. Sous prétexte qu'il était
» minuit, il leva la séance, et par un : *Il n'y a lieu à délibérer*,
» tua d'un seul coup la race innombrable du prédicateur. Je n'a-
» jouterai à tout ce qui fut dit dans cette séance qu'une seule
» réflexion que je m'étonne qui ait échappé à la sagacité du dis-
» trict : Si on permet aux prêtres de choisir des femmes, c'est
» une nécessité de supprimer la confession ; autrement, un vieux
» curé m'a dit qu'ils auraient trop d'avantages sur nous. »

Tout cela est vif, pimpant, très amusant. Tout cela n'est pas fort catholique ; mais est-ce un sermon que demandaient à Camille ses nombreux abonnés ? Oh ! ils lui auraient demandé un serment qu'il les eût servis sur l'heure.

On va le voir :

Vers la fin de 1790, nous anticipons sur les évènements, on discutait vivement, dans la presse, dans les clubs, dans le public, partout, les décrets de l'Assemblée Constituante qui, rompant avec Rome, enlevait au pape la collation des évêchés pour la transporter au corps des électeurs; les biens du clergé avaient été sécularisés; la nation s'en était emparée. Un journal, aussi répandu, aussi influent que celui de Camille Desmoulins, ne pouvait laisser passer, sans s'en emparer, l'occasion de se faire rechercher, de se faire lire à l'aide d'un peu de scandale. Il y avait deux manières de traiter ces importants sujets : ou sérieusement, scientifiquement, en entassant textes sur textes, citations sur citations, en opposant les Pères de l'église aux Pères de l'église, les docteurs aux docteurs; ou bien en essayant d'amuser les lecteurs par des saillies peu neuves, connues, ressassées pendant un demi-siècle. Des deux côtés, péril et insuccès. Camille sut éviter les deux écueils; il sut être neuf même en n'usant que de vieux arguments, spirituel et railleur même avec des textes sérieux, lisible et amusant même avec de la science. Voici comment il s'y prit. Il tira de son imagination tout un immense sermon qu'un curé, de son invention aussi, débitait, en un jour de prédication, à ses paroissiens ébahis. Ce sermon est hardi comme un prône du temps de la Ligue; comme les prédicateurs de 1590, ce curé patriote fait de la politique en chaire; il parle de tout et de tous, fronde à droite et à gauche, le pape, les rois, les évêques, les conciles, l'Assemblée Nationale. Si cette pièce, qui remplit les deux numéros cinquante et cinquante-et-un des *Révolutions de France et de Brabant*, n'était aussi longue, nous l'aurions reproduite en entier. On y aurait pu constater à la fois toutes les facultés, toutes les qualités, tous les défauts de Camille, sa verve et son besoin de mordre, son style facile et merveilleusement apte à la satire, sa puissance de création et d'assimilation, tout ce qui le fit rechercher et craindre, briller et nuire. Cependant, ce sermon mérite d'être reproduit au moins en partie. Nous choisissons le passage le plus acerbe, le plus incisif, le plus mordant, celui qui se fit pro-

bablement lire avec le plus de curiosité. Ces ricanements impies, qui ne sont plus dangereux aujourd'hui, ont été plus puissants pour renverser que les raisonnements les mieux conduits, que les paradoxes des philosophes les plus sérieux. Ils ont eu plus d'influence sur la foule, et à ce titre, poussés par l'écrivain dont nous écrivons la vie, ils doivent être recueillis précieusement et servir à reconstituer un ensemble.

Le curé patriote, que Camille met en scène, débute, ainsi que le veut la loi, par un serment civique, et par une citation savante, ainsi que le veut la coutume. Voici sa glose :

« *Sanctissime papa, episcopi sedebant super trona; religio
» autem humo jacebat; Gallia deposuit episcopatum de sede, et
» exaltavit religionem.* »

« *Très-saint père, les évêques étaient sur le trône et la reli-
» gion par terre; la France vient de mettre les évêques en bas et
» la religion en haut.* Ces paroles sont tirées d'un vieux car-
» dinal, à qui le pape demandait, le 11 décembre dernier, à
» l'arrivée du courrier qui apportait à Rome la Constitution ci-
» vile du clergé de France, ce qu'il pensait de cette Constitution.

» Mes très-chers frères, quatre points principaux m'ont frappé
» dans cette Constitution nouvelle de l'église Gallicane : la cir-
» conscription territoriale, l'élection populaire, le gouverne-
» ment des évêques et la communion avec l'église romaine. Ce
» sont là précisément les quatre points que les aristocrates lui
» objectent le plus; et je diviserai mon oraison en quatre points.
» *Ave, Maria.* »

Nous passerons sous silence le premier point qui traite de la *circonscription territoriale*, et qui n'a pour nous qu'un médiocre intérêt, pour en venir de suite au deuxième point du sermon du curé de Saint-Gaudens : *L'élection de l'évêque par le peuple*. Pour la première fois peut-être, Camille va oublier de faire de l'opposition à l'Assemblée Constituante; mais il se dédommagera amplement aux dépens de la religion, de ses ministres, de ses prêtres, de ceux qui peuvent errer puisqu'ils sont hommes, mais dont les erreurs n'auraient pas dû être dévoilées aussi crû-

ment devant les foules, mais au contraire être couvertes du manteau d'une indulgence nécessaire, comme la nudité de Noé avait été voilée par la pudeur de ses enfants qui lui pardonnaient une faute.

Le curé de Saint-Gaudens a terminé son premier point. Après ce long chapitre, si nous en croyons Camille, il toussa trois fois pour séparer nettement le premier point d'avec le second et bien marquer son alinéa, et il entra en matière :

« Je viens à mon second point, » dit-il en mettant son mouchoir dans sa poche ; « je passe à *l'élection populaire*. C'est ici » véritablement que l'évangile triomphe.

» D'abord vous n'ignorez pas comment se faisait un curé ; le » seigneur, la dame du lieu, l'abbé, le chapitre et tant d'autres » nommaient aux cures le sujet qui leur plaisait, sans savoir si » lui convenait aux paroissiens. Un inconnu arrivait de cent » lieues et leur disait : Nous ne nous sommes jamais vus ; n'im- » porte ; je viens prendre possession de votre confiance et de » vos offrandes. Payez-moi mes dîmes ; je vous prêcherai vaille » que vaille. Je ne tiens rien de vous. Je ferai ma cour au châ- » teau aux dépens de la paroisse, ou bien je soulèverai la pa- » roisse contre le château, suivant mes intérêts ou mes préju- » gés ; car je n'ai pas eu le temps de connaître le pays et d'aimer » les habitants. Ainsi le faisait le dernier curé de Saint-Gaudens ; » et vous savez tout cela.

» Mais savez-vous, mes très chers frères, comment se faisait » l'évêque ? Il fallait d'abord être *du bois dont on fait les évêques* ? » et Dieu sait ce que c'était que ce bois. Il faut, à ce sujet, que » je vous conte une petite anecdote. Quand Louis XV vint à » grisonner, son grand aumônier lui ayant dit que le saint roi » David, devenu vieux et goutteux, n'avait recouvré sa chaleur » que par celle de la Sunamite, et que ce remède, célébré par » le roi David, était encore fort recommandé par son médecin » (*Desmoulins* voir ses œuvres), Louis XV crut ne pouvoir » rencontrer de Sunamite plus propre que la Dubarry pour se » réchauffer la plante des pieds et les extrémités qui commen-

» çaient à se refroidir. Mais la belle pécheresse était si mal
» famée, que, malgré le débordement effroyable de cette cour,
» les plus roués répugnaient à solliciter l'honneur de monter
» dans les carrosses de celle avec qui tant de monde était monté
» en fiacre. On se souvient encore de l'espèce de mouvement
» centrifuge qui se fit alors à la cour, et il y eut pendant quel-
» que temps dans la galerie de l'Œil-de-Bœuf un notable *déficit*,
» même de fripons et de catins. Chacun et chacune se piquaient
» d'honneur : Je n'irai pas. Ni moi. — On disait hautement
» qu'on allait renoncer, qui au pliant, qui au tabouret, qui aux
» grandes, qui aux petites entrées. Vous ne devineriez jamais,
» chrétiens mes frères, quel personnage franchit le pas, qui le
» premier alla solennellement baiser avec respect cette main.....
» Ce fut le nonce du Pape, le saint représentant du Saint-Père,
» et le cardinal de la Roche-Aymon. Celui-ci même (la chose
» est très-sûre) ne s'en tint pas à lui baiser la main. *Le roi Ama-*
» *sis*, dirent entre eux nos deux prélats, *vient de faire de son*
» *pot de chambre la statue d'Isis ; c'est au grand prêtre à donner*
» *l'exemple d'adorer la Déesse*. Tel était, mes chers paroissiens,
» le bois dont on faisait les Evêques.

» Et n'allez pas croire qu'on fit de meilleur choix à la cour de
» Louis XVI, qu'à celle de son devancier. Quand ce n'était point
» la déesse *Pertunda* ou le dieu *Subigus*, c'était la déesse
» *Mammona* qui distribuait les mîtres. Vous savez combien il en
» coûta à l'Evêque de Nantes pour teindre sa soutane en violet.
» Il lorgnait chez la Polignac, lorsqu'on y apprit la mort de son
» prédécesseur. Je gage 100,000 livres, dit-il, que cet évêché
» ne sera pas encore pour moi. Il faut être juste, il était difficile
» de marchander les impositions des mains avec plus d'esprit,
» et Simon lui-même ne s'y serait pas pris plus adroitement. On
» ne fit pas semblant de l'entendre ; mais il répéta si souvent la
» gageure, que la dame à qui il mettait le marché à la main, lui
» demanda à la fin si c'était tout de bon qu'il pariait une si forte
» somme. A bon entendeur demi-mot : l'Abbé offrit de consi-
» gner. Comme il était gentilhomme, on le dispensa de faire

» son billet, et le Saint-Esprit fut acheté sur parole. Trois jours
» après, le petit prestolet fut salué du nom de *Grandeur*, et la
» Polignac lui mit au doigt l'anneau pastoral.

» Ce n'est pourtant pas la Polignac, mes très-chers frères,
» mais le peuple, qui est le patron et le collateur original des
» évêchés. Dans les premiers temps, c'était l'assemblée des
» fidèles qui élisait les ministres des autels, et cet usage dura
» bien longtemps, puisque, dans le quatrième siècle, à Milan,
» comme deux partis se disputaient dans la cathédrale et
» étaient sur le point d'en venir aux mains pour le choix d'un
» Evêque, le municipal Ambroise étant venu pour mettre le
» calme, et étant monté en chaire, le peuple, ravi de son élo-
» quence, tourna sur lui tous les suffrages, et ne cessa de crier :
» Ambroise évêque ! qu'il n'eût changé son écharpe contre la
» mitre. Voilà ce que témoigne toute l'histoire du premier âge,
» de cet âge florissant du Christianisme. Si vous ne m'en
» croyez, allez au cabaret abonné au *Véritable Père Duchène*.
» Il vous citera le cinquième concile d'Orléans, l'an 549, dont le
» canon onzième déclare, conformément aux anciens canons :
» *Que l'on ne donnera pas A UN PEUPLE un évêque QU'IL REFUSE,*
» *et qu'on n'obligera pas les clercs ni LES CITOYENS de s'y sou-*
» *mettre par l'autorité des hommes puissants ; qu'autrement*
» *l'évêque ainsi ordonné sera déposé.* »

» Il vous citera le second canon du concile de Clermont-en-
» Auvergne, de l'an 556, et le canon huitième d'un concile de
» Paris, de l'an 557, qui ordonne : *que pour prévenir l'abus qui*
» *commençait à s'introduire, d'obtenir les évêchés par la faveur*
» *des rois, celui qui désirerait l'épiscopat serait promu par*
» *L'ÉLECTION des CLERCS et des CITOYENS, et le consentement du*
» *métropolitain, sans employer la protection des personnes puis-*
» *santes, sans user d'artifice, ni obliger personne, soit par crainte,*
» *soit par prière, à écrire un billet d'élection ; qu'autrement*
» *l'aspirant sera privé de la communion de l'église dont il a*
» *voulu être évêque, quoiqu'il en fût indigne.*

» Quand Léon X de scandaleuse, et François I^{er}, de despo-

» tique mémoire, passèrent entre eux ce contrat simoniaque,
» appelé le concordat, dans lequel nos deux brigands se don-
» naient ce qui ne pouvait appartenir ni à l'un ni à l'autre ;
» quand par ce concordat, ils enlevèrent au peuple les élections,
» abolirent la Pragmatique qui jusque là avait fait le droit com-
» mun de la France, la nation jeta les hauts cris. Il est vrai que
» le bâtard de Savoie accourut en jurant de Rambouillet et fit
» dans la grande Chambre une scène de colère si violente, que
» les présidents à mortier, épouvantés des menaces du bâtard,
» enregistrèrent *du très-exprès commandement*. Mais outre qu'en
» allant se remettre de leurs frayeurs à la buvette, ils ne man-
» quèrent pas de protester, la cause de l'abus empira toujours,
» disent les jurisconsultes ; plus il est invétéré, plus il demande
» d'être déraciné ; et il n'y a point de prescription en matière
» d'abus. Si les jurements du bâtard de Savoie ont si fort inti-
» midé les Robins méticuleux, qui ont enfoui leurs protesta-
» tions, il n'en sera pas de même de la nation qui vient de les
» déterrer, et qui les fera revivre ; et vienne le bâtard de Savoie
» et toute sa race quand ils voudront ? C'est la Pragmatique que
» nous mettons en vigueur ; c'est le droit commun de toute la
» France ; c'est la discipline de toute église ; c'est la doctrine de
» tous les conciles ; car s'ils ont varié sur mon premier point,
» et si tous ne sont pas de l'avis du concile de Calcédonie, sur le
» second point le Saint-Esprit ne s'est jamais contredit. Ainsi,
» mes très chers frères, prêtons notre serment, et laissons s'é-
» gosiller le Cul-de-Sac. Comme ce serait faire trop d'honneur à
» Jean-François Maury que de lui citer les cinq canons, dont je
» pourrais invoquer cent citations sur cette matière, et que nous
» aurions l'air de le mettre ainsi aux prises et en dispute réglée
» avec le Saint-Esprit, contentons-nous de lui citer ces mots
» fameux de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, mot que ce prince
» répétait souvent : *Tant que j'aurai le pouvoir de nommer les*
» *juges et les évêques, je suis assuré d'avoir des lois et un évan-*
» *gile qui me plairont.* »

» Il avait bien raison, le roi Jacques ! Aussi comment nos évê-

» ques gouvernaient-ils depuis le concordat ? Que leur crosse
» imitait mal la houlette des apôtres ! Vous n'ignorez pas com-
» ment Saint-Ambroise châtia l'empereur Théodore : c'est que
» cet évêque avait été nommé par le peuple de Milan. Mais citez-
» moi un évêque de France qui ait reproché à nos tyrans leur
» fainéantise, leur crapule, leurs cruautés, leur cupidité insa-
» tiable, leurs guerres, leurs empoisonnements, leurs parrici-
» des ? Loin de les sermoner sur leurs embastillements, ils inter-
» disaient arbitrairement, exilaient, embastillaient à qui mieux
» mieux. Un évêque était le tyran de ses sujets et le grand-turc
» de son diocèse. M. Fleury, l'ami de la paix, avait pris telle-
» ment goût aux lettres de cachet dans son Fréjus, que, parvenu
» au ministère, il n'en expédia pas moins de 80,000. Notez que
» ce cardinal était la douceur même, et qu'on ne l'appelait que
» le *modéré*, le *modérateur*. Autant les violets étaient jansénistes
» et fronçaient le sourcil dans leurs diocèses, autant à la cour
» ils devenaient gracieux, molinistes, tout sucre et tout miel.
» C'est l'éloquent Massillon lui-même qui, de son doigt, bénit,
» oignit les tempes du cardinal Dubois, encore couvertes de la
» lèpre du péché, et peut-être l'instant d'avant frottées de mer-
» cure. O mes très-chers frères ! je veux vous lire, le carême pro-
» chain, à mon prône, M. Fleury, non pas ce Fleury le cardinal,
» dont je vous parlais il n'y a qu'un moment, lequel n'a jamais
» écrit que des lettres de cachet, mais un autre Fleury qui mé-
» ritait d'être cardinal, le savant auteur de l'*Histoire ecclésiasti-*
» *que*, et qui a laissé une description si admirable du berceau
» et du premier âge de l'église ; c'est là que vous verrez que la
» très-sainte Assemblée Nationale n'a fait que ramener cet âge
» d'or du christianisme ; qu'elle n'a fait qu'arracher l'ivraie que
» l'ennemi avait semée nuitamment dans le champ du père de
» famille ; qu'elle n'a fait qu'extirper tous les abus introduits par
» le despotisme. Il n'y a pas encore longtemps que l'ambition
» épiscopale a achevé de mettre le comble à ses usurpations en
» enlevant aux curés le droit de nommer leurs vicaires, dernière
» trace qui restât de l'ancienne discipline. C'est Louis XIV qui,

« par son édit de 1665 sur la juridiction des ecclésiastiques ,
« pour remercier les évêques de l'encens qu'ils ne manquèrent
« pas de lui faire avaler tous les ans , depuis le mercredi des
« Cendres jusqu'au dimanche de *Quasimodo* , et pour graduer
« le despotisme , a sacrifié tous les droits des curés à la domina-
« tion des violets. On pense bien que les crosses-mîtrées ne ré-
« clamèrent pas contre cet édit ; ils ne demandèrent point la
« sanction du pape ; mais au contraire dans tous leurs mande-
« ments ils célébrèrent à l'envie la piété de Louis *le Grand* , et ils
« le comparèrent à Constantin *le Grand* , ou au *Grand Théodose*.
« Il leur souvenait encore du concile de Constance. O hypocri-
« tes ! *Progenies viperarum* ! Race de vipères ! comme dans ce
« temps-là Jésus disait aux Pharisiens et aux princes des prê-
« tres. Aujourd'hui ils demandent un concile à cor et à cri ; ils
« voudraient bien voir un concile , mais on ne leur en donnera
« point. Le concile de 1791 ne manquerait pas de faire comme
« le concile de 1179 , le troisième concile de Latran qui accorde
« pour rouler au *doyen rural* deux chevaux ; à l'*archidiacre* , sept
« chevaux ; à l'*évêque* , vingt chevaux ; au *cardinal* , vingt-cinq
« chevaux ; à l'*archevêque* , quarante chevaux. Quant au pape ,
« comme les Pères du concile tenaient leurs séances dans son
« palais de Latran , comme ils dînaient à sa cuisine de Latran ,
« ils ne tracèrent point avec la crosse l'enceinte de l'écurie du
« saint Père , et ils lui permirent d'avoir des haras aussi nom-
« breux que Salomon. Mais quoique ce fût le temps de la plus
« grande richesse du pape , il n'était pas encore assez riche pour
« avoir autant de chevaux qu'il y avait d'ânes dans le concile.

« Il vous sied bien , ô prélats cafards ou ignorants de 1179 ,
« et qui n'aviez pas même lu l'évangile , de vous donner un train
« constitutionnel de vingt , vingt-cinq ou quarante chevaux , pen-
« dant qu'il n'arriva au divin fondateur du christianisme , qu'une
« seule fois , encore c'était le jour de son triomphe , de monter
« sur un âne et qu'il alla à pied le reste de sa vie ! Il vous sied
« bien , tandis que le Christ vous apprend dans son évangile qu'il
« marchait sur les épines , quand il vous défend seulement d'a-

» voir deux gilets ou deux paires de souliers , *neque duos tuni-*
» *quas , neque dua calcamenta* ; il vous sied bien, faquins, d'avoir
» quarante chevaux ! O M. Juigné ! ô saint homme ! Je ne m'é-
» tonne plus si vous envoyez de Turin à M. Simon des mande-
» ments du 12^e siècle, et qui font horreur à toute son imprime-
» rie qui refuse de souiller le composteur et la presse de ce
» fanatisme. (1). Je ne m'étonne plus que vous regrettiez ces
» beaux jours où le saint concile de Latran permettait à M. l'ar-
» chevêque de Paris de se promener à Longchamp avec la mître
» dans un phaéton traîné par quarante chevaux. O très-saint ré-
» vérendissime père en Dieu ! Nous prions ici que le ciel vous
» illumine et qu'une voix d'en haut vous crie, comme à saint
» Augustin : *Tolle , lege*. Prenez, lisez saint Mathieu, chap. 10,
» vers. 7, 9, 10, et saint Luc, chap. 9, vers. 5, vous y verrez
» que le Seigneur Jésus, loin de vous permettre un carrosse,
» vous ordonne d'aller à pied ; loin de vous donner une *crosse*
» *d'or*, vous défend, dans vos voyages à pied, d'avoir même un
» bâton blanc à la main, *neque virgam*. Alors, loin de maudire
» l'Assemblée Nationale, vous la remercirez de vous avoir re-
» mis dans la route des cieux. Sans doute, mes très-chers frères,
» il a été impossible à l'Assemblée Nationale et à la première lé-
» gislature de ramener tout d'un coup les choses à cette perfec-
» tion évangélique ; mais voyez, mes très-chers frères, combien
» la nouvelle constitution épiscopale ne laisse pas de se rappro-
» cher de ces temps féconds en saints, et l'ornement du
» calendrier. Quelle joie ne doit-il pas y avoir eu dans le ciel,
» sur les travaux du comité ecclésiastique et sur l'impuissance
» des efforts de J. F. Maury et du démon Royou, du démon Gau-
» thier, du démon Durosot, qui n'ont pu prévaloir contre la
» piété et le zèle de l'Assemblée Nationale ! Voyez le bel orne-
» ment qui est ramené dans le saint lieu ! La nouvelle constitu-

(1) Cet imprimeur avait refusé, en effet, d'imprimer un mandement de l'archevêque de Paris : presque tous les journaux du temps rapportent ce fait.

(Bucheux et Roux.)

» tion veut que les évêques travaillent , que les curés puissent
» être évêques et soient du bois dont on fait les évêques. Il n'y
» aura point d'archevêque , point de primate , parce qu'il n'y avait
» ni archevêque ni primate dans l'évangile. L'apôtre saint Jean ne
» nous apprend-il pas qu'il ne voulut pas recevoir à l'église dont
» était recteur le prêtre Diotrèphes , parce que celui-ci s'avisait
» de faire le primate , comme s'il pouvait y avoir des primats lors-
» que Jésus-Christ a dit qu'il n'y avait parmi ses apôtres ni pre-
» mier , ni dernier : *Scriptissem forsitam ecclesiae , sed is qui*
» *amat PRIMATUM gerere ex eis Diotriephes , non recipit eos.*
» (Saint Jean , épît. 5 , v. 9)

» Il n'y aura donc point de suprématie ; mais nous aurons des
» évêques : l'évêque nommera douze et jusqu'à seize vicaires qui
» l'aideront dans le soin du ministère ; il aura un séminaire des-
» tiné à l'instruction des jeunes ecclésiastiques , dont les direc-
» teurs seront les vicaires. Ce nombreux clergé rejouira les
» *petits Joas* , en leur faisant voir l'ordre pompeux de nos céré-
» monies ; la splendeur du culte et de la prélature sera soute-
» nue , et l'évêque ne manquera ni de mitroféraires , ni de cir-
» féraires , ni de thuriféraires , ni de cruciféraires , ni de tulipo-
» féraires. Tous les vicaires de l'évêque formeront son conseil
» ou synode ; car il aura le gouvernement du diocèse ; mais il
» ne pourra délivrer de lettres de cachet , ou aucun ordre arbi-
» traire ; il ne pourra rendre aucune décision que sur l'avis du
» synode ; excepté seulement dans ses visites , où il a le droit de
» rendre des ordonnances provisoires. Les jugements du synode
» diocésain ressortiront par appel au synode métropolitain , qui
» sera formé de même des vicaires de l'évêque. L'évêque ne
» pourra prendre ni droit de prélibation , ni argent pour les dis-
» penses de mariage , ou autres actes de son ministère , suivant
» ces paroles de l'évangile : Donnez *gratis* ce que vous avez reçu
» *gratis*. Enfin la loi veut que l'église cathédrale de chaque dio-
» cèse soit en même temps paroissiale et épiscopale , et cette
» église n'aura d'autre curé que l'évêque.

» O la belle Constitution ! s'écrierait le pieux , le savant abb.

» Fleury, s'il revenait dans son primat d'Argenteuil ! Combien il
 » remerciait la très-sainte Assemblée Nationale de tous les
 » projets de décrets présentés par la comité ecclésiastique ; il
 » croirait qu'il l'ont été par le *Fils de l'Homme* lui-même ; il se
 » croirait reporté aux temps apostoliques. Il n'y aura plus de
 » diocèse de quinze paroisses ; il n'y en aura plus de douze cents.
 » La nouvelle Constitution du clergé prescrit des devoirs rigou-
 » reux aux ministres de la religion, leur assure la confiance des
 » peuples, dote ceux qui étaient trop pauvres, réduit ceux
 » qui étaient trop riches, sinon à la pauvreté évangélique, du
 » moins à une humble fortune et à *l'auream mediocritatem*
 » d'Horace. La résidence des évêques, la visite des diocèses ré-
 » tablie, l'élection des pasteurs arrachée à une cour dissolue, et
 » rendue aux peuples, les dévolus proscrits, les annates sup-
 » primées, le tribut des dispenses, toute imposition spirituelle,
 » tout achat du Saint-Esprit abolis ; les libertés de l'église Galli-
 » cane recouvrées, les conciles provinciaux ressuscités et veil-
 » lant au maintien de la discipline, l'assemblée des prêtres
 » anciens d'âge, *maiores natu*, des vieillards, *presbyterii*, des
 » *seigneurs*, *seniores*, redevenus le conseil de l'évêque ; toutes les
 » branches parasites émondées, tout ce qui ne portait point fruit
 » retranché, mais non jeté au feu ; entre le sacerdoce et l'em-
 » pire, l'impraticable paix affermie pour jamais ; enfin tout le
 » clergé de France arraché aux flammes de l'enfer, qui lui étaient
 » inévitables, et le chemin étroit du paradis s'élargissant pour
 » contenir cette grande multitude. Quel apôtre, quel thauma-
 » turge opéra jamais d'aussi grandes merveilles ! Et si l'église a
 » appelé saint le troisième concile de Latran, que Mirabeau doit
 » être à ses yeux *un bien plus grand saint* ! — *Courage*, lui crie-
 » t-elle, *bon et fidèle serviteur, ta récompense sera copieuse dans*
 » *le ciel. Euge, serve, bone et fidelis, quia merces copiosa est in*
 » *cœlis*. (Et sur la terre sa section l'a fait hier commandant de
 » bataillon.) »

Dans son quatrième point, et en guise de péroraison, le curé
 de Saint-Gaudens, qui a prêté serment l'un des premiers proba-

blement, adresse une insulte gratuite aux membres du clergé qui, eux, obéirent à leur conscience en refusant ce serment à la Constitution civile. « Ce qui nous importe, mes très chers » frères, c'est qu'on ne salarie aucun des lévites rebelles et je » répons de l'adhésion de la presque unanimité de l'église. Si » lors de la révolution Anglicane qui intronisa une papesse, » dit-il en finissant son prône, « sur neuf mille quatre cents bénéficiers il n'y eut pourtant que quatorze évêques, cinquante » chanoines et quatre-vingts curés qui ne prêtèrent point serment; lorsque l'Assemblée nationale ne crée pas même un » patriarche, lorsqu'elle se tient dans un éloignement respectueux du lutrin; lorsqu'il n'est question que d'une simple » démarcation de territoire et qu'on ne peut prétexter nulle » atteinte à la doctrine, nulle innovation dans le dogme, l'opiniâtreté des opposants est aussi absurde que criminelle; et, » lorsqu'ils ne seront plus salariés, vous reconnaîtrez bientôt, » mes très chers frères, la vérité de l'oracle de l'Evangile : *Que » cette sorte de démons que l'on appelle pharisiens, ou calotins, » ou princes des prêtres, non ejcietur nisi per jejunium; vous ne » viendrez à bout de les chasser que par le jeûne.* »

La sublime attitude du clergé pendant la persécution dut, plus tard, montrer à Camille dans quelle erreur il venait de tomber.

A quelque temps de là, il lui arriva une assez singulière aventure. Il y avait par la France un vrai curé de Saint-Gaudans, petite commune du Poitou. Ce curé, prêtre assermenté comme beaucoup de ses frères en religion qui, dès l'abord, se laissèrent prendre aux belles paroles des révolutionnaires, mais bientôt reconnurent et surent réparer leur faute; ce curé, disons-nous, lisait le journal de Camille. Il trouva peu convenable la facétie en tête de laquelle on avait arboré son nom. Il se plaignit à Camille dans des termes modérés, très polis, mais qui n'en étaient pas moins une très dure punition infligée par lui au journaliste qu'il mit en demeure de publier sa réponse. Voici cette lettre que Camille inséra dans son soixante-huitième nu-

méro : « Monsieur et très excellentissime patriote, dans le
» dernier numéro de vos *Révolutions*, vous m'avez donné des
» lumières, des intentions et de l'imprudence que je n'ai point.
» Quoique je voie avec douleur que nos évêques n'ont point
» prêté le serment civique, je les ai plaints sans les censurer avec
» un sermon aussi enragé. Mais au nom du patriotisme même
» qui vous anime, profitez des moyens que vos lumières vous
» donnent, pour réparer le mal que vous avez fait à ma répu-
» tation. J'ose espérer que vous rendrez ce service au meilleur
» de vos amis, qui vous lit, vous a lu, et vous lira toujours avec
» plaisir et reconnaissance, pourvu que vous ne compromettiez
» pas trop celui qui est pour la vie, votre très affectionné frère
» et citoyen.

» Norbert PRESSAS, curé de Saint-Gaudans;
» à Givrai en Poitou.

» Le 27 janvier 1791. »

Juste une année auparavant, Camille s'était fait pour un autre article une affaire cette fois plus sérieuse qu'une lettre où on le payait de sa monnaie courante, la raillerie. Un journal satirique et royaliste *les Actes des Apôtres*, dont la rédaction ne consistait qu'en chansons, avait, sur l'air du *Menuet d'Exaudet*, publié quelques couplets très spirituels sur la machine récemment inventée par le docteur Guillotin et que, sur le rapport du constituant Carlier, de Coucy, un décret venait de consacrer comme seul instrument légal de supplice. « Malgré la prodigieuse gaité des aristocrates chantants », écrivit alors Camille dans son journal, « je doute qu'ils fassent rire les aristocrates » pleurants. On assure que leur journal est le recueil facétieux » des couplets que chantait naguères la table ronde des aristocrates, à ses petits soupers chez le bourreau de Paris. »

Une accusation d'aristocratie, formulée surtout par Camille favori de la foule et des faubourgs, était d'un dangereux éclat, enveloppait d'un fâcheux relief celui que le journaliste accusait et désignait à la haine publique. Samson tenait singulièrement à

passer pour un bon patriote ne hantant point la table des aristocrates. Il fit assigner « Camille Desmoulins, auteur d'un libelle » appelé *Révolutions de Brabant*, à comparaître devant le tribunal de police pour être condamné à des dommages-intérêts à » titre de *réparation d'honneur*. » Nous ne savons quelles furent pour l'écrivain les conséquences de cette bizarre affaire, si elle se suivit, s'il fut condamné ou renvoyé. Ce que nous voyons partout dans ses numéros, c'est qu'il ne pardonne guères à ses adversaires, c'est qu'une affaire ne le rend pas plus prudent, c'est qu'il n'épargne personne, ni roi, ni princes, ni Lafayette, ni Bailly, ni même la justice et que, si cette fois il évita la condamnation, la leçon ne lui servit que peu.

M. de Bezenval, que le peuple accusait de complicité avec le prévôt des marchands, Flesselles, *lanterné* le lendemain de la prise de la Bastille; M. de Bezenval qu'on avait laissé longtemps gémir dans sa prison, venait d'être acquitté par le Chatelet. C'était une tête arrachée au *Procureur-Général de la Lanterne* qui, dans sa colère, saisit sa plume et jeta sur le papier ces quatre vers, — l'indignation fait les poètes :

« Vous qui lavez Broglie, Augeard,
» Qui lavez Bezenval, qui laveriez la peste,
» Vous êtes le papier-brouillard;
» Vous enlevez la tache, et la tache vous reste. »

Nous aurons, vingt fois encore, l'occasion de faire des emprunts aux *Révolutions de France et de Brabant*; mais, dès à présent, l'on peut s'expliquer la vogue de ce journal qui s'occupe de tout, rarement sérieux, presque toujours méchamment original, gaiement cruel, dont l'esprit n'a d'analogue que l'esprit du peuple méchant et léger. Prompt à la réplique, constamment prêt à la lutte qu'il aime, qu'il appelle, qu'il fait naître, Camille devint bientôt réellement puissant, puissant comme peut l'être et autant que peut l'être un journaliste. Tous redoutaient sa satire violente, son fouet qui traçait de profonds et douloureux sillons. Il faut entendre aussi le concert d'éloges, de flatteries

qui s'élève autour de lui ; il faut voir aussi comment les hommes les plus considérables l'entourent , le recherchent , veulent se le rendre favorable. C'est un député qui lui écrit pour lui fournir d'humbles explications sur un passage d'un discours fustigé par Camille. Ce sont les hommes destinés à devenir prochainement les plus considérables parmi les considérables qui sollicitent l'honneur insigne, l'un de travailler à son journal , l'autre de lui fournir des renseignements.

Mirabeau , oui , Mirabeau lui-même , fait avec quelque ironie la cour à Desmoulins. « Eh bien ! pauvre Camille , votre tête » est-elle un peu remise ? On vous a boudé et l'on vous pardonne. M. Ennery a obtenu votre grâce. Ainsi , il est bien décidé que , dimanche prochain , on ira au bourg Egalité , sur » les cinq heures. Aujourd'hui , le voyage est impossible. On a » un rendez-vous essentiel ce soir ; il faut s'y trouver , quoique » vous disiez assez énergiquement que *ce n'est pas là l'usage*. » Adieu , bon fils , vous méritez qu'on vous aime , malgré vos » fougueux écarts. — MIRABEAU. — 2 mai 1790.

« J'ai reçu quelques lettres infiniment honorables des Linguet , des Lameth , des d'Aiguillon , et de tout ce qu'il y a de » plus illustre dans l'Assemblée Nationale. » (Lettre de Camille à son père , du 15 mars 1790.)

Les plus curieuses de toutes les lettres publiées par M. Matton et choisies parmi la volumineuse correspondance qu'il trouva dans les papiers de Desmoulins , sont certes celles de Saint-Just et de Robespierre , ses deux amis , ses deux bourreaux.

Voici d'abord celle de Saint-Just , qui se distingue moins par la pureté de son orthographe , que par ses souvenirs mythologiques , son peu d'amour pour ses compatriotes , mépris qui égale au moins celui de Camille pour ses *Guisards* et enfin par l'âpreté de sa haine et de ses menaces contre la noblesse :

« Monsieur ,

« Si vous étiez moins occupé j'entrerois dans quelques détails » sur l'assemblée de Chaumi où se sont trouvés des hommes de

« toutes trempes et de tout calibre. Malgré ma minorité j'ai été
« reçu. Le sieur Gelli, notre confrère au baillage de Vermandois,
« m'avoit dénoncé. On l'a chassé par les épaules. Nous avons vu
« là vos compatriottes MM. Saulce, Violette et autres dont j'ai
« reçu beaucoup de politesses. Il est inutile de vous dire (car
« vous n'aimez pas la sotte louange) que votre pays s'énorgueil-
« lit de vous.

« Vous avez su avant moi que le département était définitive-
« ment à Laon. Est-ce un bien, est-ce un mal pour l'une ou l'au-
« tre ville ? Il me semble que ce n'est qu'un point d'honneur entre
« les deux villes et les points d'honneur sont très peu de chose
« presque en tout genre.

« Je suis monté à la tribune, j'ai travaillé dans le dessein de
« porter le jour dans la question du chef-lieu, mais je ne suivi
« rien, je suis parti chargé de compliments comme l'âne de reli-
« ques ayant cependant cette confiance qu'à la prochaine légis-
« lature je pourrai être des vôtres à l'assemblée nationale.

« Vous m'aviez promis de m'écrire, mais je prévois bien que
« vous n'en aurez pas eu le loisir. Je suis libre à l'heure qu'il
« est. Retournerai-je auprès de vous ou resterai-je parmi les sots
« aristocrates de ce pays-ci.

« Les paysans de mon canton étaient venu alors de mon retour
« de Chauny me chercher à Manicamp. Le comte de Lauraguais
« fut fort étonné de cette cérémonie rusti-patriotique. Je les
« conduisis tous chez lui pour le visiter. On nous dit qu'il est aux
« champs et moi cependant je fis comme Tarquin; j'avais une ba-
« guette avec laquelle je coupai la tête à une fougère qui se trouva
« près de moi sous les fenêtres du château et sans mot dire nous
« fîmes volte-face.

« Adieu, mon cher Desmoulins. Si vous avez besoin de moi
« écrivez-moi. Vos derniers numeros sont pleins d'excellentes
« choses. Apollon et Minerve ne vous ont point encore aban-
« donné, ne vous en déplaie. Si vous avez quelque chose à faire

» dire à vos gens de Guise, je les reverrai dans 8 jours à Laon où
» j'irai faire un tour pour affaires particulières.

» Adieu encore, gloire, paix, et rage patriotique,

» SAINT-JUST.

» Je vous lirai ce soir car je ne vous parle de vos derniers nu-
» méros que par oui-dire. »

La lettre de Robespierre est remarquable de froideur et d'éti-
quette. C'est moins à l'ami qu'il s'adresse qu'au journaliste qui le
compromet, moins à un ancien camarade de collège, l'égal des
anciens jours, qu'à l'écrivain que le député, que le futur chef
de parti, sentant déjà son importance, voudrait tenir à distance.

» Paris, 7 juin 1790.

» Monsieur,

» J'ai lu dans votre dernier numéro des *Révolutions de France*
» et de *Brabant*, où vous parlez du décret porté le 22 mai sur le
» droit de paix et de guerre, le passage suivant :

» Le samedi 22 mai, le petit dauphin applaudissait un décret
» Mirabeau avec un bon sens fort au-dessus de son âge. Le peu-
» ple applaudissait aussi de son côté. Il reconduisit en triomphe
» Barnave, Pétion, Lameth, d'Aiguillon, Duport, et tous les
» jacobins illustres ; il s'imaginait avoir remporté une grande
» victoire, et ces députés avaient la faiblesse de l'entretenir
» dans une erreur dont ils jouissaient. Robespierre fut plus
» franc ; il dit à la multitude qui l'entourait et l'étourdissait de
» ses battements : — Eh ! messieurs, de quoi vous félicitez-
» vous ? le décret est détestable, du dernier détestable ; laissons
» ce marmot battre des mains à sa fenêtre ; il sait mieux que
» nous ce qu'il fait. »

» Je dois, monsieur, relever l'erreur où vous avez été induit
» sur le fait qui me concerne dans ce passage.

» J'ai dit à l'Assemblée Nationale mon opinion sur les princi-
» pes et sur les conséquences du décret qui règle l'exercice du
» droit de paix et de guerre ; mais je me suis borné là. Je n'ai

» point tenu dans le jardin des Tuileries le propos que vous ci-
» tez ; je n'ai pas même parlé à la foule des citoyens qui se sont
» assemblés sur mon passage, au moment où je le traversais. Je
» crois devoir désavouer ce fait : 1^e parce qu'il n'est pas vrai ;
» 2^o parce que , quelque disposé que je sois à déployer toujours
» dans l'Assemblée Nationale le caractère de franchise qui doit
» distinguer les représentants de la Nation , je n'ignore pas qu'ail-
» leurs il est une certaine réserve qui leur convient. J'espère ,
» monsieur , que vous voudrez bien rendre ma déclaration publi-
» que par la voie de votre journal , d'autant plus que votre zèle
» magnanime pour la cause de la liberté vous fera une loi de ne
» pas laisser aux mauvais citoyens le plus léger prétexte de ca-
» lomnier l'énergie des défenseurs du peuple.

» DE ROBESPIERRE. »

V.

Malgré tout ce bruit qui se fait autour de lui , malgré cette attention dont son extrême vanité aurait dû se trouver satisfaite , Camille n'était point heureux encore. En écrivant à son père qu'il accuse d'indifférence , il se plaint amèrement. Il succombe à la fatigue et aux chagrins ; il n'enrichit que son libraire ; on le contrefait en Provence et dans le Languedoc. Il sent , dit-il , que son entreprise est au-dessus de ses forces ; il y a bien des moments où , malgré les compliments d'une foule de gens qui lui disent qu'il possède les flèches d'Hercule , il se trouve aussi malheureux , aussi abandonné que Philoctète dans l'île de Lemnos.

Malheureux ! abandonné , s'est-il écrié dans son chagrin. Il souffre donc de l'ennui de l'isolement dans ce grand désert qu'on nomme Paris ? N'est-ce pas ici l'heure de chercher la véritable cause de ce chagrin , la cause qu'il n'a point encore confiée à son père , son père à qui cependant il avoue tant de choses ? N'est-ce pas le moment de suppléer à l'insuffisance de sa dernière lettre du 15 mars 1790 ?

Camille souffrait du mal d'amour. Un ami l'avait introduit , il y avait quelques années , dans une honnête famille de bons bourgeois de Paris. Le chef de cette famille se nommait Duplessis. Par sa conduite , sa persévérance , de la boutique de son père ,

petit maréchal-ferrant de village , M. Duplessis s'était élevé au grade important de premier commis du contrôle général des finances , et avait amassé une large aisance , presque une petite fortune. Auprès de lui vivaient sa femme encore remarquable par sa beauté, et sa fille Lucile , Lucile charmante enfant de dix-huit ans, belle comme l'avait été sa mère, douce, bonne, aimante, la plus suave tête de femme de cette époque si remarquable par ses femmes. Admis dans l'intimité de cette respectable famille , Camille n'avait pu voir se développer les jeunes attraits de Lucile sans s'en laisser éprendre. Cette jeune fille si calme , si pure , si différente de toutes celles auxquelles il avait jeté en courant ses tendresses banales , s'empara victorieusement du cœur du jeune écrivain , de ce cœur où bientôt elle régna en maîtresse absolue. Sensible et naïve , elle ne vit pas cet amour sans y répondre à son tour , sans avouer bientôt qu'elle ne le repoussait pas et l'acceptait au contraire avec bonheur.

Après bien des hésitations , bien des terreurs , elle lui permit d'aller à son père , de lui tout dire , de lui demander la permission d'espérer. Mais, ainsi que le père de son jeune ami , M. Duplessis n'aimait ni les révolutions , ni les révolutionnaires. Bien qu'il reçût avec plaisir le jeune Desmoulins , M. Duplessis lui reprochait souvent ses excès, ses exagérations, ses attaques contre la royauté , contre les principes mis en péril par la presse , par le journal de Camille surtout. D'un autre côté , M. Duplessis, en homme de finances , croyait en l'argent. Pour lui , l'argent valait tous les talents possibles de tous les journalistes possibles et réunis, et Camille et sa famille, il le savait, étaient sans fortune. Les enthousiasmes , les excès de passion qui distinguaient Camille , n'étaient pas non plus sans effrayer le père de Lucile qui n'avait guère de confiance dans les poètes. Il croyait qu'un honnête jeune homme , vivant sans éclat , mais sans trouble , pensant à l'union du vulgaire et ne poursuivant que la fortune sans songer à la gloire , ferait bien mieux le bonheur d'une femme qu'un de ces esprits aventuriers , toujours en travail , toujours courant à la recherche des émotions violentes , les rencontrant trop

souvent, en souffrant et en faisant souffrir ceux qui l'entoureraient et l'aimeraient. Bien que personne n'eût osé prophétiser encore les lugubres événements que couvait un avenir, hélas ! si prochain, M. Duplessis avait assez vécu, assez pensé, pour s'apercevoir que les orages s'amoncelaient, grossissaient, montaient au zénith en menaçant bien des situations, bien des existences. Les hardis nageurs qui s'étaient à corps perdu lancés dans les flots de la politique, ne seraient-ils pas les premiers engloutis quand la tourmente arriverait ?

M. Duplessis repoussa donc nettement dès l'abord les instances de Camille ; puis, touché par les larmes et la douleur silencieuse de Lucile, s'il ne refusa plus péremptoirement, il ajournait à longtemps des paroles plus favorables.

C'est là probablement qu'il faut chercher la cause du chagrin de Camille : découragé, presque sans espoir de se faire une famille nouvelle, il se désole de vivre loin de son ancienne famille. Il gémit sur son isolement ; il se plaint d'être abandonné. Il va perdre courage. Nerveux comme tous les hommes de pensée, il se laisse facilement écraser par la souffrance.

Et cependant ouvrons son journal pour y chercher et reconnaître la trace de ce découragement, nous allons y rencontrer l'écrivain plus agressif, plus violent, plus audacieux que jamais. On dirait qu'il se venge de ses souffrances en imposant des souffrances. C'est en ce moment qu'à bout d'insultes à lancer contre le roi, il crée cette appellation que le peuple n'oubliera plus : le mot de Capet, mot qui, loin de rappeler alors une origine antique, glorieuse, un grand homme, de grandes actions, ne sera plus qu'une marque d'infamie. Pour lui le roi c'est Capet l'aîné ; le comte de Provence, c'est Capet cadet ; le Dauphin, c'est Capet le jeune.

Mais patience ! Le lion blessé se retourne. L'insulteur sera puni. L'heure de la lutte suprême a sonné, et si Camille en sort vainqueur parce qu'il représente l'élément populaire qui l'emportera dans son triomphe, ce ne sera pas sans avoir perdu son repos, sa tranquillité, beaucoup de sa puissance. Voilà que pour

lui est arrivé le moment des rudes épreuves. Il ne s'agit plus d'attaquer seulement; il faut se défendre. Aucun des biographes de Desmoulins n'a raconté en détail tout ce qu'il eut à souffrir vers le milieu de l'année 1790; ceux qui s'occupent de cette phase de sa vie qui fut aussi pénible que le furent pour lui ses derniers mois, paraissent ne s'être préoccupés que du côté brillant de la profession de journaliste et point du tout du revers de la médaille : les citations, les poursuites, les procès, les amendes, les condamnations, les querelles, tous les déboires enfin qui foisonnent dans ce métier de lutteur où, si l'on distribue des horions aux applaudissements de la foule enchantée, on reçoit aussi de nombreuses et cuisantes blessures qu'elle ne s'occupe guères de panser et de guérir.

Sous ce titre : *Etablissement d'une Haute-Cour Nationale*, un pamphlet royaliste avait paru qui attaquait vivement les principaux Cordeliers, Danton, Saint-Hurugue, Gorsas, Prudhomme, Desmoulins. Une espèce de petite biographie était accolée à chacun de ces noms. Pour ne parler que de Camille, on affirmait qu'il ne s'était fait journaliste qu'après avoir été chassé du barreau. Ce n'était là qu'une injure et un mensonge. Des affaires plus sérieuses se préparaient.

Pendant le mois de décembre 1789, M. de Malouet s'était plaint déjà à la tribune de la violence des attaques que le journal de Camille avait, dès sa naissance, dirigées contre certains hommes politiques. Dans le mois de juin 1790, on exerça d'énergiques poursuites contre la presse. Dans une des innombrables feuilles du temps, un ami de Camille, le futur Conventionnel Fréron, avait pris Lafayette corps à corps et l'avait fort mal mené. La police s'empara de Fréron. Dans son journal, Desmoulins prit le parti de son ami. En même temps qu'il attaqua Lafayette, il déclara aussi la guerre à M. de Crillon qui, après avoir, avec plusieurs de ses collègues de l'Assemblée Constituante, fait partie du Cercle de la Constitution, tout-à-l'heure Club des Jacobins, s'était retiré et avait formé une réunion nouvelle aussi ennemie d'une opposition radicale que tout-à-l'heure ses mem-

bres en avaient été partisans. Le duc de Crillon était appelé par les *Révolutions de France et de Brabant* anti-jacobin, citoyen douteux. Comme Fréron, Desmoulins fut menacé du Chatelet ; on lui laissa l'option assez pénible ou d'une rétractation publique dans ses propres colonnes, ou d'un procès dont les conclusions ne tendaient à rien moins qu'au paiement de cent mille livres à titre de dommages et intérêts.

« Je me rétracte, » répondit Camille en cherchant à éluder ;
« mais je demande à M. de Crillon où est cette liberté de la
» presse qu'il a lui-même défendue, si je ne puis énoncer un
» doute sur le patriotisme d'un citoyen. Je vois bien que pour
» faire un journal libre et ne point craindre les assignations, ni
» des juges corrompus, il faut renoncer à être citoyen actif,
» suivre le précepte de l'évangile, *donner ce qu'on a*, ne tenir à
» rien et se retirer dans un grenier ou dans un tonneau insaisis-
» sable, et je suis bien déterminé à prendre ce parti plutôt que de
» trahir la vérité et ma conscience.

» Oui, je viens de prendre ce parti ; je me suis débarrassé du
» pen que j'avais acquis par mes veilles et d'un pécule que je
» puis bien appeler *quasi castrense*. A présent viennent les
» huissiers quand ils voudront. J'échapperai à l'inquisition,
» comme le moucheron à la toile d'araignée en passant à travers.
» Je bénis la tempête qui m'a fait jeter dans la mer les instru-
» ments de ma servitude ; maintenant je me sens libre comme
» Bias. Je releverai toute la corruption de l'Assemblée Nationale.
» Je dirai que ceux qui paraissent l'âme de sa délibération
» sont corrompus. »

Et pour attaquer ses adversaires, il ne perd pas de temps. Ils l'ont menacé ; ils paient cher leurs menaces. M. de Lafayette, pour ne citer qu'un seul exemple, apparaît à chaque instant dans le journal de Desmoulins ; il n'obtient ni trêve, ni repos. Toute arme est bonne au folliculaire contre ses ennemis. Ses propres travers à lui-même, son amour des bons dîners, lui serviront même de prétexte à accusation. « Pourrai-je voir, » s'écrie-t-il, « rien de plus affligeant que le spectacle que j'ai

« sous les yeux , celui de la dégradation de nos représentants et
» d'une corruption dont je ne pourrais douter , quand je n'en
» aurais pas la preuve par le prix qu'on a mis à mon silence. »
Alors il raconte à ses abonnés qu'on l'a entraîné à un repas
splendide; — oh ! Camille, que vos ennemis vous connaissent
bien ! — que là on lui prodigua les vins les plus exquis ; qu'on
essaya de vaincre sa résistance en lui offrant l'image « d'un
» bonheur qui n'est pas sur la terre » ; qu'on lui proposa une
place de mille écus , de deux mille écus , des trésors. Nous
aurons une seconde édition de cette scène de corruption, et
c'est encore Camille qui se chargera d'en être l'historien.

Mais la singulière rétractation que le journaliste venait d'accorder à M. de Crillon ne pouvait plaire à celui-ci. Camille fut poursuivi et condamné. Le mois de juillet lui fut fatal ; les amendes plurent, comme la grêle en un jour d'orage, sur les malheureuses *Revolutions de France et de Brabant*. Le Châtelet fut impitoyable. Quand on sut que les magistrats se montraient sévères , toutes les victimes , — on aurait pu croire qu'elles s'étaient donné le mot , — se sentirent quelque courage et demandèrent justice.

Le 6 juillet , Camille fut appelé devant le Châtelet par M. Talon , ancien lieutenant-civil et député à l'Assemblée Nationale , pour répondre d'un article dont M. Talon pensait avoir à se plaindre. En même temps que Desmoulins , M. Talon assignait MM. Du Saulchoi de Bergemont , rédacteur du journal *le Républicain*, toujours pour causes d'injures. M^e Chignard, procureur de M. Talon, accusa ces journalistes « d'avoir dénoncé dans leurs
» journaux ce magistrat comme juge prévaricateur et comme
» ayant manifesté dans l'Assemblée Nationale des principes et des
» vues contraires à l'esprit des décrets ; la preuve , » suivant M^e Chignard , « résultait du numéro 1^{er} du journal *le Républicain*, et
» du numéro 29 des *Revolutions de France et de Brabant*,
» et lesdites injures avaient été réitérées dans les numéros 3 et
» 31 desdits journaux. »

En conséquence , M^e Chignard demanda par ses conclusions

que « MM. Du Saulchoi et Camille Desmoulins fussent tenus de se
» rétracter par acte, et de déclarer qu'ils reconnaissent M. Talon pour un juge intègre et un bon citoyen, incapable de prévarications et des faits qui lui ont été faussement et méchamment imputés dans lesdits journaux; sinon et à faute de ce faire que la sentence tiendrait lieu desdites retractations; que MM. Du Saulchoi et Camille Desmoulins fussent tenus de réitérer lesdites rétractations dans le prochain numéro de leurs journaux, et d'y insérer la sentence à intervenir; qu'ils fussent condamnés par corps chacun en 1,200 livres de dommages-intérêts, par forme de réparations civiles envers M. Talon, applicables au soulagement des pauvres de la ville de Paris... Enfin que le jugement fût imprimé et affiché aux frais de MM. Du Sauchoi et Camille Desmoulins, et qu'ils fussent condamnés aux dépens. »

Camille se garda bien de comparaître, et les conclusions, prises contre lui par M^e Chignard, furent par défaut adjugées au profit de M. Talon.

Nous ne connaissons pas toutes les poursuites qui furent intentées contre Camille Desmoulins, à cause de ses violences. Il est probable qu'elles furent nombreuses, et nombreuses les condamnations prononcées; nous ne disons pas : qui l'atteignirent, et pour cause; il n'avait rien. Mais voici que son nom retentit une fois encore à l'Assemblée Nationale. C'est toujours M. de Malouet qui, l'indignation sur la face, le dénonce à la vindicte publique, et qui, n'attendant pas la punition légale, le punit et le flétrit en accollant son nom à celui de l'infâme Marat. Nous extrayons du *Moniteur* le discours prononcé par Malouet. C'est, selon nous, la meilleure manière ici de raconter le méfait de Camille :

« Il n'est pas d'ordre du jour plus pressant, » dit Malouet en apparaissant à la tribune, que de faire connaître des projets atroces et d'assurer le châtimement de leurs auteurs. Vous frémiriez, si l'on vous disait qu'il existe un complot formé pour arrêter le Roi, emprisonner la Reine, la famille royale, les principaux magistrats, et faire égorger cinq à six cents personnes.

» Eh bien ! c'est sous vos yeux , à votre porte , que des scélérats
» projettent et publient toutes ces atrocités ; qu'ils excitent le
» peuple à la fureur, à l'effusion du sang ; qu'ils dépravent ses
» mœurs et attaquent, dans ses fondements , la Constitution et
» la liberté. Les représentants de la Nation seraient-ils indiffé-
» rents , seraient-ils étrangers à ces horreurs ? Je vous dénonce
» le sieur Marat et le sieur Camille Desmoulins. (Il s'élève beau-
» coup de murmures dans la partie gauche de la salle.) Je n'ose
» croire que ce soit du sein de l'Assemblée Nationale que s'échap-
» pent ces éclats de rire, lorsque je dénonce un crime public.
» Lisez le dernier numéro des *Revolutions de France et de Bra-*
» *bant*. En quoi pourrions-nous nous y méprendre ? Est-il de
» plus cruels ennemis de la Constitution que ceux qui veulent
» faire du Roi et de la royauté un objet de mépris et de scandale,
» qui saisissent l'occasion de cette fête mémorable , où le Roi a
» reçu de toutes les parties de l'empire des témoignages d'amour
» et de fidélité , pour nous parler de l'insolence du trône , du
» fauteuil du pouvoir exécutif.

» Camille Desmoulins appelle le triomphe de Paul Emile une
» fête nationale , où un Roi , les mains liées derrière le dos , sui-
» vit , dans l'humiliation , le char du triomphateur ; il fait , de ce
» trait historique , une allusion criminelle à la fête fédérale !...
» Avant de vous dénoncer ces attentats, j'ai essayé de provoquer
» la surveillance du ministère public ; l'embarras du magistrat ,
» qui m'annonçait presque l'impuissance des lois , a redoublé
» mon effroi. Quoi donc , ai-je dit , si les lois sont impuissantes ,
» qui nous en avertira si ce ne sont les tribunaux ? C'est à eux à
» annoncer à la Nation le danger qui la menace ; sinon qu'ils
» étendent un crêpe funèbre sur le sanctuaire de la justice ;
» qu'ils nous disent que les lois sont sans force , qu'ils nous le
» prouvent en périssant avec elles ; car ils doivent s'offrir les
» premiers aux poignards de la tyrannie. Vous dénoncer le péril
» de la liberté, de la chose publique , c'est y remédier ; c'est as-
» surer le châtimement des crimes qui compromettent l'une et l'autre : ne souffrez pas que l'Europe nous fasse cet outrage de

» croire que nos principes et nos mœurs sont ceux de Marat et
» de Camille Desmoulins ; ce sont là les véritables ennemis de la
» chose publique , et non ceux qui souffrent de vos réformes.
» L'homme passionné de la liberté s'indigne d'une licence effré-
» née , à laquelle il préférerait les horreurs du despotisme ; je
» demande que le procureur du roi au Châtelet soit mandé ,
» séance tenante , pour recevoir l'ordre de poursuivre , comme
» crime de lèse-nation , les écrivains qui provoquent le peuple à
» l'effusion du sang et à la désobéissance aux lois. »

A ces nobles paroles , à ces accents vengeurs de la morale et du droit public , de grandes clameurs s'élevèrent du milieu de la gauche où s'asseyaient beaucoup des amis et des coréligionnaires des deux écrivains dénoncés par le courageux Malouet ; mais la droite couvrit ces murmures et ces protestations par d'énergiques applaudissements. Après une courte discussion et malgré les violences de l'opposition , l'Assemblée adopta ce décret :

« L'Assemblée Nationale , sur la dénonciation qui lui a été faite
» par un de ses membres , d'une feuille intitulée : *C'en est fait*
» *de nous* , et du dernier numéro des *Révolutions de France et*
» *de Brabant* , a décrété et décrète que , séance tenante , le pro-
» cureur du roi au Châtelet sera mandé , et qu'il lui sera donné
» ordre de poursuivre comme criminels de lèse-nation , les au-
» teurs , imprimeurs , colporteurs d'écrits excitant le peuple à
» l'insurrection contre les lois , à l'effusion du sang et au ren-
» versement de la Constitution. »

Pendant que le Châtelet , saisi par l'Assemblée Nationale , instruisait l'affaire , les révolutionnaires préparèrent un triomphe à Camille Desmoulins et à Marat. Le club des Jacobins , pris tout à coup d'un accès de fièvre religieuse , voulut faire célébrer un grand service pour le repos de l'âme des citoyens tombés sous les murs et à la prise de la Bastille. Desmoulins et Marat furent invités avec éclat à la cérémonie. Ils y eurent les places d'honneur , et on enveloppa à la fois dans le même triomphe les auteurs et les victimes de la révolte.

Rendu plus audacieux encore par l'attention qui l'entourait ,

par les honneurs obtenus la veille , peut être aussi par les sympathies qu'il se connaissait dans une certaine partie de l'Assemblée , Camille se présenta , le 2 août , à la barre et osa récuser le tribunal du Châtelet , parce que , disait-il , il y avait six mois qu'il dénonçait chaque jour ce tribunal comme criminel de lèse-nation , et que , traqués par le journaliste , les juges ne pouvaient se prononcer avec indépendance. Il rappelait ainsi le procès Bezenval et le fameux quatrain que nous avons reproduit. Les applaudissements des tribunes l'encouragèrent encore , et il déposa sur le bureau une lettre dont lecture fut donnée par un secrétaire.

« On fait aussi lecture d'une adresse de M. Camille Desmou-
» lins. Il se plaint de ce que son dénonciateur n'a pas remis sous
» les yeux de l'Assemblée le numéro qui a provoqué le décret
» rendu contre lui , et que , par conséquent , il n'a pas énoncé le
» corps du délit. Il demande que ce numéro soit renvoyé au co-
» mité des recherches , pour en faire à l'Assemblée Nationale un
» rapport motivé ; il demande aussi à être autorisé à prendre à
» partie son accusateur. »

Malouet s'élança à la tribune et s'écria : « Il est bien question
» de ma plainte ! De plus grands intérêts doivent nous occuper.
» Ce sont là des crimes publics et non des délits privés , dont
» j'invoque le châtement. Depuis votre décret , serait-il devenu
» douteux qu'exciter le peuple à l'insurrection , à l'effusion du
» sang , au renversement de tous les pouvoirs , est un des plus
» grands crimes que l'on puisse commettre ? Dans quelle horde
» sauvage de tels attentats pourraient-ils devenir impunis ? Si de
» tels hommes trouvent ici des défenseurs , que ceux-là se lè-
» vent , je les dénonce eux-mêmes. Puisque Camille Desmoulins
» veut que je lise son numéro , je vais vous le lire. Camille Des-
» moulins est-il innocent ? Il se justifiera. Est-il coupable ? Je serai
» son accusateur et celui de tous ceux qui prendront sa défense.
» Qu'il se justifie , s'il l'ose !... »

« Oui , je l'ose ! » cria du haut d'une tribune et d'une voix stridente Camille qui avait voulu assister à la discussion de son adresse. A cette insolente exclamation qui présentait le double

inconvenient d'abord d'un scandale public, celui plus grave ensuite de l'intervention des tribunes dans la délibération, précédent dangereux et qu'on ne pouvait laisser se consacrer, toute la droite se lève en demandant l'arrestation du coupable. Dans la foule, parmi les députés, on nomme tout haut Camille. En vain le président veut-il rétablir l'ordre; le tumulte est à son comble. Pendant que les cris, les interpellations se croisent, deviennent plus animés, le président donnait l'ordre de s'emparer de l'audacieux qui avait proféré les paroles, causes de tout ce scandale. Les gardes de l'Assemblée avaient déjà envahi les tribunes, et, malgré des cris : N'arrêtez pas, n'arrêtez pas ! il n'y a pas de décret ! ils cherchaient Camille qui ne les avait point attendus pour prendre la fuite. Un inconnu qui paraissait avoir crié : Il n'y a point de décrets, fut arrêté; on le prit sans doute pour le coupable, et ce ne fut qu'après de longs pourparlers qu'il fut rendu à la liberté. Pendant ce temps-là, les gens du peuple qui, dans les tribunes, avaient à dessein retardé l'arrivée de la force armée et favorisé la fuite de leur journaliste aimé, l'entouraient dans la rue et l'encourageaient à résister.

Quand il crut le danger passé, Desmoulins remonta dans les tribunes. Son ancien ami Robespierre parlait alors pour le défendre. « Je crois, » disait Robespierre en essayant de tout concilier, « que l'ordre provisoire donné par M. le président était » indispensable; mais devez-vous confondre l'imprudence et » l'inconsidération avec le crime ? Il s'est entendu accuser d'un » crime de lèse-nation; il est difficile à un homme sensible de » se taire. On ne peut supposer qu'il ait eu l'intention de manquer » de respect au corps législatif. L'humanité d'accord avec la justice, réclament en sa faveur. Je demande son élargissement, » et qu'on passe à l'ordre du jour. »

Pétion, prenant ensuite la parole, fit voir le danger créé par le décret rendu sur la proposition de Malouet; ce décret ne tendait à rien moins qu'à enchaîner le zèle des écrivains patriotes auxquels la France devait sa liberté; et sous l'influence de l'argumentation de Pétion et des applaudissements qu'elle souleva

dans les tribunes, l'Assemblée décida qu'aucun des écrits publiés jusque-là, celui de Marat excepté, ne serait poursuivi par le ministère public.

A l'aide de cette amnistie, Camille allait enfin obtenir quelque tranquillité. Si ses piques sont aussi terribles ; si ses lazzis sont aussi nombreux ; si ses railleries font toujours des blessures aussi cruelles, il ne paraît plus en avoir subi de conséquences trop sérieuses. On en a pris son parti ; on s'est habitué à cette extrême licence qu'à la fin l'on méprise et qui est à elle-même sa punition souvent. Du reste, pendant quelques mois, les événements ne s'entassèrent plus avec cette effroyable rapidité qui caractérise les premiers temps de la révolution. Ils ont perdu pour un moment leur terrible caractère et, comme eux, la presse revêt une apparence plus calme. C'est le sommeil du tigre.

De temps à autre, le peuple pille un hôtel de grand seigneur, l'hôtel de Castries par exemple. Alors Camille se réveille avec son peuple et met en circulation quelque saillie révolutionnaire. Au bas de la vignette qui représente la dévastation de cet hôtel, il écrivait comme texte explicatif : « Moyen expéditif du peuple » français pour démeubler un aristocrate. » Somme toute, il n'est plus pour l'instant que peu intéressant à suivre.

Cependant, il est un de ses actes que nous voulons encore rapporter, avant d'assister à la cérémonie de son mariage. On était à Paris quelque peu las des duels de la tribune. L'attention publique se fatiguait. Dans le mois de novembre 1790, on vit d'autres rencontres, où l'arme n'était plus un argument plus ou moins bien trempé, plus ou moins bien conduit, plus ou moins susceptible de réfutation, mais une lame d'épée. Les *Hommes de la Cour* et les *Hommes du Peuple*, ou si l'on veut les *Monarchistes* et les *Démocrates*, se rencontrèrent, le fer au poing, dans les allées du bois de Boulogne que la politique arrosa trop souvent d'un sang généreux, de quelque poitrine qu'il fût tiré. Cazalès et Barnave se battirent en duel. Plus tard, le duc de Castries, dont le peuple se charge si complaisamment

de déménager le mobilier, blessera Charles Lameth. Camille faillit aussi avoir sa rencontre à l'épée : c'était la mode. Les Comédiens autrefois *du Roi*, maintenant *de la Nation*, étaient restés franchement royalistes. Naudet et Dessessarts, du Théâtre français, se formalisèrent de quelque raillerie de Desmoulins et l'insultèrent chez le Suisse du Luxembourg. Il refusa de se battre contre eux et avec raison, ce nous semble. Nous faisons ici abstraction de l'article cause de la querelle et de l'auteur de l'article. Si à la discussion on substitue la bataille, la plume sera bientôt tranchée par le glaive, et le ferrailleur habile et infâme aura toujours, tôt ou tard, raison de l'écrivain le plus honnête et le plus utile, dont tout un parti se sera décidé à fermer la bouche, même au prix du sacrifice de quelques-uns des siens.

Voici ce qu'écrivait au sujet de cette affaire Desmoulins à Talma, patriote ardent et avancé qui avait été insulté comme Camille, mais n'avait point été, comme lui, compris dans une tentative de réconciliation par ses camarades qui le détestaient :

« Monsieur, vous m'obligerez infiniment en me faisant l'honneur de passer chez moi demain, mercredi, à deux heures. MM. Naudet et Dessessarts ont paru souhaiter une réconciliation, et m'ont fait demander un rendez-vous. Je me suis engagé à me trouver à dîner demain au Luxembourg avec MM. Dellime, de Soigne, Dessessarts et Naudet ; ma parole était donnée, et j'avais publié cette réconciliation, quand des amis m'ont fait faire des réflexions. Je n'avais consulté que ma facilité naturelle à oublier les injures, mais il n'y avait plus d'objection à me faire si la réconciliation était générale et si vous vous trouviez à ce dîner. S'il arrivait que MM. Naudet ou Dessessarts refusent, je serais dégagé de ma parole, et ils paraîtraient n'avoir voulu se réconcilier qu'avec moi et non avec les patriotes ce qu'assurément je n'ai point entendu. Je vous prie donc de ne pas me refuser cette grâce, et je vous attends avec impatience. Mille choses aimables à M^{me} Talma.

» C. DESMOULINS.

» 19 octobre 1790. »

Cette lettre de l'original de laquelle nous avons un fac-similé, est rapidement écrite; les caractères en ont une physionomie heurtée, hachée, fiévreuse. On sent l'homme qui bout d'impatience lorsque sa plume ne répond pas à l'ardeur de sa pensée et l'arrête au milieu de ses travaux, de ses lutttes incessantes, de ses combats de chaque jour, de ses conspirations de chaque heure. On croirait presque, à voir cette écriture impatiente, que celui qui la trace, ne la marque d'un tel degré de promptitude que parce qu'il pressent que ses moments lui sont comptés, que sa vie doit être très remplie, parce qu'elle doit être très courte.

Appelons encore l'attention sur la guerre acharnée, sans trêve ni repos, qu'il a déclarée à la royauté expirante, à laquelle il cherche à enlever un dernier lambeau de prestige et de grandeur. Le roi vient d'écrire à l'Assemblée nationale une lettre empreinte de quelqu'énergie. « Quelle est impertinente cette » lettre que le pouvoir exécutif vient de se permettre d'écrire » au pouvoir législatif! » s'écrie l'auteur des *Révolutions de France et de Brabant*. « Le prince oublie que quand il parle à » l'Assemblée nationale, il parle au souverain, au représentant » de la loi, à la loi elle-même, à la nation, et que le roi, qui » n'est que le premier serviteur de la nation, doit lui parler » respectueusement et chapeau bas. » Quel pas depuis le mois de mai 1789, et ces phrases s'écrivaient au commencement de mars 1790!

Mais de ces lutttes incessantes, acharnées, mortelles, arrivons enfin à l'un de ces rares moments de la vie de Camille où sa joie fut pure, complète, à l'un de ces moments vraiment heureux parce qu'ils vous laissent sans arrière-pensées, sans préoccupation que celle du bonheur à goûter, du bonheur à donner, moments qui n'ont pas deux fois leur équivalent dans la vie d'un homme, moments qui durent paraître si doux à Camille, lui qui les connut si rarement.

Camille avait fait tant de serments de rendre heureuse celle qu'il aimait depuis longtemps; Lucile avait répandu dans le

sein de son père tant de larmes amères, les larmes d'une fille chérie qui ont tant d'éloquence, que M. Duplessis s'était laissé vaincre à la fin. Il avait donné sa parole à regret peut-être; mais enfin il l'avait donnée. Nous renonçons à peindre la joie de Camille. Un homme amoureux et heureux est le seul qui puisse dignement et convenablement parler de son bonheur et de son amour. Laissons-le donc parler. Voici la lettre qu'il écrivait à son père le 11 décembre 1790 :

« Aujourd'hui, 11 décembre, je me vois enfin au comble de
» mes vœux. Le bonheur pour moi s'est fait longtemps attendre,
» mais enfin il est arrivé, et je suis heureux autant qu'on peut
» l'être sur la terre. Cette charmante Lucile, dont je vous ai
» tant parlé, que j'aime depuis huit ans, enfin ses parents me
» la donnent et elle ne me refuse pas. Tout-à-l'heure sa mère
» vient de m'apprendre cette nouvelle en pleurant de joie. L'iné-
» galité de fortune, M. Duplessis ayant vingt mille livres de
» rente, avait jusqu'ici retardé mon bonheur; le père était ébloui
» par les offres qu'on lui faisait. Il a congédié un prétendant qui
» venait avec cent mille francs; Lucile, qui avait déjà refusé
» vingt-cinq mille livres de rente, n'a pas eu de peine à lui don-
» ner son congé. Vous allez la connaître par ce seul trait. Quand
» sa mère me l'a eu donnée il n'y a qu'un moment, elle m'a con-
» duit dans sa chambre; je me jette aux genoux de Lucile; sur-
» pris de l'entendre rire, je lève les yeux, les siens n'étaient pas
» en meilleur état que les miens; elle était toute en larmes, elle
» pleurait même abondamment et cependant elle riait encore.
» Jamais je n'ai vu de spectacle aussi ravissant, et je n'aurais
» pas imaginé que la nature et la sensibilité pussent réunir à ce
» point ces deux contrastes. Son père m'a dit qu'il ne différerait
» plus de nous marier que parce qu'il voulait me donner aupara-
» vant les cent mille francs qu'il a promis à sa fille, et que je
» pouvais venir avec lui chez le notaire quand je voudrais. Je lui
» ai répondu : Vous êtes un capitaliste, vous avez remué de
» l'espèce pendant toute votre vie, je ne me mêle point du con-
» trat et tant d'argent m'embarrasserait; vous aimez trop votre

» fille pour que je stipule pour elle. Vous ne me demandez rien ,
» ainsi dressez le contrat comme vous voudrez. Il me donne en
» outre la moitié de sa vaisselle d'argent, qui monte à dix mille
» francs. De grâce , n'allez pas faire sonner tout cela trop haut.
» Soyons modestes dans la prospérité. Envoyez-moi poste pour
» poste votre consentement et celui de ma mère ; faites diligence
» à Laon pour les dispenses, et qu'il n'y ait qu'une seule publi-
» cation de bans à Guise comme à Paris. Nous pourrons bien
» nous marier dans huit jours. Il tarde à ma chère Lucile autant
» qu'à moi qu'on ne puisse plus nous séparer. N'attirez pas la
» haine de nos envieux par ces nouvelles, et comme moi ren-
» fermez votre joie dans votre cœur, et épanchez-la tout au plus
» dans le sein de ma chère mère, de mes frères et sœurs. Je suis
» maintenant en état de venir à votre secours, et c'est là une
» grande partie de ma joie : ma maîtresse, ma femme, votre
» fille et toute sa famille vous embrassent.

» C. DESMOULINS. »

Pour comprendre la folle joie de notre amoureux jeune homme, il faut connaître Lucile comme nos lecteurs la connaîtront au fur et à mesure que, sous leurs yeux, se dérouleront les pages de cette lugubre étude. Il faut l'apprécier comme plus tard ils sauront l'apprécier en la voyant jeune et belle, douce, simple et soumise, pure et naïve, faible et courageuse à la fois. Les grâces du corps, de l'esprit et du cœur, elle avait tout ce qu'il fallait pour rendre heureux l'homme de son choix, l'homme qu'elle aimait depuis qu'elle se savait. Lucile, au milieu de toutes les femmes que la révolution a mises violemment en relief comme sur une muraille rouge d'un sang qui sert de repoussoir à leurs figures jeunes ou ridées, hideuses ou charmantes; Lucile est la plus adorable entre toutes les femmes qui apparurent en ces temps de désolation féconds en grands crimes et en grandes vertus. Nous ne disons pas : la plus regrettable; car M^{lle} de Soubreuil, l'innocente Elisabeth, M^{me} de Lamballe, les vierges de Verdun, et tant d'autres pures, victimes ont été, comme elle, dévorées par la faule

machine. Et encore ne pourrait-on pas écrire ce mot : plus regrettable qu'elles toutes ? car la princesse Elisabeth était de sang royal, honneur qui se paie si souvent et si chèrement ; les autres descendaient pour la plupart de cette noblesse qui venait d'être vaincue et devait s'attendre à mourir ; tandis que Lucile était fille d'un de ces bourgeois, enfant du peuple lui-même, d'un de ces bourgeois pour qui seuls la révolution avait été tentée et accomplie. Devait-elle craindre la mort, apportée surtout par la main de ceux qu'elle avait appelés ses frères, ses amis, qui, sur son contrat de mariage, avaient indissolublement uni leurs signatures hardies à sa signature de femme faible, dont la faiblesse implorait leur protection ? Lucile, quittant la maison de son père pour passer dans les bras de son mari, ne vivant que pour son mari qu'elle adore, mourant pour lui, à côté de lui et à cause de lui, est le type magnifique, idéal, de l'épouse, de la femme de condition moyenne à cette époque. A nos yeux, elle est plus grande que M^{me} Roland qui ne songe qu'à elle-même, qui écrase son mari, qui le fait ce qu'il est, l'inspire et le protège ; elle est plus grande que Charlotte Corday que le milieu où elle vécut et mourut peut seul excuser ; et le voisinage de la Dubarry tombant si lâchement sur le même échafaud où Lucile venait de lui donner un si superbe exemple de force et d'énergie ; le voisinage de la hideuse Théroigne de Méricourt, des louves de Versailles, des tricoteuses de la Convention, des furies de la guillotine, des femmes Babouvistes, sert encore à faire ressortir et briller d'un éclat plus splendide et plus pur le doux profil de Lucile, tenant dans ses bras un joli petit enfant et appuyant sa belle tête pensive sur le sein de son mari.

Mais il était dit que Camille porterait malheur à tous ceux qui l'entouraient !

Camille avait écrit à son père le 11 décembre. Impatient comme un amant, avide de s'assurer ce bonheur auquel il avait encore peine à croire, Camille hâtait de tous ses vœux l'arrivée de la bienheureuse lettre qui lui apporterait de Guise un consentement si désiré ; et la lettre n'arrivait pas ; et le 20 dé-

cembre était atteint déjà. « Mon père, » crie-t-il de Paris, « mon » père, c'est la troisième lettre que je vous écris pour vous de- » mander le consentement à mon mariage avec une femme toute » céleste, et vous avez laissé partir trois fois la poste sans m'en- » voyer votre acceptation ! Je ne m'attendais pas que les obsta- » cles à ce mariage viendraient de vous. Vous auriez dû prendre » la poste et être venu me l'apporter vous-même. Vous connais- » sez la vivacité de mon caractère et dans quelle situation vio- » lente vous m'auriez jeté si vous aviez opposé un *veto* absolu et » même un *veto* suspensif. M. Duplessis veut bien vous attester » lui-même qu'il accorde sa fille à votre fils. » En effet, M. Du- plessis, à la lettre pressante de celui qui va être son gendre, joint une lettre dans laquelle il prie M. Desmoulins d'accélérer la félicité de leurs enfants.

Trois jours plus tard, M. Desmoulins envoyait son consente- ment, mais dans une lettre glacée, réservée, sérieuse, écourtée. Son long silence et sa froideur sont pour nous des énigmes sans issue.

Enfin, Camille épousa Lucile, le mercredi 29 décembre 1790. Il avait eu bien du mal à obtenir les dispenses de l'avent ; on l'avait adressé à un M. de Floirac, grand vicaire de l'évêché de Paris, qui lui jeta à la face le reproche d'avoir été cause que le peuple avait incendié son château, l'avait presque ruiné, et lui refusa net la dispense nécessaire. Des amis puissants inter- vinrent sans plus de succès ; des députés furent aussi repoussés à l'évêché. Camille avait conservé d'excellentes relations avec son ancien proviseur de Louis-le-Grand, l'abbé Bérardier. Le curé de Saint-Sulpice, paroisse de M. Duplessis, et l'abbé Bérardier firent de leur côté d'actives démarches qui, cette fois, réussirent et levèrent tous les obstacles. L'abbé Bérardier voulut bénir lui-même cette union. Pour témoins à son contrat et à l'église, Camille avait Robespierre, l'ancien élève aussi du bon Bérardier, Mercier, le fameux auteur du *Tableau de Paris*, et Brissot, que les attaques de celui auquel il servait de témoin conduiront à l'échafaud. Les témoins de Lucile étaient Pétion, le futur maire

de Paris, et le comte de Sillery, le confident intime de Philippe d'Orléans, le mari de M^{me} de Genlis. M. de Viefville des Essarts, avait signé au contrat « et il a dû être fort content de la dot qui » est de cent douze mille livres, » dit Camille.

On a écrit qu'au nombre des témoins avait aussi figuré Saint-Just, « qui témoignait à Camille une vive amitié. » C'est une erreur. Saint-Just, nous l'avons vu par sa lettre, habitait encore Blérancourt, où, pour se désennuyer du voisinage de concitoyens qu'il n'aimait pas, il s'amusait à parodier ce romain qui coupait les têtes aux pavots des jardins de Tarquin-le-Superbe.

Nous venons de parler de la dot de Lucile. Si quelques-uns des amis de Desmoulins, Luce de Lancival par exemple, le complimentèrent franchement et prirent part à son bonheur, beaucoup de ses ennemis, de ses camarades aussi, n'apprirent pas sans colère et sans jalousie la nouvelle d'un mariage qui lui assurait une position indépendante et un avenir plus facile et plus large. Des journaux s'emparèrent pour le commenter de cet acte de la vie intime, de cette fête de famille qui, plus que toute autre, répugne à la publicité et commande le silence. Si tous rendirent justice à la compagne de Camille, à sa beauté, à ses vertus, ses parents ne furent point ménagés. On rechercha la source de leur fortune; on la discuta publiquement dans les journaux; on ne s'en tint même pas là. Le *Journal de la Cour et de la Ville*, attaquant la vertu de la mère de Lucile, affirma « que Lucile était la fille naturelle de l'abbé Terray. » Pour expliquer ces relations coupables, on supposait que cet ancien ministre des finances, sous lequel et dans un ordre très inférieur aurait travaillé M. Duplessis, n'avait élevé celui-ci au grade important de premier commis du contrôle général qu'en considération des attraits et des complaisances de sa femme. « Il ne tiendrait qu'à moi, » écrit Desmoulins à son père, « de » faire condamner ce journal à de grosses réparations envers » ma femme et sa famille devant les nouveaux juges pour avoir » imprimé, il y a trois jours : *On dit que cette beauté est fille*

» *naturelle de l'abbé Terray*. Mais c'est une folie si absurde, la
» mère a eu besoin de tant de vertus pour résister aux attaques
» auxquelles sa beauté l'a exposée, et elle en a fait si souvent
» preuve ! Elle n'a même jamais vu l'abbé Terray ; son mari n'a
» été premier commis du contrôle général qu'après sa mort et
» sous M. de Clugny ; sous l'abbé Terray, il était au trésor royal.
» Tout cela est si bien connu que cette famille respectable n'a
» fait que rire des calomnies des infames aristocrates et m'a con-
» seillé de les mépriser. » — « Je suis bien de l'avis de M^{me} Du-
» plessis et de sa famille, » répondait le sage vieillard de Guise,
» de mépriser la sanie et la bave du folliculaire du jour et sa ca-
» lomnie éphémère qui, le lendemain, est remplacée par une
» autre qui sera également oubliée. Ne trouvez-vous pas qu'il
» aurait pu accommoder ses feuilles de cette épigraphe : *Dat*
» *veniam corvis, lacerat*, je ne dis pas *censura*, le mot est trop
» noble dans l'espèce, mais *morsura colombas*. » La presse n'é-
tait pas, on le voit, indulgente à un homme de la presse qui souf-
frait des excès semblables à ceux que tant de fois il avait commis
lui-même.

Plus tard, Camille, que ses ennemis abandonnèrent bientôt
pour s'occuper, comme il arrive toujours, de sujets plus nou-
veaux ; Camille verra encore renouveler les vieilles exagérations
sur sa fortune ; mais alors, — ce sera vers la fin de 1793, — on
se servira de cette fortune considérablement grossie pour le po-
ser en aristocrate, en ennemi du peuple, lui aussi.

Enfin, malgré ces bourdonnements d'insectes venimeux et ja-
loux, Camille était heureux. Cette femme qu'il aimait avec tant
d'ardeur était à lui ; cette fortune qu'il avait si longtemps sou-
haitée lui était arrivée. Riche, envié, redouté, calomnié, tout
semblait lui sourire, le présent et l'avenir.

VI.

Cette année 1791, dont il marque les premiers jours par tant de bonheur et d'amour, est l'année des succès les plus brillants de Camille Desmoulins. Le peuple le connaît, et l'aime, et le porte aux nues. En lui, le peuple reconnaît un frère. Ils ont la même nature fougueuse, la même passion exagérée d'indépendance, la même versatilité, la même inconsistance d'idées, les mêmes emportements. Tout leur est commun : férocity d'instinct, et tout d'un coup facilité au pardon. Leur bouche à tout deux grimace presque à la fois le mépris amer et le doux sourire de la pitié. Tous deux ils recherchent l'injure, le sarcasme, la plaisanterie qui vole au but, frappe et renverse. Comme deux enfants qui ne connaissent point d'obstacles, ils courent devant eux, semant leur route de ruines et de débris, quelquefois de cadavres, puis ils pleurent et s'attendrissent sur tout ce mal.

On pourrait croire que l'amour de Lucile modifiera cette primesautière et sauvage nature ; que sa douceur appellera la douceur ; qu'un baiser de ses lèvres roses n'inspirera à Camille que de bonnes et douces pensées ! On pourrait croire que le bonheur mène droit à l'indulgence et à la bonté ! Prenons le numéro 66 des *Révolutions de France et de Brabant*, écrit

quelques jours après le mariage de Camille. La guerre est possible ; tout l'annonce. Si la guerre éclate , voici les mesures aimables que le journaliste propose de rédiger en forme de décret. Nous copions textuellement :

1^o Tout soldat Autrichien , Piémontais ou autre qui sera pris les armes à la main , pendu sur l'heure comme brigand , ou fusillé comme bête féroce.

2^o Tout soldat ennemi qui, honteux de servir dans un camp de Tartares et au milieu d'une horde de brigands, viendra rendre ses armes à des hommes ses frères contre les loups d'Autriche , recevra une portion de terre ; le peuple français affecte une partie des biens du clergé jusqu'à concurrence de 100 millions pour récompenser les honnêtes déserteurs de leur probité.

3^o Tout déserteur ennemi qui apportera la tête d'un capitaine, recevra quatre fois autant que le délégué payait dans l'ancien régime à celui qui apportait une tête de loup. L'Assemblée Nationale charge son comité de liquidation de lui proposer incessamment le tarif du prix de toutes têtes, depuis celle de simple lieutenant jusqu'à celle du feld-maréchal et du tyran.

Voilà de ces articles comme il en fallait pour faire bondir le peuple, pour le faire rugir d'aise. C'était là d'excellente prose révolutionnaire, sentant le sang et la violence, méchante et imprévoyante ; car elle aurait pu nécessiter d'épouvantables représailles. Qui aurait osé les blâmer et qui en eût porté la faute ?

Les railleries décochées par l'impitoyable Camille contre le roi souffrant d'un rhume que des courtisans maladroits voudraient changer en sérieuse indisposition , en maladie causée par les inquiétudes de la situation ; ces railleries de l'article que l'on va lire n'eurent pas moins de succès parmi la populace. Indécentes et grossières, visant au scandale aristophanesque , elles durent exciter l'hilarité de ces misérables dans l'intérêt de qui Camille mettait en lambeaux la dignité de la royauté, le respect dû au malheur : « J^e. P. Brissot, » écrivait-il en mars 1791, « s'est » moqué avec une grande raison de la bonhomie de nos lé-

» gislateurs, d'interrompre la majesté des séances pour enten-
» dre tous les jours, à l'occasion des rhumes de l'aîné des Capet,
» cette *ridicule technologie des Diafoirus* : que les urines ont été
» plus abondantes, plus claires, que les selles sont chargées de
» glaires ! Quel citoyen n'est pas indigné de la bassesse de ces
» députés qui applaudissent à tout rompre, au dire d'un évêque
» qui monte à la tribune de l'Assemblée Nationale pour faire
» cette proclamation que les selles d'un citoyen enrhumé sont co-
» pieuses et que la matière n'est plus aussi nauséabonde et est tout
» à fait louable. Je m'étonne que les médecins n'apportent pas
» en cérémonie l'urinal et la chaise percée du prince sous le nez
» du président et de l'Assemblée, et que celle-ci ne crée pas
» exprès un patriarche des Gaules pour faire la proclamation de
» la qualité des selles du grand Lama. On a cité, pour le *nec plus*
» *ultra* de la bassesse, le sénat romain délibérant sous Tibère à
» quelle sauce l'empereur mangera un magnifique turbot ; mais
» lequel est le plus vil adulateur du sénat dans la cuisine de Ti-
» bère, ou du sénat dans la garde-robe de Louis XVI ? »

Ce serait le texte d'un volume entier que ces attaques contre la royauté expirante et mal défendue par le peu d'hommes qui osaient encore la défendre. C'est un exemple seulement que nous avons voulu donner.

Camille abandonne un instant la royauté qui n'en peut plus, pour aller rompre des lances contre La Fayette qui paraissait regretter sa conduite et vouloir faire retour vers la cour, maintenant qu'elle ne pouvait plus être sauvée. La Fayette commandait la garde nationale et se montrait impitoyable aux émentes, aux coalitions d'ouvriers. C'est tout un dictionnaire des halles que la collection cynique d'injures imprimées à chaque ligne dans les numéros des *Révolutions de France et de Brabant* : « Libérateur
» des deux mondes, fleur des janissaires, phénix des alguasils-
» majors, Don Quichotte du Capet et des deux chambres, cons-
» tellation du cheval blanc, ma voix est trop faible pour s'élever
» au dessus des clameurs de vos trente mille monchards et d'au-
» tant de vos satellites, au-dessus du bruit de vos quatre cents

» tambours et de vos canons chargés de raisins. » Tout cela est extrait d'un même numéro.

Voilà de quelles aménités Camille saluait M. Mottié de La Fayette dont le cheval blanc, grâce à lui, devint proverbial. Nous ne voulons pas perpétuer ces extraits et suivre pas à pas Camille Desmoulins dans la voie où il s'était engagé et où le maintenaient ses succès, l'attention qui l'entourait, l'émulation aussi; car ses amis grandissaient, comme lui, en réputation, en puissance : Carra, Brissot, Fréron dans la presse, Robespierre à la tribune, Danton dans les clubs. Cependant, c'est avec quelques détails que nous voulons parler des derniers jours de son journal; après avoir raconté son apparition fulgurante, ses succès de dix-huit mois, il nous reste à dire comment il va finir.

Il y avait longtemps déjà que le roi méditait le projet de son évasion. Les événements qui se succédaient, l'exaspération qu'on ne pouvait plus nier, les menaces des misérables qui se tenaient patiemment sous ses fenêtres pour épier l'occasion de l'insulter à chaque instant, lui, la reine, les princesses ses sœurs, jusqu'à ses enfants, la crainte de voir le peuple briser bientôt les dernières, mais faibles barrières de respect qui le retenaient encore, tout poussait le roi à un départ qui seul pouvait peut-être le sauver.

Si le roi s'était longtemps préoccupé de sa fuite, les Parisiens ne s'en occupaient point avec un moindre intérêt. Chacun sentait que ce départ était nécessaire, indispensable, qu'il aurait lieu bientôt. Camille, Fréron et Danton, sortaient des Jacobins, dans la nuit du 20 juin; ils causaient de la probabilité d'une fuite prochaine. « L'un de nous, Fréron, » raconte Desmoulins dans son journal, « avait dans sa poche une lettre dans laquelle » on le prévenait que le roi partirait cette nuit. » Et dans les rues, pas une patrouille. Paris paraissait si abandonné, si calme dans une telle occurrence, que Camille en fit la remarque à ses amis. Puis, plus loin, Camille raconte les pressentiments des patriotes, leurs craintes, leurs précautions :

« La nuit où la famille de Capet prit la fuite, le sieur Busebi,

» perruquier, rue de Bourbon, s'est transporté chez le sieur
» Hucher, boulanger et sapeur du bataillon des Théatins, pour
» lui communiquer sa crainte sur ce qu'il venait d'apprendre
» des dispositions que le roi faisait pour s'enfuir. Ils courent à
» l'instant réveiller leurs voisins, et bientôt rassemblés au
» nombre d'une trentaine, ils se rendent chez M. de La Fayette
» et lui annoncent que le roi va partir. Ils le somment de prendre
» immédiatement des mesures pour s'y opposer. M. de La Fayette
» se met à rire et leur recommande de retourner tranquillement
» chez eux. Pour n'être pas arrêtés en se retirant, ils lui deman-
» dent le mot d'ordre; il le leur donne. Lorsqu'ils ont le mot
» d'ordre, ils se portent aux Tuileries, où ils n'aperçoivent
» aucun mouvement, si ce n'est un grand nombre de cochers de
» fiacres qui se trouvent près du Carrousel. Ils font le tour des
» cours jusqu'à la porte du manège, où se tenait l'Assemblée,
» et ils n'aperçoivent rien de suspect; mais à leur retour, ils
» sont surpris de ne plus trouver un seul fiacre sur la place.
» Ils avaient tous disparu, ce qui leur fit conjecturer que quel-
» ques-unes de ces voitures avaient servi aux personnes qui
» devaient accompagner cette indigne famille. »

Pendant ce temps, le duc de Villequier était surveillé chez lui; mais l'appartement du premier gentilhomme de la chambre communiquait, par un corridor secret, avec le cabinet du roi, et le duc présidait à tous les préparatifs. Bientôt, le roi et la reine gagnèrent, par la communication secrète, l'appartement de M. de Villequier, et ils descendirent les uns après les autres sur le Carrousel. On sait les détails de cette fuite qui eut d'abord tout le succès possible.

Le lendemain matin, tout Paris se réveillait en sursaut, au bruit de la fatale nouvelle. Le peuple accusait de trahison La Fayette et l'Assemblée nationale. Dans sa colère, qu'excitaient encore les journalistes, Camille, Marat, cent autres, il brisait les effigies du roi, ses statues, ses armoiries. Les clubs se rassemblent; on craint la violence de leurs motions et les meneurs du peuple y courent pour le calmer. « Pendant que l'Assemblée

» nationale décrète, décrète et décrète encore, le peuple agit, »
s'écrie Camille dans son journal. « Je vais aux Jacobins, je
» rencontre La Fayette sur le quai Voltaire. La voix de Barnave
» a déjà ramené les esprits. On commence à crier : Vive La
» Fayette ! Il passe en revue les bataillons postés sur le quai.
» Convaincu du besoin de se réunir autour d'un chef, je cède
» au mouvement qui m'entraîne vers le cheval blanc. Monsieur
» de La Fayette, lui dis-je au milieu de la foule, j'ai dit bien du
» mal de vous depuis un an ; voici le moment de me convaincre
» de mensonge. Prouvez que je suis un calomniateur, rendez-
» moi exécration, couvrez-moi d'infamie, et sauvez la chose
» publique. Je parlais avec une chaleur extrême. Il me serre la
» main. — Je vous ai toujours reconnu pour un bon citoyen,
» me dit-il ; vous verrez qu'on vous a trompé. Notre serment à
» tous est de vivre libres ou de mourir. Tout va bien ; il n'y a
» plus qu'un seul esprit dans l'Assemblée nationale, où le danger
» commun a réuni tous les partis. — Mais pourquoi, repris-je,
» votre Assemblée affecte-t-elle de parler, dans tous ses décrets,
» de l'*enlèvement du roi*, tandis que le roi écrit lui-même qu'il
» s'échappe volontairement ? Quelle bassesse à une assemblée,
» ou quelle trahison, de parler ainsi quand elle a autour d'elle
» trois millions de baïonnettes ! — Le mot *enlèvement* est un
» vice de rédaction que l'Assemblée corrigera, répondit La
» Fayette. Puis il ajouta : C'est une chose bien infâme que cette
» conduite du roi. La Fayette répéta ce mot plusieurs fois en
» me serrant la main très-affectueusement. Je quittai cet homme
» en me disant que, peut-être, l'horizon immense que la fuite
» du roi ouvrait à son ambition le ramènerait au parti populaire.
» J'arrivai aux Jacobins en m'efforçant de croire à ses démon-
» strations de patriotisme et d'amitié, et de me remplir de cette
» persuasion qui, malgré mes efforts, s'écoulait de mon esprit
» par mille souvenirs comme par mille issues »

Aux Jacobins, Robespierre parlait. Il tonnait contre l'Assemblée et disait : « Je recevrai comme un bienfait une mort qui
» m'empêchera d'être témoin de tant de maux ! » — « Nous

» mourrons tous avec toi ! » s'écria Camille en se jetant dans les bras de son ami. Mais bientôt arrivait la nouvelle de l'arrestation du roi à Varennes, et bientôt aussi l'on sut que le roi rentrait prisonnier dans sa capitale. Camille, toujours impitoyable, courut à la barrière pour assister à ce spectacle, à ce martyre plutôt. « Des spectateurs de tout rang et en grand nombre, » raconte-t-il, « ne manquèrent pas de se trouver sur le chemin. Le poids de la chaleur ne rebutait personne et l'on ne s'ennuyait pas d'attendre. On s'étonnait d'avoir été si longtemps dupe de ce rustre couronné dont les pièges avaient été aussi grossiers que la personne. »

A partir du 21 juin, Camille intitula son journal : « *Révolutions de France et de tous les royaumes qui demandent une Assemblée Nationale, et, arborant la cocarde, mériteront une place dans les fastes de la liberté.* »

Nous avons annoncé la disparition prochaine des *Révolutions de France et de Brabant*. La Fayette, avec qui Desmoulins vient presque de se réconcilier, fut en partie la cause de la résolution que prit Camille d'abandonner le journalisme, au moins momentanément.

Les journaux ne cessaient, depuis le retour du roi, de pousser le peuple à une rupture éclatante. Plus de roi, soyons républicains, s'écriait-on dans un rassemblement formé, le 16 juillet, au milieu de la place Vendôme. Une députation du peuple s'en fut demander à l'Assemblée Nationale la mise en jugement de Louis XVI, et l'arrestation immédiate de La Fayette et de Bailly. Le 17, c'était l'anniversaire de la fête de la Fédération. L'émeute envahit le Champ-de-Mars. La garde nationale est insultée. Le maire Bailly proclame la loi martiale; un soldat tombe à ses côtés, frappé par les balles des émeutiers. Après les sommations, La Fayette maitrise le peuple, et pendant quinze jours le drapeau rouge flotte sur l'Hôtel-de-Ville.

« Voyez les satellites de La Fayette sortir furieux de leurs ca-
» sernes ou plutôt de leurs cavernes, » s'écriait le lendemain Camille Desmoulins. « Ils s'assemblent, ils chargent à balle devant

» le peuple. Les bataillons d'aristocrates s'animent au massacre.
» C'est surtout dans les yeux de la cavalerie qu'on voit la soif
» du sang allumée par la double ivresse du vin et de la ven-
» geance. Cette armée de bourreaux en voulait surtout aux
» femmes et aux enfants. L'autel de la patrie est couvert de
» cadavres. C'est ainsi que La Fayette trempe ses mains dans le
» sang des citoyens, ses mains qui dégoutteront toujours à mes
» yeux de ce sang innocent. Cette même place où il les avait
» élevées au ciel pour lui jurer de les défendre!... Depuis ce
» moment, les meilleurs citoyens sont proscrits, on les arrête
» dans leur lit, on s'empare de leurs papiers, on brise leurs
» presses, on signe des tables de proscription. Les modérés
» affichent ces tables et les signent. Il faut purger la société,
» disent-ils, des Brissot, des Carra, des Pétion, des Bonneville,
» des Fréron, des Danton, des Camille! Danton et moi nous
» n'avons trouvé d'asile que dans la fuite contre nos assassins!
» Les patriotes sont des factieux!... »

Aux attaques de la presse jacobine qui voulait perpétuer le désordre, La Fayette répondit par la suspension de quelques journaux. On défendit de les vendre dans la rue. Camille cria partout que La Fayette en voulait à sa vie, que La Fayette l'avait proscrit, que La Fayette avait payé des sbires pour l'assassiner, qu'il n'avait échappé aux poignards des bandits de La Fayette que parce qu'il n'avait point été reconnu, et il disparut comme Marat, comme Danton, comme tous ceux qui, dans leurs écrits, ou leurs discours, avaient préparé cette sanglante affaire et en fuyaient les conséquences. La *Tribune des Patriotes* de Prudhomme affirme aussi que Desmoulins avait failli être assassiné sur le Pont-Neuf; mais personne ne crut le premier mot de ce conte; elle ajoute que Camille et Danton se cachèrent parce qu'il y avait un ordre de les arrêter. Cette phrase ne manque pas de vraisemblance, surtout si ce qu'on racontait était vrai: on accusait Camille d'avoir dit, dans un de ces élans d'effervescence trop fréquents chez lui, qu'il fallait égorger la garde nationale. Plu-

sieurs journaux annoncèrent son arrestation, entr'autres le *Courrier* de Gorsas.

Toutefois, pendant la soirée qui suivit l'horrible massacre du Champ-de-Mars, il reparaissait aux Jacobins plus audacieux que jamais.

Mais Danton, qui voulait laisser passer l'orage, s'était retiré à la campagne; mais Marat s'était enfoui dans une cave; mais des journaux n'avaient plus reparu. Camille comprit le dernier qu'il fallait être prudent. L'autorité paraissait se sentir quelque velléité de courage et de fermeté. Bien à contre cœur, bien désolé, il se résolut à briser lui-même entre ses doigts cette plume qui cependant l'avait fait tout ce qu'il était, qui lui avait donné, après tant de travaux, de luttas, de douloureuses veilles, pouvoir, réputation, aisance, famille.

Dans son numéro 86 qui fut le dernier des *Révolutions de France et de Brabant*, il remettait entre les mains de La Fayette sa démission de journaliste et de censeur national, et poursuivait le héros au cheval blanc de ce dernier sarcasme :

« Nous avons tort, la chose est par trop claire,
» Et vos fusils ont prouvé cette affaire. »

Les *Révolutions de France et de Brabant* eurent quatre-vingt-six numéros. Quoique maintenant ce long recueil ait perdu bien de ces qualités d'actualité qui le faisaient rechercher quand, le soir venu, les crieurs publics s'en allaient par les rues annoncer le nouveau numéro paru, l'analysant, le commentant, l'augmentant quelquefois; quoique nous ne comprenions plus bien de ses moqueries; quoique nous ne connaissions plus ces hommes secondaires qu'il livrait en pâture à la colère du peuple; quoique ces sarcasmes sentent souvent la corde du réverbère ou l'assommoir du faubourien, il se laisse lire avec intérêt, tant il est spontané, naïf, spirituel. C'est la seule feuille révolutionnaire qu'on puisse lire sans dégoût; on lui pardonne beaucoup, parce qu'elle fait sourire. Et cependant, que de malheurs causa ce journal! que de fausses idées il servit à répandre! que de pa-

radoxes il mit en circulation ! que d'idées fausses ! que de violences ! que d'injustices par lui commencées, achevées par la foule !

Nous ne savons pas où Camille se réfugia, quand il fut décrété d'arrestation. Suivant un bruit qui courut, et que Gorsas rapporte, Danton, Fréron et Camille se seraient dirigés vers Marseille. Si Desmoulins ne put être arrêté, son secrétaire, Marcandier, de Guise aussi, n'eut point autant de bonheur ; mais ce ne fut pas sans peine qu'on s'empara de lui. Il résista vivement et tira même un coup de pistolet sur les soldats, ce qui lui valut d'assez mauvais traitements.

Pendant la disparition de Desmoulins, quelqu'inconnu s'empara de son titre si célèbre : *Révolutions de France et de Brabant*, essaya d'imiter son style, sa verve railleuse, sa gaîté, sa malice, sa manière, tout ce qui constituait enfin ce journaliste inimitable ; mais le succès ne paya pas cette fraude. Dans une lettre du mois d'août, Camille dénonçait cette spéculation à l'un de ses amis et confrères en journalisme, et le priait de répandre partout, à l'aide de la publicité dont il disposait, qu'il n'était pas l'auteur d'un numéro quatre-vingt-sept qui venait de paraître.

Camille avait pris un arrangement avec Prudhomme, rédacteur de *la Tribune des Patriotes*, pour que celui-ci se chargeât de servir les abonnés des défunctes *Révolutions de France et de Brabant*. En prenant congé de ses anciens et fidèles lecteurs, Camille, s'excusant auprès d'eux de la cessation de leurs relations, leur donnait une assez singulière raison du silence auquel il se condamnait ; il se gardait bien de leur conter ses motifs de prudence ; mais il s'en prenait aux « infidélités ruineuses de » M. Caillard et de la poste. » Il leur parlait de pertes d'argent, d'ennuis matériels. Au surplus, voici dans toute sa teneur son adieu de séparation :

« Camille Desmoulins à son abonné, salut. Cher et féal souscripteur, j'ai exposé dans mon numéro 86 la raison suffisante » qui m'obligeait à vous dire un adieu qui, j'espère, ne sera pas » éternel. Aux raisons générales, j'aurais pu en joindre de per-

» sonnelles et de non moins pertinentes. Il faut que le journa-
» liste vive du journal ; du moins n'est-il pas obligé de s'y rui-
» ner. Les infidélités de la poste , mon inexpérience et mon peu
» de loisir pour diriger un journal avaient rendu l'expédition du
» septième trimestre si onéreuse pour moi que je voyais mon
» ci devant pécule s'engloutir ès-mains de l'imprimeur, graveur,
» brocheuses, et malgré les florins de la Prusse, et les guinées
» de l'Angleterre, et les ducats de la Hollande que j'avais tou-
» chés pour médire du cheval blanc, je courais aussi rapidement
» que Louis XVI à l'insolvabilité et à l'inéligibilité. »

Nous ne sommes pas mieux renseignés sur la durée de la re-
traite forcée de Camille que sur le lieu de son exil. Tout ce que
nous savons, et c'est le *Moniteur* qui nous l'apprend, c'est que,
le 8 septembre 1791, Camille était encore sous le coup d'un
ajournement. Ce jour-là, accompagné du fameux Santerre, qui
plus tard succédera à La Fayette dans le commandement de la
garde nationale de Paris, il fut admis à présenter à la barre de
l'Assemblée Nationale une pétition contre les membres du bu-
reau de l'Assemblée Electorale du département de Paris ; le bu-
reau n'avait pas voulu les admettre à voter parce qu'ils étaient
en état d'ajournement. « Nous venons, » dit Santerre qui portait
la parole, « vous consulter sur la question de fait. Existe-t-il une
» loi qui nous suspende de nos fonctions ? Existons-nous, ou
» n'existons-nous pas ? » Une seconde fois, Pétion défendit Ca-
mille à la tribune, mais aujourd'hui sans succès. M. D'André
rappela qu'un décret portait que les personnes en état d'accusa-
tion ne seraient point admises dans les assemblées primaires, à
plus forte raison aux assemblées électorales, et que c'était fort
mal à propos qu'on faisait perdre son temps à l'Assemblée pour
faire décider une question déjà résolue depuis longtemps. Il fut
passé à l'ordre du jour sur la pétition de Camille et de Santerre.

Probablement, tout danger avait cessé le 21 octobre 1791,
lorsque Camille réapparut à la tribune des Jacobins et s'empara
violemment de l'attention publique à l'aide d'un discours sur le
Veto que de nouveau la presse mettait en discussion. Ce discours

brutal, exalté, vivement applaudi par les tribunes, n'eut pas le même succès auprès de la portion modérée du club qu'il ne faut pas regarder comme encore arrivé à ce paroxysme de violence exagérée qu'il revêtra en 1793, quand il aura expulsé Condorcet, Brissot, les Girondins, tout ce qui veut rester honnête et digne.

Pour avoir spontanément détruit lui-même son journal, admirable instrument d'influence et de réputation, Desmoulins n'avait pas pour cela renoncé complètement à écrire. Nous l'avons vu céder ses abonnements à Prudhomme, rédacteur de la *Tribune des Patriotes*, l'un des plus remarquables publicistes de la révolution. Ces deux ardents soutiens du parti avancé réunirent leurs efforts. On voit, dès le commencement de 1792, Camille soutenir, dans le journal de Prudhomme, Robespierre auquel il sacrifie Condorcet et Brissot, Brissot qu'il va combattre corps à corps, étreindre comme tout-à-l'heure il étreignait La Fayette et Bailly, Brissot qui signait à son contrat de mariage et qu'alors il portait aux nues, Brissot qu'il poursuivra de sa haine implacable et de la ruine duquel il pourra se flatter, pour se repentir ensuite d'en avoir été le principal auteur.

Ce fut une affaire particulière qui amena cette rupture féconde en résultats politiques.

Depuis son retour à Paris et pour ne pas rester inactif à la charge de la famille de sa femme qui venait de faire des pertes assez considérables par suite du discrédit où étaient tombées les rentes sur l'Hôtel-de-Ville de Paris, Camille Desmoulins s'était décidé à recommencer son ancienne carrière d'avocat. « Après » avoir tour à tour élevé ou abaissé Mirabeau, La Fayette et les » Lameth, selon qu'ils se montraient amis ou ennemis de la na- » tion, » mande-t-il à son père dans une lettre du mois de décembre 1791; « Après avoir tant contribué à élever à la mairie » et aux places qu'ils occupent mon cher Pétion et tous nos » féaux, Robespierre, Roederer, Manuel, etc., je rentre, après » la révolution, dans le barreau et je vais débiter par une cause » contre d'André, qui vient d'assigner en réparation de calom-

» nie la ville de Marseille, c'est-à-dire la Société des Amis de la
» Constitution de cette ville où tout le monde est Jacobin. »

Camille avait plaidé, en janvier 1792, et devant le tribunal de police correctionnelle, la cause d'une dame Belfroy et d'un sieur Sturbide, gens d'assez peu de moralité, s'il faut s'en rapporter à la décision de l'autorité qui fit jeter l'homme à Bicêtre, et la femme à l'hôpital de la Salpêtrière après que le tribunal les eut tous deux condamnés à six mois de prison, celle-ci comme tenant un tripot au passage Radziwill, un repaire de voleurs, celui-là comme escroc au jeu. On n'avait pas tenu compte de l'appel par eux formé contre le jugement qui les avait frappés. Camille fit apposer dans tout Paris un immense placard rouge où il dénonçait à l'indignation publique cette violation du droit commun, « cet abus de pouvoir. »

Après une courte discussion de droit, Desmoulins ajoutait :
« Si, lorsque nos ancêtres n'étaient pas corrompus ; si, lorsque
» Tacite les proposait aux Romains comme des modèles de ver-
» tus, c'est une vérité historique et incontestable que, dans les
» forêts de la Gaule et de la Germanie, nos pères jouaient, au
» *Trente-et un* et même au *Biribi*, leur liberté individuelle ; si
» ces hommes qui avaient la servitude en horreur, mettaient
» pourtant dans un cornet le bonnet de la liberté et se faisaient
» esclaves, tant ils étaient, disent les historiens, observateurs
» religieux de leur parole et gens d'honneur ; est-il si étrange
» que cette passion pour les jeux de hasard se soit perpétuée de
» nos jours et se soit renouvelée avec fureur, depuis que la Dé-
» claration des Droits a proclamé *la liberté de faire tout ce qui*
» *ne nuit qu'à soi même, sans nuire à autrui ? »*

Jusqu'ici rien n'est moins politique que ce second plaidoyer de Camille en faveur de ses clients. Mais le placard rouge était rédigé en termes si virulents, la paradoxale défense publique de la passion du jeu et des coupe-gorge, des tripôts, était si dangereuse, que Brissot, dans son journal *le Patriote français*, s'empara de ce fait et prétendit que dans ce placard la morale n'était guères plus ménagée que la modération. Brissot eut

d'assez dures paroles contre son jeune ami ; celui-ci n'aimait guères la critique. Il écrivit à Brissot et à Gorsas, qui avait, dans *le Courrier*, publié l'article de Brissot, et il réclama l'insertion de son placard en guise de réponse et pour mettre le public « le juré d'opinion, » dans la possibilité de juger entre lui et ses agresseurs. Si Gorsas déféra aux désirs de Desmoulins, Brissot n'y répondit que par un dédaigneux silence ; plus tard, à son refus il donna pour motif que son journal n'était pas fait pour propager la contagion et répandre le venin.

L'irascible Desmoulins voua dès lors une mortelle haine à Brissot qu'il va partout poursuivre, jusque dans sa vie privée, jusque dans sa famille. Il publia contre Brissot une première brochure qui doit dater des premiers mois de 1792 et qu'il intitula *Brissot démasqué par Camille Desmoulins*. Un an plus tard, c'est-à-dire en avril 1793 à l'époque où s'envenimait la lutte des Montagnards et des Girondins, il écrira le pamphlet intitulé *Histoire des Brissotins, ou fragments de l'Histoire secrète de la révolution et des six premiers mois de la République*. Camille se venge d'un acte de courage et de bon citoyen par des dénonciations, la dénonciation son arme favorite, son arme terrible et impitoyable, la dénonciation dont les blessures sont toujours mortelles en temps de révolution. Puis, quand les Girondins porteront leurs têtes sur l'échafaud, Camille pleurera sur eux et sur lui aussi qui les a perdus ; Camille se repentira....., toujours trop tard ; c'est là son châtiment.

Dans le journal de Prudhomme, dans ses brochures qu'un éditeur refuse de répandre tant elles sont empreintes de fiel et d'aigreur, au club, c'est toujours à Brissot que s'en prend le vindicatif jeune homme.

Ainsi, dans une séance des jacobins, c'était le 23 avril 1792, la discussion roulait sur l'influence exorbitante qu'on attribuait à Brissot et à Condorcet. On prétendait qu'à eux se devait le récent ministère où Roland était entré. On les accusait d'entretenir d'actives correspondances avec La Fayette, alors à la tête de son armée dans les Ardennes. Brissot se défendait à la tribune

devant le peuple plus puissant que ces hommes accusés d'excès de puissance. Tout-à-coup, des rires ironiques se font entendre, bientôt suivis d'un grand bruit. C'était Desmoulins qui s'agitait dans une tribune publique. Ceux qui voulaient écouter l'orateur se récrient et demandent que les censeurs interviennent. « Il est impossible d'assister à cette séance, » leur dit un des censeurs. « Les propos infâmes que tient M. Desmoulins ne se peuvent tolérer. Il est affreux, après avoir employé tous les moyens d'honnêteté pour le faire cesser, de lui entendre crier à tue-tête que l'orateur qui est à la tribune est un coquin. » Le tumulte arrive à son comble. A la porte, l'interrupteur ! à la porte, Desmoulins ! crient les amis de Brissot. Qu'il s'explique ! vocifèrent d'autres clubistes. Camille s'en fut, enchanté de ce scandale, et le lendemain, il racontait cette scène dans la *Tribune des Patriotes*. On va voir avec quelle effronterie il cherche à s'excuser ? non : à insulter plus gravement encore celui qui fut son ami :

« J'ai avoué que Brissot était un écrivain médiocre, » dit-il. « Je lui dois une réparation d'honneur. Justifiant, hier devant les Jacobins, les ministres à qui on faisait le reproche de se servir des emplois qu'ils avaient à distribuer pour se faire un parti dans la société : Est-il possible, s'écriait-il, que l'on fasse ici un reproche au ministère de donner des places aux Jacobins. Plût au ciel, messieurs, qu'on pût vous en donner à tous. On juge de l'effet que dut produire ce souhait. Je ne pus m'empêcher d'admirer l'orateur, et me penchant vers l'oreille de mon voisin Duham : Je ne connais, lui dis-je, dans Cicéron ni dans Démosthènes aucun morceau plus propre à exciter l'intérêt ! Que d'art, le coquin ! A ce mot, quoique ce cri fût d'admiration, je vis le moment où j'allais être traité par nos frères les Brissotins comme Panthée le fut par les Ménades. »

Quatre à cinq jours plus tard, c'est avec son imprimeur que Camille se querelle. La scène est toujours aux Jacobins. L'objet en discussion, c'est toujours Brissot. Cet imprimeur, qui se nommait Patris, avait reçu de Camille un pamphlet à mettre sous presse. Quand il en eut pris connaissance, il se sentit tout ef-

frayé de l'incroyable violence au coin de laquelle cette brochure était frappée. Il la rendit à son auteur qui n'eut rien de plus pressé que de courir dénoncer l'imprimeur à la tribune des Jacobins. Ordre à Patris de comparaître et de se justifier. Au lieu de se défendre, Patris attaqua son adversaire. Suivant lui, Camille n'était qu'un auteur famélique et faisant de sa plume mercenaire son gagne-pain ; obligé de remuer la boue et de fouiller l'ordure pour y ramasser de quoi manger, son nom seul était une injure ; c'était la plus vile des créatures, le plus infâme des calomnieux. Cette harangue forme un assez curieux spécimen de l'éloquence en honneur alors. En façon de péroraison, l'imprimeur Patris concluait à ce que Camille ayant menti à la Société et à lui-même, la Société, qui se devait à elle et devait à lui, Patris, d'exclure Desmoulins du nombre de ses membres, le rayât de ses listes.

Camille demanda la parole ; mais sa voix fut couverte d'abord par les cris des partisans de Brissot accourus en grand nombre à cette intéressante séance. Les Brissotins demandaient que l'affaire fût renvoyée à une commission où ils espéraient sans doute entrer en majorité. Camille, à force de patience, obtint qu'on l'entendrait. Il montra qu'une ligue s'était formée contre lui entre son imprimeur et les amis de Brissot pour étouffer sa voix ; il fit toucher du doigt l'intrigue. Patris prétendait qu'il ne pouvait imprimer la brochure à cause de sa violence. Était-ce bien cette violence et ses conséquences qui l'empêchaient de livrer ses presses ? Mais la brochure était imprimée ; mais elle était prête ; mais Patris avait envoyé à tous les abonnés de *la Tribune des Patriotes*, à tous les lecteurs et par conséquent à tous les amis de l'auteur, une circulaire où il les avertissait que la brochure était prête, mais quelle ne paraîtrait pas et qu'ils pouvaient faire retirer le montant de leur souscription. Pourquoi ces ruses, pourquoi ces mensonges ? C'est que les Brissotins avaient acheté Patris et mettaient des entraves à la liberté de la presse. Camille avait gagné sa cause. On expulsa honteusement Patris qui, le lendemain, eut encore la douleur de se voir fort maltraité par

son ennemi dans le journal de Prudhomme. Et il faut dire que l'auteur de la brochure n'y alla point de main-morte.

La vie de Desmoulins est pleine de ces incidents qu'un homme plus sérieux ou chercherait à éviter, ou subirait avec ennui, comme on regrette tout ce qui attire sur soi l'attention et la curiosité publiques et toujours gênantes. Camille au contraire aime et recherche tous ces petits scandales. Au milieu des plus graves événements, des ruines qui s'amoncèlent autour de lui et qui tout à l'heure vont s'amonceler plus nombreuses encore et plus complètes, l'homme de trente ans n'a pas acquis de gravité, d'ampleur; il est demeuré ardent jeune homme d'avant 1789; il lui reste assez de liberté d'esprit, d'indifférence plutôt, pour rire et s'amuser de tout, pour risquer des pasquinades haineuses semblables à celle dont il poursuivait Brissot, son ancien ami, au club et dans son journal. Cette haine contre Brissot, ou plutôt contre le parti qui commence la lutte avec Robespierre et la Montagne, est si furieuse, qu'elle cherche partout une occasion de s'épancher. Cette occasion, il la lui faut à tout prix, au prix même d'une palinodie. On sait comment, dans sa *France Libre*, Desmoulins a attaqué les prêtres et la religion. Camille est un des héritiers immédiats de Voltaire et a directement reçu le précieux dépôt de l'incrédulité et des railleries impies du maître. Par colère contre Brissot, il va se mentir à lui-même et proclamer la nécessité, au moins momentanée, des cérémonies religieuses dont il s'est tant moqué et que, dès 1789, il aurait voulu voir remplacer par le culte payen d'un Être Suprême.

C'était à la fin de mai 1792. Le jour de la touchante solennité de la Fête-Dieu approchait. On agita la question de savoir si l'on permettrait ou si l'on interdirait toute cérémonie publique et la sortie des processions dans la capitale. La Commune de Paris prit un arrêté aux termes duquel les citoyens furent déclarés libres de tapisser leurs maisons sur le passage des processions; mais il fut défendu de requérir la garde nationale qui d'ordinaire assistait au cortège. Le journal de Brissot se prononce pour cette mesure contre laquelle, au contraire, protestaient un

certain nombre de gardes nationaux. Camille s'empresse de prendre parti contre la Commune, ou plutôt contre Brissot.

« Je crains, » écrivait-il dans le journal de Prudhomme, « que
» Manuel n'ait fait une grande faute en provoquant l'arrêté contre
» la procession de la Fête-Dieu. Mon cher Manuel, les rois sont
» mûrs, mais le bon Dieu ne l'est pas encore. Notez que je dis le
» bon Dieu et non pas Dieu, ce qui est bien différent. Oh ! que le
» comité autrichien (les royalistes), a eu plus d'esprit cette fois !
» Voyez le magnifique reposoir qu'il fait construire *ad majorem*
» *Dei gloriam*. Quant à moi, je dépose aux archives nationales
» et ce numéro et ceux des *Révolutions de France et de Bra-*
» *bant* qui l'ont précédé, comme un monument de mon bon
» sens quelquefois, et une sorte de protestation que je n'ai pris
» aucune part à tant de bévues des patriotes ; que je ne puis être
» responsable de leurs fautes et de tant de plaies déjà faites à la
» France, dont je demande pardon à la Nation, à Dieu, aux Co-
» lonies, aux Avignonnais, aux Jacobins fusillés au Champ-de-
» Mars, etc., etc., tous évènements dont je prie la postérité de
» ne pas charger ma mémoire, comme celle du pouvoir exécutif
» mal vu des généraux toujours comtes ou marquis, et de Bris-
» sot et des Brissotins tout au moins fats et orgueilleux. »

Maintenant, Camille n'abandonnera Brissot que quand il sera tombé. C'est au profit de Robespierre déjà grand, de Danton qui grandit, qu'il combat les Girondins. Nous ne multiplierons donc pas à l'excès les extraits des journaux écrits partiellement ou en totalité par Camille Desmoulins. Ce que nous en avons donné suffit pour faire connaître et la pensée, et le style, et le faire de l'écrivain. D'ailleurs nous retrouverons deux fois encore le journaliste, la première quand il faudra pousser aux excès, la seconde quand il faudra gémir sur ces excès et essayer d'y mettre terme. De plus, Camille nous convie à des scènes plus animées, plus tristes s'il est possible, à la chute de la royauté dont il a préparé la ruine par ses articles, dont il va hâter la fin tragique par ses complots, en attendant que par ses votes il envoie à l'échafaud le représentant du principe royal.

VII.

Nous sommes en plein mois de juillet 1792, époque sinistre comme un présage de mort. Les Girondins rompent tout rapport avec le roi dans la lettre menaçante où Roland donne sa démission de ministre et proclame que la révolution, faite dans les esprits, s'achèvera au prix du sang et sera cimentée par lui : terrible oracle que les Montagnards se chargeront d'accomplir, même au prix du sang des Girondins. Le faubourg *de gloire*, le terrible faubourg Saint-Antoine où règne en maître Santerre, Santerre, l'ami de Desmoulins, s'agite sourdement. On sent l'insurrection qu'on ne voit point encore. On sait que six cents Marseillais, appelés par Barbaroux et au-devant desquels Camille courra tout-à-l'heure, marchent sur Paris en se recrutant parmi tout ce que le Midi, le Lyonnais et la Bourgogne possèdent de plus mauvais comme population. On conspire à Charenton; Camille y fait des motions avec l'ex-capucin Chabot, qui l'accompagna dans le suprême voyage pour l'éternité.

Malgré ces sourds roulements du plus terrible orage qui jamais ait grondé sur les sociétés, on trouve encore le temps de rire les uns des autres, fatale gaité qui envenime les querelles et les rendra mortelles, Camille Desmoulins, qui avait tant ri de

tout son entourage, fut aussi bafoué. Il parut, vers ce moment, une caricature très spirituelle qui représentait une scène de dégel. Aux rayons ardents d'un soleil fleurdelysé, le colosse de neige de la Liberté s'affaissait sur sa base. La cour, du haut d'un balcon, assistait et applaudissait à ce plaisant spectacle et envoyait une armée de charretiers qui, à grand renforts de pelles et de balais, déblayaient le terrain d'une masse d'immondices qui n'étaient autres que les sans-culottes, dont les principaux gisaient déjà pêle-mêle sur un immense tombereau aux armes de France. Les jambes de Prudhomme, le collaborateur de Camille, sortaient de la charrette où des fuyards allaient bientôt le rejoindre. Parmi ceux-ci qui se sauvaient pour éviter d'abord le choc de leur idole dont la statue se dégelait et tombait, ensuite l'ignoble tombereau, nous remarquons l'étourdi *Janot Desmoulins*, ou mieux Camille Desmoulins qui, coiffé du bonnet des esclaves phrygiens, se sauve à toutes jambes, emportant dans ses bras la fameuse lanterne dont il s'est constitué le procureur, le pourvoyeur. Mais le poids de la lanterne le fait trébucher. Il tombe avec elle et l'écrase de son corps.

Cette caricature eut un succès énorme... parmi les amis du roi. Mais Camille, avant de se venger lui-même, fut vengé bientôt par la section des Quinze-Vingts qui déclara publiquement « à » toute l'Europe que l'auteur des *Révolutions de France et de* » *Brabant* avait bien mérité de la patrie. »

Desmoulins avait bien d'autres soucis plus graves que celui que pouvait amener dans son âme une caricature plus ou moins spirituelle et mordante. En ce moment, il conspirait à Charenton, et il touchait à l'heure heureuse où sa femme allait le rendre père.

Dans une lettre qu'il écrivait à son père en avril 1792, il lui annonçait cette grande nouvelle et s'excusait de ne pouvoir acheter la maison de Guise où il était né. « La proposition que » vous me faites », dit-il, « n'aurait pu vous venir à l'idée, et » je vois bien que vous n'avez pas lu mon dernier ouvrage » *Brissot démasqué*. Vous y auriez vu l'exposé naïf de ma for-

» tune. J'ai reçu en dot 100,000 francs en contrats constitués
» sur la ville au denier 4, ce qui me fait 4,000 livres de rentes
» et 12,000 francs en deniers convertis en trousseau, mobilier
» et acquittement de dettes. Comment voulez-vous que, dans
» un moment où tout est renchéri plutôt de moitié que du tiers,
» avec 4,000 livres de rentes je puisse acheter un bien de
» 50,000 francs ? Votre maison, la maison natale, m'est chère ;
» personne ne connaît mieux que moi le plaisir qu'éprouva
» Ulysse en voyant de loin la fumée d'Ithaque ; mais avec 4,000
» francs qui, dans la circonstance présente ne valent guères
» plus de 2,000 livres de rentes, comment pourrais-je acheter
» une maison de 50,000 livres, surtout quand je vais tout à
» l'heure avoir un enfant, et que je sens déjà la charge de la
» paternité par les frais de layette et la tendre sollicitude d'une
» mère qui, dès à présent, s'inquiète des besoins de son fils et
» l'aime presque à me rendre jaloux ? »

Ce fut le 6 juillet 1792 qu'un fils lui naquit, un fils auquel il ne serait pas donné de connaître et d'aimer son père si ardent, si coupable, si malheureux, sa mère, si belle, si pure, si regrettable !

La mode était à l'athéïsme. Camille voulut que son fils, un Romain comme lui, auquel il donna deux noms de héros latins, Horace-Camille, ne reçût pas ses prénoms de la religion, mais de la loi seule. Le 8 juillet, accompagné de deux de ses amis politiques, le fameux Lecointre de Versailles et Merlin de Thionville, il présenta son enfant à l'officier municipal. Les phrases dont le nouveau père requit l'insertion au procès-verbal de la constatation de naissance du petit Horace, sont trop curieuses pour que nous veuillons les passer sous silence. « La
» liberté des cultes étant décrétée par la Constitution, » disait Desmoulins, « et aussi par un décret de l'Assemblée nationale
» législative relative au mode de constater l'état civil des ci-
» toyens autrement que par des cérémonies religieuses, il doit
» être élevé dans chaque municipalité chef-lieu un autel sur
» lequel le père, assisté de deux témoins, présenterait à la

» patrie ses enfants. Le comparant voulait user des dispositions
» de la loi constitutionnelle, voulant s'épargner un jour, de la
» part de son fils, le reproche de l'avoir lié par serment à des
» opinions religieuses qui ne pouvaient pas encore être les
» siennes, et de l'avoir fait débiter dans le monde par un choix
» inconséquent entre neuf cents et tant de religions qui parta-
» gent les hommes, dans un temps où il ne pouvait pas seule-
» ment distinguer sa mère. »

On ne discute plus cet étrange scepticisme que montre Camille à l'encontre des religions. On ne prouve pas qu'un père intelligent a le droit, disons plus, le devoir de forcer la jeune âme de son enfant, non pas à faire un choix entre plusieurs religions, mais à accepter ce choix tout fait, quand entre ces religions l'une est grande, élevée, civilisatrice, et les autres arriérées, corruptrices, superstitieuses, abrutissantes. Ce droit et ce devoir ne se démontrent pas, pas plus que le droit et le devoir de choisir pour un fils entre une éducation qui développe et grandit son esprit et une éducation qui le retrécit, entre une carrière d'avenir et une carrière sans issue, entre une conduite morale et qui honore et une conduite ignoble et qui compromet à toujours. Un père est un guide qui n'a pas sa liberté d'action et qui encourt une double responsabilité, la sienne comme maître, celle de la perte de son fils qui s'égarerait par la faute de ses parents; et la religion ressemble aux idées; elle n'existe que par la transmission; on ne la trouve pas en soi; elle s'apprend; elle se communique. En ce sens, Camille, s'il méprisait et condamnait la religion catholique, avait mission, non pas d'abandonner son enfant à son propre jugement, mais de préparer ce jugement et surtout de l'engager par avance par un acte qui lie.

Ce fut par le nom du fils de Camille que s'ouvrit la série des inscriptions républicaines de l'état civil de la municipalité de Paris. C'est ce qui engagea sans doute le sceptique jeune homme à demander l'insertion de sa profession de foi d'indifférence en matière de religion, pour qu'elle portât ses fruits.

Le lendemain, le petit Horace, que sa mère trop délicate ne pouvait allaiter, fut remis à une nourrice de l'île-Adam où se trouvait déjà l'enfant de Danton. « Je souhaite que la révolution, si elle se consomme, lui soit plus heureuse qu'à vous », écrivait de Guise, à Camille, M. Desmoulins, père, qui semble tout d'un coup inspiré de l'esprit de prophétie et dont la tendresse perce les espaces comme à l'aide d'un accès de seconde vue.

De Camille, père de famille, arrivons à Camille conspirateur.

On touchait aux derniers jours qui précédaient immédiatement la fête anniversaire de la Grande Fédération de 1789. Les conjurés, tous chefs des clubs des Cordeliers et des Jacobins, Danton, Santerre, Momoro, Chabot, Camille, la future Montagne, réunis chaque nuit dans une petite maison perdue sur les bords de la rivière, délibéraient sur la question de savoir si le 14 juillet, date de la fête, ne serait point aussi celle de l'insurrection et de l'affranchissement. On reconnut que rien n'était prêt encore, ni les moyens matériels, ni l'esprit du peuple. La grande insurrection fut ajournée. Mais Camille reçut la mission d'apprendre au peuple, sous prétexte de lui conseiller la prudence et la tranquillité, qu'à un jour prochain on aurait besoin de lui et qu'il devait se tenir prêt, manœuvre dont la presse démagogique a abusé de nos jours, et qui maintenant est usée jusqu'à la corde, mais qui, neuve alors, devait produire et produisit tout son effet.

Le 13 au soir, c'était séance aux Jacobins. Camille y parut et monta à la tribune. « Il se trame un grand complot, » dit-il ; « n'en doutez pas. On assure que Lukner a été vu à Paris. La Fayette y est arrivé déjà ; on veut nous effrayer par le bruit d'un massacre pour demain ; cela n'est pas possible. Leur projet pourrait être un enlèvement. Il faut bien prendre garde de ne pas légaliser en quelque sorte une telle démarche par des opinions hasardées prononcées dans cette société, telle par exemple que celle que je viens d'entendre et de ne prêter serment qu'à la Nation et à la loi (avis que Carra venait d'ouvrir.) On dira que des hommes ont refusé de prêter le serment cons-

» titutionnel, et on dira aux soldats qu'eux ils l'ont prêté ce
» serment constitutionnel. Sans doute, les généraux ne peuvent
» avoir d'autre projet que d'enlever le roi, de le mener dans les
» armées qui se joindraient peut-être aux Autrichiens, sous le
» prétexte de la Constitution. Prêtons donc le serment ordinaire,
» et si le pouvoir exécutif ne tient pas le sien, punissons-le,
» destituons-le s'il le faut, mais ne nous écartons pas de la
» Constitution. »

On sait ce que fut la fête, nous nous trompons : la cérémonie. La reine y fut constamment insultée. Sur le passage du cortège, des inscriptions menaçantes pouvaient faire pressentir au roi le sort qui l'attendait. Louis XVI refusa de mettre le feu à l'Arbre de la Féodalité, en disant qu'il n'y avait plus de féodalité. Un représentant de l'Aisne, Jean Debry, saisit la torche repoussée par le roi et alluma l'incendie qui dévora les armoiries, les titres de noblesse, les parchemins féodaux ; mais, ainsi que le lui avait conseillé son orateur favori, le peuple des faubourgs ne remua pas. Cependant, son exaspération était portée à l'excès. Des placards incendiaires couvraient les murs. Le peu de royalistes qui restaient à Paris, se voyaient en butte aux insolences de la populace, aux sévices même. Les conciliabules dans la petite maison de Charenton étaient plus fréquents que jamais. Pétion, Marat, Robespierre, Danton, Westermann, Lajousky, Santerre, Carra, Camille Desmoulins, y avaient constitué en permanence un Directoire insurrectionnel.

Tous ceux qui se sentent énergie, colère, influence, courage, talent, sont là, complotant la ruine, hélas ! trop facile alors, de l'ancienne société attaquée par tous, abandonnée par tous.

Mais de tous ces hommes exaltés qui méritera l'honneur d'être proclamé chef de l'insurrection ? Sera-ce Camille, dont la verve cynique plaît aux masses, dont l'audace amusante le transporte, dont la plume tue comme une épée, dont les dénonciations sont mortelles ? Non ; il ne sait pas et ne peut pas parler, tonner, mugir sur la place publique. Il faut une voix de taureau d'airain et l'encolure d'un géant pour forcer l'attention de la foule en un

jour d'émeute. La foule a ses tempêtes comme la mer ; il ne faut rien moins que les éclats du tonnerre pour se faire entendre par-dessus la mer et le peuple en furie. C'est Danton , taillé en hercule , qui sera ce chef, et non le fin et beau phraseur Desmoulins. Cependant, s'il sert en sous-ordre la démagogie, Camille peut se flatter d'occuper encore parmi ses courtisans un rang élevé.

Il est l'ami de Danton , sa parole , sa plume , son seyde , son bras droit.

L'insurrection avait été fixée au 26 juillet. On devait , pour soulever, pour *colérer* le peuple , profiter d'un festin civique qui se donnait sur la place de la Bastille, sorte d'agape révolutionnaire où chaque convive apportait son plat , sa bouteille, sa femme et son enfant , pique-nique public où les tables reposaient sur les pierres de la vieille forteresse démolie il y avait trois ans, où les couplets à boire se composaient du *Ça ira*, de la hideuse carmagnole, et de ces hymnes soi-disant patriotiques au bruit desquelles se firent toutes les sanglantes journées de la révolution.

A quelques pas de la Bastille s'élevait un cabaret borgne à l'enseigne du Soleil-d'Or. C'était là que les meneurs du complot se tenaient, attendant que l'ivresse du vin, de la politique et du tapage , leur livrât le peuple monté au point convenable et ne devant plus s'arrêter que dans le triomphe. Camille y était. Vers neuf heures du soir, le comité insurrecteur, croyant le moment venu , voulait donner le signal de la révolte en arborant le drapeau rouge derrière lequel on entraînerait les fédérés des provinces, le peuple des faubourgs, vers le palais des Tuileries. Mais le maire de Paris , Pétion, qui , dans toute cette affaire du 10 août, joue, soit à Charenton , soit aux Tuileries, le rôle d'un trembleur , ne voulut pas que la conspiration éclatât ce jour-là.

On renvoya au 4 août la seconde séance du comité insurrecteur qui se réunit au Cadran-Bleu sur le boulevard. Camille s'y trouvait encore avec tous les chefs du complot, avec les fédérés de Brest , avec les principaux Marseillais arrivés à Paris le 29 juillet et au-devant desquels il avait été à Charenton pour fraterni-

ser, pour faire connaissance, échanger des projets. En voyant entrer dans la ville, mêlés, confondus, s'embrassant, enlacés, les révolutionnaires de Paris et les révolutionnaires du Midi, on savait d'avance pour quelle œuvre ils s'entendaient si bien; le mot : insurrection était dans toutes les bouches avec le mot : violence. Le 4 août on décida que le lendemain serait le grand jour du soulèvement. On se partagea les rôles : à Westermann, à Santerre, la direction des combattants; à Danton, la prise de possession de la Commune, centre et but de toutes les émotions populaires; à Camille la mission de préparer dans son journal l'insurrection et d'échauffer les enthousiasmes. Une seconde fois l'affaire avorta; on convint d'attendre quelques jours encore; les rassemblements ne se montraient point assez nombreux, assez animés, assez violents; les clubs n'étaient point sans doute assez montés. On voulut attendre le commencement de la discussion sur la suspension du roi, annoncée pour une époque très rapprochée. Enfin, il manquait un prétexte.

Ce prétexte, on le trouva dans l'acquittement de La Fayette, ce général au nom abhorré, que Camille avait couvert de ridicule, et que l'Assemblée Nationale avait renvoyé absous de banales accusations de trahison contre la Nation. Le 8 août, le peuple, indigné, insultait et maltraitait des députés. Pendant la nuit, les clubs avaient travaillé cette colère transformée en rage. Le 9, le comité insurrectionnel fixa le mouvement au lendemain. Le lendemain, au lever du soleil, tout était fini.

Ce n'est point à nous à raconter cette grande et lugubre page de notre histoire. Nous n'avons à faire voir que la part qu'y prit l'homme dont nous écrivons la vie.

Dans la journée, nous trouvons aux Cordeliers Camille, qui s'est joint à ses nouveaux amis les Marseillais. C'est Danton qui occupe la tribune et souffle la haine qui, portée sur les ailes de sa puissante parole, envahit tous les cœurs. Tout d'un coup retentit une détonation, signal convenu sans doute et à l'aide duquel on veut faire croire à une agression contre le peuple. On crie aux armes. Camille, suivi de Chabot, se jette par les rues,

appelant le peuple à la révolte. Il a mission de faire sonner le tocsin. Sur sa route, il rencontre bien des gens indécis, bien des gens qui ont peur, quelques hommes restés fidèles au roi, à la grande cause de l'ordre. Il s'arrête un moment; il leur parle; il les exhorte; il les encourage. Aux uns, c'est avec la menace qu'il s'adresse, aux autres c'est avec des supplications! L'ardent jeune homme essaie de faire passer sa passion dans toutes les âmes.

Mais sa suite s'est emparée de quelques sections; mais il a donné l'ordre de sonner le tocsin; mais les lugubres volées ébranlent l'air et les masses. Au premier coup de la cloche, toutes les cloches se réveillent et appellent le peuple aux armes.

Pendant que les hommes s'agitent, les femmes se désolent. « Qu'allons nous devenir? » écrit la pauvre femme de Camille sur les feuillets d'un livre où, chaque soir, elle consigne ses impressions, ses souvenirs de la journée, touchante coutume à laquelle nous devons une page de l'histoire intime et en même temps politique de Desmoulins. « Qu'allons-nous devenir? je » n'en puis plus? Camille, ah! mon pauvre Camille, que vas-tu » devenir? Je n'ai plus la force de respirer. C'est cette nuit, la » nuit fatale. Mon Dieu! s'il est vrai que tu existes, sauve donc » des hommes qui sont dignes de toi! Nous voulons être libres; » ô Dieu! qu'il en coûte. Pour comble de malheur, le courage » m'abandonne. — Jeudi, 9 août. »

Et l'on se rappelle que Lucile est à peine remise des fatigantes douleurs d'une maternité récente. N'aura-t-elle pas à pleurer tout à l'heure sur le père de son mari, soit qu'il périsse au cœur de son succès, au sein de dangers qu'elle s'exagère, d'une lutte à laquelle Camille ne prendra part que de loin, soit qu'il doive plus tard porter la peine d'une défaite possible quoiqu'improbable?

Laissons encore parler cette pauvre femme. Elle racontera bien mieux que nous les angoisses de son âme, les exagérations de sa tendresse, son amour, ses douleurs, sa joie, tout ce qui la

rend si purement, si adorablement intéressante. Voici ce que, le 12 décembre, après le triomphe sanglant des Tuileries, elle écrivait sur ses tablettes :

« Quelle lacune depuis le neuf août ! que de choses ! quel
» volume j'aurais fait si j'avais continué. Comment me rappeler
» tant de choses ? N'importe, je vais en retracer quelque chose.
» Le 8 août, je suis revenue de la campagne. Déjà tous les
» esprits fermentaient bien fort. On avait voulu assassiner Ro-
» bespierre. Le 9, j'eus des Marseillais à dîner ; nous nous
» amusâmes assez. Après le dîner, nous fûmes tous chez M.
» Danton. La mère pleurait, elle était on ne peut plus triste ; son
» petit avait l'air hébété ; Danton était résolu. Moi, je riais
» comme une folle. Ils craignaient que l'affaire n'eût pas lieu.
» Quoique je n'en fusse pas du tout sûre, je leur disais, comme
» si je le savais bien, qu'elle aurait lieu. Mais peut-on rire ainsi !
» me disait madame Danton. Hélas ! lui dis-je, cela me présage
» que je verserai bien des larmes peut-être ce soir. Sur le soir,
» nous fûmes reconduire madame Charpentier (1). Il faisait beau,
» nous fîmes quelques tours dans la rue ; il y avait assez de
» monde. Nous revînmes sur nos pas, et nous nous assîmes tout
» à côté du café (2). Plusieurs sans-culottes passèrent en criant :
» *vive la Nation !* puis des troupes à cheval, enfin des foules
» immenses. La peur me prit. Je dis à madame Danton : Allons-
» nous en. Elle rit de ma peur ; mais à force de lui en dire, elle
» eut peur à son tour, et nous partîmes. Je dis à sa mère :
» Adieu ; vous ne tarderez pas à entendre sonner le tocsin. En
» arrivant chez Danton, j'y vois madame Robert et bien d'au-
» tres. Danton était agité. Je courus à madame Robert et lui
» dis : Sonnera-t-on le tocsin ? — Oui, me dit-elle, ce sera ce
» soir. J'écoutai tout, et ne dis pas une parole. Bientôt je vis
» chacun s'armer. Camille, mon cher Camille arriva avec un
» fusil. O Dieu ! je m'enfonçai dans l'alcôve, je me cachai avec

(1) Parente de Danton.

(2) Café de la place de l'Odéon.

» mes deux mains et me mis à pleurer ; cependant, ne voulant
» point montrer tant de faiblesse et dire tout haut à Camille
» que je ne voulais pas qu'il se mêlât dans tout cela, je guettai
» le moment où je pouvais lui parler sans être entendue, et lui
» dis toutes mes craintes. Il me rassura en me disant qu'il ne
» quitterait pas Danton. J'ai su depuis qu'il s'était exposé. Fréron
» avait l'air d'être déterminé à périr. « Je suis las de la vie, disait-il,
» je ne cherche qu'à mourir. » Chaque patrouille qui venait,
» je croyais les voir pour la dernière fois. J'allai me fourrer
» dans le salon, qui était sans lumière, pour ne point voir tous
» ces apprêts. Personne dans la rue.

» Tout le monde était rentré. Nos patriotes partirent. Je fus
» m'asseoir près d'un lit, accablée, anéantie, m'assoupissant
» parfois, et lorsque je voulais parler, je déraisonnais. Danton
» vint se coucher. Il n'avait pas l'air fort empressé, il ne sortit
» presque point. Minuit approchait. On vint le chercher plu-
» sieurs fois ; enfin il partit pour la Commune. Le tocsin des Cor-
» deliers sonna : il sonna longtemps. Seule, baignée de larmes,
» à genoux sur la fenêtre, cachée dans mon mouchoir, j'écoutais
» le son de cette fatale cloche. En vain venait-on me consoler.
» Le jour qui avait précédé cette fatale nuit me semblait être le
» dernier. Danton revint. Madame Robert, qui était très inquiète
» pour son mari qui était allé au Luxembourg, où il avait été
» député par sa section, courut à Danton, qui ne lui donna
» qu'une réponse très-vague. Il fut se jeter sur son lit. On vint
» plusieurs fois nous donner de bonnes et mauvaises nouvelles.
» Je crus m'apercevoir que leur projet était d'aller aux Tuileries.
» Je le leur dis en sanglottant ; je crus que j'allais m'évanouir.
» En vain M^{me} Robert demandait des nouvelles de son mari ;
» personne ne lui en donnait. Elle crut qu'il marchait avec le
» faubourg. « S'il périt, me dit-elle, je ne lui survivrai point.
» Mais ce Danton, lui, le point de ralliement ! si mon mari périt,
» je suis femme à le poignarder. » Ses yeux roulaient. De ce mo-
» ment, je ne la quittai plus. Que savais-je, moi, ce qui pouvait
» arriver ? Savais-je de quoi elle était capable ? Nous passâmes

» ainsi la nuit dans de cruelles agitations. Camille revint à une
» heure ; il s'endormit sur mon épaule. Madame Danton était à
» côté de moi, qui semblait se préparer à apprendre la mort de
» son mari. « Non, me disait-elle, je ne puis plus rester ici. »

« Le grand jour étant venu, je lui proposai de venir se reposer
» chez moi. Camille se coucha. Je fis mettre un lit de sangle
» dans le salon avec un matelas et une couverture, elle se jeta là-
» dessus et prit quelque repos. Moi je fus me coucher et m'as-
» soupis au son du tocsin, qui se faisait entendre de tous côtés.
» Nous nous levâmes. Camille partit en me faisant espérer qu'il
» ne s'exposerait pas. Nous fîmes à déjeuner. Dix heures, onze
» heures passent sans que nous sachions quelque chose.

» Nous primes quelques journaux de la veille, assises sur le
» canapé du salon, nous nous mîmes à les lire. Elle me lisait un
» article ; il me sembla, pendant ce temps, que l'on tirait le
» canon. J'en entendis bientôt plusieurs coups sans en rien
» dire : ils devinrent plus fréquents. Je lui dis : « On tire le
» canon. » Elle écoute, l'entend, pâlit, se laisse aller et s'éva-
» nouit. Je la déshabillai. Moi-même, j'étais prête à tomber là,
» mais la nécessité où je me trouvais de la secourir me donna
» des forces. Elle revient à elle. Jeannette (1) criait comme une
» bique. Elle voulait rosser la M. V. Q., qui disait que c'était
» Camille qui était la cause de tout cela. Nous entendîmes crier
» et pleurer dans la rue, nous crûmes que Paris allait être tout
» en sang. Nous nous encourageâmes, et nous partîmes pour
» aller chez Danton. On criait aux armes, et chacun y courait.
» Nous trouvâmes la porte de la cour du Commerce fermée (2).
» Nous frappâmes, criâmes, personne ne nous venait ouvrir.
» Nous voulûmes entrer par chez le boulanger, il nous ferma la

(1) Cuisinière de Camille.

(2) Danton habitait un appartement dans le passage du Commerce au-des-
sus de la porte d'entrée du côté de la rue de l'Ecole de Médecine. M. Gely,
son beau-père, y demeure encore en ce moment.

» porte au nez. J'étais furieuse; enfin on nous ouvrit. Nous
» fûmes assez longtemps sans rien savoir. Cependant, on vint
» nous dire que nous étions vainqueurs. A une heure, chacun
» vint nous raconter ce qui s'était passé. Quelques Marseillais
» avaient été tués. Mais les récits étaient cruels. Camille arriva
» et me dit que la première tête qu'il avait vu tomber était celle
» de Suleau. Robert était à la ville, et avait sous les yeux le
» spectacle des Suisses qu'on massacrait. Il vint après le dîner,
» nous fit un affreux récit de qu'il avait vu, et toute la journée
» nous n'entendîmes parler de ce qui s'était passé. Le lendemain
» 11, nous vîmes le convoi des Marseillais. O Dieu! quel specta-
» cle! Que nous avions le cœur serré. Nous fûmes, Camille et
» moi, coucher chez Robert. Je ne sais quelle crainte m'agitait;
» il me semblait que nous ne serions pas en sûreté chez nous. Le
» lendemain 12, en rentrant, j'appris que Danton était ministre. »

Quelle scène! quelle tristesse profonde! Voilà la vie intime du conspirateur et du meneur d'hommes! On s'habitue à se les figurer grands, tout d'une pièce, coulés en bronze, parce qu'on ne les voit que dans l'histoire. On ne leur soupçonne pas un cœur; on croit qu'ils n'ont pas aimé, parce que jamais le *Moniteur* et les journaux impitoyables du temps ne vous parlent que de leurs discours, des insultes dont ils se fouettent réciproquement le visage, des accusations qu'ils se prodiguent, et enfin de leur mort sanglante et prématurée; mais on aime à les savoir hommes. On leur pardonne beaucoup quand on sait qu'ils ont beaucoup aimé. On se reconcilie presque avec eux quand on les voit s'attendrir aux pleurs et aux attendrissements de leurs femmes. Et ce contraste, cependant, les rend plus terribles encore.

La tâche de Camille n'était point achevée. Vainqueur, il dut abandonner sa femme encore en pleurs, pour aller, dans la soirée du 10 août, s'emparer de la Commune et y composer un gouvernement provisoire, se mettant ainsi plus intimement que jamais en rapport avec les électeurs qui, dans quelques jours, lui confieront le mandat de député si ardemment désiré par lui

depuis le mois de mai 1789, et l'enverront siéger à la Convention.

Il est une coïncidence étrange et qui nous a vivement frappés, qu'une fois déjà nous avons indiquée en passant ; c'est celle-ci : Deux des hommes qui ont eu le plus d'action , dans cette nuit du 10 août , par leur position , par leur influence en sens contraire , l'un pour le peuple, l'autre pour le roi , l'un Camille Desmoulins, l'autre M. le comte d'Hervilly , étaient du même pays , presque du même âge. M. d'Hervilly , qui commandait le château des Tuileries et qui se montra si grand , si fidèle, si héroïque, avait sa famille à Leschelles , si voisin de Guise patrie de Camille Desmoulins, qui se montra , lui, si hostile , si acharné, si agressif !

Nous avons laissé Camille à la Commune où, entouré des principaux sectionnaires , il remplaçait les anciens magistrats violemment expulsés. C'est là que Danton vint le chercher pour lui apprendre qu'il était temps de profiter de leur succès , que l'Assemblée Nationale venait de le nommer ministre de la justice et que lui , Danton , lui ministre , n'avait point oublié son ami , et venait lui demander s'il voulait être son secrétaire-général , presque un second ministre. Camille accepta.

Le jeune ambitieux touche aux premières dignités de la Nation ; il s'exalte, il rayonne. Il sait les dangers qu'il a courus ; il s'étonne de les avoir traversés. « Mon ami Danton est devenu » ministre de la justice par la grâce du canon ; cette journée » sanglante devait finir, pour nous deux surtout, par être élevés » ou hissés ensemble. Il l'a dit à l'Assemblée Nationale : Si » j'eusse été vaincu , je serais criminel. » Insensé ! qui essaie de se persuader que le succès absout de la faute ! Et l'histoire ?

Alors il raille son père. « Me voilà logé au palais des Maupeou » et des Lamoignon. Malgré toutes vos prophéties que je ne fe- » rais jamais rien , je me vois élevé à ce qui était le dernier éche- » lon de l'élévation d'un homme de notre robe , et , loin d'en » être plus vain, je le suis beaucoup moins qu'il y a dix ans , » parce que je vauds beaucoup moins qu'alors par l'imagination , » la chaleur , le talent et le patriotisme que je ne distingue pas .

» de la sensibilité, de l'humanité et de l'amour de ses sembla-
» bles que les années refroidissent. »

Alors il raille ses compatriotes qui l'ont méconnu dans sa médiocrité, qui vont le haïr parce qu'il est grand. C'est la seconde fois que nous citons ce passage de sa correspondance ; il en vaut la peine. « Le vésicule de vos gens de Guise, si pleins d'envie,
» de haines et de petites passions, va bien se gonfler de fiel au-
» jourd'hui, à la nouvelle de ce qu'ils vont appeler ma fortune. »

Puis, tout-à-coup, il se sent pris de tristesse et il ajoute :
« De ma fortune qui n'a fait que me rendre plus mélancolique,
» plus soucieux, et me faire sentir plus vivement tous les maux
» de mes concitoyens et toutes les misères humaines. »

Ce retour sur lui-même lui rappelle d'anciens et jolis souvenirs. L'homme se dégrise ; l'homme d'état s'oublie un moment. Autrefois ; lors d'une de ses rares apparitions à Guise, il avait rencontré dans sa famille une jolie jeune fille, M^{lle} Flore Godard de Wiège, et, pendant quelques jours, il avait cru l'aimer. Peut-être la jeune fille le dédaigna-t-elle, parce qu'il n'était rien alors, et il veut qu'elle se repente. « J'ai appris que ma cousine
» Flore vient de se marier ; veuillez lui faire mes compliments. » On raconte que, Camille allant au supplice, celle qui fut autrefois Flore Godard et qui alors habitait Paris avec son mari, se trouva sur le passage du sinistre cortège et recueillit un des derniers regards de l'infortuné. Quelles durent être désolées les pensées échangées dans ce muet adieu !

Cette lettre est vraiment une fidèle image de la légèreté et de l'inconstance de Camille, de sa facilité à passer d'une idée à une autre idée que la première n'a point enfantée. Il vient de parler de sa famille. Sans transition, brusquement, il aborde les affaires publiques dans le même alinéa. « Je crois la liberté affermie par
» la révolution du 10 août. Il nous reste à rendre la France heu-
» reuse et florissante autant que libre ; c'est à quoi je vais con-
» sacrer mes veilles. » Immédiatement après ces élans généreux comme en ont par centaines tous les ambitieux, sauf à les oublier bientôt, Camille reparle affaires d'intérêt, pour revenir en-

core à la politique. « Nous sommes entrés ici, comme vous le voyez, par la brèche du château des Tuileries et je ne vois guère que les hulans et les Tyroliens qui puissent nous chasser de la place Vendôme. » Le républicain compte sans les républicains!

Rien n'est sombre, rien n'est triste, rien n'est désolé, comme la lettre envoyée par le père de Camille en réponse à la lettre follement triomphante, étourdiment joyeuse de son fils. Le bon citoyen n'a pas été détroné par le bon père. Le père connaît son fils à fond, sait son inconsistance, son exaltation impuisante, et le citoyen pleure sur les confidences qu'il reçoit du père. « Je serais bien délicieusement affecté, mon fils, de votre position, » répond poste pour poste M. Desmoulins, « si vous ne la deviez pas à une crise que je ne vois pas encore finie et dont je redoute toujours les suites. D'après le cri de tout ce qui m'entoure, les événements du 10 août ont indisposé les provinces et l'armée contre les parisiens et contre le parti dont on vous croit l'un des membres les plus ardents.

» Dans l'agitation où sont toutes les choses autour de nous, je préférerais peut-être vous voir paisible possesseur de mes places et le premier de nos concitoyens dans notre ville natale plutôt qu'à la tête du ministère d'un grand empire déjà bien miné, bien déchiré, bien dégradé, et qui, bien loin d'être régénéré, sera peut-être d'un moment à l'autre ou démembré ou détruit. »

M. Desmoulins n'a point confiance dans l'avenir; il sait que la violence appelle la violence et que le pouvoir ramassé dans le sang n'a jamais pu durer. Il prévoit des retours prochains de fortune, des malheurs aussi grands que la réussite actuelle. Les conseils qu'il adresse à son fils sont ceux de la véritable sagesse. Dans l'amertume de son âme, voici ce qu'il écrit ensuite :

« Quoi qu'il en soit, mon fils, puisque vous voilà en second au gouvernail remis à M. Danton, votre ami, pour la partie de la justice, distinguez-vous-y par les grandes qualités qui sont propres à cette administration; joignez à votre popularité

» connue cet esprit d'intégrité et de modération que vous aurez
» souvent occasion d'y développer ; déponillez-vous de celui de
» parti qui vous y a peut-être élevé, mais qui pourrait ne pas
» vous y maintenir. Avec la droiture que je vous connais et la
» modération que je vous prêche, on va loin, même dans le
» poste le plus scabreux. Faites revénir vos ennemis en vous
» montrant juste avec eux et facile à oublier leurs torts ; faites-
» vous le plus d'amis que vous pourrez parmi les gens de bien
» et consultez toujours le mérite et le talent dans vos choix.

» Jouissez longtemps de votre nouvelle place et ma satisfac-
» tion sera au comble. Votre mère partage tous mes sentiments
» sur ce point et me charge de vous en assurer ; elle vous em-
» brasse ainsi que votre sœur. Recevez nos communes félicita-
» tions et faites-les agréer à notre chère belle-fille avec toutes
» les caresses de la plus franche cordialité. »

Nous ne verrons plus apparaître que deux fois M. Desmoulins, père, d'abord en 1794, au moment du procès de Louis XVI. C'est encore un conseil qu'il donnera au fougueux Camille, conseil hélas ! que celui ci non-seulement n'écouterà pas, mais méprisera et insultera par une motion extravagante digne d'un fou furieux. Ce sera ensuite pour lui prophétiser sa mort.

Cette noble et blanche tête de vieillard conquiert par le contraste une puissance incroyable et magnifique de calme, d'autorité paternelle, de dignité politique qui font rêver à un meilleur sort, à un autre fils. Qui sait où serait arrivé Camille obéissant aux conseils de son père !

C'est en ce moment que le faubourg Saint-Antoine, réuni dans la section des Quinze-Vingts, envoya cette adresse de félicitations dont nous parlions en rendant compte de la caricature où Janot Desmoulins brisait en fuyant sa fameuse Lanterne. Voici cette adresse dont le manuscrit, titre d'une nouvelle aristocratie, la noblesse de l'émeute, est encore aux mains de M. Mauton de Vervins.

« 21 août 1792.

» Extrait des délibérations de la section des 15-20 du 21 août 1792,

» l'an 4 de la liberté, le premier de l'égalité.

» Sur la proposition d'un membre, l'Assemblée a adopté en son entier la proposition suivante.

» La section des Quinze-Vingts, faubourg Saint-Antoine,

» Considérant que pendant la révolution, les écrivains patriotes ont préparé au peuple français le chemin de la liberté et de l'égalité; qu'ils ont toujours donné l'éveil au moindre danger de la patrie; qu'ils ont hardiment annoncé les complots des conspirateurs et les trames infernales qui s'ourdissaient aux Tuileries à l'aide d'un calme trompeur;

» Considérant que leurs écrits ont répandu dans l'empire le feu électrique qui va nous donner une Constitution digne d'un peuple souverain;

» Déclare à toute l'Europe que

» Gorsas, auteur du *Courrier des 83 départements*;

» Carra, auteur des *Annales patriotiques*;

» Prudhomme, auteur des *Révolutions de Paris*;

» Desmoulins, auteur des *Révolutions de France et de Brabant*,

» Ont bien mérité de la patrie.

» L'Assemblée générale vote des remerciements à tous ces écrivains qui ont prêché la liberté et l'égalité.

» Arrête en outre que le présent arrêté sera porté par les commissaires aux quatre auteurs qu'elle vient de désigner.

» Pour copie conforme,

» RENET,

» Secrétaire-greffier. »

VIII.

Camille est puissant. Camille a des flatteurs. Camille a des protégés. L'ex-marquis de Lauraguais lui envoie, de Chauny, « le 18 d'Auguste 1782 », une lettre de chattering. Fouquier-Tinville, le juge de Saint-Quentin, veut à toute force être le parent des Desmoulins et sollicite la protection de Camille. On frissonne rien qu'en songeant que l'infâme qui, en ce moment, se pare d'une parenté problématique, ou tout au moins fort lointaine, demandera et obtiendra la mise hors des débats de celui qui le fera nommer, par les voix dont il dispose dans son faubourg Antoine, au poste redoutable d'accusateur public au tribunal criminel. Voici cette lettre qu'il est bon de poser, dès ce moment, comme opposition et contraste aux réquisitoires d'avril 1794.

« 20 août 1792.

» Jusqu'à la journée à jamais mémorable du 10 de ce mois,
» mon cher parent, la qualité de patriote a été non-seule-
» ment un titre d'exclusion à toute place, mais même un motif
» de persécution : vous en fournissez vous-même l'exemple. Le
» temps est enfin arrivé, il faut l'espérer aussi, où le patriotisme

» vrai doit triompher et l'emporter sur l'aristocratie ; c'est
» même un crime d'en douter d'après les ministres patriotes que
» l'Assemblée Nationale vient de nous donner. Je les connais
» tous par leur réputation , mais je n'ai pas le bonheur d'en être
» connu. Vous seul pouvez m'être utile soit par votre place, soit
» par vos connaissances et vos relations particulières auprès
» d'eux. Mon patriotisme vous est connu ainsi que ma capacité
» surtout pour les matières contentieuses. Je me flatte que vous
» voudrez bien intercéder pour moi auprès du ministre de la jus-
» tice pour me procurer une place soit dans ses bureaux , soit
» partout ailleurs. Vous savez que je suis père d'une nombreuse
» famille et peu fortuné. Mon fils aîné , âgé de 16 ans, qui a volé
» aux frontières, m'a coûté et me coûte beaucoup. Je compte
» sur votre ancienne amitié et votre zèle à obliger. Je rappelle à
» votre souvenir Devieville notre parent commun , dont la posi-
» tion est plus fâcheuse que je ne puis vous l'exprimer.

» Je suis très parfaitement, mon cher parent , votre très hum-
» ble et très obéissant serviteur.

» FOUQUIER , homme de loi ,
» *Rue St-Honoré , n° 356, vis-à-vis l'Assomption.* »

Voyons combien d'échelons Camille montera ou descendra, peu importe, pour tomber aux mains de son parent et protégé, le bourreau.

Le moment des élections qui allaient donner à la Convention l'héritage de la médiocre Assemblée qu'on nomme Législative, approchait à grands pas. Camille souhaitait ardemment, on le sait, l'honneur de la représentation nationale qu'inconnu il avait osé rêver à Laon en 1789. Il avait préparé son succès par plusieurs brochures de circonstances qu'il avait lancées dans le public vers la fin du mois d'août et qui toutes avaient trait à la République naissante et à la punition à infliger au *dernier* des rois de France. Il écrivait à son père que ces récents écrits allaient probablement le déloger de la Chancellerie en le faisant passer à la Convention nationale. Il poussait même la certitude

de son succès jusqu'à affirmer que plusieurs départements se disputeraient l'honneur de le porter à la représentation, et annonçait à l'avance qu'à l'exemple de Danton il quitterait volontiers ses fonctions publiques constitutionnellement incompatibles avec le mandat de député.

Mais sa nomination n'aura lieu que le 8 du prochain mois de septembre. Entre la fin d'août et le grand jour de l'élection, il va se passer un immense et lugubre événement : les massacres des prisons. L'histoire accuse Camille, sinon d'y avoir pris une part importante, au moins d'avoir été à l'avance averti et de n'avoir rien empêché ou de n'avoir rien tenté d'empêcher. Arrêtons-nous sur cette date fatale.

Les Prussiens ont envahi la Champagne. Longwy, Verdun, leur ont été livrés. L'alarme est dans Paris. Dumouriez n'a que peu de soldats à opposer à l'invasion, et on ne sait pas encore qu'il est l'homme de la situation ; on doute ; ou plutôt l'on est convaincu qu'il sera battu. A l'Assemblée Législative, il a été question de quitter Paris et de se retirer à Saumur derrière la Loire. Danton apparaît à la tribune, classe la nation en deux fractions hostiles, les républicains et les royalistes, et s'écrie de sa voix pleine de menaces : « *Il faut... il faut faire peur aux royalistes !* » Les prisons étaient gorgées de royalistes, de suspects, et Danton avait conçu le projet de les massacrer. Il voulait que le peuple brûlât ses vaisseaux et ne pût plus reculer.

Ce mot terrible souleva l'horreur, la crainte surtout. On le commenta dans les familles nombreuses qui comptaient dans les prisons quelques-uns de leurs membres. Le bruit d'une exécution en masse se répandit bientôt. On disait que Danton avait dressé des listes de proscription et marqué à l'encre rouge les noms de ceux dont les têtes devaient tomber.

Avec qui Danton délibéra-t-il sur son sauvage projet ? à qui le confia-t-il ? avec qui dut-il en débattre les hideux détails, si ce n'est avec son secrétaire, son ami, son *alter ego*, son confident intime ? Est-ce douteux ? Y a-t-il place ici à la négative ? Et quelle fut l'attitude du secrétaire-général du ministère de la

justice? Camille, qu'un soupir de sa femme eût touché jusqu'au fond de l'âme, qui se serait attendri sur une infortune privée, était-il bien l'homme qui devait résister de toutes ses forces à un massacre politique, qui eût osé déclarer infâme une extermination générale? ou bien ne devait-il pas croire et déclarer légitime la grande mesure que préparait son ami? Vingt passages de ses précédents écrits nous portent à penser que Camille ne croyait pas à la possibilité de la pitié en politique, et qu'appelé au conseil, ou consulté par Danton, il dut proclamer la nécessité de faire un exemple terrible. Ses biographes qui, tous ou presque tous, ont pour lui poussé l'éloge jusqu'à l'hyperbole, n'ont jamais osé se poser et résoudre ces difficiles questions et glissèrent rapidement sur cette époque de sa vie.

Admettons un instant que Camille Desmoulins n'ait pas été, ce qui nous semble impossible, consulté par Danton, ignorait-il, comme des écrivains le prétendent, le massacre qui se préparait? Ici nous pouvons affirmer, et nous répondrons avec toute sécurité de conscience qu'il savait tout.

Il est évident que le ministère de la justice fut envahi par les amis, par les parents des prisonniers; que beaucoup purent pénétrer jusqu'à Danton; qu'à un certain nombre le ministre accorda des cartes de délivrance. Il est prouvé que que trois cents vingt de ces cartes ainsi données servirent à sauver quelques victimes.

Il est aussi prouvé que Camille se fit remettre au moins un de ces saufs-conduits qu'il destinait au bon abbé Bérardier, ce prêtre sous lequel il avait été étudié à Louis-le-Grand, qui l'avait marié, avec lequel il avait continué d'excellentes relations. Une main inconnue remit dans la prison la carte de salut à Bérardier: elle venait de son ancien élève à qui cette bonne action doit être comptée.

Si l'on en croit MM. Buchez et Roux, dans leur *Histoire parlementaire de la Révolution française*, ce ne serait pas un sauf-conduit seulement que Desmoulins aurait obtenu de Danton et distribué. Ces historiens avancent qu'on attribuait généralement

à Camille l'honneur d'avoir usé de sa position au ministère pour arracher plusieurs détenus aux massacreurs de septembre ; et parmi eux ils citent un prêtre qui ne peut être que l'abbé Bérardier.

Plus tard, Camille Desmoulins, fort de ne point paraître en nom et de sa position secondaire, oubliera que, s'il ne peut être convaincu d'avoir approuvé la sanglante journée du 3 septembre, au moins il y a participé par son silence, par la place qu'il a conservée près de Danton qu'il devait au moins blâmer par une rupture ; Camille Desmoulins écrasera Brissot sous l'accusation d'avoir poussé le peuple à l'exaspération et d'avoir eu connaissance du massacre prémédité. Dans une note de son *Histoire des Girondins*, il raconte qu'un nommé Mirande, ennemi intime de Brissot et détenu à l'Abbaye, avait échappé à la tuerie, et il ajoute : « N'est-ce pas un fait que Brissot, ce Jérémie du 2 septembre, » dit le 3, au conseil exécutif des ministres, en présence de Danton : *Ils ont oublié Mirande ?* Ce char grin de Brissot de voir Mirande sauvé prouve bien que ce Tartufe d'humanité a l'âme de Tibère, des Médicis et de Charles IX, et que le cadavre de son ennemi sentait bon pour lui. » A qui tous ces durs reproches peuvent-ils mieux s'appliquer qu'à Desmoulins, à Danton, à tous ceux qui ont réalisé les constantes pensées de l'infâme Marat ?

Résolve maintenant qui l'osera ce problème : Camille doit-il être compté au nombre des auteurs anonymes des fatales journées de septembre ? Pour nous, sa complicité morale est plus qu'évidente, ainsi que celle de Danton. Danton convaincu condamne Camille Desmoulins.

On avait à peine eu le temps de faire disparaître les traces de la boucherie des prisons, que les électeurs furent convoqués pour nommer leurs représentants à la Convention.

Par le régime de liberté illimitée qui régnait à cette époque, on peut facilement se faire une idée de la violence qui présida à la discussion des candidats et de leurs titres. Camille, qui si souvent avait malmené les malheureux qui tombaient sous sa

plume, ne fut pas mieux traité à son tour. On lui appliqua dans toute sa rigueur la peine du talion. Un fait digne de remarque, c'est que Marat, qui venait de reparaître après un exil d'une année, ménagea notre candidat, comme il le ménagera toujours par la suite, lui qui n'épargnait personne. Il est difficile de s'expliquer convenablement ces bonnes dispositions. C'est presque un assaut de politesse entre eux. Ainsi, parmi ses paradoxes les plus hardis, et celui-là est hardi jusqu'à l'effronterie, Camille Desmoulins a osé écrire que Marat était un homme à grand caractère. Est-ce une conviction ? est-ce du cynisme ? est-ce un jeu d'esprit seulement ? Peut-être, tous les trois à la fois. Suivant ce que nous apprend Gorsas, Camille, pour peindre la honteuse disparition de Marat qu'on pouvait croire mort à son obstiné silence, n'imagina rien de mieux que de le représenter sortant un bras de terre. C'était spirituel, mais non méchant.

Enfin, le grand jour arriva. Ce ne fut pas sans peine que Desmoulins fut nommé député. Robespierre et Danton avaient réussi de prime-abord. A la première épreuve, Camille, au contraire, échoua. L'élection fut remise à un autre jour. Une sérieuse opposition lui fut faite. On lui reprocha ses relations et ses dîners, — toujours la gourmandise le gêne et lui nuit, — avec le garde-du-corps Suleau, tué tout-à-l'heure à la défense des Tuileries. Il fallut que Danton vînt aider son ami de son éloquence nerveuse et aimée du peuple.

Le 8 septembre, Camille ne réussit point encore au premier tour de scrutin. La lutte était entre lui et Kersaint. Au réappel, on constata la présence de 677 votants ; la majorité absolue était de 339 voix, et il en obtint 465. Il fut donc proclamé député du département de Paris.

Nous croyons que, malgré l'assurance avec laquelle il annonce à son père que plusieurs départements doivent le porter, il n'obtint pas une double nomination. Rien ne le donne à penser du moins.

Obligé par la Constitution d'opter entre ses fonctions et le

mandat de représentant, Camille quitta le ministère de la justice en même temps que Danton.

Si Camille fut en butte, avant l'élection, à la satire de ses confrères en journalisme, on ne l'épargna guères quand il fut nommé. Son ancien ami et collaborateur Prudhomme, qui avait alors créé un nouveau journal sous le titre des *Révolutions de Paris* lui adresse, dans son numéro 164, ce compliment de difficile digestion : « Quant à Desmoulins, » s'écrie Prudhomme en ricanant, « il a dû être bien surpris de s'entendre appeler à » la représentation. Il se rend trop de justice sans doute pour » prendre ce compliment au mot. Desmoulins législateur !... La » patrie lui donne de l'emploi parmi les enfants perdus de la » révolution et l'ajourne. » Nous n'avons pas le mot de cette rupture. Peut-être Prudhomme, moins heureux que son ami, lui porte-t-il envie. Peut-être Prudhomme garde-t-il rancune à Camille qui, non-seulement lui a retiré sa collaboration, mais s'est associé à Merlin, de Thionville, pour la réapparition prochaine des anciennes *Révolutions de France et de Brabant*, avec ce sous-titre : *et des royaumes qui arborent la cocarde nationale dans les fastes de la liberté* et cette épigraphe : « *Victima haud* » *ulla amplior potest magisque opima mactari Jovi quàm rex.* » (*Senec. Trag.*) » Il n'y a pas de victime plus grande et qui plaise mieux à Jupiter qu'un roi à sacrifier, a osé écrire Desmoulins en tête de son journal, maintenant qu'il siège à la Montagne. Voilà le but de toutes ses pensées ! Voilà la conclusion fatale de tous ses efforts ! La mort de Louis XVI, voilà l'œuvre dont il a entrepris la réussite, au nom de la jeune république pour laquelle il vota le 21 septembre.

Dans les quelques derniers jours qui précédèrent la première séance de la Convention, on voit arriver des départements à Paris des hommes jeunes, hardis, enthousiastes, ardents, souvent violents, presque toujours convaincus. Saint-Just est le type parfait et complet de cette jeune génération qui va renforcer l'ancienne Montagne, lui infuser un sang nouveau, bouillant. C'est autour de Robespierre, leur chef, leur idole, qu'ils cou-

rent se grouper. C'est auprès de lui qu'ils vont trouver Camille Desmoulins aussi ardent qu'eux tous, aussi convaincu qu'eux peut-être, mais plus spirituel, plus littéraire, plus artiste, par conséquent plus facile aux inspirations diverses, au mouvement, aux retours sur lui-même : c'est ce qui explique comment ils poursuivront leur route au risque de tomber dans l'abîme que devant eux elle cache à son extrémité, et comment Camille essaiera de rétrograder et sera dévoré par le gouffre qui s'est ouvert derrière lui, étrange destinée qui confondra dans un sort commun tous les enfants de la révolution, les *enragés*, les *modérés*, les *rétrogrades*, et qui fut la juste punition de leur crime commun, comme la mort fut aussi la punition de ceux qui ne trempèrent jamais dans les excès d'alors, mais ne surent pas ou ne voulurent pas s'y opposer dès le début.

Les écrivains du temps, ceux qui pénétrèrent dans l'intérieur de Robespierre, nous donnent une idée très simple, mais saisissante, des réunions où se rencontraient les jeunes montagnards, Saint-Just, Camille, le peintre David, tous ces représentants qui vont effrayer la France et le monde par leur courage, leur fermeté poussée jusqu'à la cruauté, la barbarie la plus sauvage, la plus inconnue. On causait toujours, disent les écrivains enthousiastes de Robespierre, de choses sérieuses, de littérature, d'arts, des événements qui se succédaient si rapidement, de l'avenir. Saint-Just dogmatisait, Camille égayait par ses saillies et son impétuosité. C'était lui qui soulevait les questions nouvelles, les illuminait de ses idées rapides comme des éclairs qui brillent et qui brûlent. C'était lui qui poussait toujours aux exagérations. Pendant quelques mois, il fut l'homme le plus brillant de ces réunions où du reste il se créa bientôt des ennemis à l'aide des sarcasmes qu'il ne pouvait retenir, des malices qu'il ne pouvait s'empêcher de faire, enfant terrible au milieu de ces hommes gourmés, qui ne songeaient guères à rire et dont l'orgueil se soulevait à la pensée qu'on pût s'amuser d'eux, d'eux qui disposaient de tant et de si graves intérêts.

Cette fécondité d'idées que Camille déploya d'abord dans ses

journaux et plus tard dans la conversation, mais qu'il ne porta jamais à la tribune, singulier contraste, nous est attestée par le ministre Garat dans ses mémoires. Garat, qui avait vécu dans l'intimité de Danton et de Desmoulins, nous apprend que Danton, si célèbre par ses discours, n'écrivit jamais un discours et ne les composait pas; c'était Camille qui écrivait pour lui. Dans la conversation, Danton se taisait et écoutait, toujours avec intérêt lorsqu'on parlait peu, avec étonnement quand on parlait beaucoup. Voici les expressions de Garat : « Il *faisait* » parler Camille Desmoulins et *laissait* parler Fabre d'Églantine. »

Avec ce luxe d'idées, cette fougue d'intelligence spontanée et de conception qu'on ne peut mettre en doute, car les écrits de Camille Desmoulins en portent partout l'éclatant stygmate, il est étonnant, bizarre, de ne le voir devenir qu'un représentant inutile, obscur, presque muet, on peut même sans crainte écrire muet; car à la Convention, il ne se fera remarquer que par des interruptions, des lambeaux de phrases, des rappels à l'ordre, jamais par un discours qui ait de la suite, de l'ampleur, une lueur de talent. Le bégaiement léger dont il était atteint et dont souffrait son amour-propre n'est pas la véritable cause du mutisme auquel il se condamna. Homme d'entraînement, il eût pu cependant et eût dû se faire remarquer parmi tous ces hommes d'entraînement, surtout quand l'entraînement et la violence de l'idée et du langage trouvaient si souvent l'occasion de se montrer; ils étaient à l'ordre du jour. Nous comprenons que, superficiel et trop léger, il n'ait pas envahi le domaine des affaires trop sérieuses pour lui, de la réalité, de la discussion profonde; mais que fit-il de sa passion, de sa colère, de sa haine ?

Dans une de ses lettres, Desmoulins donne à ce silence un motif qui ne nous paraît pas entièrement satisfaisant. Voici ce qu'il écrit à son père qui sans doute s'étonnait de ne le voir jamais aborder la discussion publique : « Il y a tant de gens à la » Convention pour qui c'est une volupté de se trouver à la tribune et d'y enfiler des paroles, que je me fais un plaisir de leur

« donner ce régal ; voilà pourquoi vous n'entendez pas parler de moi dans les journaux , et je me suis fais député consultant. » Mais n'allez pas me croire dans les jardins d'Armide , etc. » Et il parle d'une de ses brochures.

Un jour, c'était pendant la discussion de la loi sur les émigrés. Camille eut une bonne inspiration de raison , de logique et d'humanité. Buzot, le Girondin , voulait que dans la loi on inscrivît la peine du bannissement perpétuel contre ceux qui désertaient leur pays en danger , et celle de mort contre l'émigré condamné qui oserait remettre le pied sur le territoire de la liberté. Camille trouva que cette disposition était tyrannique , exorbitante , terrible ; il assimila ce décret à l'édit de Louis XIV contre les protestants. C'est dans le journal de Gorsas que nous avons puisé ce renseignement que nous ne trouvons point au *Moniteur*. Ce qu'il y a de singulier , c'est que le Montagnard Danton fut d'accord avec le Girondin Buzot et que Camille , cette fois , se sépara de son ami. Sa haine contre les Girondins était-elle plus puissante que ses relations d'amitié et de discipline ?

Pour donner une idée de la tenue de Camille aux séances de la Convention , nous prenons le compte-rendu des premiers débats dans le *Moniteur*. La lutte est déjà engagée entre la Gironde et la Montagne. Pendant une discussion pleine de tumulte et de tapage, Desmoulins insulte Brissot. Grangeneuve , un des Girondins , se plaint amèrement de ce manque de convenances. Camille nie l'interruption. Chabot l'affirme. Grangeneuve se précipite à la tribune et s'apprête à punir l'insolent. Ses amis l'arrêtent. « Qu'allais-je faire ? » s'écrie dédaigneusement Grangeneuve. « J'allais porter la peine de Desmoulins ! » Ce n'est là qu'un exemple ; peut-être rencontrerons-nous plus d'une fois l'occasion d'en citer d'autres encore.

Nous n'avons donc point pour l'instant à nous occuper de Camille député. Bientôt nous le retrouverons au procès du Roi. Occupons-nous de Camille journaliste. Nous avons dit qu'il avait fait reparaître son ancien journal ; nous disions aussi qu'il avait été ménagé par Marat qui n'épargnait personne , et nous don-

nions à ce phénomène pour raison la déférence étrange que Desmoulins montra souvent dans ses écrits pour le hideux et lâche libelliste dont Charlotte Corday devait débarrasser la société et l'humanité. Voilà une preuve de cette bienveillance que nous ne pouvons comprendre et que personne ne saurait approuver.

Les partis se stigmatisaient mutuellement du nom de leurs chefs. Dès les premiers jours de la Convention, on ne se contenta plus des sobriquets de Montagnards et de Girondins. A ceux-ci on appliqua comme une flétrissure le mot de Brissotins. Aux premiers on répondit par l'appellation de Maratistes et plus tard par l'épithète de Robespierriistes. Dans son numéro 12 des nouvelles *Révolutions de France et de Brabant*, Camille repousse pour lui et les siens l'épithète de Maratiste, non pas comme une honte, mais comme une inexactitude seulement.

« On n'a rien trouvé de mieux, » dit-il, « que d'appeler Maratistes tous ceux dont le patriotisme est rectiligne, » et il affirme que Marat « fait bande à part, aussi isolé dans la Convention que lorsqu'il était sur une fesse dans sa cave, et fidèle à sa » devise :

« L'aigle va toujours seul et le dindon fait troupe. »

« On m'a appelé Maratiste ! » continue Camille. « Il est vrai » que Marat m'appelle quelquefois son fils, son cher fils ; car » Marat, au fond, est un bon homme et d'une meilleure pâte » que beaucoup de ces surnois hypocrites de modération que » je vois dans l'Assemblée et qui feraient pendre de fort grand » cœur ceux qui ont fait, à la barbe du corps législatif et malgré » lui, la révolution du 10 août ; mais bien que Marat m'appelle » son fils, cette parenté n'empêche pas que je ne me tienne par- » fois à une distance de l'honorable père respectueuse et de bien » plus de quatre degrés où on sait que la parenté cesse. Et si » par Maratisme on entend l'exaltation, je défie M. Couthon de » me ranger dans ce parti ; car, dans les sept à huit volumes ré- » volutionnaires in-8° que j'ai écrits, il ne trouvera pas une » seule ligne où il puisse se récrier contre l'exaltation et l'exa-

» génération des principes. Or, si Camille Desmoulins n'est pas
» Maratiste, qui est-ce qui dans la Convention le sera? Il est
» donc démontré par A plus B que le parti Marat, lequel parti
» Marat compose à lui tout seul, est un ridicule épouvantail
» dressé par les intrigants au milieu de la Convention, et qui ne
» peut effrayer qu'un peuple de pierrots, ou des oisillons stu-
» pides. »

Arrivons au procès du Roi où Camille Desmoulins va jouer un rôle déplorable, exagéré, bien qu'il vienne de repousser énergiquement le reproche d'exaltation.

Le 7 novembre, la Convention fut saisie par son comité de législation de ces questions : Louis est-il jugeable? Par qui doit-il être jugé? La discussion fut vive, oragense, plusieurs fois ajournée, puis reprise. Enfin la mise en accusation fut votée par la majorité, à laquelle se joignit Camille; est-il besoin de le dire? Son épigraphe, tirée de Sénèque, ne répond-elle pas de son vote? Le conventionnel, qui avait déjà vingt fois exprimé sa pensée, sa volonté, dans ses écrits, qui savait à l'avance l'arrêt qu'il prononcerait, n'hésita point un instant à se constituer accusateur et juge.

Le jour même où le Roi devait être amené à la barre pour être interrogé, Desmoulins reçut de Guise une lettre datée du 10 décembre. Elle était de son père; son père qui, nommé juge et président du tribunal de Vervins, avait témoigné à son fils tant de déférence qu'il avait ajourné son acceptation jusqu'au moment où il en aurait conféré avec lui; son père qui lisait son journal, qui y trouvait à chaque page la désolante conviction que son fils allait devenir régicide. Cette lettre est un admirable monument de courage, de saine raison, de vérité, d'éloquence et de douleur. La voici tout entière :

« Je serais inconsolable, mon fils, de trouver votre nom dans
» la liste de ceux qui voteront pour la mort de Louis XVI. Je ne
» présage dans ce jugement aucun bien pour la patrie; et j'en
» prévois au contraire des suites funestes et pour cette patrie et
» pour tous ceux qui auront voulu la mort du prince. Si la révo-

» lution est faite comme je le présume , le sang de Louis XVI est
» inutile à sa consommation ; le verser, c'est avoir l'air de crain-
» dre qu'elle ne soit pas faite, ou c'est battre un ennemi à terre
» et désarmé, et renoncer à la générosité et à la dignité qui
» doivent caractériser le vrai républicain , le Français libre.

» Vous avez un moyen juste et vrai, mon fils , de vous épar-
» gner cette tâche qui serait une perplexité pour moi : c'est de
» vous récuser vous-même , parce que vous êtes effectivement
» récusable , non seulement aux yeux de Louis XVI, mais aux
» yeux de quiconque a les premiers principes de la justice. Vous
» avez dit votre avis comme journaliste avant le jugement. En-
» traîné soit par votre propre opinion , soit par une prévention
» étrangère , vous avez dénoncé Louis XVI dans un grand nom-
» bre de vos écrits qui n'ont peut-être eu que trop d'influence ,
» et vous l'avez traité en ennemi. Par cette double raison soit
» d'avoir été son dénonciateur , soit d'avoir par anticipation
» proclamé votre avis, relativement à Louis XVI, vous ne pou-
» vez demeurer un de ses juges , sans blesser l'impartialité , qui
» doit neutraliser quiconque est appelé à juger un autre homme
» capitalement. En vous récusant , vous conservez cette réputa-
» tion d'intégrité , de délicatesse et d'élévation , qui sied si bien
» à l'auteur d'une révolution , à celui qui le premier a vu la pos-
» sibilité d'ériger la France en république et qui a peut-être le
» plus contribué à réaliser ce système restaurateur de la liberté.
» Vos preuves sont faites. Vous avez assez mérité de la patrie et
» par son érection en république , et par l'abolition de la royauté.
» La mort de Louis XVI ne peut rien ajouter à votre triomphe ,
» et peut même le flétrir dans l'opinion versatile de la multitude.

» La précipitation avec laquelle on se propose de juger Louis
» XVI, d'après le décret du 7 de ce mois, qui m'est parvenu hier
» par vos feuilles , me fait frémir sur son sort et sur les crises
» qu'il doit éprouver cette semaine, et arrache l'avis que je crois
» devoir vous donner , à la seule sensibilité de mon cœur , à
» votre meilleur ami.

» Votre exemple , que j'en crois un de sagesse , peut en en-

» traîner d'autres et des plus effervescents à le suivre et sauver
» la Convention du reproche d'un jugement extrême et impoli-
» tique.

» DESMOULINS. »

Voilà comment Desmoulins répondit aux sages conseils de son père. Des commissaires avaient été chargés de présenter au Roi les pièces trouvées dans la fameuse armoire de fer. De ces pièces, Louis en avait reconnu une partie, mais déclarait ne pas reconnaître les autres. Après un déni d'écriture, la justice procède toujours à une vérification. Thuriot demandait qu'on appliquât la loi commune à ce procès. Les Jacobins s'opposaient à l'expertise. « Si l'on adopte la vérification par experts, » dit Camille à la tribune, « le procès de Louis sera interminable. Tronchet, » qui connaît encore mieux que moi les formes judiciaires, vous » dira qu'un Sébastien, qui était à Venise, a si bien imité l'écriture de Sébastien, roi de Portugal, que jamais les banquiers, » le sénat, ni aucun expert ne purent prouver le faux. Il vous » citera une prétendue Henriette de Bourbon, qui imita si bien » l'écriture de la véritable Henriette de Bourbon, qu'elle passa » elle-même pour la reine de France. Il vous citera le fameux » Priscus qui contrefit si bien toutes les écritures, que Justinien » fit rendre une loi portant que la preuve des vérifications par » experts ne serait plus admise qu'en matière civile. Et d'ailleurs » toutes les preuves qui déposent contre Louis ne sont-elles pas » dans la journée du 10 août ? J'appuie donc la question préalable sur la proposition de Chabot. » La vérification par experts fut rejetée.

Dans la même séance, Quinette présenta un projet de loi qui réglait le mode du jugement du Roi. Parmi ceux qui voulurent s'incrimer contre ce projet qui fut écarté, l'on remarque Camille Desmoulins.

Bien des orages troublèrent cette longue discussion préparatoire. Au nombre des plus exaltés, des tapageurs, de ceux qui poussent des cris, jettent des menaces aux résistants, on le

trouve constamment. Il n'y a pas de victime plus agréable aux Dieux qu'un Roi, semble-t-il toujours dire.

Le 7 janvier 1793, la discussion générale continuait encore, ramenant incessamment les mêmes arguments, les mêmes paradoxes, les mêmes attaques, lorsque le représentant Kersaint proposa de la clore, ce qui fut adopté. Camille Desmoulins s'était fait inscrire au nombre des orateurs qui devaient parler contre l'appel au peuple. La clôture de la discussion générale l'empêcha de prononcer le discours qu'il avait préparé et qui se terminait par ces conclusions odieuses :

« Voici mon projet de décret : La Convention nationale déclare
» que Louis a mérité la mort. Décrète qu'à cet effet il sera
» dressé un échafaud dans la place du Carrusel où Louis sera
» conduit ayant un écriteau avec ces mots devant : PARJURE ET
» TRAITRE ENVERS LA NATION, et derrière : ROI, afin de montrer
» à tous les peuples que l'avilissement des nations ne saurait
» prescrire contre elles le crime de la royauté par un laps de
» temps, même de quinze ans. Décrète, en outre, que le caveau
» des rois à Saint-Denis sera désormais la sépulture des bri-
» gands, des assassins et des traîtres. Charge le ministre de la
» justice et le commandant de la garde nationale de lui rendre
» compte, dans les vingt-quatre heures, de l'exécution du
» présent décret. »

A ces abominables phrases que MM. Buchez et Roux ont empruntées aux lettres de Robespierre à ses commettants, deuxième trimestre, deuxième numéro, page 90, opposons comme contraste la seconde lettre que M. Desmoulins écrivit à Camille, le 10 janvier 1793. Sur le fond sanglant du canevas préparé par son fils, la lettre de M. Desmoulins ressortira dans toute sa pureté, sa splendeur :

« Mon fils, vous pouvez encore vous immortaliser, mais vous
» n'avez plus qu'un moment : c'est l'avis d'un père qui vous
» aime. Voici à peu près ce qu'en votre place je dirais : Je
» suis républicain et par le cœur et par les actions, j'ai fait mes
» preuves. J'ai été un des premiers et des plus ardents dénon-

» ciateurs ou accusateurs de Louis XVI, par cela même je me
» réfuse. Je le dois à l'austérité de mes principes; je le dois à
» la dignité de la Convention; je le dois à la gloire de la nation;
» je le dois à la justice de mes contemporains et de la posté-
» riété; en un mot, je le dois à la République, à Louis XVI, à moi-
» même.

» Entre nous deux ceci, afin que tout le mérite en reste à
» vous seul; je ne souhaite que d'avoir à en faire bientôt le
» commentaire à votre avantage et pour votre tranquillité et la
» mienne, car je suis votre meilleur ami.

» DESMOULINS. »

Pendant ces longs débats, plusieurs brochures violentes et signées de Desmoulins, parurent; elles avaient trait, nous l'avons dit, à la grande affaire du jugement du roi. Nous ne les connaissons pas et n'avons jamais pu nous les procurer.

Le 15 janvier enfin, la Convention décréta l'appel nominal sur les trois questions posées après trois discussions générales : Louis est-il coupable? — Le jugement sera-t-il soumis à la ratification du peuple réuni en assemblées primaires? — Quelle sera la peine?

Avec la presque unanimité de l'Assemblée, Camille se prononça pour la culpabilité.

Toujours outré comme la passion, ne sachant pas être digne, Desmoulins sut exciter un orage parmi tous les orages qui surgirent lors de l'appel nominal sur la question de la ratification du peuple. Plusieurs représentants avaient voté pour la ratification. Desmoulins voulut motiver son opinion pour la négative. Appelé à voter, il monta à la tribune et dit : « Comme le Roi de Pologne a été acheté par la Russie, il n'est pas étonnant que beaucoup d'entre nous, qui ne sont pas encore Rois, se soient vendus. » On conçoit l'indignation des deux cent quatre-vingts députés qui venaient de voter pour l'appel au peuple. Les tribunes applaudirent. Dans la salle, un grand tumulte s'éleva. « Il faut respecter les opinions même absurdes, » s'é-

cria un Montagnard qui voulait paraître rester honnête ; « sans » cela il n'y aurait point de liberté. » — « Je demande que Camille soit censuré, » dit Bréard. — « Il est au-dessus de la » censure, » ajouta avec mépris le girondin Gensonné. — « Je » demande la parole pour motiver ma motion, » reprit Bréard. « Je respecte les opinions de mes collègues. Je crois qu'on ne » peut les empêcher de les motiver ; mais je ne crois pas que » jamais ils puissent les motiver en insultant la Convention. » Camille l'a fait. » Sur son banc, Camille gesticulait ; ses amis murmuraient. « J'entends Camille dire qu'il n'a fait que répon- » dre à Louvet, » continua Bréard ; « je suis fâché qu'on n'ait » pas demandé contre Louvet ce que je demande contre Ca- » mille. » L'Assemblée prononça la censure ; après quoi Desmoulins put voter en ces termes visant au laconisme : « Je dis : » NON. »

Ce fut dans la soirée du 17, que fut résolue la troisième question, la plus importante de toutes, celle dont la solution était le plus ardemment souhaitée par les Jacobins, les exagérés. Autour de l'Assemblée, la foule se pressait agitée, houleuse, grondante. Elle applaudissait à ses amis qui allaient lui envoyer une victime de choix, une victime digne de Jupiter ; elle menaçait les courageux représentants que la peur n'avait point jetés à ses pieds et qui votaient dans toute la plénitude de leur conscience. Au-dedans, les meneurs des clubs et les hideuses femmes des jours d'émeute criaient du haut des tribunes à chaque membre qui allait voter : Sa mort ou la tienne ! Quand Camille apparut, il y eut pour lui des murmures d'encouragement. On présentait d'avance sa conduite. Comme au 15 janvier, Desmoulins voulut motiver son vote, et il le fit en ces termes cruellement impitoyables : « Manuel, dans son opinion du mois de novem- » bre, a dit : Un roi mort, ce n'est pas un homme de moins. Je » vote pour la mort, trop tard peut-être pour l'honneur de la » Convention Nationale. » Cette phrase révoltante eut à la fois son châtiment dans les applaudissements des tribunes et les murmures de l'Assemblée. Plusieurs membres demandèrent que

Desmoulins fût rappelé à l'ordre ; mais il ne fut pas donné suite à cette motion.

Il ne se montra pas moins exagéré pendant la discussion soulevée par la demande du Roi afin d'ajournement de l'exécution. On le voyait aller de l'un à l'autre, menacer ceux qui paraissaient décidés à voter en faveur du sursis , exhorter les indécis , pousser à l'exaltation par son exaltation. Camille vota avec les trois cent quatre-vingt-six voix qui décidèrent contre trois cent-dix qu'il ne serait pas sursis à l'exécution de Louis XVI , et le lendemain , sur la place de la Concorde , la tête de l'infortuné Roi roulait à la même place où tombera , un an plus tard , la tête d'un de ses bourreaux.

IX.

Pendant le mois de février, on chantait à Paris, parmi les anciens Feuillants, les modérés d'autrefois, les Girondins d'alors, un Noël où figuraient les chefs de la Montagne, les principaux Cordeliers, les héros des sans-culottes, des couplets malins, très-spirituels, facilement rimés, et destinés « à verser le ridicule sur les faux patriotes; » ils ne servirent pas peu à envenimer la haine qui allait si profondément séparer la Gironde et la Montagne. Voici quelques mots d'explication sur le sujet de ces vers généralement attribués à quelque poète girondin :

Les rois, qui ne trouvent plus de sécurité pour eux sur la terre, demandent un asile au ciel. Des Montagnards les y poursuivent pour « gagner leurs culottes. » Ils se présentent à la porte du Paradis; mais Jésus-Christ, le sans-culotte, comme Camille le nommera plus tard, ne veut pas leur accorder l'entrée. Toute l'Assemblée Céleste en a peur. De loin, saint Joseph en fait à la Trinité le dénombrement à la façon d'Homère. Chabot, Danton, Legendre, Billaud-Varennes, Robespierre, Marat, Camille Desmoulins, reçoivent leur coup de fouet des mains de la satire. Nous n'empruntons à ce Noël que le couplet où, entre une stance consacrée à Robespierre, et une autre où Marat se pavane, Ca-

mille Desmoulins est quelque peu raillé par saint Joseph pour une infortune conjugale qui leur serait commune à tous deux, continuation des plates invectives personnelles qui ont commencé le lendemain du mariage de Camille et de Lucile.

Après le couplet de Robespierre et immédiatement avant celui de Marat, viennent les vers à l'adresse de notre héros. Les voici ; ce sont ceux de la quatrième stance :

- « Tout près de Robespierre,
- » Joseph vit Desmoulin.
- » Ah ! bonjour , cher confrère ,
- » Lui dit le Saint malin.
- » Ah ! bonjour, cher patron , lui répondit Camille.
- » On rit... Mais ô soudaine horreur !
- » Qui pourrait peindre la terreur
- » De la sainte famille?
- » Marat entre !... etc. »

Voilà donc le prélude de cette lutte de géants, lutte où Desmoulins va jouer un rôle si important, lutte où l'intelligence et le nombre succomberont devant l'audace, ce puissant moyen aimé de Danton. D'accord pour assassiner la royauté, les partis vont se diviser pour savoir à qui restera le pouvoir que tour à tour ils posséderont , qu'ils perdront tour à tour au nom de la liberté qui dégénèrera en licence et nécessitera l'intervention du despotisme.

Anomalie étrange : c'est à propos d'un royaliste qu'ils fréquentent, dont ils recherchent la société, le luxe, la table, que les Montagnards vont être attaqués par les Girondins. C'est leur amitié avec le général Arthur Dillon qui va les compromettre, et c'est pour Dillon que Camille rompra plus tard avec Robespierre.

A la séance du 6 février 1793, Carra lut, au nom du comité de la guerre, un rapport écrit par Merlin, de Douai, alors en mission, et relatif à une accusation de trahison contre le général Arthur Dillon, à propos de sa conduite lors des événements du 10 août. A la nouvelle de l'emprisonnement du Roi, Dillon, qui commandait sous La Fayette un corps de l'armée des Ar-

denues, avait fait, à l'exemple de son chef, prêter serment à la loi et au Roi par son armée. Par un décret du 18 août 1792, l'Assemblée Législative avait déclaré que le lieutenant-général Arthur Dillon avait perdu la confiance de la Nation. Merlin de Douai, par l'organe de Carra, justifiait Dillon de son ordre du jour du 13 août; il essayait de prouver qu'il ne l'avait écrit que d'après de fausses relations de la révolution du 10 août, et qu'aussitôt après une entrevue avec les commissaires à lui envoyés de Paris, il s'était empressé d'abjurer son erreur d'un moment. Il retraçait ensuite la courageuse résistance de Dillon aux ordres de La Fayette, sa campagne brillante de Bienne qu'il défendit avec dix mille hommes contre les efforts combinés des armées ennemies; et enfin il concluait à ce que la Convention décrétât qu'il n'y avait pas lieu à suivre contre ce général. On entendit alors un grand tumulte et par dessus tout ce bruit, ce sarcasme de Duhem : « Parblen, ils ont fait un dîner chez Arthur Dillon ! » A la suite de ce tapage, et sans discussion, la Convention rapporta le décret de l'Assemblée Législative.

Le lendemain, plusieurs journaux relevèrent et commentèrent le mot de Duhem. On s'enquit de sa signification mystérieuse, et voici ce qui se répandit dans le public :

Prudhomme, l'ancien collaborateur de Desmoulins à la *Tribune des Patriotes*, raconta longuement et avec toute sorte de détails malins, que Dillon avait invité trente « de nos législateurs, dont plusieurs de la Montagne. » Il y avait là Bazire, Chabot, Fabre d'Eglantine, Beurnonville, Merlin de Douai, rapporteur de son affaire, Carra, Delmas du comité militaire avec Merlin. « Il y avait là », ajoute l'impitoyable journaliste girondin, « Camille Desmoulins avec sa charmante femme. Le décret de Dillon prouve la vérité de l'ancien proverbe latin : *Omne animal capitur escâ*. » O Camille, que votre ventre vous compromet souvent ! Prudhomme ajoutait que le luxe de ce dîner fut poussé jusqu'à « l'indécence, » et que jamais Choiseul, dans tout son faste, ne donna « pareil repas. » S'il faut l'en croire, ce n'était pas là le seul dîner que Dillon eût offert à « nos législateurs. »

Marat s'empara de ce scandale, et voici son article :

« Les patriotes qui n'ont que leurs fonctions à remplir ont de
» grands reproches à se faire de ne pas assister régulièrement
» aux séances et de n'en attendre presque jamais la fin. Il serait
» à désirer que l'on trouvât les moyens de les y contraindre. On
» parle d'établir six censeurs chargés de noter les membres qui
» ne seront pas rendus à onze heures. Ce projet est très beau ;
» mais j'ai grand peur qu'il n'en soit comme de celui du journal
» de la Montagne, et cela avec d'autant plus de fondement que
» tous les citoyens qui y prennent part sont loin d'avoir les mœurs
» républicaines. Qui croirait que plusieurs d'entre eux, notam-
» ment Desmoulins et Chabot, bien connus pour avoir un esto-
» mac aristocrate, si leur cœur est patriote, ont été dîner chez
» Dillon le jour même où il s'était rendu à la Convention pour in-
» triguer et se faire réhabiliter ? On dit que ce n'est pas la première
» fois, et qu'ils mettront à la tête de leurs devoirs celui de cou-
» rir les bons dîners. Si pareille platitude leur arrive, j'invite les
» amis de la patrie à m'informer du jour et du lieu ; j'irai, à la
» tête des femmes de nos braves sans-culottes, relancer ces syba-
» rites et de la belle manière. » (*Journal de la république fran-
çaise*, n° 117.)

Camille Desmoulins s'émut de tout ce bruit. Il écrivit à Prudhomme une lettre que celui-ci inséra dans son journal auquel nous l'empruntons pour mettre nos lecteurs à même de juger contre l'un ou l'autre la querelle qui venait d'être soulevée :

« Camille Desmoulins à Prudhomme. Citoyens, rien ne vous
» coûte tant que de dire du bien des patriotes de la Montagne et
» surtout des députés de Paris. Rancune tenante contre le corps
» électoral qui vous a fait le passe-droit de ne pas vous nom-
» mer, il faut pourtant vous résoudre à insérer *l'errata* que je
» vous adresse. Ayant pris l'engagement de livrer par semaine à
» vos abonnés trois feuilles d'impression de satire petit-romain,
» vous êtes bien excusable de n'avoir pas fait l'enquête et la
» contre-enquête sur chaque dénonciation, et, dans le doute,
» vous faites *huro* sur le fonctionnaire public. *La suspicione la-*

» *triglo'e* : tel est le grand principe de la liberté de la presse ,
» dont le laticlave ne m'a point fait me départir ; mais , quand
» vous avez articulé un fait faux , si vous refusez *l'errata* qu'on
» vous demande , là cesse votre prétendue impartialité et com-
» mence la calomnie.

» J'aurais cru que ce qu'il importe à mes commettants de sa-
» voir est si on opine, et non si on dîne bien ou mal ; et en vérité ,
» austère Prudhomme , voilà bien du bruit que vous faites dans
» votre dernier numéro pour une dinde truffée , mangée dans le
» carnaval , chez un général qui a sauvé la France à la côte de
» Bienne. Vous dites que jamais Choiseul ne donna un pareil
» dîner. Je ne sais pas comment Choiseul donnait à dîner ; mais
» je me souviens d'avoir fait chez vous-même , citoyen auteur ,
» un dîner aussi somptueux , je vous le jure , que celui du ci-
» toyen général ; et ce que je vous en dis n'est pas pour vous le
» reprocher. J'adresse la même réponse à Marat qui est venu
» également faire charivari à ma porte sur mon estomac aristo-
» cratique , et que Chabot accuse de lui avoir servi une fois un
» repas de général d'armée , quoique Marat parle encore plus
» de ses haricots que vous ne parlez de votre riz-à-l'eau. Que
» n'ai-je encore mon journal ! Je ferais un beau chapitre sur
» certains Curius qui apprennent au public qu'ils étaient *vierges*
» à *vingt et un an* , et qui montrent avec ostentation leurs
» pommes de terre , comme Brissot montrait au comité de surveil-
» lance de la Commune la paillasse sur laquelle il était couché.
» Plût au Ciel que le *jésuite Piémontais* dormît sur le duvet et
» sur des fenilles de roses , et qu'il ne fût pas le premier levé et
» le dernier couché de la république. Pitt dormirait bien moins
» si Brissot dormait davantage. Il aime bien mieux les fourberies
» de Xénophon qui , dans son roman de Cyrus , met ces paroles
» dans la bouche du grand-père Astiage : Eh quoi ! mon fils , n'y
» a-t-il pas de mardi-gras chez les Perses ? — Jamais , répond
» Cyrus. — Par Jupiter et par Vesta ! comment vivent-ils donc ?

» Mais voyez comme vous êtes mal instruit , et quelle foi on
» peut ajouter à vos mémoires ! Vous dites qu'il y avait trente

» députés à dîner ? La vérité est qu'il y en avait cinq. Vous
» mettez de ce nombre Merlin qui était à Bruxelles ou à Mayence
» à se battre aux avant-postes ; ce qui montre que vous êtes
» peu au courant de ce qui se passe à la Convention, comme on
» a vu que vous connaissiez bien peu les Jacobins, quand vous
» avez dit que Lepelletier n'y avait mis les pieds de sa vie. Il est
» également faux que Beurnonville fût de ce dîner, et il serait à
» souhaiter qu'il ne vît pas plus mauvaise compagnie que celle
» des cinq Montagnards qui s'y trouvaient ; il y aurait moins à
» craindre de trahisons épouvantables, et si le vin qui fait aller
» droit le mulet, comme dit Pline, fait aller les hommes de tra-
» vers, il faut convenir pourtant qu'il est bien des gens qui sont
» mulets en ce point et que le vin empêcherait de broncher.
» s'ils avaient bu avec les Jacobins et les Cordeliers.

» Que savez-vous si ce n'est pas pour cette raison que quel-
» ques députés patriotes sont allés dîner chez Dillon qui est,
» sans contredit, notre meilleur officier ? Comme il était permis
» aux docteurs en Sorbonne de lire les livres à l'index, il
» peut bien être permis à Chabot et à moi de dîner avec les
» généraux à l'index. Vous étiez au corps électoral, et il doit
» vous souvenir que, lorsque je fus discuté avant mon ballottage
» avec Kersaint, un membre m'ayant reproché mes dîners avec
» Suleau et Peltier, il lui fut répondu par Danton en une seule
» phrase qui me fit nommer à la presque unanimité. Quand je
» me souviens de Saint-Paul et de Saint-Augustin, j'ai toujours
» regret qu'il n'y ait point au pied de la Montagne et à l'entrée
» des Jacobins un ou deux bancs pour les conversions célèbres.
» Quelle impolitique de donner Magellan à l'Espagne et le
» prieur Eugène à l'Autriche !

» Mais le sens principal de votre paragraphe est celui-ci :
» On se doute bien que les dîneurs ont appuyé le lendemain de
» toutes leurs forces pour faire blanchir Dillon. Eh bien ! point
» du tout, citoyen Prudhomme, et ce qui vous paraîtra sans
» doute inconcevable, c'est que j'ai voté trois fois contre Dillon.
» Maintenant, que deviennent vos lamentations sur *le gouvernail*

» *de la République confié à des estomacs de vou'our ?* Que devient
» votre proverbe : *Omne animal capitur escâ ?*

» Où en serions nous, citoyen Prudhomme, si à mon tour
» j'épluchais vos numéros ? Voyant dans quels principes votre
» journal est rédigé depuis six mois, savez-vous que j'ai en la
» pensée d'aller aussi vous demander à dîner pour vous ramener
» aux bons principes ? Mais j'ai réfléchi qu'on peut faire un
» bon républicain du royaliste Cazalès ou Custine, Wimpfen ou
» Dillon, mais que convertir un Brissotin est une chose
» impossible, et j'ai abandonné votre girouette à tous les vents
» qui soufflaient du côté droit et de la Tamise.

» Ce 14 février.

» CAMILLE DESMOULINS. »

Il paraît qu'à la fin, bien que décidé à ne pas rompre avec Marat, Desmoulins cependant sentit quelque mauvaise humeur et la montra. « Tu as beau me dire des injures, Marat, comme
» tu le fais depuis six mois, » lui dit-il un jour, « je te déclare
» que tant que je te verrai extravaguer dans le sens de la révo-
» lution, je persisterai à te louer, parce que je pense que nous
» devons défendre la liberté comme la ville de Saint-Malo, non-
» seulement avec des hommes, mais avec des chiens. »

Voici donc cette grande guerre franchement déclarée ; voici la question de vie ou de mort nettement posée. La lutte, jusque là sourde et latente, apparaît au grand jour. Elle commence entre les écrivains des deux partis qui essaient de s'entredétruire à l'aide de la diffamation, de la calomnie, des chansons, en attendant qu'ils s'envoient mutuellement à la guillotine.

Nous ne scinderons le récit des puissants efforts de Camille contre les Girondins que pour parler brièvement de deux faits dont l'un revêt une sinistre et douloureuse apparence de menace.

Nous avons vu Fouquier-Tinville réclamer, en 1792, la protection de son *parent*. En février 1793, c'est Desmoulins, qui par son influence sur les électeurs de son faubourg Antoine,

fit nommer Fouquier-Tinville accusateur public près le tribunal criminel de Paris. Cette place était à l'élection.

Quelque temps auparavant, Camille Desmoulins avait été choisi par ses collègues de la Convention pour faire partie du fameux Comité de sûreté générale, composé de vingt-cinq membres chargés de présenter et de proposer toutes les lois et mesures nécessaires pour assurer la défense intérieure et extérieure de la République, et qui se fonda plus tard dans le non moins célèbre Comité de salut public. Dans ce comité, il rencontra Condorcet, l'un des chefs des Girondins, Quinette, que la trahison de Dumouriez empêchera de prendre parti et de devenir assassin ou victime, Jean Debry qui flattera tous les partis, tous trois comme lui enfants du département de l'Aisne.

Cependant, les haines se sont envenimées. Les ennemis sont en présence. Les Girondins, qui s'appuient sur la richesse, sur la propriété, sur le commerce, sur la bourgeoisie, attaquent violemment la Montagne qui marche contre eux à la tête de la populace et des clubs. Les journalistes modérés, Condorcet, Brissot, Gorsas, Carra, écrasent de leur ironie Marat, Duchêne, Desmoulins qui leur répondent, celui-ci par de sanglantes moqueries, les autres par des violences, par des mensonges, tout trois par des dénonciations et l'accusation d'Orléanisme, l'Orléanisme, la plus terrible injure dont on puisse en ce moment salir la face d'un homme ou d'un parti. Le peuple, dont la tête est montée par les meneurs, s'exaspère contre les Girondins dont il demande tout haut les têtes dans les rues, dans les clubs, aux sections.

C'est l'instant que choisit Camille Desmoulins pour publier sa terrible brochure contre les Girondins, son *Histoire des Brissotins*, ou *fragment de l'Histoire secrète de la Révolution et des six premiers mois de la République*. Ce pamphlet fut un coup d'assommoir pour les Modérés. Toutes les accusations y sont adroitement, perfidement entassées, accumulées. Vie publique, vie privée, ambition et moralité, tout y sert de motif à la dénonciation. Les Girondins, qui croyaient à la possibilité de la

république, y sont transformés en conspirateurs, préparant le retour de la royauté et l'invasion étrangère. L'Orléanisme est le grand mot de cette brochure sous laquelle la Gironde succomba pour ne plus se relever.

Cette œuvre de Camille Desmoulins comme influence, comme type de sa manière, est un de ses plus considérables écrits, un des monuments les plus complets de la littérature ultra-révolutionnaire, et mérite à ce titre les honneurs d'une analyse sérieuse et étendue.

Camille pose en fait que le côté droit de la Convention ne se compose que de partisans de la royauté, de Dumouriez et de Bournonville, de gens qui se laissent diriger par Pitt, d'Orléans, la Prusse; selon lui, ils veulent partager la France en vingt ou trente républiques fédératives, ensemble compromis par sa division et facile à la ruine.

Sa haine contre Brissot se fait jour et l'aveugle; il prétend qu'il n'y a pas une seule page de la masse de volumes écrits par Brissot qui ne soit dirigée au profit de l'Angleterre et de son commerce, et écrite en vue de la perte de la France. « N'est-ce » pas un fait, » dit-il, « que Brissot a été secrétaire de M^{me} » Sillery (de Genlis), ou de son frère Ducrest? N'est-ce pas un » fait que Pétion a fait le voyage de Londres dans une dormeuse » avec M^{me} Sillery et M^{lle} d'Orléans » (plus tard M^{me} Adélaïde), » et Pamela Sercey, qu'on pouvait appeler les trois grâces et qui » pressaient son genou vertueux et heureusement incorruptible, » et que c'est à ce retour qu'il a été nommé maire de Paris? » Pourquoi ce voyage si suspect? Quelle négociation si importante avait exigé qu'un si grand personnage que Jérôme Pétion passât la mer et s'abouchât avec Pitt? »

Tout-à-l'heure, les chefs des Girondins vont être, le 21 mai, livrés à la proscription. Camille sonne leur glas funèbre. Ce que nous avons déjà remarqué et que nous constaterons mieux encore et plus complètement dans le pamphlet *le Vieux Cordelier*, c'est que, dans tous les écrits de Camille, c'est la personnalité qui surnage; il accuse Roland, Servan, Clavière, Guadet, Gen-

sonné, Louvet, Pétion, Brissot, Sillery, d'être les anneaux de la même chaîne avec d'Orléans, La Fayette, Mirabeau, Barnave, Philippe d'Orléans, et le célèbre Pitt. • J'ai fait, » dit-il, « toucher au doigt la jointure entre Brissot et d'Orléans. J'achève de compléter l'ensemble irrésistible de preuves qui surprendront bien du monde, que Brissot, Pétion et la clique n'étaient que les continuateurs de la faction d'Orléans. Comme depuis longtemps j'étais devenu suspect à Sillery, qui ne m'a plus invité, je n'ai pu continuer mes observations sur les lieux ; mais il m'a été facile de deviner que Louvet, Gorsas et Carra dinaient à ma place et à mon couvert dans le salon d'Apollon, quand j'ai vu que Louvet avait succédé à ma faveur, que Sillery ne quittait plus sa manche aux Jacobins où il s'était fait son plus zélé champion ; quand j'ai vu Sillery, dans la discussion de la guerre, prendre si chaudement parti pour Louvet et Brissot, que je ne pouvais pas trop décider si c'était Sillery qui épousait leurs querelles contre Robespierre, ou si ce n'était pas plutôt eux qui épousaient les querelles de Philippe d'Orléans et de Sillery contre Robespierre trop républicain. »

Ainsi, Camille, qui ne déteste point les dîners fins et qui l'avance dans ses réponses aux attaques que lui ont méritées ses relations avec Arthur Dillon ; Camille, qui n'est pas loin de professer qu'un dîner est toujours bon à prendre même chez un royaliste, qu'un bon dîner n'a jamais senti le royalisme, se sert aussi des dîners qu'il ne fait plus chez Sillery, le confident du duc d'Orléans, pour perdre à la fois d'Orléans et la Gironde. Toute cette partie de la brochure n'est ni spirituelle, ni empreinte d'une grande délicatesse. Puis, Camille écrase Brissot avec cette plaisanterie : « Je m'en veux d'avoir reconnu si tard que Brissot était le mur mitoyen entre Orléans et La Fayette, mur comme celui de Pyrame et de Thisbé, entre les fentes duquel les deux partis n'ont cessé de correspondre. » La comparaison est peut-être ingénieuse, mais peu concluante et ne sert à prouver qu'un fait : c'est qu'en ces temps de malheur on ne savait guère s'honorer en honorant un ennemi.

Nous avons parlé de personnalités mises à la place de principes, de rancunes particulières se greffant sur les inimitiés politiques. En voici un exemple plus puissant encore que celui du dîner de tout-à-l'heure.

Dans son *Histoire des Brissotins*, Camille raconte qu'il était allé, en 1790, rue Neuve-des-Mathurins, chez Sillery, qui alors lui donnait encore à dîner. « Nous étions seuls dans le salon » jaune, » dit-il; « le vieux Sillery, malgré sa goutte, avait frotté » lui-même le parquet avec de la craie, de peur que le pied ne » glissât aux charmantes dansenses. M^{me} Sillery venait de chan- » ter sur la harpe une chanson que je garde précieusement, où » elle invitait à l'inconstance; et mesdemoiselles Paméla et Sir- » cey dansaient une danse russe dont je n'ai oublié que le nom, » mais si voluptueuse et qui était exécutée de telle manière que » je ne crois pas que la jeune Hérodiade en ait dansé devant son » oncle une plus propre à lui tourner la tête, quand il fut ques- » tion d'en obtenir une lettre de cachet contre Jean-le-Baptiseur. » Bien sûr de ne pas me laisser aller à la tentation, je ne laissais » pas de jouir intérieurement d'être mis à une si rude épreuve, » et je goûtais le même plaisir que dut éprouver Saint-Antoine » dans sa tentation. Quelle fut ma surprise, au milieu de mon » extase et dans un moment où la gouvernante magicienne opé- » rait sur mon imagination avec le plus de force et où la porte » devait être fermée aux profanes, de voir entrer... qui? un » aide-de-camp de La Fayette, venu là tout exprès et qu'on fit » asseoir un moment auprès de moi, pour me montrer sans » doute que La Fayette était redevenu l'ami de la maison. » Et là dessus, Camille de s'écrier : « Il ne peut plus être douteux pour » personne de quel côté il faut chercher la faction d'Orléans dans » la Convention! » Ces fauteurs de contre-révolution, c'est Bris- » sot, ce sont les Brissotins. C'est clair! c'est prouvé! Écoutons : » « Et n'est-ce pas aussi le comble de l'art des Girondins, » poursuivait-il, » tandis qu'ils travaillaient sourdement pour la faction d'Orléans, » de nous avoir envoyé sur la Montagne le buste inanimé de Phi- » lippe, automate dont ils tenaient les fils, pour le faire

» mouvoir, par assis et levé, au milieu de nous, et faire
» croire ainsi au peuple que s'il y avait une faction d'Orléans
» elle était parmi nous?... N'est-ce pas par un coup de la même
» tactique que les Girondins demandèrent les premiers le ban-
» nissement de Philippe? Quant à d'Orléans, depuis quatre ans
» que je l'ai suivi de l'œil, je ne crois pas qu'il lui soit arrivé
» une seule fois d'opiner autrement qu'avec le sommet de la Mon-
» tagne; en sorte que je l'appelais un Robespierre par assis et
» levé. Il n'avait pas moins d'imprécations que nous contre Sil-
» lery, son ancien confident, actuellement rallié aux Girondins,
» au point que je me suis dit quelquefois à moi-même : il serait
» fort singulier que Philippe d'Orléans ne fût pas de la faction
» d'Orléans ! Mais la chose n'est pas impossible ; la faction ce-
» pendant existe, et elle siège dans le côté droit avec les Giron-
» dins. »

Il faudrait copier toute la brochure, et non pas en citer de simples extraits, pour en donner une idée juste. C'est du bavardage amusant, du commérage spirituel, des mots qui scintillent, des perfidies charmantes et mortelles. Camille parle de tous et de tout. Il heurte, il blesse, il raille, il tue. Personne n'échappe à ses traits acérés. Un bon mot vaut une preuve ; une malice sert de démonstration. Et tout cela est saupoudré de citations plus ou moins heureusement amenées ; Bacchus et l'œil de Bœuf, Platon et les courtisans du Palais-Royal ; Athènes, Tyr, Carthage, Rhodes, Syracuse, Londres et Amsterdam, s'y rencontrent fort surpris. Caton le censeur et Barnave s'y donnent la main comme de vieux amis. Roland est un instant le Socrate, le Phocion du côté droit, puis après Octave feignant la pauvreté. M^{me} Roland n'est plus qu'une femme perdue, presque une courtisane se prostituant en vue du pouvoir qu'elle aime plus que la vertu. Tous ces grands noms qu'il traîne dans la poussière et dans la boue, il les jette et lui-même avec eux aux pieds de Danton, de Marat, de Robespierre ; il leur en fait un piédestal pour les hanter et les exposer à l'admiration et aux applaudissements de la foule.

Dans cette malheureuse brochure où règne l'exaltation, la colère, la jalousie mauvaise conseillère, il est cependant une page, une seule qu'a dictée le modérantisme et qui n'est pas moins curieuse par cette anomalie, par cette apparente contradiction que par le jugement qu'en a porté Babœuf, dans sa brochure sur *la Vie et les Crimes de Carrier*.

Camille, à la page 72 de son *Histoire des Brissotins*, parle des massacres de la guerre de Vendée, « dont on commençait le grand hâchis », écrit Babœuf. Camille se désole de ces inutiles boucheries que l'ignorance inspire.

« Un des crimes de la Convention, » dit-il au milieu de ses plaintes, « est que les écoles primaires ne soient point encore » établies. S'il y avait eu dans les campagnes, sur le fauteuil du » curé, un instituteur national, qui commentât le droit de » l'homme et l'almanach du Père Gérard (par Collot comme on » se souvient bien) déjà serait tombée, des têtes des Bas-Bre- » tons, la première croûte de la superstition, cette galle de » l'esprit humain; et nous n'aurions pas, au milieu des lumières » du siècle et de la nation, ce phénomène de ténèbres dans la » Vendée, le Quimpercorentin et le pays de Lanjuinais, où des » paysans disent à vos commissaires : Faites-moi donc bien vite » guillotiner, afin que je ressuscite dans trois jours. De tels » hommes déshonorent la guillotine, comme autrefois la po- » tence était déshonorée par ces chiens qu'on avait pris en » contrebande, et qui étaient pendus avec leurs maîtres. Je ne » conçois pas comment on peut condamner à mort sérieuse- » ment ces animaux à la face humaine; on ne peut que leur » courir sus, non pas comme dans une guerre, mais comme » dans une chasse; et quant à ceux qui sont faits prisonniers, » dans la disette de vivres dont nous souffrons, ce qu'il y aurait » de mieux à faire, serait de les échanger contre leurs bœufs » de Poitou. »

Écoutons maintenant le jugement prononcé par Babœuf, en nous souvenant qu'en 1794 il soutenait la cause des Thermido-riens et n'avait point encore posé systématiquement le massacre,

le pillage, le vol et l'incendie, comme derniers moyens d'une propagande à laquelle il ne songeait point encore. Voici ce qu'écrivit le compatriote de Desmoulins : « Camille était un joli » faux logicien. Il avait l'esprit aussi gauche que son âme » était droite. C'est bien avec raison qu'on dit aujourd'hui qu'il » fut incapable d'être un conspirateur. Il ne savait pas faire » concorder deux idées politiques, et cela lui importait peu. » Il sacrifiait volontiers le sens commun à trois passions qui le » possédaient en écrivant. L'une, de paraître excellentissime pa- » triote, comme il l'était effectivement ; l'autre, de se montrer » un puits d'érudition et de mémoire ; la troisième, de faire ré- » gulièrement quatre calembourgs par phrase. A travers cette » manie de jeune homme, perçaient souvent néanmoins quel- » ques vérités utiles, parce que l'intention était parfaitement » pure.

» On trouve, en soumettant à l'opération de l'analyse l'article » que je viens de relever ; on trouve, au fond du creuset, trois » de ces vérités utiles, qui viennent en preuve favorable à notre » opinion, sur ce qu'il y eût eu à faire, dans le principe, pour » la Vendée. L'une, c'est que de l'instruction eût suffi pour » convertir cette précieuse contrée ; l'autre que, pour nous » servir de l'expression même de Desmoulins *c'est un des crimes* » *de la Convention* de n'avoir point employé cette voie, par » préférence à celle d'un embrasement et d'une *tuerie* générale ; » la troisième, que ce moyen ayant été négligé, il ne s'ensuivait » pas que les malheureux qui, en conséquence, n'ont pu résis- » ter au torrent d'erreurs qui vint les envelopper, méritassent » la mort : aux yeux de la morale et de la philosophie, il s'en- » suivait au contraire que cette peine de mort infligée, était » consacrer l'horreur de punir les gouvernés de la faute des » gouvernants.

» Mais, au milieu de ces vérités dont on voit les germes poin- » dre à travers l'âme franche de Camille, que d'irrélaxions et » de pernicieuses contrariétés !... Un instituteur par commune, » et la doctrine de Collot père Gérard, eussent suffi pour dissi-

» per le phénomène de ténèbres qui précipitait la Vendée dans
» les abîmes de la mort... ces infortunés aveugles qui s'englon-
» tissent en croyant marcher à l'immortalité heureuse, déshono-
» rent la guillotine ;... on ne conçoit pas comment on peut con-
» damner à mort sérieusement ces animaux à face humaine.
» Voilà ce que dit d'un côté l'auteur de l'*Histoire des Brissotins*.
» Et on lit dans la même phrase que parce qu'on ne les a pas mis
» (ces animaux à face humaine), à portée de cette doctrine de
» Collot-le-Philantrope, il fallait leur faire un peu goûter de celle
» de Collot-Mitraille. On ne peut que courir sus, non pas comme
» dans une guerre, mais comme dans une chasse ; et quant à
» ceux qui sont faits prisonniers, dans la disette de vivres dont
» nous souffrons, ce qu'il y aurait de mieux à faire, serait de
» les échanger contre leurs bœufs de Poitou. Je suis sûr que le
» cœur de Camille n'est entré pour rien dans cette manière de
» conclure ; qu'il n'a voulu que faire de l'esprit, ainsi qu'il fal-
» lait qu'il en fit toujours ; et qu'au surplus ses conceptions n'é-
» taient point susceptibles de s'élever beaucoup au-dessus de la
» sphère de l'opinion du moment, quoique pourtant il entre une
» teinte de philantropie (sensible par comparaison au système
» de carnage universel auquel on s'est arrêté) dans l'insolence
» plébéicide de la dernière partie de la dernière phrase ci-dessus.

» Je relève ces écarts, parce que, dans une affaire telle que
» la Vendée, et dans un homme tel que Camille, dont les opi-
» nions avaient quelque poids, on pourrait croire que celle-ci eût
» pu faire partie de l'influence qui détermina d'atroces rigueurs
» dans les départements de l'Ouest ; et par ainsi, cette opinion,
» sans que la mémoire de son auteur puisse être inculpée, doit
» appartenir à la triste histoire Vendéenne. Pauvre Camille !
» qu'il avait donc tort de n'être point totalement indulgent pour
» ceux dont le jugement les égarait. Il voulait qu'on courût des-
» sus à cent milliers de malheureux, parce que le gouverne-
» ment ne leur avait pas donné l'almanach du père Gérard, et
» il ne voyait pas que Monsieur son père, qui l'avait fait étudier
» toute sa vie, n'était parvenu à en faire qu'un répertoire d'his-

« toire universelle, un intarissable faiseur d'épigrammes et un » spirituel déraisonneur. »

Cette dernière phrase est écrasante de vérité. Babœuf, aussi impitoyable, mais plus poli que M. Michelet, qui, du haut de sa chaire magistrale, appelle Desmoulins « un *polisson*, » vient de résumer en trois lignes tous les livres, tous les actes, tous les sarcasmes, toute la vie de l'enfant terrible de Guise. Camille, jugé par Babœuf, ne se relèvera jamais de cette sentence ratifiée en dernier ressort par la postérité.

Cette diatribe qui précéda si fatalement la proscription des Girondins, Camille la lut à la tribune des Jacobins. On imagine facilement les transports de joie furieuse et les bravos enthousiastes du peuple, le triomphe de son auteur. Séance tenante, la société vota l'impression à ses frais de cette brochure, sa distribution dans Paris, son envoi à toutes les sociétés des départements.

Il est un fait à constater, non pas précisément à l'honneur du cœur de Camille : c'est la facilité avec laquelle il sacrifie à sa politique du moment ses amitiés et ses amis. Nous avons déjà cité quelques exemples ; à ceux-là ajoutons le nom de Pétion, Pétion, *l'excellent Pétion* de 1791, Pétion aujourd'hui qu'il accuse publiquement, sans autre preuve qu'une pression de genou inventée pour la circonstance, de vendre la France à l'Angleterre, accusation ridicule et banale que nous avons encore vu réussir de nos jours, rééditée par une opposition menteuse et qui ne vivait que sur les inventions de l'opposition de 1793.

On accuse Camille de n'avoir écrit son pamphlet des Brissotins que sous « la pression de ces basses passions qui harcèlent » les hommes supérieurs. Assez intelligent pour admirer les « Girondins », dit M. de Lamartine, « il était assez envieux » pour les haïr. » Ce jugement est bien sévère ; nous appelons en faveur de Desmoulins de cette dure sentence. Nous ne croyons point à l'envie, mais à trop de soumission devant Robespierre, devant Danton qui dictèrent à un scribe les pensées du pamphlet dont ils voulaient faire précéder les accusations que Robes-

pierre allait porter à la tribune de la Convention. Camille, spontané et original dans la forme, n'était pas l'homme des grandes conceptions d'idées; c'est ce qui le place en sous-ordre parmi les révolutionnaires et n'en fait qu'un des premiers journalistes de l'époque. Merveilleusement propre à recevoir une influence et non à la donner, il ne fut le plus souvent qu'un reflet. Dans la circonstance, il reflétait Robespierre. La preuve, nous la tirons, et complète, du discours que Robespierre prononça, le 10 avril, contre les Girondins que Camille venait, dans sa brochure, de signaler à l'indignation du peuple. Mêmes calomnies, mêmes diffamations, mêmes accusations. Les Girondins sont d'accord avec les Orléanistes; le 10 août, ils traitaient avec la cour; un roi constitutionnel, tel était leur rêve; leur héros, c'est le traître Dumouriez, quand La Fayette se fut perdu. Evidemment la brochure fut écrite pour préparer ce discours et sous l'inspiration d'une pensée créée par Robespierre, du plan qu'il avait tracé.

Comme vente, *l'Histoire des Brissotins* eut un succès énorme, et cela se conçoit. Bien que le club des Jacobins en eût distribué de nombreux exemplaires, en deux mois une édition de quatre mille faite par l'auteur, s'écoula rapidement; c'est lui qui nous l'apprend dans une lettre, où il se vante d'avoir écrit un ouvrage « qui fut le précurseur de la révolution du 31 » mai dont il a été véritablement le manifeste, un ouvrage, « ainsi que la circulaire des Jacobins sur cette révolution et dont » j'ai été le rédacteur, qui n'ont pas peu contribué à éventer la » grande mine des Brissotins qui était un chef-d'œuvre de travail souterrain depuis Amiens jusqu'à Marseille. » Cette révolution, c'est la mise hors la loi et l'arrestation des Girondins auxquels Camille suscitait partout des ennemis et dont il va prophétiser à coup sûr la prochaine défaite.

Marat avait rédigé et colportait dans tout Paris une adresse où il réclamait la destruction d'une partie de la Convention. La Gironde obtint par son ensemble un dernier triomphe. La Convention décréta Marat d'arrestation et ordonna qu'il serait tra-

duit devant le tribunal criminel comme prévenu d'avoir provoqué au pillage et au meurtre et préparé l'avilissement et la dissolution de l'Assemblée Nationale. Le 15, un des Montagnards réclama la lecture de l'adresse incriminée. Quand l'Assemblée en eut pris connaissance, « Si cette adresse est coupable, décrétez moi d'arrestation, car je l'approuve, » s'écria Dubois-Grancé. David demanda le dépôt de l'adresse sur le bureau où tous les patriotes iront la signer. « Oui, oui, » s'écrie la Montagne en se précipitant vers le bureau. Au nombre des plus exaltés, on remarque Desmoulins qui jette au Président ces mots : « Qu'on nous arrête ! décrétez-nous d'accusation ! » et il signe au milieu des applaudissements du public des tribunes. Plusieurs des membres de la droite sont insultés par le peuple et se plaignent. Dans le tumulte, Desmoulins se prend de querelle avec un Girondin et lui jette une terrible menace, celle de l'accusation que le peuple va tout-à-l'heure apporter contre vingt-deux de ses amis. Qui vous l'a appris ? d'où le savez-vous ? expliquez-vous ! lui crie-t-on de toutes parts. « Comment, répond flegmatiquement Desmoulins, comment peut-on me faire un crime de ce que je viens de dire ? Il y a vingt-deux membres dans la Convention dont les Sections de Paris doivent venir demander l'expulsion. Or, c'est de ces vingt-deux que je disais que, se voyant prêts de périr... » — « Est-ce que les Sections de Paris, s'écrient plusieurs voix, ont le droit de faire chasser quelqu'un des membres de la Convention ! » A cette naïve question, les Sections répondront par leur apparition. « L'erreur d'un grand nombre d'entre vous, c'est que vous croyez les compli- ces d'Orléans ici, » continue Camille Desmoulins en désignant le côté gauche, « tandis que par des faits nous sommes assurés qu'ils sont là, » et il désigne le côté droit. « Je vous dirai ce que dit Gensonné lorsqu'il dénonça le comité antrichien : En matière de dénonciations, on ne peut exiger de preuves juridiques ; *les présomptions suffisent*. Et certes, il ne peut exister de plus fortes présomptions de complicité avec un traître que d'avoir entretenu avec lui une correspondance active. » Gor-

sas, dans son compte-rendu de cette orageuse séance, avance que Camille Desmoulins s'oublia jusqu'au point de dire à la tribune que « les complices du Dumouriez devaient périr dans trois » jours; que cette menace d'assassinat excita l'indignation de » l'Assemblée, et que Camille se tira d'affaire en prétendant que » s'il avait dit que le peuple devait tuer une partie de ses collègues, c'était une simple métaphore. » Si Desmoulins a prononcé ces coupables paroles, le sténographe du *Moniteur* ou ne les a pas recueillies, ou les a effacées à la prière de Camille. Peut-être ne sont-elles qu'une variante des phrases que nous rapportons quelques lignes plus haut et envenimées par la haine de Gorsas, l'un des chefs de la Gironde.

Est-ce dans cette circonstance, c'est probable, que Camille, au lieu d'imiter le dédaigneux éloignement de ses collègues pour Marat, alla à lui, et serra avec affectation la main du hidenx hôte des caves et de l'obscurité? « J'aime ce jeune homme, » aurait dit Marat en souriant froidement, « c'est une tête faible, » mais un bon cœur. »

L'émeute va se charger de vérifier l'oracle prononcé par Desmoulins, qui pouvait prophétiser sans crainte de se tromper; car il avait assisté, dans la petite maison de Charenton où se prépara la journée du 10 août, à l'organisation de la manifestation faite par les sections, le 15 avril 1795, contre les Girondins que l'on voulait proscrire. Camille et ses amis avaient arrêté que les Sections de Paris rédigeraient en commun une pétition où l'on demanderait l'expulsion de vingt-deux des principaux parmi les Girondins, et où l'on annoncerait que le peuple de Paris s'insurgerait immédiatement si la Convention ne décrétait pas l'expulsion réclamée. Le 15 avril, quand la députation, admise à la barre, eut formulé son vœu, le courageux Boyer Fonfrède pouvait s'écrier en écrasant Desmoulins qui ne trouva point une parole contre la sanglante ironie du député de Bordeaux : « Oh ! je rends hommage au zèle éclairé, à la surveillance active qui a dicté la pétition qu'on vous présente ! Qu'il est heureux pour la république » que ces pétitionnaires et le maire de Paris veuillent bien vous

» accorder la faveur de vous soumettre à un scrutin épuratoire !
» Je n'élève aucun doute, citoyens ; oui ! c'est bien là le vœu
» libre, spontané du peuple ! Il est impossible qu'aucune intrigue,
» pas même la prophétie de Camille Desmoulins, l'ait provoqué !
» Tous les habitants de cette immense cité y ont concouru ! J'as-
» surerais d'avance que vous en aurez bientôt la preuve ! » Et il demandait à ce que la Montagne l'inscrivît au nombre des vingt-deux glorieux martyrs.

Voilà la part immense que prit Camille dans la mise en coupe réglée de la Gironde coupable de modérantisme.

Nous avons avancé que Camille n'avait jamais été qu'un reflet de Robespierre d'abord, ensuite de Danton. Nous allons une fois de plus le prouver surabondamment.

Tout le mois d'avril, celui de mai aussi, se passèrent en luttes acharnées à la tribune, dans les clubs, dans les commissions ; le peuple s'ennuyait de ces longs bavardages qui retardaient pour lui l'instant de ses sanguinaires plaisirs. La longue bataille du 31 mai, qui se termina, le 2 juin par la ruine complète des modérés, durait encore. Danton, un instant, avait penché pour la pitié. Au comité de salut public, il avait énoncé la bonne pensée d'une réconciliation. On avait su parmi les Girondins que, pour donner des gages de bonne volonté, il avait offert de s'en aller en ôtage à Bordeaux. Meilhan, des Basses-Pyrénées, lui fit des ouvertures de paix, lui montra que, une fois les modérés disparus, ce serait lui qui deviendrait le modéré, et que les Jacobins dévoreraient alors les anciens Cordeliers. Danton se laissait aller à une émotion qu'il ne cherchait point à cacher. Il se taisait ; il pensait profondément. Pendant ce court intervalle de silence, on entendait au dehors les cris de la foule ameutée, le sourd roulement des canons qu'Henrion braquait sur la Convention, et au dedans de la salle la voix stridente des orateurs qui luttaien encore. « Eh bien ! êtes-vous décidé ? » demanda Meilhan à Danton. « Vous êtes le maître de la situation. Camille Desmoulins, » Lacroix, trente de vos amis vont marcher comme vous et n'at- » tendent que votre impulsion. » — « Il n'en faut pas parler ; ils

« n'ont pas confiance! » répondit enfin Danton, et les Girondins furent perdus. Camille, qui bientôt va se repentir, n'osa pas voter autrement que son ami.

C'est à dater du 31 mai que trois grands partis vont essayer de s'emparer de la France et de lui imposer la forme de gouvernement, but constant de leurs efforts, de leur ambition. La Gironde va créer le fédéralisme, vaste essai de décentralisation matérielle et politique, résistance à l'oppression de Paris où triomphe la Montagne. La Montagne se divise. Les uns veulent un dictateur; Robespierre poursuit avec eux le souverain pouvoir, royauté déguisée, despotisme plus complet que le despotisme de Louis XIV. Les autres, ceux qui croient la république possible, veulent un triumvirat qu'ils réservent à Robespierre, Danton et Marat. Lorsqu'après Thermidor on saisit les papiers des Comités de salut public et de sûreté générale, on trouva des détails nombreux sur ces deux derniers projets qu'alors on appela des conspirations. Au plan de la conjuration du triumvirat était annexée une liste que des réacteurs intéressés firent à l'instant disparaître. L'espion Sénart, dans ses *Révélations*, cite de mémoire les noms des principaux conjurés. Camille Desmoulins y figure à côté de Saint-Just, de Fouquier-Tinville, de Dupin jeune, député de Château-Thierry, de Lejeune, de Soissons, ses compatriotes. Le projet de triumvirat échoua, parce que Danton et Robespierre refusaient de partager le pouvoir, se croyant, chacun de son côté, assez grand, assez puissant pour présider aux destinées de la France. Unis contre les Girondins, ils vont lutter l'un contre l'autre, fatale jalousie dont Camille, qui n'avait aucune prétention au pouvoir, qui faisait de la politique en artiste, portera la peine.

X.

C'en est fait. Meilhan l'a dit : les exagérés de tout à l'heure vont se transformer en partisans de la modération, du Modérantisme pour nous servir de l'expression du temps, expression qui tue. La Terreur est à l'ordre du jour.

Nous entrons dans une nouvelle phase de la vie de Camille Desmoulins. L'agresseur ardent va en être réduit à se défendre. Le club des Jacobins lui confère une dernière preuve de confiance, en le nommant, le 9 mai, secrétaire et rédacteur des séances de la Convention pour le journal de la Société ; mais bientôt le soupçon, le doute vont l'atteindre. Le temps des succès va fuir pour jamais. Il descend à grands pas la déclivité rapide de sa réussite, courte route qui a commencé par la misère et se terminera par le supplice.

La Gironde peuple les prisons ou les chemins de l'exil. La Montagne domine en maîtresse absolue, sous les ordres de Robespierre et de Danton. Ces deux grands ambitieux aspirent secrètement à absorber, chacun pour soi tout seul, la toute puissance, cette maîtresse dont deux rivaux ne partageront jamais également les faveurs, jamais du moins sans jalousie. Ces deux hommes marchent à la tête de nombreux partisans. Entre

ses deux amitiés, Camille Desmoulins a choisi celle de Danton.

Evidemment, c'est après l'assassinat juridique des Girondins, c'est quand Danton et ses amis se sentirent menacés, qu'il faut placer la scène que nous allons dire. Esquiros, dans son *Histoire des Montagnards*, raconte qu'en 1836 il découvrit la sœur de Marat perdue dans une pauvre mansarde de la rue de la Barillerie, qu'il la pressa de questions, qu'elle lui fit toutes ses confidences douloureuses et enfouies dans son cœur depuis plus de quarante ans. Cette femme, qui mourut chargée d'années comme la sœur de Robespierre, comme la sœur de Saint-Just, comme la belle-mère de Camille Desmoulins, donna à Esquiros ces détails que nous ne trouvons nulle autre part que dans le livre de ce successeur immédiat des Montagnards de 1793, ses héros, ses frères, ses amis, de ce jeune homme dont Arsène Houssaye a dit : « C'est Saint-Just en 1848 !.... » La sœur de Marat et son enthousiaste ami devaient bien se comprendre. Voici ce qu'elle lui confia ; nous laissons M. Esquiros parler :

« Danton, Desmoulins, Marat, aimaient à venir ensemble,
» de temps en temps, reposer leur âme sur la douce sérénité de
» la nature. L'Ami du peuple se montrait, dans ces promenades
» rustiques, le plus accommodant compagnon du monde. La vue
» des champs moissonnés, des arbres qui perdaient leurs der-
» nières feuilles, de la rivière bordée de jones, égayait un peu
» son imagination assombrie par les travaux et les tempêtes de
» la ville. Il marchait le dos légèrement courbé et la tête in-
» clinée sur le côté droit. Dans ce contraste du bruit des révolu-
» tions avec le silence, à la sérénité grave d'un coucher de
» soleil, sous les arbres, au bord de l'eau, à une lieue de Paris,
» les trois amis avaient alors devant les yeux les deux faces
» éternelles du monde, l'histoire et la nature, Dieu en mouve-
» ment et Dieu au repos.

» Danton, ce foudre éloquent, cette tête grosse de génie sur
» laquelle la petite vérole avait laissé des traces orageuses,
» Danton commanda le dîner. Quelques efforts qu'on fût convenu
» de s'imposer, pendant le frugal repas, pour écarter de la

» conversation les sujets irritants, on fut bien obligé d'y venir
» au dessert ; car les convives étaient trop préoccupés des dan-
» gers de l'Etat pour ne pas mêler les affaires publiques à leurs
» entretiens les plus familiers. On craignait seulement de parler
» devant Marat, parce que le petit homme, jusque-là si facile,
» si complaisant, et toujours de l'avis des autres, montrait à la
» moindre contradiction de ses idées les traits de la fureur et un
» caractère intraitable. Pour peu qu'on insistât, il s'emportait et
» l'écume lui sortait de la bouche. Danton témoignait, à cause
» de cela une sorte d'aversion pour la personne de Marat. Ce-
» pendant Camille, le voyant ce soir-là plus calme que d'habi-
» tude, lui adressa diverses questions, pour voir si l'Ami du
» peuple avait décidément la manie ou la force d'un système. Il
» lui rappela ses idées modérées, à l'époque de l'ouverture des
» Etats-Généraux, et les mit en opposition avec ses doctrines
» actuelles. « Si en effet, reprit Marat, les fautes de l'Assemblée
» Constituante ne nous avaient pas créé dans les anciens nobles
» autant d'ennemis irréconciliables, je persiste à croire que ce
» grand mouvement aurait pu s'avancer dans le monde par des
» voies pacifiques : mais, après l'édit absurde qui garde de
» force ces ennemis-là parmi nous, après les coups maladroits
» portés à leur orgueil par l'abolition des titres, après l'extor-
» sion violente des biens du clergé, je soutiens qu'il n'y a plus
» moyen de les rallier à notre Révolution. Nous voulons fondre
» un gouvernement sur les lois sacrées de la nature et de la
» justice : eh bien ! ces nobles, en possession depuis des siècles,
» de nous fouler aux pieds, de nous piller et de nous charger
» comme des bêtes de somme, travailleront sans cesse à détruire
» ce gouvernement ; il faut donc ou renoncer à la Révolution ou
» retrancher ces hommes. Ce que je vous propose n'est point
» une vaine rigueur appuyée sur des lois. Je veux une expédi-
» tion armée contre des étrangers qui se sont mis volontaire-
» ment en dehors de notre gouvernement. Nous sommes en état
» de guerre avec des ennemis intraitables ; il faut les détruire.
» A mesure que les dangers, qui menacent notre République

» naissante, s'éloigneront, la peine de mort se ralentira; elle
» finira même bientôt par s'effacer de notre code.

» — Allons, mon cher Marat, lui dit Camille, je vois que tu es
» de deux siècles en avant du nôtre; je te plains. — Oui je le
» jure; j'ai toujours cherché le bien de l'humanité. Elle souffre;
» je le sens à mes tourments infinis, à mon inquiétude, au cri
» de mon cœur. Les transports qui m'animent à la vue de maux
» sans cesse renaissants viennent du plus pur amour de la jus-
» tice. Si ces transports ont été quelquefois alliés aux fureurs
» du désespoir, aux sombres couleurs d'une imagination alar-
» mée, aux passions d'une âme trop sensible, plaignez la fai-
» blesse humaine; mais n'insultez pas mes intentions. En me
» chargeant de lever le voile sur les traîtres, de sonner l'alarme
» à la moindre tentative de contre-révolution, de promener
» sans cesse des fantômes, je savais bien d'avance le sort qui
» m'attendait. Eh bien! j'ai tout sacrifié, tout, jusqu'à mon
« repos, jusqu'à la lumière du jour, jusqu'à ma réputation et
» mon honneur; je me suis fait une victime émissaire pour sau-
» ver les hommes. »

» La nuit était descendue sur les campagnes. Les trois Con-
» ventionnels reprirent lentement le chemin de Paris. »

Accouplés pour le même effort contre les Girondins, Robespierre et Danton se portaient ombrage, se craignaient réciproquement, ne furent jamais de sincères alliés. Ils n'avaient fait qu'ajourner, jusqu'après leur succès, la haine et la division. Ils savaient tous les deux qu'à un jour plus ou moins rapproché il leur faudrait en venir aux mains, et, en prévision de cette lutte inévitable, tous deux ils cherchaient partout des amis, des appuis, même parmi les hommes de la trempe de Marat qui, décidés à ne pas se sacrifier à Robespierre, devaient, comme Ronsin et Hébert, leurs frères en exagération, se défier de l'hypocrisie d'un faux allié; tous deux aussi ils voulaient se rendre maîtres de l'armée à l'aide des généraux.

Dans ces tentatives de captation, Camille fut d'un grand secours pour Danton. On se souvient que depuis longtemps il avait

noué des relations assez suivies avec Arthur Dillon, ce lieutenant de La Fayette, que la Convention par un décret lava du reproche de trahison, et qui, plus tard accusé de travailler à la délivrance du Dauphin emprisonné, fut dénoncé par les clubs, abandonna l'armée du Nord dont il commandait un corps considérable, accourut à Paris, demanda à se justifier à la barre de la Convention, et fut jeté en prison sans qu'on voulût l'entendre. Dillon arrêté s'était recommandé des noms les moins suspects alors en fait de patriotisme, Camille Desmoulins, Drouet le maître de poste de Varennes, Chabot le capucin. Il avait demandé à les voir ; mais le comité de salut public avait persisté à le retenir au secret, et c'était avec bien de la peine que Dillon avait pu faire parvenir à Desmoulins, le 8 juillet 1793, une lettre où il lui affirmait sa complète innocence et le priait de vouloir bien faire en sa faveur d'actives démarches auprès du comité de salut public, seul auteur de son arrestation.

Camille saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait pour lui d'être utile d'abord à un ami, ensuite à son parti qui plus tard pourrait exiger une large part de reconnaissance du général qu'il allait essayer de rendre à la liberté et à son armée.

C'était le 10 juillet ; un représentant du peuple, tout en rendant au comité de salut public justice pour ses efforts inouïs en ces temps de malheurs, de défaites et de dangers, demanda l'exécution de la loi qui voulait le renouvellement mensuel et intégral de ce comité. Camille savait que le comité de salut public avait juré la perte des généraux royalistes, Biron, Custines, Menou, Dillon, et de tant d'autres qui pour la plupart payèrent de leur tête l'honneur d'avoir servi la république. Camille eut l'audace d'attaquer le comité tout-puissant.

« Je sais, » dit-il à la tribune « qu'il y a au comité de salut public des patriotes ; ils ont toute ma vénération ; mais cependant on ne peut se dissimuler que c'est sous son règne que sont arrivés les désastres les plus humiliants pour la république ; je vais vous le prouver. Depuis à peu près trois semaines sur quatre-vingt onze pièces de canon qui étaient à l'armée de

» Vendée, soixante-dix sont tombées au pouvoir des rebelles ;
» l'armée du Nord , campée à Famars au nombre de quarante
» mille hommes, a été surprise par huit colonnes d'ennemis qui
» marchaient à petites journées et dont l'approche ne pouvait pas
» être ignorée ; car je vous demande s'il est possible que huit co-
» lonnes ennemies marchent pendant trois jours sur notre terri-
» toire sans qu'on en soit informé ; eh bien ! le fait est arrivé au
» camp de Famars. A trois heures du matin, l'ennemi avait déjà
» surpris trois redoutes. L'armée entière était livrée au som-
» meil ; et si, par un heureux hasard, les Autrichiens n'eussent
» été reconnus par le 7^e régiment de dragons qui avait été com-
» mandé cette nuit pour une expédition, si ce brave régiment ne
» se fût fait presque entièrement tuer pour arrêter pendant
» quelque temps la marche de l'ennemi, notre armée entière eût
» été détruite. Cette même armée a perdu cinquante-deux piè-
» ces de canon. Je vous demande si ces événements ne supposent
» pas une complication de trahison pour laquelle je n'accuse
» pas les intentions du comité, mais que son incapacité n'a pu
» déjouer. Je conclus au renouvellement du comité, et je de-
» mande qu'il ne s'érige plus en chambre haute et qu'il ne roya-
» lise plus ses fonctions. »

« Il sied bien à Camille de venir dénoncer le comité, lui qui
» n'assiste jamais à vos séances ! » dit Lacroix. Bazire ajouta en
portant à Desmoulins un coup plus sensible : « Je demande
» qu'on entende le comité ; on a bien entendu en silence les
» diatribes de Camille que je pourrais même taxer d'aristocra-
» tie. — « Si le comité est mauvais, » dit encore Jean-Bon-Saint-
» André, « anéantissez-le ; mais si vous le conservez ne l'avilis-
» sez pas ; voilà la réponse que je voulais faire à Camille. »

Un des anciens membres du comité de salut public, Bréard, intervint dans le débat pour le mieux préciser. Jusqu'ici, le nom du général Dillon, cause de ce débat qui s'envenime et tourne au désavantage de Desmoulins, n'a point encore apparu. Bréard le prononce et le met en cause. « Je ne suis plus, » dit-il, « membre du comité de salut public ; mais je dois faire connaître

» Camille et le motif de sa haine contre le comité. Camille s'ab-
» sente fréquemment de l'Assemblée, et ses liaisons les plus in-
» times sont avec des aristocrates, et lorsqu'on lui en fait le re-
» proche, il répond ridiculement que c'est afin de connaître leur
» façon de penser et de les dévoiler. Citoyens, vous connaissez
» tous Arthur Dillon; je vous demande s'il mérite la confiance
» de la nation? (*Plusieurs voix* : Non! non!) Eh bien! Camille a
» proposé au comité de donner à ce général le commandement
» de l'armée du Nord. Sans cet homme, dit-il, nous ne pouvons
» vaincre nos ennemis. Le comité n'a point obtempéré à sa pro-
» position; et c'est là le motif de la haine qu'il vient de faire
» éclater contre lui. »

Ainsi formellement attaqué, Camille Desmoulins sentit la nécessité de donner quelques explications sur ses relations avec le général Dillon. Elles sont évidemment gênées, embarrassantes et embarrassées. « Bréard vient de dire que mes liaisons avec des
» aristocrates m'empêchaient de me rendre à mon poste! » s'é-
» crie-t-il avec humeur. « Citoyens, il est vrai que, depuis six se-
» maines, je suis peu venu à l'Assemblée; mais une maladie qui
» m'a retenu plus d'un mois dans mon lit en a été la cause. Si
» vous exigez un certificat de médecin, je vous l'apporterai.
» Bréard a ajouté que ma haine contre le comité de salut public
» venait de ce qu'il avait refusé à Dillon le commandement de
» l'armée du Nord que j'avais demandé pour lui. Citoyens, j'ai
» partagé votre opinion sur Dillon; j'avoue que j'ai eu de la
» peine à lui accorder ma confiance, et ma liaison avec lui ne
» date que de six mois. Vous devez même vous rappeler que
» lorsque Carra vint proposer de le mettre en liberté, je me le-
» vai contre cette proposition, uniquement parce que Carra
» l'avait faite, et que ce côté-ci (désignant le côté droit) l'ap-
» puyait. (On rit.) »

Alors Camille s'anime et parle avec chaleur de son ami.
« Dillon, » dit-il, « est un homme de talent qui a de grandes
» vues. Il y a six mois qu'il m'a prédit tout ce qui vous est ar-
» rivé; et si on eût suivi son avis, on aurait prévenu bien des

» manx ; Dillon est un homme qui n'est ni royaliste, ni aristo-
» crate, ni républicain. (On rit.) Quoi ! citoyens, c'est moi qu'on
» accuse d'être aristocrate ; moi, qui, depuis 1789, n'ai pas
» cessé de prêcher le républicanisme ; mes écrits l'attestent.
» Bréard ne peut me pardonner de ce que, dans mon dernier
» ouvrage, j'ai osé mal parler du comité dont il a été membre ;
» l'opinion que j'ai émise dans cet écrit est le résultat de plu-
» sieurs conférences que j'ai eues avec un homme très instruit
» dans l'art militaire. Il m'a prouvé, la carte à la main, que
» l'ineptie et l'ignorance seules avaient combiné les plans de
» campagne adoptés par le comité de salut public.

» Au commencement de l'institution du comité de salut pu-
» blic, un de ses membres dit à Dillon : Vos talents militaires
» sont connus ; mais votre patriotisme ne l'est pas de même ;
» faites un plan militaire ; je le présenterai au comité ; il en de-
» mandera l'auteur, je vous nommerai, et alors son opinion à
» votre égard changera.

» Dillon fit ce travail ; j'en fus enthousiasmé ; le député à qui
» je le confiai en donna lecture au comité, où l'on avait convo-
» qué tous les généraux. Tous disent : Mais vous avez donc
» dans votre comité des hommes bien instruits dans l'art mili-
» taire ? Alors le membre qui lisait, au lieu de dire que le travail
» était de Dillon, s'en fit passer pour l'auteur ; et, sur la surprise
» qu'on montra de ce qu'à son âge il avait combiné un plan
» aussi sage, il répondit en se rengorgeant : Oui, cela n'est pas
» étonnant ; dès mes plus jeunes ans, j'ai étudié Turenne et
» Montécuculli. »

» A cette accusation de plagiat, Bréard s'indigne et s'écrie :
» « Je t'interpelle, Camille. Est-ce moi dont tu parles ? » — « Non, »
» répond celui-ci, « ce député n'est pas Bréard. » — « Ce n'est pas
» moi non plus, » reprend Lacroix ; « dites le, car vous faites
» plaisir à ces messieurs de la droite qui me font déjà l'honneur
» de me désigner par leurs ricaneries. » Camille nomme le dé-
» puté Delmas et ajoute : « Je finis par cette observation : Homme
» de bonne foi, n'ai-je pas pu être indigné de me voir désigné

» comme un aristocrate? Je vous le demande, est-ce un crime,
» lorsque tant de plébéiens, ou ci-devant tels, ont trahi la pa-
» trie (et Brissot, Guadet, Buzot, etc., en offrent un exemple),
» est-ce un crime d'avoir pensé qu'un noble pouvait la sauver?
» Je le répète en terminant : l'ignorance du comité de salut pu-
» blic nous a fait beaucoup de mal. »

Lacroix voulut ensuite repousser de dessus le comité la responsabilité morale des défaites nombreuses et de l'incurie qui avait amené la surprise de Farnars ; cependant il fut décidé que le comité de salut public serait renouvelé pendant la séance du soir.

Le 11 juillet, Cambon dénonça formellement Dillon à la tribune de la Convention ; il lui reprocha de s'être mis, avec douze autres officiers généraux, à la tête d'un complot royaliste qui avait pour but d'aller, le 15 juillet, enlever à la Tour du Temple le fils de Capet, de proclamer Louis XVII, de forcer la Convention à le reconnaître pour roi, et d'acclamer l'ex-reine Marie-Antoinette comme régente : « Il n'y a rien d'absurde comme la » fable que l'on vient de vous débiter! » s'écria de sa place le bouillant Camille au milieu des plus violents murmures. Mais Cambon, dédaignant cette interruption, continua le rapport qu'il avait commencé de lire et conclut en proposant à l'Assemblée d'approuver les mandats d'arrêt que le comité de salut public avait décernés contre les principaux conspirateurs. La Convention ordonna de séparer le jeune prince de sa mère et décréta d'arrestation définitive plusieurs généraux au nombre desquels elle maintint Arthur Dillon. En vain, Camille réclama-t-il la parole pour protester contre ce décret. « Je demande que » la Convention ne permette pas à Camille de se deshonoré, » s'écria Levasseur. — « Si Desmoulins veut devenir le défenseur » officieux de Dillon, » ajoute le boucher Legendre, « qu'il aille » au tribunal révolutionnaire; » et l'Assemblée refusa d'entendre Camille Desmoulins.

Furieux de n'avoir pu se faire éconter, Camille courut à sa plume qu'il saisit, qu'il trempa dans son encre la plus corrosive,

qu'il aiguïsa en stilet. Avec l'ardeur qu'il a déployée contre la royauté, il se précipite dans la réaction.

Dillon venait, à la date du 26 juillet, de lui écrire cette lettre :

« Madelonnettes, 26 juillet. 7 heures du soir.

» Ma monstrueuse affaire devenue si simple, grâce à votre
» amabilité, à votre courage et surtout à votre loyauté, ne tient
» plus qu'à un fil qui s'allonge furieusement par la paresse de
» votre cousin Fouquier-Tinville. Depuis trois jours le président
» du tribunal le presse de faire son rapport ; le terme fatal à lui
» accordé est demain samedi. Voyez-le, je vous prie, engagez-
» le à finir comme il m'a promis ; il connaît mon innocence ;
» ma requête est digne de vous, mon aimable et honnête défen-
» seur. Il ne faut plus qu'un mot à votre cousin. Voyez-le demain
» de grand matin ; qu'il le dise, et qu'il rende à la République
» un homme qui sans fiel n'aspire qu'à la sauver des armes des
» tyrans qui s'avancent à grands pas.

» DILLON. »

Dès le lendemain, une brochure de Camille Desmoulins est annoncée dans les colonnes du *Moniteur* sous ce titre :

« *Réponse de Camille Desmoulins, député de Paris à la Con-*
» *vention, au général Dillon, en prison aux Madelonnettes avec*
» *cette épigraphe :*

» Le tailleur d'Henri IV lui ayant parlé d'affaires, celui-ci dit
» qu'on allât chercher le chancelier pour lui prendre mesure
» d'un habit. C'était un propos insolent et d'un aristocrate ; il
» faut que le tailleur parle à son tour à la section ou à la Con-
» vention ; mais il ne faut pas qu'il fasse taire les autres ; et
» puisqu'on m'ôte la parole, à moi mon écritoire. ! »

» Brochure de 58 pages. A Paris chez Migneret, rue Jacob,
» faubourg Saint-Germain, n° 40 ; et chez tous les marchands
» de nouveautés. »

Cette brochure nous fournira quelques extraits qui d'abord compléteront la fameuse séance où l'on refusa d'entendre Camille Desmoulins, et ensuite nous apprendront comment il devint impopulaire, suspect, comment il se perdit.

« Afin de faire monter ma réponse par les airs et à travers les barreaux jusque dans votre chambre, » dit Camille à Dillon en débutant, « j'ai recours à un moyen infailible ; » c'est de faire crier dans les rues *Grande trahison découverte et correspondance de Camille avec le général Dillon*. Vous demanderez cette feuille qui, sans doute, ne vous sera pas refusée par notre excellent maire Pache; elle vous instruira de ce qui vient de se passer à votre sujet dans deux séances et offrira un nouveau point de vue à la Convention; ou plutôt, lorsque les journaux ne vous montrent que ce qui se passe sur le théâtre, elle vous montrera, ce qui est bien plus important, ce qui se passe dans les coulisses et le jeu des machines. »

Camille alors raconte ses sujets de querelle avec Bréard qu'il avait attaqué dans une note de son *Histoire des Brissotins*, note qu'il détruisit sur la prière de Robespierre, auquel il soumet déjà ses articles, à ce qu'il paraît, et note que Bréard connut cependant. Il raconte la seconde séance du 11 juillet; il nous en énumère les incidents que nous connaissons déjà, et nous apprend que ce n'était pas de l'arrestation du général Dillon qu'il se plaignait; ce qu'il venait dénoncer, c'était seulement sa longue détention au secret, et il ajoute ces renseignements curieux et contés avec tant de verve et d'esprit :

« Malheureusement, dans le bouillonnement de mes idées, mon premier mot fut l'idée qui me frappait davantage, le ridicule de l'accusation. Je commençai par m'écrier que c'était un conte à dormir debout. On sut bien profiter de cet exorde maladroit et de la défaveur du nom d'Arthur Dillon. De ce moment, il me fut impossible de me faire entendre. Inutilement j'étais accouru à la tribune, et, m'appuyant contre l'oreille gauche du président, je lui criais mon projet de décret. Sans doute Thuriot est sourd de cette oreille, ou bien il faudrait

» avouer qu'il avait pris admirablement la balle au bond pour
» venger le comité de ma sortie de la veille. J'avais beau m'égo-
» siller et lui crier : *Citoyen président ! je ne viens pas défendre*
» *Dillon . Citoyen président ! que je dise un seul mot , le décret*
» *d'accusation*. Plus je lui criais que je lui demandais le décret
» d'accusation, plus fort il sonnait, et se servait en même temps
» de la supériorité de ses poumons pour étouffer la faiblesse de
» ma voix, et accompagnait le tout de gestes paternels qui di-
» saient aux tribunes et à l'Assemblée que je voulais absolument
» défendre Dillon, et que lui, soignant ma popularité, ne voulait
» absolument pas qu'un des enfants de la Montagne ternît sa
» vie en se chargeant d'une si mauvaise cause. Il fallait être en
» colère comme je l'étais, pour ne pas rire moi-même du comi-
» que de la situation, et de cet *à parte* dans lequel je criais au
» président pour demander que vous fussiez traduit au tribunal,
» et ce président rendait à l'Assemblée que je prenais votre dé-
» fense, et que lui prenait soin de mon honneur en sonnant de
» toutes ses forces. Dans la Convention, les uns, mes amis, ju-
» geant, par la gaucherie de mon exorde, et par les gestes de
» Thuriot, que j'allais me faire votre patron, et les autres, qui
» entraient dans la pensée du président, et bien aises de me bris-
» soter mon peu de popularité, tous secondaient la sonnette par
» un sabbat à la fois malévole et officieux. Jugez si j'ai pu me faire
» entendre, lorsqu'il n'y avait que quelques voix qui perçassent
» comme celle de Legendre et de Billaud-Varennés qui criaient :
» Il ne faut pas laisser Desmoulins se déshonorer. » Aussi, pour-
» quoi avez-vous dit en présence de maints députés, que lors-
» que Billaud était commissaire du pouvoir exécutif, au mois
» de septembre, dans votre armée, il avait en un jour une belle
» peur, qu'il vous avait requis de tourner le dos, et qu'il vous
» avait toujours depuis regardé de travers et comme un traître,
» pour lui avoir fait voir l'ennemi. Jugez si ce bilieux patriote
» vous pardonnera plus d'avoir dit cette plaisanterie qu'il ne me
» pardonnera de l'avoir répétée; mais pour mon compte, je m'en
» moque, et ma réponse est prête. »

» Pourquoi m'attaque-t-il? Tout agresseur a tort. Je reviens
» donc à ma place avec le témoignage de ma conscience, mais
» non pas avec celui de mes collègues. Quoi! me disais-je, en
» descendant de la tribune, il y avait 44,000 offices dans l'an-
» cien régime, qui sont supprimées; est-ce donc qu'il n'y en a
» plus pour tout le monde? Et d'où peut venir à quelqu'un de
» mes confrères cette joie d'escamoter une réputation à un pa-
» triote, comme si c'était une succession? Mais non, ce n'était
» point cette raison, et c'était le patriotisme méfiant qui, du
» fond des cœurs jacobins, avait élevé contre moi une préven-
» tion presque générale, à laquelle il n'y avait que ceux qui me
» connaissaient à fond qui eussent pu résister. Tous me regar-
» daient de cet œil inquiet et irrité dont l'histoire dit que les
» chevaliers romains regardaient, au sortir du sénat, César, sus-
» pecté d'avoir trempé dans la conjuration de Catilina. Au fond,
» je ne haïssais pas cette défiance de la crête de la Montagne. Je
» veux qu'on se défie de tout le monde et de moi-même; mais
» encore faut-il avoir le sens commun des oreilles, et ne pas ju-
» ger comme Claude, sans avoir entendu, et sur le bruit de la
» sonnette.

» David me regardait fixement. Puis : Pour hier, passe; mais
» aujourd'hui la récidive est trop forte. Oui, disait un autre, tu
» deviens suspect. Je croyais être chez les Abdéritains après la
» tragédie d'Andromède, et entendre tous ces fous s'écrier, en
» gémissant sur la fragilité des vertus humaines : *O amour!*
» *tyran des Dieux et des hommes!* »

Ce n'est pas assez que Camille ait besoin de se défendre contre l'accusation de corruption exercée par un bon dîner. Il faut que son honneur conjugal soit aussi sali dans cette affaire. Le passage suivant est écrit avec une bonhomie charmante et qui fait peine en même temps. Camille continue en s'adressant à son ami Dillon :

« Votre table ne paraissant point aux bons esprits une cause
» suffisante de ma défection, on cherchait à la Montagne contre
» quel écueil avait pu se briser le patriotisme d'un journaliste si

» longtemps incorruptible. Enfin , par les conversations d'un député grave et d'un âge mûr , qui vint se placer à côté de moi à la séance du soir, je compris la dernière idée à laquelle s'étaient attachés ceux qui prenaient part à cette affaire. — Et vous aussi , me dit-il , en s'asseyant de mon côté , et avec l'air de la plus profonde douleur , vous voilà perverti ! Quel si grand intérêt prenez-vous donc à Dillon ?

» De cette église , êtes-vous sacristain ?

» L'intérêt que je prends , comme l'un des fondateurs de la république , à ce qu'on ne la déshonore point par ingratitude ; comme citoyen , à ce qu'on ne commette point une injustice envers un citoyen. — Mais connaissez-vous bien Dillon ? — Il faut bien que je le connaisse pour que je me sois fait de si ru- des affaires à son corps défendant. — Votre femme le connaît mieux que vous. — Bon ! que voulez-vous dire ? — Je crains de vous affliger. — N'ayez pas peur. — Votre femme voit-elle souvent Dillon ? — Je ne crois pas qu'elle l'ait vu quatre fois en la vie. — Un mari ne sait jamais cela ; (et comme je ne paraissais pas ému) , puisque vous prenez la chose en philosophe , sachez que Dillon vous trahit aussi bien que la république. Vous n'êtes pas un joli garçon. — Tant s'en faut. — Votre femme est charmante ; Dillon est encore vert ; le temps que vous passez à la Convention est bien favorable , et les femmes sont si volages ! du moins quelques-unes. J'en suis fâché pour vous , car je vous aimais pour vos *Révolutions* qui faisaient les délices de ma femme à la campagne. — Mais , mon cher collègue , d'où êtes-vous si bien instruit ? — C'est le bruit public , et cinq cents personnes me l'ont dit ce matin. — Ah ! vous me rassurez ; déjà , comme les filles de Proëtus :

» *In lævo quærebam cornua fronte.*

» On me croit donc du royaume de Bizot , ce qui est bien pis que d'en être , au témoignage de La Fontaine ; mais que votre amitié pour moi se rassure ; je vois bien que vous ne connais-

» sez pas ma femme , et si Dillon trahit la république comme il
» me trahit , je réponds de son innocence.

» Une autre comédie m'attendait au sortir de la séance. L'As-
» semblée était sortie; il ne restait plus que les derniers bancs
» des tribunes, quand Legendre, me rencontrant et haussant la
» voix pour y retenir des spectateurs, eut avec moi cette scène
» dont je ne retranche que les jurements et la fureur, et d'abord
» avec le ton de l'indignation, et comme s'il eût eu encore les
» bras retroussés (1) : « Va donc dîner avec les aristocrates. »
» Puis, se reprochant ce tutoiement, reste de l'ancienne fami-
» liarité, et qui n'était pas assez dans le rôle qu'il se donnait
» devant le public, d'un magister irrité qui tance son écolier :
» « Je vous ai défendu hier, mais je vous abandonne aujourd'hui ! »
» — Vois donc, mon cher Legendre, que les tribunes ont défilé;
» qu'il ne reste plus personne pour entendre la rude leçon que
» tu me donnes, reconnaître ta supériorité sur tes collègues, et
» voir que tu les mènes comme des bœufs. — Parce que vous
» connaissez le latin, vous me répondez maintenant : C'est dans
» la Convention qu'il faudrait parler; mais vous n'y ouvrez la
» bouche, une fois en six semaines, que pour nous dire des im-
» pertinences et nous appeler des ignorants. Qu'est-ce que vous
» faites ici, f.... paresseux ? — Mais, mon cher Legendre, tout
» le monde n'a pas tes poumons. — Si vous n'avez pas de pou-
» mons, il fallait le dire au peuple qui aurait donné vos 18 francs
» à un homme qui en eût. — Sans doute, Legendre, il faut des
» parleurs dans une Assemblée, et, après l'achèvement de la
» Constitution, nous avons été trop heureux de trouver dans la
» présidence de Thuriot le prodige d'un robinet si intarissable
» de paroles, pour répondre aux compliments des quarante-
» huit sections; mais où en serions-nous s'il y avait dans l'As-
» semblée sept cents robinets semblables ? Et s'il n'y avait pas
» des députés consultants, tels que Bounier, Jay, etc., etc., qui
» laissent couler l'eau tiède, le moyen de s'entendre ? C'est un

(1) On se rappelle que Legendre avait été boucher.

» grand point que d'avoir la voix forte; mais tu sais bien que
» parmi les animaux, celui à qui la nature a donné la voix la plus
» retentissante ne serait pas le plus propre à faire des lois.
» — Au moins, il fallait écrire; nous vous avons fait f.... 48 fr.
» par jour pour payer l'imprimeur, mais depuis vous avez
» quitté l'écritoire, et vous n'avez fait que vous étendre ici sur
» un banc. — Eh ! comment veux-tu que je fasse un journal ?
» Et quel écrivain peut être assez abandonné et des hommes et
» des femmes pour passer son temps à transmettre tous les
» jours à la postérité les harangues de Legendre ? Quand j'aurais
» quitté mon écritoire, comme tu le dis, toi, n'as-tu pas quitté
» ta boutique ? Mais je retourne assez souvent à ma plume,
» témoin mes discours dans le procès du tyran ; je vais encore
» donner au public notre dialogue, puisque tu veux que j'im-
» prime, et je n'ai point quitté ma rue des Boucheries ; mais,
» toi, te voilà dans la rue de Beaune, et tu ne retourneras plus
» à Poissy.

» Je sens que j'affaiblis le dialogue, et que dépouiller la parti-
» tion de Legendre, de ses jurements, et de ses gestes colériques,
» c'est ôter le nerf de son discours de cette après-dînée ; mais
» nous ne sommes pas encore assez républicains pour que la
» presse souffre certaines expressions. Un présage heureux,
» cependant que nos mœurs changeront, et la preuve qu'elles
» ont déjà pris un caractère républicain, c'est que la conversa-
» tion supporte froidement ces explications, et que nous nous
» acheminons tranquillement en nous disant ces douceurs,
» comme les deux consuls Cicéron et Antoine s'en disaient au
» sortir du Sénat. Jusqu'à ce que notre langue se soit faite à
» cette effronterie romaine, je ne puis rendre fidèlement que la
» partie du ridicule dans le discours de Legendre. Piqué jus-
» qu'au vif et se relevant sur les pieds : — Où en seriez vous
» sans moi ? A quoi sert-il que le peuple ait nommé tous les
» gens d'esprit de la s.... députation de Paris ? Il n'y a que moi,
» moi seul, et un peu Billaud-Varennés, qui prenions la parole ;
» c'est Thuriot et moi qui portons le poids des affaires. (Et ima-

» ginant en ce moment que la tribune le regardait encore, quoi-
» que nous fussions déjà sur le Pont-Royal, et s'éventant avec
» son mouchoir :) Je n'en puis plus ! Quelles mesures avez-vous
» jamais données, vous autres ? Je vous dénoncerai tous pour
» votre paresse, et toi le premier, dès demain, aux Jacobins,
» aux Cordeliers, à la société fraternelle, au corps électoral.
» -- Vraiment, tu as pris de belles mesures dans ta commission
» à Lyon, dont tu n'as pas eu au moins le bon esprit de te faire
» rappeler en voyant que tu étais trop bête pour y prévenir la
» guerre civile et la contre-révolution. Je te rends justice ; je t'ai
» vu quelquefois de beaux mouvements d'une éloquence brute ;
» j'ai cru entendre le paysan du Danube ; mais ce n'est pas
» quand tu faisais à des femmes de Lyon, en leur montrant tes
» culottes, cette harangue qu'on ne peut écrire : « Mesdames !
» nous ne sommes pas comme ces muscadins, nous autres Cor-
» deliers ; vous voyez que nous avons des c....., et vous serez
» contentes de nos mesures, » si j'en crois le député qui nous
» racontait cette anecdote. N'y a-t-il pas de quoi mourir de rire
» de t'entendre parler des grandes mesures de salut public que
» tu donnes à la Convention ? Il y a huit mois que nous autres,
» observateurs taciturnes du haut de la Montagne, nous vous
» avons montré où tendaient les Brissotins ; nous nous sommes
» tués de vous dire qu'ils voulaient ou le Fédéralisme, ou le
» retour de la Royauté par le démembrement de la République ;
» on n'en a tenu compte. Maintenant que le mal est fait, et lors-
» que les nouvelles en arrivent, vous vous levez quatre ou cinq
» pour demander le décret d'accusation contre tel, le décret
» que cette ville soit déclarée en état de rebellion, le décret que
» tel chef de rebelles est hors la loi ; on crie *bravo*, et vous ap-
» pelez cela des mesures, et vous voilà à vous reingorger, et à
» passer devant nous le nez haut, parce que nous vous avons
» laissé la priorité et la gloire difficile de deviner et de dire qu'il
» faut couper la jambe quand la grangrène s'y est mise : les me-
» sures qui vous feraient honneur auraient été de l'empêcher
» de s'y mettre. Mais n'as-tu pas honte, Legendre, avec tes me-

» naces , de te regarder comme l'*Atlas* de la Convention ? Et
» n'est-ce pas ce qu'il pourrait y avoir de plus désespérant si tu
» étais le pilote de la République ?

» Nous étions arrivés à la porte de Legendre. Je lui souhaitai
» le bonsoir , et à la femme qui l'accompagnait, et , repassant
» dans mon esprit tout ce que depuis deux jours j'avais essuyé
» de mauvais propos que je supprime parce qu'il n'est pas besoin
» de mettre tant de patriotes en scène , je rentrai chez moi , en
» reconnaissant le sens profond du mot de Démade à Phocion.

» Un jour qu'il était passé chez lui à l'heure du dîner, et qu'il
» l'avait trouvé mangeant le bouilli et une côtelette : « Eh quoi !
» Phocion , c'est pour faire de semblables dîners que vous suez
» sang et eau à la tribune , que vous prenez tant de souci de la
» défaite de notre flotte , et que vous livrez votre vie au caprice
» et à l'ingratitude des Athéniens ? » Ce Démade était un épicu-
» rien qui ne concevait pas le plaisir que Phocion trouvait ,
» comme Marat et moi , à dire des vérités dures au comité de sa-
» lut public d'Athènes et aux neuf Archontes. »

Voilà comment l'imprudent jeune homme osa publiquement
railler les chefs des Terroristes, les jeter en pâture à la risée du
peuple, les défier, les atteindre dans leur amour-propre, l'a-
mour-propre qui pardonne si rarement; Saint-Just devait le lui
prouver.

Dans sa conversation avec Camille, Legendre, bouffi d'or-
gueil, fier de son importance de faiseur, avait prétendu qu'il était
l'homme utile, l'homme important, l'homme Atlas de la dépu-
tation de Paris. Camille, qui s'est cruellement moqué de ses
prétentions dans le corps de son récent pamphlet, ne croit point
encore avoir assez fait et flagelle durement son ennemi dans une
note que nous trouvons au bas d'une page de la *Réponse à Dil-
lon*. Puis tout-à-coup, il se ravise : d'une note il vent tuer deux
ennemis. A propos de l'orgueil que vient de dévoiler Legendre,
il s'en prend à l'orgueil et à la morgue de Saint-Just. Encore
une de ses anciennes amitiés qu'il renie ! Cette fois , il paiera
cher son inconstance ! Nous appelons l'attention sur cette simple

note dont les biographies n'ont jamais cité qu'une phrase, tradition qu'ils se sont transmise et qui jusqu'ici est restée incomplète.

« Après Legendre, » dit Camille qui sans doute n'ajouta qu'après coup ce dernier paragraphe ; « après Legendre, le membre » de la Convention qui a la plus grande idée de lui-même, c'est » Saint-Just. On voit dans sa démarche et son maintien qu'il re- » garde sa tête comme la pierre angulaire de la république, et » qu'il la porte sur ses épaules avec respect et comme un Saint- » Sacrement. »

Le dogmatique Saint-Just ne répondit qu'un mot bref et dur comme le texte d'un ancien oracle : « Ah ! il prétend que je porte » ma tête comme un Saint-Sacrement !... » Je lui ferai porter la » sienne comme un Saint-Denis !... »

Pour expliquer la rancune haineuse et longtemps sourde et contenue de Saint-Just contre son ancien ami Desmoulins, des auteurs ne se sont pas contentés de la raillerie de Camille. A leurs yeux, cette cause de colère et de vengeance plus tard est plus que puérile et insuffisante. Il en est même qui, tout en racontant les phrases hostiles des deux jeunes gens, les transposent, placent le mot de Saint-Just comme attaque, et le mot de Desmoulins comme riposte. Nous le verrons : M. Matton, qui fait souvent autorité, raconte une conversation entre Brune et Camille ; ce dernier appelle la menace de Saint-Just « une mauvaise plaisanterie, » et il ajoute : « Ma réponse valait beaucoup » mieux. » Ces écrivains, à la rage de Saint-Just, cherchent donc une autre cause qu'un sarcasme qui ne serait qu'une juste riposte, la conséquence d'une menace, et la trouvent dans l'amour-propre du poète et de l'auteur ; car Saint-Just avait écrit un poème.

Ce poème, il l'avait composé au sortir du collège et l'avait nommé *Organt*. C'était une mauvaise, pitoyable, indigeste, immorale production de la triste école qui produisit la *Pucelle* de Voltaire, la *Guerre des Dieux* de Parny, et tant d'autres saletés et impiétés de la dernière moitié du dix-huitième siècle. C'était une épopée burlesque en vingt-quatre chants, où l'empereur Charlemagne, les pairs, l'évêque Turpin, les Dieux de la my-

thologie payenne, les démons d'invention italienne, les enchanteurs, des moines ribauds, des femmes perdues, apparaissent dans de piètres vers de dix syllabes, qui n'ont d'autre curiosité que l'invention de l'enjambement réinventé de nos jours par une école qui finit. C'était, en un mot, un livre obscène écrit par un libertin de vingt ans, pour le plus grand amusement des libertins de soixante ans. Ce livre, presque introuvable aujourd'hui et qui pour tout mérite a celui d'être l'œuvre du farouche Saint-Just qui, trois ans plus tard, feindra l'austérité la plus sévère, la chasteté des mœurs les plus exagérément républicaines, parut en 1789 et fut puni par la chute la plus complète. Les écrivains dont nous parlons prétendent que, pour humilier son sage ami, Camille déterra ce poème, en fit des gorges chaudes, le colporta partout, le commenta même avec cette verve railleuse dont il n'était point peut-être assez avare. Si on les en croit, Desmoulins aurait dit que le poème d'*Organt* avait échappé « même à la loupe » microscopique des auteurs du *Petit Almanach des Grands Hommes*, lesquels, bien qu'ils eussent découvert les plus petits cirons en littérature, n'avaient point aperçu le poème en vingt-quatre chants de Saint-Just. »

Voici les véritables paroles de Desmoulins. Nous les extrayons textuellement de la note que, au bas de sa lettre à Danton il décoche à Saint-Just.

« Ce qu'il y a d'assommant pour la vanité de celui-ci, c'est » qu'il avait publié, il y a quelques années, un poème épique en » vingt-quatre chants, intitulé *Organt*. Or, Rivarol et Champce- » nets, au microscope de qui n'y a pas un seul vers, pas un émis- » tiche en France qui ait échappé et qui n'ait fait coucher son » auteur sur l'*Almanach des Grands Hommes*, avaient eu beau » aller à la découverte, eux qui avaient trouvé sous les herbes » jusqu'au plus petit ciron en littérature, n'avaient point vu le » poème épique en vingt-quatre chants de Saint-Just. Après une » telle aventure, comment peut-on se montrer? »

Cette anecdote n'a pas encore les honneurs de la tradition ; si ce n'est là la cause de la rupture, si ce n'est pas la vraie cause,

elle revêt toutes les apparences de la vraisemblance. Les poètes ne pardonnent pas plus que les Dieux. Camille connaissait *Organt*. Dans son numéro 6 des *Révolutions de France et de Brabant*, il fait l'annonce de ce livre parmi d'autres livres qui viennent de paraître. Ce numéro doit être du 12 au 15 décembre 1789. S'il a connu ce livre, il l'a apprécié, et cette appréciation il a dû ne pas la taire, tout comme Saint-Just a dû s'en promettre une terrible vengeance. Ils sont là tous deux dans la vérité, dans l'essence de leur caractère.

Camille Desmoulins n'eut pas plutôt livré sa brochure à la publicité qu'une grande tristesse s'empare de son esprit. Un secret pressentiment lui répète incessamment qu'il vient de consommer sa ruine, que c'en est fait de lui, qu'il périra dans cette lutte que, pour une amitié problématique, il a entamée contre de plus puissants que lui. Ses deux frères sont morts, l'un en Vendée, l'autre au siège de Maëstricht. Une voix intérieure lui crie que bientôt il les rejoindra. Ces pressentiments prophétiques, qu'on ne nous les attribue pas; qu'on ne croie pas que nous les inventions pour jeter de la tristesse sur le drame qui se prépare. Ils sont réels; Camille les a consignés dans une de ses précieuses lettres : « Mon très-cher père, je suis bien fâché de vous avoir » parlé de mon frère Sémercy, mort en combattant pour la patrie, » écrit-il le 10 août 1793. « Je n'avais d'autre certitude d'une perte » si affligeante pour vous que l'indice de son long silence, et je » saisis avec avidité vos doutes sur sa mort pour y rattacher » mes espérances. Puisse-t-il vous être rendu par les ennemis » entre les mains desquels il est peut-être tombé prisonnier? » J'ai éprouvé encore plus tout-à-l'heure, en voyant mon fils, » combien ce coup avait dû être sensible à votre cœur. Ma » femme et moi avons été touchés vivement de l'intérêt que » vous témoignez pour cet enfant si aimable et que nous aimons » tant, que j'ai une crainte horrible de le perdre. La vie est si » mêlée de maux et de biens en proportion, et depuis quelques » années le mal se déborde tellement autour de moi sans m'at-

» teindre, qu'il me semble toujours que mon tour va arriver d'en
» être submergé. »

Puis il s'effraie du bruit que produit sa *lettre au général Dillon*. « Je vous fais passer une brochure que je viens de publier, » poursuivait-il; « son succès prodigieux depuis deux jours me fait
» craindre que je ne me sois trop vengé. J'ai besoin de descen-
» dre au fond de mon cœur et d'y trouver toujours le même pa-
» triotisme pour m'excuser à mes yeux, en voyant rire ainsi les
» aristocrates; aussi pourquoi m'attaquait-on avec cette indi-
» gnité! Je me redis avec Horace :

» *Si quis atrâ dente petiverit.*

» *Inultus ut flebor puer.*

» On a dit qu'en tout pays absolu, c'était un grand moyen pour
» réussir que d'être médiocre. Je vois que cela peut-être vrai
» aussi des pays républicains. Que m'importerait de réussir?
» Mais je ne puis soutenir la vue des injustices, de l'ingratitude,
» des maux qui s'amoncellent. Qu'est-ce que la peste, sinon une
» mortalité épouvantable? Que ne puis-je être aussi obscur que
» je suis connu? *O ubi campi, Guislaque*. Où est l'asile, le sou-
» terrain qui me cacherait à tous les regards avec ma femme,
» mon enfant et mes livres. Je ne saurais m'empêcher de penser
» sans cesse que ces hommes qu'on tue par milliers ont des en-
» fants, ont aussi leurs pères. Au moins je n'ai aucun de ces
» meurtres à me reprocher, ni aucune de ces guerres contre
» lesquelles j'ai toujours opiné, ni cette multitude de maux,
» fruits de l'ignorance et de l'ambition aveugle assises ensemble
» au gouvernail. Adieu. Je vous embrasse. Ménagez votre santé
» pour que je puisse vous serrer contre ma poitrine, *si je dois*
» *survivre à cette révolution*, quoiqu'il y ait des moments où je
» suis tenté de m'écrier comme le lord Falkland et d'aller me
» faire tuer en Vendée ou aux frontières pour me délivrer du
» spectacle de tant de maux et d'une révolution qui ne me pa-
» raît pas avoir ramené le sens commun dans le conseil de ceux
» qui gouvernent la République et dans laquelle je ne vois guère

» que l'ambition à la place de l'ambition et la cupidité à la place
» de la cupidité. »

« Si je dois survivre à cette révolution ! » Voilà l'unique pensée de Camille Desmoulins, comme ce devait être là aussi la constante préoccupation de tous les hommes politiques d'alors, à quelque parti, à quelque nuance qu'ils appartenissent; car la Terreur était à l'ordre du jour, la Terreur que Camille avait prêchée, la Terreur qu'il n'avait jamais prévue aussi exagérée et surtout se retournant pour les dévorer sur ceux qui l'avaient créée. « J'avais cru qu'il était bon, » écrit-il dans son *Vieux Cordelier*, « de mettre la Terreur à l'ordre du jour et d'user de la » recette de l'Esprit Saint, que *la crainte du Seigneur est le com-*
» *ancement de la sagesse*, et de la recette du bon sans-culotte » Jésus qui disait : Moitié gré, moitié force, convertissez-les » toujours ; *compelle eos intrare*. Personne n'a prouvé la néces- » sité des mesures révolutionnaires par des arguments plus forts » que je n'ai fait. »

Ses enseignements avaient été écoutés et mis à profit. L'armée révolutionnaire est décrétée et, sous les ordres de Ronsin, part pour les provinces où elle va faucher les têtes avec la guillotine qu'elle emporte pour bagage. Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, sont à feu et à sang. Les prisons de Paris regorgent de suspects. Custines est mort. Dillon est toujours en prison. La Reine est mise en jugement et va périr sur l'échafaud. « Robespierre, » s'il faut en croire l'auteur des Girondins, « Robespierre, si acharné contre le roi, aurait voulu sauver la » reine. Camille Desmoulins cherchait à deviner les instincts de » la multitude, afin de lui plaire en la servant. Il n'osa défendre » la Reine. » Pourquoi cette accusation de peur contre un seul homme ? M. de Lamartine, trop habitué à tout sacrifier à son héros de prédilection, Robespierre, commet là une injustice gratuite en appelant l'attention sur la lacheté du seul Camille Desmoulins, lacheté qu'il fait servir de piédestal à Robespierre fort étonné de se savoir si humain, si touché du malheur de Marie-Antoinette. Ce n'était pas un homme seul qui pouvait la

défendre. Quelque courage qu'il se fût senti au cœur, quelque talent qu'il eût apporté dans cette entreprise chevaleresque, qu'eût-il obtenu ? Nous aurions aimé voir Camille se dévouer à la Reine, comme il s'était dévoué à Dillon ; s'il ne l'a pas fait, est-il le seul coupable ? Mais, au moment où Camille va combattre Robespierre et les hommes de violence, M. de Lamartine éprouve le besoin de le jeter humilié, coupable, sous les pieds de l'homme qu'il préfère : injustice évidente qui trouve son contre-poids dans l'admiration outrée que M. Thiers professe pour Desmoulins et Danton. La vérité ne se peut trouver ni dans le livre de l'un, ni dans le livre de l'autre. Les Robespierristes et les Dantonistes sont tous de grands coupables à maudire pour le mal qu'ils ont causé, pour leur ambition qui les a mis aux prises sur le corps de la patrie par eux foulée aux pieds et qui faillit périr. Si les uns réagirent contre les autres qui les décimèrent, il ne faut pas croire que l'horreur du sang versé fut la seule cause de l'opposition qui causa leur perte. Il y allait de leur pouvoir.

Seul cette fois parmi eux tous, Camille fut sincère. Les cruautés de la Montagne, le sang qui coulait à flots sur la place de la Révolution, les procès iniques que dirigeait l'infame Fouquier sous l'inspiration de Saint-Just et de Robespierre, le jetèrent parmi les réactionnaires avec Hérault de Séchelles, avec Lacroix, avec Danton qui, lui, se défendait contre les attaques personnelles de son rival. On raconte que, pendant les tueries judiciaires du mois d'octobre 1793, ces quatre hommes se rencontrèrent à la même table avec quelques-uns de leurs amis, avec Lucile, avec M^{me} Danton que son mari aimait, comme Camille aimait sa femme. Comme toujours, la politique envahit cette réunion de famille. On parla de ces victimes qui tombaient par centaines, de cet échafaud en permanence et dont la maigre et hideuse silhouette annonçait des exécutions qui s'arrêteraient Dieu savait où ! Les femmes frémissaient et pleuraient ; les hommes s'indignaient. On parla de pitié, de clémence. Une sainte ligue fut débattue, arrêtée, magnifique opposition que

nous voulons louer et admirer, nous qui tenons en horreur les oppositions.

C'est là ce qu'on appela la conspiration de Danton ; c'est là ce qui perdit Danton, Camille, et tous leurs amis.

Parmi les nombreuses brochures que nous avons eues entre les mains, que nous avons consultées et qui nous ont aidé à reconstruire à peu près complète la vie de Camille Desmoulins, il en est une où nous avons trouvé de très curieux et surtout très intéressants détails sur la conspiration de Danton, puisque nous tenons à conserver ce nom historique à ce que nous n'aurions jamais songé à nommer conspiration, mais bien sainte réaction, sublime entreprise même quand elle est égoïste et tentée dans un intérêt personnel, lutte de l'humanité qui reprend ses droits contre la violence et l'esprit de carnage. Ce sont les *Mémoires* du ministre de la justice Garat, Garat qui, Girondin au fond du cœur, vécut avec les Montagnards de toutes nuances et de loin suivait de ses vœux Danton et Camille qu'il préférait à Robespierre et à Saint-Just.

Garat raconte que Danton se voyait trop menacé par la peur qu'il faisait pour ne pas s'occuper de sa défense. « Il se crut, » il se vit et fut toujours menacé, et pour se sauver, lui et les » siens, il franchit toutes les barrières, tous les Rubicon de la » morale sociale. Il chercha son asile et ses défenseurs dans des » mesures détestables, parce que c'étaient les seules, par la » nature des choses, que lui présentaient son parti. Chef de » l'insurrection de la démocratie, il en provoqua tous les excès, » il en alluma les passions effrénées et le délire. Par lui furent » demandés le tribunal révolutionnaire, l'armée révolutionnaire, » les comités révolutionnaires, les quarante sous payés aux » Sections ! Il frappa de tous les côtés avec son trident, et toutes » les tempêtes furent soulevées. Quand le sort réservé aux vingt- » deux parut inévitable, Danton entendit déjà, pour ainsi dire, » son arrêt de mort dans le leur. Toutes les forces de cet athlète » triomphant de la démocratie succombèrent sous le sentiment » des crimes de la démocratie et de ses désordres. il ne pouvait

» plus parler que de la campagne ; il étouffait ; il avait besoin de
» fuir les hommes pour respirer. A Arcis-sur-Aube, la présence
» de la nature ne put calmer son âme qu'en la remplissant de
» résolutions généreuses et magnanimes. Alors il revint portant
» dans son cœur la conspiration qu'il avait formée réellement
» dans le silence des champs et de la retraite.

» Tous ses amis y entrèrent. Le but et le plan de la conspira-
» tion de Danton , quoi qu'on prît assez de soin de les cacher ,
» étaient très clairs tous les deux.

» Le but était de ramener le règne des lois et de la justice pour
» tous , celui de la clémence pour les ennemis ; de rappeler dans
» le sein de la Convention tous ceux de ses membres qui en
» avaient été écartés, en leur accordant et en leur demandant
» amnistie ; de soumettre aux examens les plus approfondis des
» représentants de la France elle-même et de l'Europe cette
» Constitution de 1793 , rédigée par cinq ou six jeunes gens
» dans cinq ou six jours ; d'offrir la paix aux puissances de
» l'Europe en continuant à les battre ; de relever le commerce et
» l'industrie de leurs ruines par une liberté sans limites, les arts
» et les sciences de leurs débris par des encouragements magni-
» fiques ; d'anéantir toutes les barrières qui séparent les départe-
» tements des départements, toutes les inquisitions qui cherchent
» dans des portefeuilles et sur des cartes les preuves d'un civisme
» qui ne peut être réel que dans des âmes affranchies de toute
» inquisition ; de regarder comme les uniques cartes de sûreté
» de la République les bonnes lois , un bon gouvernement , nos
» armées et leurs victoires. »

Si nous laissons parler si longuement un homme qui se vante
d'avoir été l'ami de cette conspiration, qui a dû par conséquent,
après avoir eu plusieurs entretiens avec Danton , pénétrer à fond
ses idées , ses plans , ses projets , ce n'est pas tant pour bien
faire connaître des évènements auxquels Camille Desmoulins prit
part, que pour faire honneur à celui-ci d'être entré dans une pa-
reille entreprise dont la seule pensée , rien que la tentative et
l'essai, suffisent pour faire expier bien des erreurs, bien des

entraînements, bien des fautes. Voyons maintenant quelle était la part réservée à Camille par Danton dans ses grands projets.

C'est encore Garat qui nous fournit nos renseignements : « Les » mesures d'exécution de la conspiration de Danton, c'était de » préparer un heureux changement dans les esprits par des » feuilles telles que celle de Camille Desmoulins ; d'ouvrir des » communications et des intelligences entre le côté gauche et ce » qui restait de membres du côté droit de la Convention pour » faire cesser cette division qui les livrait tous au despotisme de » deux comités ; de ne regarder comme attachés sans retour au » système exterminateur que Saint-Just, Collot et Billand ; de » tenter de séparer d'eux Barrère en parlant à ce qu'on lui » croyait d'humanité, Robespierre en parlant à ce qu'on lui con- » naissait d'orgueil et d'attachement pour la liberté. »

Ce passage des mémoires de Garat nous donne l'intelligence des nombreux appels que, dans ses pages éloquentes du *Vieux Cordelier*, Camille adressait sans cesse à Robespierre, appels que les uns ont attribués à la peur, les autres à un souvenir d'ancienne amitié et qui maintenant peuvent peut-être s'interpréter seulement comme l'expression d'un système de conduite, la réalisation d'un plan convenu entre Danton et son ancien secrétaire du ministère de la justice.

« Voilà, » continue Garat, « de cette conspiration, qui a con- » duit tant de citoyens à l'échafaud, ce que j'ai pu voir ou sa- » voir ; et si, dans les communications intimes des hommes, il » existe pour eux quelque moyen de démasquer la sincérité de » l'imposture, les intentions magnanimes des intentions petites » et personnelles, l'unique ambition de Danton à cette époque » fut de réparer, par un bien immense et durable fait au genre » humain, les maux terribles et passagers qu'il avait faits à la » France ; d'étouffer sous une démocratie organisée avec une » haute et profonde sagesse, le délire et les désastres de la sans- » culotterie ; de faire expirer la révolution sous un gouverne- » ment républicain assez puissant et assez éclatant pour rendre » éternelle l'alliance de la liberté et de l'ordre ; d'assurer le bon-

» heur à sa patrie ; de donner la paix à l'Europe et de s'en re-
» tourner à Arcis-sur-Aube vieillir dans la paresse au milieu de
» ses enfants et de sa ferme.

» C'est à cette hauteur de sentiments et de vues qu'avait été
» élevée l'âme de Danton par cette même conspiration qui avait
» élevé le talent de Camille à côté des pensées profondes et su-
» blimes de Tacite ; et ceux qui en seront étonnés déclareront
» par leur étonnement qu'ils ignorent ce que peuvent, dans une
» âme qui n'a pas cessé d'appartenir aux affections tendres de la
» nature, les reproches de la conscience pour embrasser la vertu
» comme l'autel où tout s'expie, et ce que peut une seule vue
» inspirée par la vertu pour créer et agrandir le génie. »

Voilà à quelle œuvre se dévoua Camille avec un entraînement, une ardeur qu'il apporta dans toutes ses entreprises, avec une honnêteté que nous croyons sincère et complète, avec un désintéressement et une abnégation de personnalité qui doit faire oublier, nous l'avons dit, beaucoup de ses erreurs, bien de ses torts et de ses fautes. Voilà le plan auquel il concourut, et pour l'exécution duquel nous le verrons bientôt fonder le *Vieux Cordelier*, l'œuvre la plus hardie, la plus audacieuse de ces temps où l'école de Danton portait écrite sur son drapeau, cette devise : Audace, de l'audace, toujours de l'audace.

Voilà cette conspiration où la mort tragique des Girondins et l'intérêt aussi de la conservation poussèrent Danton, Camille et leurs amis. Le procès des Girondins et leur exécution avaient tristement impressionné Desmoulins surtout.

Le 28 juillet 1793, la Convention avait déclaré traîtres à la patrie les vingt-et-un Girondins qui, le 31 mai, avaient été décrétés d'arrestation et avaient été les uns arrêtés, les autres assez heureux pour fuir. Le 31 mai contenait en germe le 31 octobre. Ce dernier jour, sur le rapport du Montagnard Amar que nous retrouverons dans la conspiration de Babœuf, la Convention ordonna que Brissot, si longtemps poursuivi par la haine de Camille, que Sillery, Condorcet, Ducos, Isnard, Gensonné, Grangeneuve, Philippe d'Orléans, toute la Gironde en masse enfin,

seraient traduits devant le tribunal révolutionnaire. Vingt-et-un députés étaient livrés en une seule fois à Fouquier-Tinville et à ses jurés de choix ; sur cent vingt-sept que la Montagne aurait voulu atteindre , quelques-uns avaient péri en fuyant , d'autres sur les échafauds en province ; d'autres avaient été réservés pour une seconde hécatombe , comme l'ex-duc d'Orléans.

Camille voulut assister à ce procès ; si le remords n'était point encore entré dans son âme , il dut y pénétrer douloureusement à la lecture du réquisitoire de Fouquier-Tinville qui ne fut, le 24 octobre , que le plagiaire de Camille Desmoulins et de son pamphlet de mai contre les Brissotins. « C'était , » dit un historien , « l'histoire de la calomnie écrite par le calomniateur et revue en » témoignage par le bourreau. »

On sait toutes les infamies de ce procès , les Montagnards seuls appelés en témoignage contre les Girondins , les violences et les exagérations de l'accusation , la partialité révoltante du président Hermann, le même qui enverra Camille à la mort , la clôture prématurée des débats , comédie épouvantable à une seconde représentation de laquelle Camille n'assistera plus cette fois comme témoin seulement , mais comme acteur et victime.

Jusqu'au bout , Desmoulins suivit les péripéties de ce drame dont chaque scène le pénétrait de plus de regret et de douleur , mais dont chaque scène aussi lui enfonçait plus profondément au cœur la résolution de se jeter en travers de tous ces excès , au risque d'y périr broyé.

M. de Lamartine a écrit une page de roman sur la présence de Camille au procès de Brissot , de Vergniaud et de leurs amis. Voici le huitième paragraphe de son quarante-septième livre *des Girondins*. Les condamnés s'étonnent, remplissent la salle de leurs malédictions ; Valazé se poignarde , Vergniaud écrase les juges de son méprisant silence. « A ce moment , un cri s'élève » du milieu de la foule , » dit M. de Lamartine ; « un jeune » homme se débat dans un groupe de spectateurs et s'efforce » vainement de se faire place à travers les rangs pressés pour » s'enfuir vers la porte. « Laissez-moi fuir ; laissez-moi me déro-

» ber à ce spectacle, » s'écrie-t-il en se voilant les yeux de ses
» deux mains. « Misérable que je suis ! C'est moi qui les tue !
» c'est mon *Brissot dévoilé* qui les accuse et qui les juge ! Je ne
» puis supporter la vue de mon ouvrage ! Je sens les gouttes de
» leur sang rejaillir sur cette main qui les a dénoncés ! » Ce jeune
» homme était Camille Desmoulins, inconséquent dans sa pitié
» comme dans sa haine, et dont la légèreté, tour à tour perverse
» ou puérile, cédait aux larmes comme elle provoquait le sang.
» La foule indifférente ou dédaigneuse le retint et le fit taire
» comme un enfant. » Nous aimons mieux la version suivante ;
elle est moins apprêtée, plus simple, et de plus a le grand mé-
rite d'avoir été écrite par un témoin *dè visû*.

Un des prétendus amis de Camille, Villatte, un des jurés de Robespierre et qui, sur la prière de Desmoulins auquel il supposait sans doute quelque pouvoir encore, quelque influence, devait dans le mois de novembre suivant faire acquitter par le jury révolutionnaire deux prévenus auxquels s'intéressait Camille ; Villatte, disons-nous, raconte dans des mémoires qu'il écrivit en prison après la réaction thermidorienne, le désespoir auquel se livrait Desmoulins pendant les dernières heures du procès des Girondins. Cette scène est déchirante et pleine d'intérêt.

« Camille était assis près du banc des jurés » ; écrit Villatte.
« Ceux-ci revenant des opinions, Camille s'élance pour parler à
» Antonelle qui rentrait l'un des derniers. Surpris de l'altération
» de sa figure, il lui dit assez haut : Ah ! mon Dieu, je te plains
» bien ! Ce sont des fonctions bien terribles ! Puis entendant la
» déclaration du jury ils se jette tout à coup dans mes bras,
» s'agitant, se tourmentant : Ah ! mon Dieu, ah ! mon Dieu,
» c'est moi qui les tue ; c'est mon *Brissot dévoilé* ! Ah ! mon
» Dieu, c'est moi qui les tue ! A mesure que les accusés rentrent
» pour entendre leur jugement, les regards se tournent vers
» eux ; le silence le plus profond régnait dans toute la salle.
» L'accusateur public conclut à la peine de mort. L'infortuné
» Camille, défait, perdant l'usage de ses sens, laissait échapper

» ces mots : je m'en vais, je m'en vais, je veux m'en aller, et il
» ne pouvait sortir. A peine le mot : mort, est prononcé, Brissot
» laisse tomber ses bras et sa tête se penche subitement sur sa
» poitrine. Gensonné, pâle et tremblant, demande la parole sur
» l'application de la loi et prononce des mots que l'on n'entend
» pas. Boileau étonné, élevant en l'air son chapeau, s'écrie :
» je suis innocent, et se tournant vers le peuple avec véhémence,
» il l'invoque; les accusés se lèvent spontanément. Nous sommes
» innocents; peuple, on vous trompe, s'écrient-ils. Le peuple
» reste immobile; les gendarmes les forcent à se rasseoir. Valazé
» tire de sa poitrine un stylet et se l'enfonce dans le cœur; il
» tombe renversé et il expire. Sillery laisse tomber ses deux
» béquilles en s'écriant, le visage plein de joie et en se frottant
» les mains : C'est le plus beau jour de ma vie. L'heure avancée
» de la nuit, les flambeaux allumés, les juges et le public fatigués
» d'une longue séance, car il est minuit, tout donnait à cette
» scène un caractère sombre, imposant, terrible; la nature
» souffrait dans toutes ses affections; Camille Desmoulins se
» trouvait plus mal. »

Regrets tardifs et impuissants ! Quand on lui apprit les détails de l'exécution du 31 octobre, Camille s'écria que le comité de salut public *mettait la Convention en coupe réglée*. Le mot était d'une effrayante justesse; mais pourquoi ne pas s'être allié avec la Gironde comme elle le proposait le 31 mai, au lieu de l'envoyer à sa perte, au lieu de s'exposer à pleurer inutilement sur elle ? Que n'écrasait-il plus tôt, comme il va le faire bientôt et vainement, la Montagne de ses sarcasmes, de ses accusations, de ses colères ? Versatile, inconstant, tiraillé en tout sens par ses inspirations prime-sautières, que ne sut-il vouloir, être fort ? en était-il capable ? entrer sans hésiter dans la bonne voie, sans avoir essayé de tous les sentiers détournés et dangereux ?

Le chroniqueur Montgaillard a écrit : « L'on a vu entre les
» mains de Camille Desmoulins, alors fanatique admirateur et
» complice de l'incorruptible Robespierre, une liste de pros-
» cription envoyée à ce dernier par un personnage de l'émigra-

» tion. Les noms les plus respectables y étaient dénoncés ; les
» personnages les plus remarquables par leur attachement aux
» principes constitutionnels y étaient inscrits. Deux condisciples
» de Camille Desmoulins au collège Louis-le-Grand, qui existent
» encore et qui jouissent d'une haute réputation de loyauté, ont
» vu aussi ces listes de proscription envoyées de l'étranger, et
» l'on pourrait ici invoquer leur témoignage, si l'honneur ne
» faisait un devoir de taire leur nom. »

Ce sont là des contes à dormir debout. Il est assez de reproches à faire à Camille sans encore lui adresser celui d'avoir vendu et livré sa conscience à un parti qu'il ne poursuivit que trop de ses écrits. Calomnier ses adversaires, même des adversaires politiques, est une mauvaise action d'abord, une maladresse ensuite. A force d'exagération on s'expose à ne plus être cru, et à les rendre intéressants. Camille, en prêchant la République, obéissait à une impulsion directe et énergique de sa conscience qui se trompa de route : au moins, c'est là notre avis. Mais c'est parce qu'il était mu par une conviction, — qu'on l'appelle criminelle ou exagérée, c'est toujours une conviction, — c'est parce qu'il agit avec conscience qu'il mérite dans l'histoire une place que ne lui assurerait pas son talent seul. Par son mépris des vengeances personnelles, Camille était mal placé dans la Montagne ; ses instincts de modération lui marquaient son rang parmi les Girondins et les modérés, qu'il se repentit trop tard d'avoir combattus, quand il reconnut qu'il s'était mépris sur eux et qu'il avait imprudemment porté secours à ceux avec lesquels il ne s'était jamais trouvé en communication d'idées.

A partir de la mort des Girondins, Camille Desmoulins a complètement changé de système. Il est entré à pleines voiles dans les eaux de la réaction. Même à la tribune des Jacobins à l'oreille desquels il était dangereux de faire parvenir les accents de la raison, il se hasarde à heurter en face la popularité au profit de la vérité. Un jour, on s'occupait des moyens de se procurer du pain et des armes. Un énergumène, qui avait été à Saint-

Domingue secrétaire du mulâtre Rigaud, prononça cette harangue digne de Caraïbes cannibales :

« Des armes ! c'est dans la bourse des aristocrates que nous
» en trouverons pour les immoler jusqu'au dernier. Si le pain
» manque, nous les tuerons, nous les salerons et nous les man-
» gerons. Citoyens, à Saint-Domingue, un noir, chef de bande,
» qu'on avait surnommé *Viande à Blanc*, assurait que rien n'é-
» tait plus délicat que la chair humaine. A son exemple, j'en ai
» usé et j'ai trouvé qu'il avait raison. Ces noirs, que l'on dit si
» peu avancés, nous ont donné là une leçon de civilisation. Au
» besoin, sachons les imiter. Mourir de faim au milieu de l'a-
» bondance des champs de bataille, c'est absurde. »

« Citoyen, » répliqua Desmoulins, « ce que tu dis là n'est pas
» très fraternel. Le pain manque, c'est vrai ; mais je demande
» que la proposition soit ajournée jusqu'au moment où la disette
» ne nous laissera plus l'option entre des croûtes de pâté et la
» chair des aristocrates. »

Cette exagération et cette ironie mirent fin à cette horrible discussion. On sent que ce n'est déjà plus là l'homme qui disait au club que la société était divisée en deux sortes de gens : les Messieurs et les Sans-culottes : ceux-ci auxquels il fallait prendre leur bourse, ceux-là à qui il fallait donner des armes.

Nous touchons au moment où naquit le *Vieux Cordelier*. Les mémoires du temps nous apprennent comment la création de ce journal fut résolue. Il y avait quelques mois déjà que le projet en avait été débattu entre Danton et Desmoulins qui paraissait hésiter. Danton, Souberbielle et Camille se désolaient et s'effrayaient de tout ce sang que versait le trop docile tribunal révolutionnaire. « Que puis-je, moi ? » dit Souberbielle ; « je ne
» suis qu'un patriote obscur. Ah ! si j'étais Danton ! — « Danton
» dort ; tais-toi ! » répliqua Danton d'une voix sombre ; « il se
» réveillera quand il en sera temps. Tout cela commence à me
» faire horreur. Je suis un homme de révolution ; je ne suis pas
» un homme de carnage. Mais toi, Camille, pourquoi gardes-tu
» le silence ? » — « Moi, » fit Camille avec exaltation ; « j'en suis

» las, du silence ! la main me pèse ; j'ai quelquefois envie d'ai-
» guiser ma plume en stylet et d'en poignarder ces misérables.
» Qu'ils y prennent garde ! Mon encre est plus indélébile que leur
» sang. Elle tache pour l'immortalité ! — « Commence donc dès
» demain ! » s'écria Danton. C'est toi qui as lancé la révolution ;
» c'est à toi de l'enrayer. » — Camille quitta ses amis sur cette
parole pour tailler sa plume et écrire sa nouvelle et dernière
œuvre. M. de Lamartine, qui emprunte cette scène aux docu-
ments du temps, en fixe la date aux premiers jours de janvier
1794. C'est une erreur. Les entretiens de Sèvres, où Danton,
Camille, Fabre d'Eglantine, Bourdon de l'Oise, inaugurèrent la
réaction au choc des verres, à la lumière des flambeaux, au jet
éblouissant des pensées de Danton illuminées de toute la verve
de Desmoulins ; ces dîners et la conversation de Souberbielle
précèdent l'année 1794 et la naissance du *Vieux Cordelier*.

Ce fut le 5 décembre 1793 (quintidi de la deuxième décade de
frimaire an 2,) que Camille Desmoulins publia son premier
numéro du *Vieux Cordelier*, journal qui parut à intervalles iné-
gaux et n'eut que six numéros, le dernier daté du 30 décembre
1793 (10 nivôse an 2.) Le septième, qui porte, dans l'édition de
M. Matton, la date du 5 février 1794 (quintidi pluviôse, deuxième
décade), ne parut pas ; nous en chercherons la raison.

En parlant de l'époque où fut publié le *Vieux Cordelier*, M.
Matton, dans sa notice sur Camille Desmoulins, a commis deux
erreurs matérielles qu'il importe essentiellement de relever. Il
avance d'abord que ce fut au mois de mars 1794 que Camille
reprit « la plume de journaliste qu'il avait quittée depuis qu'il ne
» pouvait faire l'éloge de Robespierre et qu'il créa le *Vieux Cor-*
» *delier*. » Il ne faut que ouvrir un calendrier révolutionnaire
pour voir que le 15 frimaire an 2, correspond au 5 décembre
1793 (style esclave.) Nous montrerons ensuite comment Camille
fit plus d'une fois l'éloge de Robespierre, et, soit conscience, soit
frayeur, encensa son ancienne idole.

M. Matton prétend encore que Desmoulins fut arrêté avant
d'avoir envoyé à l'imprimeur l'épreuve corrigée de son septième

numéro. Or, cette épreuve est datée de quintidi pluviôse, 2^e décade (3 février 1794), et Camille ne fut arrêté que le 31 mars suivant. L'auteur eut plus de temps qu'il ne fallait pendant ces deux mois pour revoir une épreuve.

Camille s'occupait d'écrire une histoire de la révolution, quand les nécessités de son parti et de sa propre défense contre les ignobles et incessantes insultes dont l'abreuvait l'infame Hébert dans les colonnes de son *Père Duchène*, le forcèrent à rentrer dans la périlleuse carrière du journalisme. Bien que la création de ce journal fût entrée comme moyen de réaction dans le plan de conspiration des Dantonistes, c'est plutôt là un mémoire que Camille écrit pour Camille, un plaidoyer personnel, un pamphlet contre ses ennemis particuliers et intimes, qu'un journal proprement dit et surtout un journal de parti, d'opinion, où l'auteur se sacrifie à sa faction derrière laquelle toute son individualité disparaît, à laquelle il se sacrifie, en faveur de laquelle il discute, condamne et exécute les principes qu'elle repousse. Ici, le *moi* apparaît à chaque phrase. L'intérêt du parti n'est traité qu'en seconde ligne. Il faut reconnaître aussi, pour expliquer cette constante apparition du *moi*, que Desmoulins, placé par les siens à l'extrême avant-garde, avait nécessairement, fatalement, appelé sur lui l'attention de la Montagne, personnifiait admirablement l'esprit de résistance et devait supporter les premières et les plus furieuses attaques.

Pour n'en donner qu'une première preuve, nous allons conduire nos lecteurs à une séance des Jacobins. Le 4^{er} frimaire, Robespierre demande « qu'il soit fait un scrutin épuratoire à la » tribune, pour reconnaître et chasser tous les agents des puis- » sances étrangères qui se seraient introduits dans cette So- » ciété. » Le 6 frimaire, (26 novembre 1793), le farouche Hébert, qui se sent menacé par Robespierre, paie d'audace et rappelle au club qu'il doit bientôt s'occuper du scrutin épuratoire de ses membres. « Les intrigants fourmillent partout, » dit-il ; « le mal » presse ; il faut que, séance tenante, la société arrête le mode » de cet épurement. »

Camille Desmoulins se lève et demande que toute la Société soit appelée à voter et non un comité qui agirait en secret : « Quand un homme est proscrit par l'opinion publique, » répond-il à Hébert; « il est à moitié chemin de la guillotine. Or, » l'opinion des Jacobins est celle de tous les bons républicains. » Il ne serait pas juste de confier à un comité secret, à un petit nombre d'hommes le droit d'en exclure un autre de la Société. » Je demande que le scrutin ait lieu à la tribune et non dans un comité. »

Il se doutait déjà que le scrutin épuratoire le désignerait bientôt aux baisers de la guillotine, ainsi qu'il le pronostiquait hautement.

Voici comment on procéda à cette épuration dont les conséquences étaient ou une reconnaissance publique d'un entier *civisme*, ou une déclaration de suspicion et une exclusion qui précédaient toujours la sentence du tribunal révolutionnaire. Le président prenait le tableau où étaient inscrits les noms des sociétaires et proclamait un certain nombre de ces noms ; c'étaient sur ceux-là qu'on procédait à l'opération de l'épurement. Prenait la parole celui qui s'opposait ou concluait à la réception.

Le 1^{er} décembre, (11 frimaire,) il ne s'agissait point encore du vote à émettre sur Camille, quand un clubiste, nommé Deschamps, après avoir réclamé l'expulsion d'un sociétaire, demanda, en raison d'une absence qui ne lui permettrait pas d'assister aux séances suivantes, l'autorisation de présenter « ses » observations sur différents autres membres, » et de suite il entama contre Camille Desmoulins l'action où s'engageraient bientôt tant d'autres de ses ennemis. « J'accuse, » dit-il, « Camille Desmoulins comme un homme qui, ayant bien servi la » révolution, a fini par être on ne peut pas plus indifférent sur » ses progrès. »

C'est probablement à cette première attaque que Camille répond dans son premier numéro du *Vieux Cordelier*, quand il dit en s'adressant à Pitt : « Tu as vu que tu échouerais éternel- » lement, si tu ne t'attachais à perdre dans l'opinion pu-

» blique ceux qui, depuis cinq ans, ont déjoué tous les pro-
» jets. Tu as compris que ce sont ceux qui t'ont toujours vaincu
» qu'il fallait vaincre; qu'il fallait faire accuser de corruption
» précisément ceux que tu n'avais pu corrompre, et d'attiédis-
» sement ceux que tu n'avais pu attiédir. »

A part cette insinuation toute personnelle, ce numéro n'offre rien d'intéressant qu'un passage où l'auteur s'indigne à la pensée que sa plume, arrêtée par la Terreur, n'oserait pas revendiquer pour elle la liberté, la prétendue liberté des Anglais qui cependant n'ont pas la liberté indéfinie de la presse. « Voyez, » s'écrie-t-il, « avec quelle hardiesse le *Morning Chronicle* attaque
» Pitt et les opérations de la guerre! Quel est le journaliste, en
» France, qui osât relever les bévues de nos comités, et des géné-
» raux, et des Jacobins, et des ministres, et de la Commune,
» comme l'opposition relève celle du ministère britannique? Et
» moi, Français, moi, Camille Desmoulins, je ne serais pas
» aussi libre qu'un journaliste anglais! Je m'indigne à cette
» idée. Qu'on ne dise pas que nous sommes en révolution, et
» qu'il faut suspendre la liberté de la presse pendant la révolu-
» tion. Est-ce que l'Angleterre, est-ce que toute l'Europe n'est
» pas aussi en état de révolution? Les principes de la liberté de
» la presse sont-ils moins sacrés à Paris qu'à Londres, où Pitt
» doit avoir une si grande peur de la lumière? Je l'ai dit il y a
» cinq ans : ce sont les fripons qui craignent les réverbères.
» Est-ce que, lorsque d'une part la servitude et la vénalité tien-
» dront la plume, et de l'autre, la liberté et la vertu, il peut y
» avoir le moindre danger que le peuple, juge dans ce combat,
» puisse passer du côté de l'esclavage? Quelle injure ce serait
» faire à la raison humaine, que de l'appréhender! Est-ce que
» la raison peut craindre le duel de la sottise? Je le répète, il
» n'y a que les contre-révolutionnaires, il n'y a que les traîtres,
» il n'y a que Pitt, qui puissent avoir intérêt à défendre, en
» France, la liberté même indéfinie de la presse; et la liberté, la
» vérité, ne peuvent jamais craindre l'écritoire de la servitude
» et du mensonge. »

Camille proclame alors qu'il va déclarer la guerre à l'intrigue, aux méchants, sans crainte comme sans relache. « Que les bons » citoyens, » écrit-il, « ne craignent point les écarts et l'intempérance de ma plume. J'ai la main pleine de vérités, et je me » garderai bien de l'ouvrir en entier; mais j'en laisserai échapper » assez pour sauver la France et la République une et indivisible.

» Mes collègues ont tous été si occupés et emportés par le » tourbillon des affaires, les uns dans des comités, les autres » dans des missions, que le temps leur a manqué pour lire, je » dirai presque pour méditer. Moi qui n'ai été d'aucune mission, d'aucun comité où l'on eût quelque chose à faire; qui, » au milieu de cette surcharge de travaux de tous mes collègues » montagnards pour l'affermissement de la République, ai composé, presque à moi seul (qu'ils me passent l'expression), » leur comité de lecteurs et de penseurs, me sera-t-il permis, » au bout d'un an, de leur présenter le rapport de ce comité, » de leur offrir les leçons de l'histoire, le seul maître, quoi qu'on » en dise, de l'art de gouverner, et de leur donner les conseils » que leur donneraient Tacite et Machiavel, les plus grands politiques qui aient jamais existé? »

Ce début était bien hardi et paraissait promettre bien des scandales, bien des révélations, bien des attaques. La Montagne s'en émut, ainsi que de l'attention immédiatement soulevée par la témérité de Desmoulins dont le premier numéro se vendit à un nombre incroyable de feuilles; on dit que son journal se tira jusqu'à cinquante mille exemplaires. Robespierre, étonné, voulut voir son ancien ami, l'avertir du danger qu'il courait, le prévenir qu'il assumait sur lui une effrayante responsabilité, lui donner des conseils. Il fut convenu entre eux, le fait est historique et se contatera publiquement tout-à-l'heure, que Desmoulins soumettrait à Robespierre, avant de les confier à l'imprimeur, les épreuves de chacun de ses numéros.

Aussi cette influence de Robespierre se reconnaît-elle parfaitement dans le numéro 2 du *Vieux Cordelier*, publié le 10 dé-

cembre (20 frimaire.) Robespierre redoutait moins alors les Dantonistes que les Exagérés, Danton que Hébert. Il avait résolu d'en finir tout d'abord avec les Hébertistes, qui lui avaient servi de moyen, s'étaient usés à déblayer le terrain pour lui, mais paraissaient commencer à comprendre qu'il les avait exploités et complotaient sa perte. Camille, dirigé par Robespierre, attaque, au profit de celui-ci qu'il comble d'éloges, les exagérés et leurs excès. Il les appelle hypocrites de patriotisme, aristocrates dans l'Assemblée. Il leur reproche de proscrire et de persécuter tous les cultes. Il regrette d'avoir autrefois loué Marat. Il raille Anacharsis Clootz qui, « plus patriote que Robespierre, plus philosophe que Voltaire, se riait de cette maxime si vraie : Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer; » et qui força l'évêque Gobel, « qu'il courut un jour réveiller à onze heures du soir, à se déprêtriser solennellement le lendemain à la barre de la Convention. » Robespierre, qui préparait la reconnaissance et le culte d'un Être Suprême, aurait écrit ce numéro du *Vieux Cordelier* qu'il ne l'eût point autrement écrit. Aussi n'osons-nous blâmer ce jugement sévère que cette conduite de Camille dictée à MM. Buchez et Roux et qu'ils ont consigné dans leur *Histoire parlementaire de la Révolution française* :

« Camille, homme sans convictions et sans caractère, grand coureur de repas et ami de quiconque était son hôte ou son commensal, comprit que si la sévérité du Comité de salut public n'était point contredite et tempérée, il ne tarderait pas à avoir avec lui un démêlé fâcheux. Imitateur très spirituel du style, du scepticisme et de la fausse bonhomie de Montaigne, il cachait avec beaucoup d'art, sous l'aveu plein d'abandon de peccadilles très vénielles, des fautes très répréhensibles chez un représentant du peuple. Mû par l'instinct de son propre danger et monté par Danton et par Fabre d'Eglantine, il écrivit son *Vieux Cordelier*. Camarade de collège de Robespierre et son prôneur enthousiaste pendant la révolution, les Dantonistes fondaient un grand espoir sur cet intermédiaire pour

» fléchir et amollir *l'incorruptible*. Sans des imprudences capitales, ils auraient peut-être réussi à se sauver. »

A cette sentence sévère, souvent injuste, il ne manque que la reconnaissance d'un mérite qu'on ne peut contester à Desmoulins : celui d'avoir osé le premier saisir corps à corps un parti très-puissant, très-dangereux et qui avait pour triompher presque autant de chances alors que Robespierre et ses amis. Mais, comme M. de Lamartine, MM. Buchez et Roux avaient entrepris l'œuvre difficile de la réhabilitation, de la glorification de Robespierre, et, pour le faire apparaître avec plus de grandeur, ils diminuent la taille de ses adversaires et lui ont sacrifié complètement et Danton et Desmoulins.

Avant de continuer l'analyse du remarquable journal de Camille, il nous faut donner quelques explications sur la séance où les Jacobins, occupés de leur épuration, votèrent l'admission de Desmoulins. Son ami Fabre d'Eglantine venait d'être reçu sans conteste ; le club était dans un de ses bons jours. Camille fut appelé à la tribune et interpellé, d'abord sur ses liaisons avec le général Dillon dont il avait pris la défense, sur la dénonciation ensuite faite contre lui par Deschamps, relativement au propos que Camille aurait tenu au tribunal révolutionnaire au moment où les Girondins venaient d'être condamnés. On lui demanda si vraiment il avait dit que c'était là de véritables républicains et qu'ils mouraient en Brutus.

Nous regrettons de ne pouvoir cacher que, courageux chez lui et la plume à la main, Desmoulins se montra misérable et tremblant à la tribune. Il renia presque son amitié avec Dillon et prétendit « qu'il avait bien fallu qu'il le vît dans sa prison. » Autrefois il avait cru reconnaître de grands talents dans cet homme de guerre ; mais, trompé sur son compte depuis trois mois, il n'avait plus parlé de lui ni en bien, ni en mal.

« A l'égard du mouvement de sensibilité, » dit-il ensuite, « que j'ai fait paraître lors du jugement des vingt-deux, je déclare » que ceux qui me font ce reproche étaient loin de se trouver » dans la même position que moi. Je chéris la République ; je

» l'ai toujours servie, mais je me suis trompé sur beaucoup
» d'hommes tels que Mirabeau, les Lameth, etc., que je croyais
» de vrais défenseurs du peuple, et qui néanmoins ont fini par
» trahir ses intérêts. Une fatalité bien marquée a voulu que de
» soixante personnes qui ont signé mon contrat de mariage il ne
» me reste que deux amis, Robespierre et Danton. Tous les au-
» tres sont émigrés ou guillotins. De ce nombre étaient sept
» d'entre les vingt-deux. Un mouvement de sensibilité était donc
» bien pardonnable dans cette occasion ; cependant j'atteste n'a-
» voir pas dit : *Ils meurent en républicains, en Brutus* ; j'ai dit :
» *Ils meurent en républicains ; mais républicains fédéralistes* :
» car je ne crois pas qu'il y eût beaucoup de royalistes parmi
» eux.

» J'ai toujours été le premier à dénoncer mes propres amis ;
» du moment où j'ai vu qu'ils se conduisaient mal, j'ai résisté
» aux offres les plus brillantes, et j'ai étouffé la voix de l'amitié
» que m'avaient inspirée de grands talents. »

Un sociétaire prit en pitié toute cette honteuse misère et proposa, puisque Desmoulins venait d'avouer ingénument qu'il avait mal choisi ses amis, de lui prouver, en l'accueillant avec empressement, que les Jacobins savaient mieux choisir les leurs.

Robespierre avait encore besoin de Camille et de Danton, celui-ci qu'il avait fait recevoir après avoir échangé avec lui le baiser de Judas, celui-là qu'il croyait bien employer à la ruine des Hébertistes, avant de les sacrifier tous deux à son ambition. Il vint puissamment en aide à Camille, mais après lui avoir adressé de dures et magistrales paroles d'admonestation. « Il faut, » dit-il, « considérer avec Camille Desmoulins ses vertus et ses faiblesses. » Quelquefois faible et confiant, souvent courageux et toujours républicain, on l'a vu successivement l'ami des Lameth, de Mirabeau, de Dillon ; mais on l'a vu aussi briser ces mêmes idoles qu'il avait encensées. Il les a sacrifiées sur l'autel qu'il leur avait élevé, aussitôt qu'il a reconnu leur perfidie. En un mot, il aimait la liberté par instinct et par sentiment, et n'a

» jamais aimé qu'elle , malgré les séductions puissantes de tous
» ceux qui la trahissent.

» J'engage Camille Desmoulins à poursuivre sa carrière, mais
» à n'être plus aussi versatile , et à tâcher de ne plus se tromper
» sur le compte des hommes qui jouent un grand rôle sur la
» scène politique. »

« De nombreux applaudissements annoncent l'admission de
» Camille Desmoulins , » lisons-nous au *Monteur*.

Détournons nos regards de cette triste page ; un spectacle
plus attrayant force notre attention.

Tout le troisième numéro du *Vieux Cordelier*, qui parut le 13
décembre 1793, est un chef-d'œuvre de courage , de pensée et
de style. Jamais Camille ne s'est élevé à cette hauteur de con-
ception. Une fois dans sa vie , une sainte inspiration l'a conduit
au sublime. La vérité avec ses sévères révélations , avec ses ver-
tueux enthousiasmes , lui a été plus utile pour sa gloire que les
paradoxes à la façon de Voltaire , que les railleries , que tout son
esprit , que toute sa verve des mauvais jours.

Camille Desmoulins veut porter le coup suprême au Terro-
risme qui sévit alors dans toute son exagération de violence ,
dans toute sa rage ; il veut le dénoncer à l'indignation des bons
citoyens. Il va le peindre à grands traits dans un accès d'héroï-
que imprudence. C'est sous le voile transparent de la tyrannie
des empereurs romains qu'il va esquisser la tyrannie des diverses
fractions de la Montagne et composant cet horrible ensemble
connu dans l'histoire sous le nom de la Terreur. C'est Tibère ,
c'est Néron , c'est l'ignoble Claude dont sa satire emprunte les
noms ; c'est Robespierre , c'est Hébert qu'il expose au pilori.
« Je préviens que d'un bout à l'autre , ce numéro n'est qu'une
» traduction littérale des historiens , » écrit-il dans une note.
» J'ai cru inutile de le surcharger des citations. Toutefois , au
» risque de passer pour pédant , je citerai parfois le texte , afin
» d'ôter tout prétexte à la malignité d'empoisonner mes phrases
» et de prétendre ainsi que ma traduction d'un auteur mort il y
» a quinze cents ans est un crime de contre-révolution. Voici le

» passage : Tacite. Annales, liv. 1, chap. 72. *Nam legem majes-*
» *tatis reduxerat, cui nomen apud veteres idem, sed alia in judi-*
» *cium veniebant : si quis proditione exercitum, aut plebem se-*
» *ditionibus, denique malè gestâ Republicâ majestatem populi*
» *romani minuisset. Facta arguebantur, dicta impunè erant,*
» *Primus Augustus cognitionem de famosis libellis specie legis*
» *ejus tractavit.* »

Mais personne ne s'y méprendra, ni Hébert, ni Robespierre, ni la Convention, ni Barrère, le rapporteur inféodé de tous ceux qui triomphent.

« Vous comptez, » dit Camille à son lecteur, « sur la fran-
» chise de ma plume, et vous vous faites un malin plaisir de la
» suivre esquissant fidèlement le tableau de ce dernier semestre;
» mais je saurai tempérer votre joie et animer les citoyens d'un
» nouveau courage. Avant de mener le lecteur aux Brotteaux et
» sur la place de la Révolution (1), et de les lui montrer inondées
» du sang qui coula, pendant six mois, pour l'éternel affran-
» chissement d'un peuple de vingt-cinq millions d'hommes et
» non encore lavées par la liberté et le bonheur public, je vais
» commencer par reporter les yeux de mes concitoyens sur les
» règnes de César et sur ce fleuve de sang. »

Et de suite il entre en matière en s'écriant :

« Après le siège de Pérouse, disent les historiens, malgré la
» capitulation, la réponse d'Auguste fut : *Il vous faut tous périr.*
» Trois cents des principaux citoyens furent conduits à l'autel
» de Jules-César, et là, égorgés le jour des Ides de Mars; après
» quoi le reste des habitants fut passé pêle-mêle au fil de l'épée,
» et la ville, une des plus belles de l'Italie, réduite en cendres,
» et autant effacée qu'Herculanum de la surface de la terre.
» Il y avait anciennement à Rome, dit Tacite, une loi qui spéci-
» fiait les crimes d'état et de lèse-majesté, et portait peine capi-

(1) Les Brotteaux, place de Lyon où l'armée révolutionnaire égorgeait en masse les énergiques fédéralistes défenseurs de la ville. La place de la Révolution où, chaque jour, la sainte guillotine abattait les têtes les plus nobles.

» tale. Ces crimes de lèse-majesté, sous la république, se rédui-
» saient à quatre sortes : si une armée avait été abandonnée
» dans un pays ennemi ; si l'on avait excité des séditions ; si les
» membres des corps constitués avaient mal administré les affai-
» res et les deniers publics ; si la majesté du peuple romain
» avait été avilie. Les empereurs n'eurent besoin que de quelques
» articles additionnels à cette loi pour envelopper et les citoyens
» et les cités entières dans la proscription. Auguste fut le pre-
» mier extendeur de cette loi de lèze-majesté, dans laquelle il
» comprit les écrits qu'il appelait contre-révolutionnaires.
» Sous ses successeurs et bientôt, les extensions n'eurent plus
» de bornes, dès que des propos furent devenus des crimes
» d'état ; de là, il n'y eut qu'un pas pour changer en crimes
» les simples regards, la tristesse, la compassion, les soupirs,
» le silence même.

» Bientôt ce fut un crime de lèse-majesté ou de contre-
» révolution à la ville de Nursia, d'avoir élevé un monument à
» ses habitants morts au siège de Modène, en combattant cepen-
» dant sous Auguste lui-même, mais parce qu'alors Auguste
» combattait avec Brutus, et Nursia eut le sort de Pérouse.

» Crime de contre-révolution à Libon Drusus, d'avoir deman-
» dé aux diseurs de bonne aventure s'il ne posséderait pas un
» jour de grandes richesses. Crime de contre-révolution au
» journaliste Cremutius Cordus, d'avoir appelé Brutus et Cassius
» les derniers des Romains. Crime de contre-révolution à un
» des descendants de Cassius, d'avoir chez lui un portrait de
» son bisaïeul. Crime de contre-révolution à Mamercus Scaurus,
» d'avoir fait une trégrédie où il y avait tel vers à qui l'on pou-
» vait donner deux sens. Crime de contre-révolution à Torqua-
» tus Silanus, de faire de la dépense. Crime de contre-révolution
» à Petreïus, d'avoir eu un songe sur Claude. Crime de contre-
» révolution à Appius Silanus, de ce que la femme de Claude
» avait eu un songe sur lui. Crime de contre-révolution à Pom-
» ponius, parce qu'un ami de Séjan était venu chercher un asile
» dans une de ses maisons de campagne. Crime de contre-

» révolution d'être allé à la garde-robe sans avoir vidé ses po-
» ches, et en conservant dans son gilet un jeton à la face royale,
» ce qui était un manque de respect à la figure sacrée des
» tyrans. Crime de contre-révolution de se plaindre des mal-
» heurs du temps, car c'était faire le procès du gouvernement.
» Crime de contre-révolution de ne pas invoquer le génie divin
» de Caligula. Pour y avoir manqué, grand nombre de citoyens
» furent déchirés de coups, condamnés aux mines ou aux bêtes,
» quelques-uns même sciés par le milieu du corps. Crime de
» contre-révolution à la mère du consul Fusius Geminus, d'avoir
» pleuré la mort funeste de son fils.

» Il fallait montrer de la joie de la mort de son ami, de son
» parent, si l'on ne voulait s'exposer à périr soi-même. Sous
» Néron, plusieurs dont il avait fait mourir les proches allaient
» en rendre grâce aux dieux ; ils illuminaient. Du moins il fal-
» lait avoir un air de contentement, un air ouvert et calme. On
» avait peur que la peur même ne rendît coupable.

» Tout donnait de l'ombrage au tyran. Un citoyen avait-il de
» la popularité, c'était un rival du prince, qui pouvait susciter
» une guerre civile. *Studia civium in se verteret et si multi idem*
» *audeant, bellum esse.* Suspect.

» Fuyait-on au contraire la popularité, et se tenait-on au coin
» de son feu ; cette vie retirée vous avait fait remarquer, vous
» avait fait donner de la considération. *Quantò metu occultior,*
» *tantò famæ adeptus.* Suspect.

» Etiez-vous riche ; il y avait un péril imminent que le peuple
» ne fût corrompu par vos largesses, *Auri vim atque opes Plauti*
» *principi infensas.* Suspect.

» Etiez-vous pauvre ; comment donc ! invincible empereur, il
» faut surveiller de plus près cet homme. Il n'y a personne d'en-
» treprenant comme celui qui n'a rien. *Sylla inopem, indè præ-*
» *cipiam audaciam.* Suspect.

» Etiez-vous d'un caractère sombre, mélancolique, ou mis en
» négligé ; ce qui vous affligeait, c'est que les affaires publiques
» allaient bien. *Hominem bonis publicis mæstum.* Suspect.

» Si, au contraire, un citoyen se donnait du bon temps et des
» indigestions, il ne se divertissait que parce que l'empereur
» avait eu cette attaque de goutte qui heureusement ne serait
» rien; il fallait lui faire sentir que sa majesté était encore dans
» la vigueur de l'âge. *Reddendam pro intempestivâ licentiâ*
» *mæstam et funebrem noctem quâ sentiat vivere Vitellium et im-*
» *perare.* Suspect.

» Était-il vertueux et austère dans ses mœurs; bon! nouveau
» Brutus, qui prétendait par sa paleur et sa perruque de Jaco-
» bin, faire la censure d'une cour aimable et bien frisée. *Glis-*
» *cere æmulos Brutorum vultûs rigidi et tristis quo tibi lasci-*
» *viam exprobrent.* Suspect.

» Était-ce un philosophe, un orateur ou un poète; il lui con-
» venait bien d'avoir plus de renommée que ceux qui gouver-
» naient! Pouvait-on souffrir qu'on fit plus d'attention à l'auteur,
» aux quatrièmes, qu'à l'empereur dans sa loge grillée? *Virgi-*
» *num et Rufum claritudo nominis.* Suspect.

» Enfin s'était-on acquis de la réputation à la guerre; on n'en
» était que plus dangereux par son talent. Il y a de la ressource
» avec un général inepte. S'il est traître, il ne peut pas si bien
» livrer une armée à l'ennemi qu'il n'en revienne quelqu'un.
» Mais un officier du mérite de Corbulon ou d'Agricola, s'il
» trahissait, il ne s'en sauverait pas un seul. Le mieux était de
» s'en défaire: Au moins, seigneur, ne pouvez-vous vous dis-
» penser de l'éloigner promptement de l'armée. *Multa militari*
» *jamâ metum fecerat.* Suspect.

» On peut croire que c'était bien pis si on était petit-fils ou
» allié d'Auguste; on pouvait avoir un jour des prétentions au
» trône. *Nobilem et quod tunc spectaretur à Cæsarum posteris!*
» Suspect.

» Et tous ces suspects, sous les empereurs, n'en étaient pas
» quittes, comme chez nous, pour aller aux Madelonnettes, aux
» Irlandais, ou à Sainte-Pélagie. Le prince leur envoyait l'ordre
» de faire venir leur médecin ou leur apothicaire, et de choisir,

» dans les vingt-quatre heures, le genre de mort qui leur plairait le plus. *Missus centurio qui maturaret eum.*

» C'est ainsi qu'il n'était pas possible d'avoir aucune qualité, à moins qu'on n'en eût fait un instrument de la tyrannie, sans éveiller la jalousie du despote et sans s'exposer à une perte certaine. C'était un crime d'avoir une grande place, ou d'en donner sa démission; mais le plus grand de tous les crimes était d'être incorruptible. Néron avait tellement détruit ce qu'il y avait de gens de bien, qu'après s'être défait de Thrasea et de Soranus, il se vantait d'avoir aboli jusqu'au nom de vertu sur la terre. Quand le sénat les avait condamnés, l'empereur lui écrivait une lettre de remerciement de ce qu'il avait fait périr *un ennemi de la république*; de même qu'on avait vu le tribun Clodius élever un *autel à la liberté* sur l'emplacement de la maison rasée de Cicéron, et le peuple crier : *Vive la liberté !*

» L'un était frappé à cause de son nom et de celui de ses ancêtres; un autre, à cause de sa belle maison d'Albe; Valérius Asiaticus, à cause que ses jardins avaient plu à l'impératrice; Statilius, à cause que son visage lui avait déplu; et une multitude sans qu'on en pût deviner la cause. Toranius, le tuteur, le vieil ami d'Auguste, était proscrit par son pupille sans qu'on sût pourquoi, sinon qu'il était homme de probité et qu'il aimait sa patrie. Ni la préture, ni son innocence ne purent garantir Quintus Gellius des mains sanglantes de l'exécuteur; cet Auguste dont on a vanté la clémence, lui arrachait les yeux de ses propres mains. On était trahi et poignardé par ses esclaves, ses ennemis; et si l'on n'avait point d'ennemi, on trouvait pour assassin un hôte, un ami, un fils. En un mot, sous ces règnes, la mort naturelle d'un homme célèbre, ou seulement en place, était si rare, que cela était mis dans les gazettes comme un évènement, et transmis par l'historien à la mémoire des siècles. « Sous ce consulat, dit notre annaliste, il y eut un pontife, Pison, qui mourut dans son lit; ce qui parut tenir du prodige. »

» La mort de tant de citoyens recommandables semblait une

» moindre calamité que l'insolence et la fortune scandaleuse de
» leurs meurtriers et de leurs dénonciateurs. Chaque jour, le
» délateur sacré et inviolable faisait son entrée triomphale dans
» le palais des morts, et recueillait quelque riche succession.
» Tous ces dénonciateurs se paraient des plus beaux noms, se
» faisaient appeler Cotta, Scipion, Régulus, Cassius, Severus.
» La délation était le seul moyen de parvenir, et Régulus fut fait
» trois fois consul pour ses dénonciations. Aussi tout le monde
» se jetait-il dans une carrière de dignités si large et si facile, et
» pour se signaler par un début illustre, et faire ses caravanes
» de délateur, le marquis Serenus intentait une accusation de
» contre-révolution contre son vieux père, déjà exilé; après
» quoi il se faisait appeler fièrement Brutus.

» Tels accusateurs, tels juges. Les tribunaux, protecteurs de
» la vie et des propriétés, étaient devenus des boucheries où ce
» qui portait le nom de supplice et de confiscation n'était que
» vol et assassinat.

» S'il n'y avait pas moyen d'envoyer un homme au tribunal,
» on avait recours à l'assassinat et au poison. Celer, Œlius, la fa-
» meuse Locuste, le médecin Anicet, étaient des empoisonneurs
» de profession, patentés, voyageant à la suite de la cour, et
» une espèce de grands officiers de la couronne. Quand ces demi-
» mesures ne suffisaient pas, le tyran recourait à une proscrip-
» tion générale. C'est ainsi que Caracalla, après avoir tué de ses
» propres mains son frère Géta, déclarait ennemis de la républi-
» que tous ses amis et ses partisans, au nombre de vingt mille;
» et Tibère, ennemis de la république tous les amis et les parti-
» sans de Séjan, au nombre de trente mille. C'est ainsi que
» Sylla, dans un seul jour, avait interdit le feu et l'eau à soixante-
» dix mille Romains. Si un lion empereur avait eu une cour et
» une garde prétorienne de tigres et de panthères, ils n'eussent
» pas mis plus de personnes en pièces que les délateurs, les af-
» franchis, les empoisonneurs et les coupe-jarrets des Césars;
» car la cruauté causée par la faim cesse avec la faim, au lieu
» que celle causée par la crainte, la cupidité et les soupçons

» des tyrans, n'a point de bornes. Jusqu'à quel degré d'avilisse-
» ment et de bassesse l'espèce humaine ne peut-elle pas des-
» cendre ? Quand on pense que Rome a souffert le gouvernement
» d'un monstre qui se plaignait que son règne ne fût point signalé
» par quelque calamité, peste, famine, tremblement de terre ;
» qui enviait à Auguste le bonheur d'avoir eu, sous son empire,
» une armée taillée en pièces, et au règne de Tibère, les désas-
» tres de l'amphithéâtre de Fidènes, où il avait péri cinquante
» mille personnes ; et, pour tout dire en un mot, qui souhaitait
» que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, pour le mettre
» en masse à la fenêtre ! »

Tous ces crimes, toutes ces abominations, Camille Desmoulins les attribue à la royauté. Mais qu'on ne s'y trompe pas ! C'est là une de ces nécessités de position, une de ces précautions oratoires, qui n'ont de mystères pour personne. Pérouse, c'est Lyon dont les massacres ne trouvent nulle part d'équivalent dans le passé. Le portrait de Cassius qui compromet son petit-fils, c'est l'histoire des portraits de nos rois compromettant les malheureux qui ne les ont pas portés aux feux de joie des fêtes patriotiques. Se plaindre des malheurs des temps a perdu plus de citoyens sous l'affreux régime de 93 que sous tous les empereurs romains à la fois. « Un citoyen avait-il de la popularité, c'était » un rival du prince et qui pouvait susciter une guerre civile. » Si Tacite a écrit cette pensée traduite par Camille, Tacite avait prédit le sort de Dumouriez, de Dillon, de Biron, de Custines, qui ont menti aux traditions de loyauté, se sont condamnés à vaincre les ennemis de la république, les amis de leur roi, et ont été dévorés par la Montagne qui les jalousait. Les riches sous les tyrans ont-ils couru plus de dangers que sous la République ? qu'on le demande au savant et millionnaire fermier-général Lavoisier, pour ne citer qu'un seul exemple. Et les philosophes ? Condorcet répondra pour eux. La Gironde, ce sont les orateurs conduits au supplice. Roucher, Chénier, ce sont les poètes dont parle Camille, qui peut-être a songé à lui-même en frémissant. C'est sans nul doute son affaire avec les Jacobins lui reprochant

d'avoir dit que les Girondins étaient morts martyrs, en hommes de courage, qu'il a en en vue dans cette phrase: « Crime de contre- » révolution au journaliste Cremutius Cordus d'avoir appelé » Brutus et Cassius les derniers des Romains. » Et la délation? et la trahison des amis, des hôtes, en quel temps fut-elle mieux qu'en 1795 honorée, commandée par la loi? « Un homme mou- » rut dans son lit, ce qui parut tenir du prodige. » Qu'on nous cite un homme de quelque valeur qui soit mort autrement que sur l'échafaud.

Et cette dernière phrase : « Quand on pense, pour tout dire en » un mot que Rome a souffert le gouvernement d'un monstre » qui souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, » pour le mettre en masse à la fenêtre ! » N'est-ce pas un mot digne de 1795, de Marat? un mot qui, s'il n'a pas été littéralement prononcé, a été, ce qui est pire, presque à la lettre réalisé!

Sous la transparence de l'allégorie, chacun se reconnut. Il n'y eut jamais place pour la négation, même un seul instant. Le 6 nivôse (jeudi 28 décembre 1795), Barrère, au nom du Comité de salut public, voulut répondre à la tribune aux attaques indirectes de Camille Desmoulins. « Je viens, » dit-il, dans un de ces discours qu'on appela des Carmagnoles, « je viens, au milieu de » nos victoires sur nos ennemis extérieurs, vous proposer d'en » emporter une autre sur nos ennemis de l'intérieur. L'aristocratie, » — Camille Desmoulins accusé d'aristocratie! — « nous accuse d'injustice, parce que les aristocrates ne sont pas » libres d'arrêter nos succès ! »

Alors Barrère justifie et innocente la loi des suspects. Paragraphe par paragraphe, il prend, sans le nommer, le troisième numéro du *Vieux Cordelier*, le combat, le terrasse. On demande où sont les suspects! « Les généraux traîtres, les députés par- » jures, les fédéralistes incorrigibles, l'intrigue, le faux patrio- » tisme, la trahison, l'étranger étaient partout. » Les suspects! ils commandaient nos armées; c'est Biron, c'est Dillon. Ils réchauffaient ou attiédissaient à leur gré la Vendée; c'est Ronsin.

Ce sont les nobles, ce sont les ouvriers prévaricateurs, ce sont des femmes mûres. Ce sont les magistrats, « ou robins. »

Les suspects ! « Je dirai », s'écrie alors Barrère en attaquant son adversaire, « oui je dirai avec plus de raison et de politique que les écrivains périodiques qui, sans le savoir et le vouloir peut-être, ravivent la contre-révolution et réchauffent les cendres de l'aristocratie ; je dirai : Noble, suspect ; prêtre, homme de cour, homme de loi, suspect ; banquier, étranger, agitateur connu, citoyen déguisé d'état et de forme extérieure, suspect ; homme plaintif de tout ce qui se fait en révolution, suspect ; homme affligé de nos succès à Maubeuge, à Dunkerque et dans la Vendée, suspect. Oh ! la belle loi que celle qui eût déclaré suspects tous ceux qui, à la nouvelle de la prise de Toulon, n'ont pas senti battre leur cœur pour la patrie, et n'ont pas eu une joie prononcée ! Que n'a-t-on pu pénétrer ce jour-là dans les salons dorés, dans ce que la vanité appelle des hôtels, dans les clubs aristocratiques, dans les cafés inciviques, dans les groupes salariés, dans les confidences des complices du despotisme ! C'est là que les comités de surveillance eussent frappé sans erreur, et incarcéré sans remords.

» De telles arrestations, » continue Barrère en revenant sur Camille, « n'eussent pas motivé une nouvelle traduction de Tacite qui n'écrivait que contre les tyrans sans révolution et non contre les tyrans révolutionnaires ; Tacite qui ne burinait les traits hideux de la tyrannie que lorsque la tyrannie était passée, et non pas lorsque nous attaquons les vieux amis, les incorrigibles sectaires de la tyrannie.... Je suis loin d'attaquer les intentions d'un de nos collègues dont je connais le patriotisme et les talents qui ont plusieurs fois servi la liberté. » Plus loin, faisant allusion à *la lettre à Dillon*, Barrère désigne clairement Camille Desmoulins qu'il appelle : « Pétitionnaire des maisons d'arrêt, envoyé par l'aristocratie. »

Pour que personne ne se trompe à l'anonyme méprisant dans les plis duquel Barrère et le comité de Salut Public cherchent à ensevelir leur ennemi, le *Moniteur* publie une courte note, com-

mentaire explicatif du silence calculé gardé sur les noms propres par Barrère à la tribune. « Nous devons à nos lecteurs, » lisons-nous dans le *Moniteur* du 8 nivôse an 2, (28 décembre 1792) » quelques observations pour l'intelligence de cette partie du » rapport de Barère.

» Camille Desmoulins, dans un journal qu'il vient d'entre-
» prendre sous le nom de *Vieux Cordelier*, s'élève avec chaleur
» contre la mesure de l'arrestation des gens suspects. On a vu
» avec quelque étonnement ce représentant du peuple devenir
» tout à coup aussi indulgent envers les ennemis de la liberté
» qu'il leur était autrefois terrible; car il faut ou prétendre qu'il
» n'existe plus de contre-révolutionnaires, ou préserver de leurs
» trahisons le berceau de la République, en s'assurant de leurs
» personnes. Son troisième numéro a été dénoncé dans toutes
» les Sociétés populaires de Paris. Ce n'est pas que nous pen-
» sions que le tableau qu'il a fait, sous le titre de *Traduction de*
» *Tacite*, de la tyrannie des Césars, puisse fournir aucun moyen
» de parallèle avec la mesure précautionnelle de l'arrestation
» momentanée des hommes suspects. Les couleurs et les expres-
» sions dont il s'est servi dans la rédaction de cet article, plutôt
» que les faits exposés dans sa nomenclature des victimes de la
» cruauté soupçonneuse des tyrans romains, ont pu donner lieu
» aux applications perfides de l'aristocratie. Mais combien il
» serait nécessaire que les écrivains politiques eussent attention
» de ne jamais servir la malignité de ces hommes accoutumés à
» saisir avec avidité tout ce qui peut discréditer les mesures
» que la prudence et la vigueur révolutionnaire commandent !

» Sans doute le Romain libre, persécuté par un tyran usurpa-
» teur, le préteur patriote Quintus Gelius, à qui Auguste arracha
» les yeux de sa propre main, avant de le livrer au bourreau, ne
» doivent pas être assimilés à l'aristocrate français condamné
» par le salut public au sacrifice momentané de sa liberté; sans
» doute le peuple français, exerçant enfin le droit d'une juste
» méfiance contre les riches égoïstes qui l'ont si longtemps
» trahi et opprimé, ne sera pas non plus comparé à Néron, qui

» déclarait *suspects*, dit Desmoulins, ou condamnait à mort tous
» les citoyens riches, pour envahir leurs biens. Mais pourquoi
» ces tableaux ont-ils été environnés par l'artiste de couleurs
» qui sembleraient faites pour indiquer aux ennemis de la liberté
» des points de ressemblance qui fournissent déjà un nouvel
» aliment à leurs calomnies ? Il n'est pas permis d'attaquer la
» pureté des intentions d'un écrivain qui n'a cessé de montrer
» un patriotisme prononcé ; mais la joie que tous les hommes et
» toutes les sociétés connus par leur aristocratie, ont témoignée
» sur la publication des deux derniers numéros de ce journal,
» qui fait en ce moment le texte de toutes les conversations, a
» été le thermomètre sur lequel les patriotes ont jugé cette pro-
» duction. »

Par ironie, Desmoulins, nous l'avons déjà vu, avait à l'avance protesté contre des rapprochements dont il n'avait pas eu l'idée, affirme-t-il. Evidemment, c'est là de l'ironie. C'est encore de l'ironie sanglante que ces mots par lui ajoutés à sa fulminante apostrophe : « Qu'on ne dise pas, par exemple, que, dans ce
» numéro trois et dans ma traduction de Tacite, la malignité
» trouvera des rapprochements entre ces temps déplorables et
» le nôtre ! Je le sais bien ; et, c'est pour faire cesser ces rappro-
» chements, c'est pour que la liberté ne ressemble pas au des-
» potisme, que je me suis armé de ma plume. » — « Je n'ai
» point prétendu faire d'application à personne dans ce nu-
» méro, » ajoute-t-il plus loin, et il assure que ce n'est point sa faute, si les terroristes, qu'il personnifie dans Vincent et Anacharsis Clootz, que tout à l'heure il va crucifier dans la personne d'Hébert et de Ronsin, de Chaumette et de Momoro, « jugent à propos de se reconnaître à certains traits » dans les portraits qu'il vient de tracer.

Mais ce n'était pas seulement ces héros de bas étage qu'il avait voulu marquer à jamais des sillons ineffaçables du fouet de sa satire. Bien qu'il eût plusieurs fois pris la précaution de flatter Robespierre, et sans besoin de parler de lui, de prononcer son nom, double jeu dont nous n'osons point trop le blamer ;

bien qu'il eût appelé sublime le manifeste de Robespierre à l'Europe, il ne se faisait pas illusion : Robespierre avait dû prendre pour lui certains passages de la prétendue traduction libre de Tacite. Nous l'avons dit : il communiquait ses épreuves à son ancien camarade de Louis-le-Grand. A la lecture muette et rapide de quelques citations, peut-être avait-il aperçu Robespierre ou fronçant ses sourcils, ou mordant ses lèvres minces, ou froissant le papier par un geste de colère promptement réprimée. Robespierre se serait-il reconnu ? Tout à l'heure, aux Jacobins, Robespierre, à qui Camille en appellera, prétendra ou qu'il n'a pas reçu communication des épreuves de tous les numéros du journal incriminé, ou qu'il n'a pas tout lu ou qu'il a conseillé des rectifications, des retranchements promis et non exécutés. N'a-t-il donc pas eu connaissance de ce fameux troisième numéro ? Est-ce dans celui-là qu'il demandait d'importantes modifications ?

On savait si bien, en 1794, que Camille s'était perdu par ses hardies allusions de son troisième numéro, que le Conventionnel Courtois, dans son rapport sur les papiers trouvés chez Robespierre après Thermidor, écrit cette phrase stéréotypée dans tous les esprits à cette époque : « Camille guillotiné pour avoir » commenté Tacite. »

Dans l'intervalle qui s'écoula entre le troisième numéro du *Vieux Cordelier* paru le 15 décembre 1793, et le quatrième daté du 20 du même mois, le scandale fut extrême. Comme nous l'apprend la note du *Moniteur*, tous les clubs s'emparèrent de ce numéro ; on le lut à la tribune ; on le commenta dans les rares sociétés modérées pour en tirer d'heureux présages de réaction prochaine, dans les sociétés démagogiques pour maudire et menacer le courageux écrivain. Aux Cordeliers surtout, la rage fut extrême. Ce fut tout un événement politique que l'apparition de ce numéro magnifique, le plus bel écrit de toute la révolution.

Le quatrième numéro du *Vieux Cordelier* donna un digne pendant à celui qui l'avait précédé. Ce n'est plus à mots couverts que Camille dénonce la Terreur, les terroristes, leurs fu-

reurs et leurs folies. « Quelques personnes ont improuvé mon » numéro trois où je me suis plu, disent-elles, à faire des rap- » prochements qui tendent à jeter de la défaveur sur la révolu- » tion et les patriotes; elles devraient dire sur les excès de la » révolution et des patriotes d'industrie, » dit Camille Desmou- lins en débutant. Plus décidé qu'il y a cinq jours, cette fois, on le voit, il rejette les voiles d'une allusion gênante.

Ces peureux qui le blâment croient l'embarrasser en recon- naissant que l'ère sous laquelle on vit n'est pas celle de la li- berté, mais en exhortant à la patience par cette promesse qu'un jour, bientôt, la liberté viendra. « La liberté! la liberté, » s'écrie le journaliste, « n'a ni vieillesse, ni enfance; elle n'a qu'un âge, » celui de la force et de la vigueur. Cette liberté que j'adore n'est » point inconnue. Nous combattons pour défendre des biens dont » elle met sur-le-champ en possession ceux qu'elle invoque; ces » biens sont la déclaration des droits, la *douceur* des maximes » républicaines, la fraternité, la sainte égalité, l'inviolabilité » des principes. Voilà les traces des pas de la Déesse; voilà à » quels traits je distingue les peuples au milieu de qui elle ha- » bite. »

Mais Camille n'a pas longtemps conservé sa naïve illusion. Cette « liberté, ne serait-ce qu'un vain nom? » se demande-t-il avec découragement. La liberté, ce n'est pour tout ce peuple stu- pide qu'une femme, une prostituée, la Maillart ou la Momoro, ou bien encore un colosse de pierre pour lequel le peintre David a rêvé cinquante pieds de haut. « Si par la liberté, » continue le *Vieux Cordelier*, « vous n'entendez pas comme moi les prin- » cipes, mais seulement un morceau de pierre, il n'y eut jamais » d'idolâtrie plus stupide et plus coûteuse que la nôtre. O mes » chers concitoyens, serions-nous donc avilis à ce point que de » nous prosterner devant de telles divinités? Non, la liberté, cette » liberté descendue du Ciel, ce n'est point une nymphe de l'Opéra, » ce n'est point un bonnet rouge, une chemise sale ou des hail- » lons. La liberté, c'est le bonheur, c'est la raison, c'est l'éga- » lité, c'est la justice. »

D'avance, Desmoulins combat Barrère et sa manie furieuse de voir partout des suspects. « Voulez-vous que je la reconnaisse , » cette liberté ? » s'écrie-t-il ; « voulez-vous que je tombe à ses » pieds , que je verse tout mon sang pour elle ? Ouvrez les pri- » sons à ces deux cent mille citoyens que vous appelez suspects ; » car, dans la Déclaration des Droits, il n'y a point de maison de » suspicion , il n'y a que des maisons d'arrêt. Le soupçon n'a » point de prisons , mais l'accusateur public ; il n'y a point de » gens suspects , il n'y a que des prévenus de délits fixés par la » loi ; et ne croyez pas que cette mesure serait funeste à la ré- » publique , ce serait la mesure la plus révolutionnaire que vous » eussiez jamais prise. Vous voulez exterminer tous vos ennemis » par la guillotine ! Mais y eut-il jamais plus grande folie ? Pou- » vez-vous en faire périr un seul à l'échafaud sans vous faire dix » ennemis de sa famille ou de ses amis ? Croyez-vous que ce » soient ces femmes , ces vieillards , ces cacochymes , ces égoïs- » tes , ces traînards de la révolution que vous enfermez , qui » sont dangereux ? De vos ennemis , il n'est resté parmi vous » que les lâches et les malades ; les braves et les forts ont émi- » gré ; ils ont péri à Lyon ou dans la Vendée ; tout le reste ne » mérite pas votre colère. Cette multitude de feuilants, de ren- » tiers, de boutiquiers , que vous incarcérez dans le duel entre » la monarchie et la république, n'a ressemblé qu'à ce peuple » de Rome, dont Tacite peint ainsi l'indifférence dans le combat » entre Vitellius et Vespasien :

» Tant que dura l'action , les Romains s'assemblaient comme » des spectateurs curieux autour des combattants , et , comme à » un spectacle , ils favorisaient tantôt ceux-ci et tantôt ceux-là » par des battements de mains et des acclamations , se déclarant » toujours pour les vainqueurs , et , lorsqu'un des deux partis » venait à lâcher pied , voulant qu'on tirât des maisons et qu'on » livrât à l'ennemi ceux qui s'y sauvaient. D'un côté , l'on voyait » des morts et des blessés ; de l'autre , des comédies et des res- » taurateurs remplis de monde. N'est-ce pas l'image de nos » modérés , de nos chapelains , de nos signataires de la fameuse

» pétition des huit mille et des vingt mille , et de cette multitude
» immobile entre les Jacobins et Coblentz , selon les succès
» criant : Vive La Fayette et son cheval blanc ! ou portant en
» triomphe le buste de Marat , et le nichant dévotement à la
» place de la Notre-Dame du coin et entre les deux chandelles ?
» On voit que les bourgeois de Paris , l'an II de la république , ne
» ressemblent pas mal à ceux de Rome , du temps de Vitellius ,
» comme à ceux d'Athènes du temps de Platon, dont ce philoso-
» phe disait, dans sa république imaginaire, qu'il n'avait rien
» prescrit pour eux, cette classe étant faite pour suivre aveu-
» glément l'impulsion du gouvernement et des plus forts. On se
» battait au Carrousel et au Champ-de-Mars , et le Palais-Royal
» étalait ses bergères et son Arcadie. A côté du tranchant de la
» guillotine, sous lequel tombaient les têtes couronnées , et sur
» la même place, et dans le même temps , on guillotinaient aussi
» Polichinelle , qui partageait ainsi l'attention. Ce n'était pas
» l'amour de la république qui attirait tous les jours tant de
» monde sur la place de la Révolution , mais la curiosité, et la
» pièce nouvelle, qui ne pouvait avoir qu'une seule représenta-
» tion. Je suis sûr que la plupart des habitués de ce spectacle se
» moquaient, au fond de l'âme, des abonnés de l'Opéra et de la
» tragédie , qui ne voyaient qu'un poignard de carton et des
» comédiens qui faisaient le mort. Telle était, dit Tacite, l'in-
» sensibilité de la ville de Rome, sa sécurité dénaturée et son
» indifférence parfaite pour tous les partis. Mais Vespasien,
» vainqueur, ne fit point embastiller la multitude. »

Et pour mieux faire prendre en horreur tout ce sang versé, toutes ces vengeances personnelles, toutes ces cruautés, ce joug de fer sous lequel la patrie courbe son noble front, la Terreur enfin, Camille célèbre avec enthousiasme la Clémence, mot si doux, mot si complètement oublié. Le premier de tous, il sollicite un Comité de clémence, la clémence dont le nom seul est une insulte, une trahison, un nom qui tue. « Que de béné-
» dictions s'élèveraient de toutes parts ! Je pense bien différem-
» ment de ceux qui vous disent qu'il faut laisser la Terreur à

» l'ordre du jour. Je suis certain, au contraire, que la liberté
» serait consolidée et l'Europe vaincue, si vous aviez un comité
» de clémence. C'est ce comité qui finirait la révolution; car la
» clémence est aussi une mesure révolutionnaire, et la plus effi-
» cace de toutes, quand elle est distribuée avec sagesse. Que
» les imbécilles et les fripons m'appellent modéré s'ils le veulent,
» je ne rougis pas de n'être pas plus enragé que M. Brutus;
» or, voici ce que Brutus écrivait : *Vous feriez mieux, mon cher*
» *Cicéron, de mettre de la vigueur à couper court aux guerres*
» *civiles qu'à exercer de la colère et poursuivre vos ressentiments*
» *contre des vaincus* (1). On sait que Thrasybule, après s'être em-
» paré d'Athènes à la tête des bannis, et avoir condamné à mort
» ceux des trente tyrans qui n'avaient point péri les armes à la
» main, usa d'une indulgence extrême à l'égard du reste des ci-
» toyens, et même fit proclamer une amnistie générale. Dira-t-
» que Thrasybule et Brutus étaient des Feuillants, des Brissotins ?
» je consens à passer pour modéré, comme ces grands hommes.
» La politique leur avait appris la maxime que Machiavel a pro-
» fessée depuis : que, *lorsque tant de monde a trempé dans une*
» *conjuraison, on l'étouffe plus sûrement en feignant de l'ignorer*
» *qu'en cherchant tous les complices*. C'est cette politique, autant
» que sa bonté, son humanité, qui inspira à Antonin ces belles
» paroles aux magistrats qui le pressaient de poursuivre et de
» punir tous les citoyens qui avaient eu part à la conjuration
» d'Attilius : *Je ne suis pas bien aise qu'on voie qu'il y a tant de*
» *gens qui ne m'aiment pas*.

» Je ne puis m'empêcher de transcrire ici le passage que
» l'*Anti-fédéralisme* a cité de Montesquieu, et qui est si bien à
» l'ordre du jour. On verra que le génie de César ne travaillait
» pas mieux que la sottise de nos *ultra-révolutionnaires* à faire
» détester la république et à frayer le chemin à la monarchie.

» Tous les gens qui avaient eu des projets ambitieux avaient

(1) *Acrius prohibenda civilia bella quam in superatos iracundia exercenda.*

» conspiré à mettre le désordre dans la république. Pompée ,
» Crassus et César y réussirent à merveille ; et comme *les bons*
» *legislateurs* cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs ,
» ceux-ci cherchaient à les rendre pires. Ces premiers hommes
» de la république *cherchaient à dégoûter le peuple de son pou-*
» *voir , et à devenir nécessaires , en rendant extrêmes les inconvé-*
» *nients du gouvernement républicain*. Mais lorsque Auguste fut
» devenu maître, il travailla à rétablir l'ordre, pour faire sentir
» le bonheur du gouvernement d'un seul. »

Phélippeaux, représentant envoyé en mission, revenait de Vendée, ce malheureux pays livré à la guerre civile, à Ronsin, à Rossignol, à Carrier. Saisi d'horreur, Phélippeaux avait publié des lettres où il attaquait énergiquement non pas les instruments, mais le bras et la pensée qui les dirigeaient, non pas seulement Ronsin et Carrier, mais le comité de Salut Public. Desmoulins lut cette brochure avec indignation. Pénétré de haine contre les Hébertistes, il cherchait à exciter contre eux la colère générale, en faisant passer la sienne dans toutes les âmes. A tous ses amis, il allait répétant : « Avez-vous lu Phélippeaux ? » — « Et » je le dis », écrit-il, « avec autant d'enthousiasme que La » Fontaine demandait : Avez-vous lu Baruch ? » Dans son numéro quatre, il emprunte à Phélippeaux d'éloquents passages contre Ronsin. Il l'appelle l'Alexandre des Bourreaux. Il lui compose une biographie qui passera à la postérité. Il le flagelle de ses anciennes et humiliantes bassesses devant la monarchie, devant La Fayette.

Puis, sa colère soulagée, il revient encore à son idée d'un Comité de Clémence. « Ce Comité », écrit-il en se laissant aller au cours de son inspiration, « me paraît une idée grande et digne » du peuple français, effaçant de sa mémoire bien des fautes , » puisqu'il en a effacé le temps même où elles furent commises » et qu'il a créé une nouvelle ère de laquelle seule il date sa » naissance et ses souvenirs. A ce mot de Comité de Clémence, » quel patriote ne sent pas ses entrailles émues ? Car le patrio- » tisme est la plénitude de toutes les vertus et ne peut par con-

» séquent exister là où il n'y a ni humanité, ni philanthropie,
» mais une âme aride et desséchée par l'égoïsme.»

Alors par une inspiration sublime, dans un élan admirable de spontanéité, de tendresse, d'amitié, il se tourne les yeux illuminés, les mains jointes, vers Robespierre qu'il sait tout-puissant, le seul, le vrai maître de la situation, et il lui dit : « O mon
» cher Robespierre ! c'est à toi que j'adresse ici la parole ; car
» j'ai vu le moment où Pitt n'avait plus que toi à vaincre, où
» sans toi le navire Argo périssait, la République entraînait dans le
» chaos, et la société des Jacobins et la Montagne devenaient
» une tour de Babel. O mon vieux camarade de collège ! toi
» dont la postérité relira les discours éloquents ! souviens-toi de
» ces leçons de l'histoire et de la philosophie : que l'amour est
» fort, plus durable que la crainte ; que l'admiration et la religion
» naquirent des bienfaits ; que les actes de clémence sont l'é-
» chelle du mensonge, comme nous disait Tertulien, par lesquels
» les membres des comités du Salut Public se sont élevés jus-
» qu'au Ciel, et qu'on n'y monta jamais sur des marches ensan-
» glantées. Déjà tu viens de t'approcher beaucoup de cette idée
» dans la mesure que tu as fait décréter aujourd'hui, dans la
» séance du décadi 30 frimaire. Il est vrai que c'est plutôt *un*
» *comité de Justice* qui a été proposé. Cependant pourquoi la
» clémence serait-elle devenue un crime dans la République ?
» Prétendons-nous être plus libres que les Athéniens, le peuple
» le plus démocrate qui ait jamais existé, et qui avait élevé cet
» *autel à la miséricorde*, devant lequel le philosophe Demonax,
» plus de mille ans après, faisait encore prosterner les tyrans ?
» Je crois avoir bien avancé la démonstration que la saine
» politique commande une semblable institution. Et notre grand
» professeur Machiavel, que je ne me lasse point de citer, re-
» garde cet établissement comme le plus important et de pre-
» mière nécessité pour tout gouvernement, le souverain devant
» plutôt abandonner les fonctions de comité de sûreté générale
» que celles de comité de secours. *C'est à lui seul surtout, re-*
» *commande-t-il, que le dépositaire de la souveraineté doit ré-*

» *servir la distribution des grâces , et tout ce qui concilie la fa-*
» *veur, laissant aux magistrats la disposition des peines , et tout*
» *ce qui est sujet aux ressentiments.*

» Depuis que j'ai commencé mon cours de politique dans le
» *Vieux Cordelier*, un si grand nombre de mes collègues m'a
» encouragé par des abonnements, et m'a fait l'honneur d'assis-
» ter à mes leçons, que, me trouvant au milieu de tant de dé-
» putés, je me suis cru cette fois à la tribune même du peuple
» français. Fort des exemples de l'histoire et des autorités de
» Thrasybule, Brutus et Machiavel, j'ai transporté au journaliste
» la liberté d'opinion qui appartient au représentant du peuple à
» la Convention. J'ai exprimé par écrit mon opinion sur le meil-
» leur mode de révolutionner, et ce que la faiblesse de mon or-
» gane et mon peu de moyens oratoires ne me permet pas de
» développer si bien. Si ce mot de jubilé, que j'ai risqué pour ne
» pas être plus impitoyable que Moïse, qui cependant était un
» fier exterminateur et une machine infernale du calibre de
» Ronsin; si, dis-je, mon comité de clémence paraît à quelques-
» uns de mes collègues mal sonnait, et sentant le modéran-
» tisme, à ceux qui me reprocheront d'être modéré dans ce nu-
» méro 4 je puis répondre, dans le temps qui court, comme
» faisait Marat, quand, dans un temps bien différent, nous lui
» reprochions d'avoir été exagéré dans sa feuille : *Vous n'y en-*
» *tendez rien ; eh mon Dieu ! laissez-moi dire : on n'en rabattra*
» *que trop.* »

C'en était trop. Si vivement, si directement attaqués, les ultra-démagogues et leur chef Hébert, ne connurent plus de retenue. *Le Père Duchêne* eut chaque matin des numéros pleins d'insultes et de menaces contre Camille Desmoulins. Robespierre, nettement interpellé, se laissa aller dans son intimité à de sourdes menaces. Ces appels intempestifs à sa clémence, lorsque son double ennemi, l'exagération avec Hébert, le modérantisme avec Danton, lui paraissait gênant, entravaient sa direction d'action. Il se plaignit de ces ennuis.

S'il avait autrefois beaucoup aimé Camille, si du moins il

L'avait aimé autant que Robespierre pouvait aimer quelqu'un, depuis quelque temps il se sentait contre lui des rancunes, du mécontentement. Les écrivains, qui veulent idéaliser Robespierre, l'élever au-dessus de tous ses rivaux qu'ils lui sacrifient, donnent à la froideur qui marqua les derniers rapports de Robespierre avec Desmoulins un singulier motif. On sait quels liens serrés unissaient Robespierre à la famille du menuisier Duplay, son hôte et son ami. Duplay avait trois filles, jeunes, belles, enthousiastes, qui s'éprirent de Robespierre comme d'un Dieu. Fut-ce là de la passion purement platonique et qui tenait de la tête plutôt que du cœur ? Robespierre, l'anstère, fut-il l'heureux possesseur, comme on le croyait en 1794, de ces trésors de jeunesse et de grâce cachés dans l'humble atelier de la rue Saint-Honoré ? C'est ce que nous n'avons point à décider ; ce qui reste certain c'est que le despote du comité de Salut Public veillait, avec toute la vigilance d'un père ou d'un amant, sur ces jeunes filles qui ne sortaient qu'avec lui, qui ne recevaient que ses amis, qui vivaient enfin fort retirées. S'il faut en croire les historiens dévoués à Robespierre, Desmoulins, qui fréquentait assidûment la maison de Duplay et peut-être avait senti quelque désir soulevé dans son cœur par les attraits d'Elisabeth, la plus jeune de ses filles, épia le moment où cette enfant se trouva seule et lui remit un livre qu'il la pria de garder pour elle seule. Lui parti et prise de curiosité, Elisabeth ouvrit le volume et laissa errer son regard sur quelques gravures qu'il renfermait ; la rougeur de la pudeur blessée couvrit son beau visage ; d'indignation sa main laissa tomber le livre. C'était un recueil infâme de ces images impudiques qu'à leur honte éternelle ont prodiguées les artistes du dernier siècle payés chèrement pour illustrer les petites maisons et les bibliothèques des grands seigneurs. Quand Robespierre rentra, il trouva son amie profondément triste. Il sut bientôt la cause de ses larmes. Il aurait eu alors une explication avec Camille Desmoulins qu'on ne revit plus que rarement chez le menuisier Duplay.

Quel que soit le mérite de cette anecdote et son authenticité,

Quel que soit le mérite de cette anecdote et son authenticité , c'est ainsi qu'on explique le mécontentement de Robespierre et le commencement de la rupture. La publication du *Vieux Cordelier* , les appels de Camille à la clémence augmentèrent encore cette sourde colère. L'ami blessé , ou l'amant soupçonneux , influença le politique jaloux qui se plaignit alors , non-seulement se plaignit , mais laissa échapper de sourdes paroles de colère.

Ces menaces de Robespierre qui se sentit atteint par les hardiesses du *Vieux Cordelier* , ces menaces que plus tard Villate rapportera à Desmoulins , ne sont que trop vraisemblables pour nous qui avons sous les yeux le rapport de Courtois sur les papiers de Robespierre , et qui dans ces papiers trouvons une sorte de catéchisme politique où Robespierre a buriné ces aphorismes, ces sentences écrites en lettres de sang :

« Il faut éclairer le peuple , mais quels sont les obstacles à
» l'instruction du peuple ? *Les écrivains mercenaires qui s'égarent par des impostures journalières et impudentes.*

» Que faut-il conclure de là ? *Qu'il faut proscrire les écrivains
» comme les plus dangereux ennemis de la patrie.*

Et plus loin encore : « *Proscription des écrivains perfides et
» contre révolutionnaires.* »

Evidemment, s'il n'était pas seul désigné par la vengeance du tyran, le nom de Camille comptait avec le nom de Hébert au nombre de ceux que Robespierre réservait à son exécuteur des hautes-œuvres , le sanguinaire Fouquier-Tinville. Et cependant , habile comme tous les ambitieux , Robespierre , qui venait dans les propositions de Camille de trouver une idée , s'empara de la création du Comité de clémence pour la faire sienne sous le nom d'un Comité de justice qu'il proposa à la Convention et fit décréter par elle , décret bientôt rapporté , sous l'influence des Comités de salut public et de sûreté générale qui virent là un danger, un obstacle , « une mesure impossible à réaliser. »

XI.

La lutte va s'engager terrible et suprême. De la nuée le premier éclair va jaillir, sombre précurseur de la tempête où périront englouties les dernières idées d'humanité et de sagesse.

La soirée du 21 décembre 1793 (1^{er} nivôse an 2) est triste, sombre, pluvieuse. La salle des Jacobins s'illumine. Il y a grande séance, promesse d'intéressants débats. Aussi les tribunes publiques sont-elles encombrées ; tous n'ont pu y trouver accès, et des places réservées se sont vendues à l'enchère, à la porte, fort cher et jusqu'à vingt-cinq francs. Les sociétaires se pressent nombreux et animés. Dans les groupes, l'on cause avec chaleur du numéro du *Vieux Cordelier* paru la veille, On s'inquiète de ces efforts tentés pour arrêter le torrent qui déborde. On sait que des interpellations se préparent ; on se demande où elles aboutiront. Les violents menacent ; les modérés n'osent se prononcer et désertent lâchement la cause de Camille ; quelques-uns plus courageux osent le plaindre, mais en regrettant, pour ne pas se compromettre, qu'un homme aussi utile à la Révolution se perde ainsi inutilement et de gaîté de cœur.

Le président Bouquier monte au bureau. Le silence se fait. Levasseur passe à l'épuration ; il est admis. Collot-d'Herbois,

« qui a reçu la difficile mission de purger le Midi de tous les » contre-révolutionnaires qui l'infestaient, » arrive après deux mois d'absence et rend compte de sa conduite à Lyon, ou plutôt à *Commune Affranchie*. On l'a accusé d'être un antropophage, parce qu'il a commandé les exécutions en masse ! « J'ai fait fondroyer deux cents coupables d'un coup, et c'est une marque de » ma sensibilité, » s'écrie-t-il. Et c'est un raisonnement facile à saisir. Quand on guillotine vingt coupables, le dernier exécuté meurt vingt fois ; tandis que ces deux cents conspirateurs ont péri d'un coup. O homme sensible ! et que tu peux bien réclamer l'honneur de passer pour « vertueux, compatissant, humain, » généreux ! »

Quand les tribunes ont bien applaudi, l'épuration recommence.

On se souvient que, le 14 du même mois de décembre, Camille a été admis. Depuis, il a démérité, on va le lui prouver.

Un Jacobin demande la parole. C'est Nicholas, l'imprimeur du Comité de salut public, l'un des plus farouches parmi les farouches. Dès les premiers mots, on a deviné où il voulait en venir ; car il a négligé toute circonlocution ; il court droit au but.

« Citoyens, je prends la parole pour dénoncer Camille Desmoulins, » dit-il. « Je l'accuse d'avoir fait un libelle avec des » intentions criminelles et contre-révolutionnaires. J'en appelle » à ceux qui l'ont lu, Camille Desmoulins frise depuis longtemps la guillotine, et pour vous le prouver, voici une dénonciation » formelle que je fais contre lui, indépendamment de la première. »

« Je suis membre du comité de surveillance du département » de Paris. Camille est venu plusieurs fois à notre comité pour » demander l'élargissement d'un nommé Vaillant, ci-devant seigneur de Fresne, arrêté par nous, d'après les ordres des comités de salut public et de sûreté générale, comme lié très » étroitement avec les aristocrates ; et d'avoir, au mépris de la » loi, logé et recueilli clandestinement le contre révolutionnaire » Nantouillet, ainsi que d'autres conspirateurs.

» Desmoulins a obsédé et menacé le comité de le dénoncer au-
» près du comité de sûreté générale, s'il ne rendait pas la li-
» berté audit Vaillant : il s'est même permis des réflexions aris-
» tocratiques sur les mesures révolutionnaires, en disant, entre
» autres choses, qu'elles amèneraient la contre-révolution en
» bonnet rouge. »

Et ses conclusions sont abruptes et dures comme son début.
« D'après ces faits, je demande sa radiation du sein de la so-
» ciété. » Par un restant d'impartialité, la société renvoya la
demande de Nicholas à ses deux comités réunis d'épure et
de présentation.

Mais tout n'est pas terminé pour si peu. Un homme à l'aspect
sale et sinistre, aux cheveux en désordre et couverts du hideux
bonnet rouge, apparaît à la tribune. C'est Hébert, *le vrai Père
Duchène*. Il va dénoncer : c'est sa spécialité. « Il existe des
» conspirateurs, » dit-il en pesant sur chacune de ses paroles ;
« nous ne pouvons nous le dissimuler. C'est à déjouer leurs
» complots que nous devons travailler sans relâche. Il faut vous
» nommer les masques ; j'en aurai le courage, dussé-je vous
» parler pour la dernière fois. »

On écoute en silence ; tous les yeux se suspendent à ses lèvres.
Il dénonce Bourdon de l'Oise ; il dénonce Phélippeaux si admiré
de Camille ; il dénonce Fabre-d'Eglantine, l'ami de Camille. Qui
dénoncera-t-il encore, si ce n'est Camille lui-même ? Pour celui-
là, il réserve tous les artifices de sa rhétorique. « Il est un
» homme », dit-il avec une affectation de regret hypocrite ; « il est
» un homme qui, dans les premiers temps de la révolution, a
» rendu de grands services, auquel vous avez pardonné ses
» inconséquences : depuis qu'il a épousé une femme riche, il n'a
» plus vécu qu'avec les aristocrates, dont il a été souvent le
» protecteur. Il a écrit en faveur de Dillon, qu'il a comparé à
» Turenne, et il n'a pas tenu à lui que la Convention lui confiât
» le commandement de toutes les armées de la République.
» *Camille Desmoulins* a repris la plume, et dans un journal il
» s'occupe à tourner en ridicule les Patriotes. Dans son troisième

» numéro, il a l'infamie de dire que Georges Bouchotte est gouverné par Pitt-Vincent. Bouchotte, qui n'a jamais respiré que pour le bonheur de ses concitoyens ; Bouchotte auquel on ne peut reprocher la plus légère faute ; Bouchotte, auquel nous devons la nomination des généraux sans-culottes qui vont enfin nous délivrer des rebelles de la Vendée, se voir comparé à un imbécile, au roi Georges ! »

Hébert sait que Bourdon, que Phélippeaux, que Fabre, que Desmoulins ne sont pas dangereux seuls et loin de leurs chefs ; aussi ose-t-il les attaquer de front. Mais Danton, mais Robespierre savent se venger. Il les hait à la mort, et parce qu'il les redoute, il va les flatter, duplicité misérable dont Robespierre ne sera pas la dupe et qui ne l'attendrira point. Hébert reprend : « Il est deux hommes qui ont toute mon estime et ma confiance : c'est Danton et Robespierre, les deux colonnes de la révolution. Je les engage à ne plus se laisser circonvenir par des pygmées qui veulent s'élever à l'ombre de leur patriotisme. Qu'ils soient seuls, ils seront grands et qu'ils écrasent avec nous ces reptiles qui ont juré de perdre la liberté !

» Je connais mes ennemis, » continue-t-il ; « je sais combien ils sont puissants ; j'expose ma vie en les accusant : mais rien ne pourra jamais m'intimider, et toujours je serai soutenu par les Jacobins, qui ne m'ont point abandonné quand j'étais sous le couteau de l'aristocratie. Si mes ennemis m'accusent, s'ils ont assez de pouvoir pour enchaîner ma liberté, Jacobins, je vous supplie de demander mon prompt jugement, afin que, si je ne succombe pas, je puisse encore servir le peuple qui a besoin de moi. »

Alors il se retourne brusquement sur les hommes qu'il vient de dénoncer tout à l'heure et conclut en demandant que Camille Desmoulins, Bourdon, Phélippeaux et Fabre-d'Eglantine soient chassés de la Société ; qu'il soit fait une pétition à la Convention pour obtenir le prompt jugement des complices de Brissot et le rapport d'Amar sur la fameuse conspiration dénoncée par Chabot et Bazire ; et qu'enfin la Société déclare que Vincent et

Ronsin diffamés par Phélippeaux n'ont point perdu sa confiance.

Après une discussion animée, la Société arrêta que Fabre-d'Eglantine, Bourdon (de l'Oise) et Camille Desmoulins seraient invités à se rendre à la prochaine séance pour répondre aux dénonciations faites contre eux.

Le 23 décembre, aux Jacobins, il s'éleva quelques réclamations sur la rédaction du procès-verbal de la dernière séance, ce qui fournit à un clubiste l'occasion de déclarer que le Modérantisme causerait des effets désastreux. « On a passé, » dit ce personnage, « au scrutin épuratoire Camille Desmoulins, cet homme qui osa dire un jour qu'il s'était apitoyé sur le sort des Girondins ! Le jour où on l'admit fut un jour de calamité publique.... Je propose d'arrêter qu'on *demande le jugement de tout homme* qui s'attendrirait sur le sort des *conspirateurs*. »

Un autre membre demanda que « les trois accusés », Fabre-d'Eglantine, Bourdon et Camille, fussent entendus et jugés sans désenparer. Mais la Société attendait le rapport de ses deux comités et passa à l'ordre du jour.

La journée du 24 décembre fut marquée par trois faits importants : un article d'un journal dévoué au Comité de salut public et qui passait pour son organe officiel, l'expulsion de Camille Desmoulins par le club des Cordeliers, et un nouveau numéro du *Vieux Cordelier*.

Le Comité de salut public, par l'intermédiaire de sa feuille, annonçait au peuple que le gouvernement révolutionnaire s'organisait « avec une activité vraiment effrayante pour tous les ennemis de la révolution, et que la France, animée d'un seul esprit, dirigée par une seule volonté, allait marcher à grands pas vers l'affermissement de la liberté et de l'égalité. » Ces menaces posées en termes généraux recevaient une application spéciale dans cette phrase à l'adresse des Dantonistes : « Le modérantisme aux larmes feintes, toujours disposé à beaucoup promettre quand il est poursuivi, et à perdre l'esprit public quand on lui donne un seul moment de relâche. »

Comme nous l'avons dit quelques lignes plus haut, les jeunes Cordeliers, exagérés enragés, chassèrent Camille et rayèrent son nom de leur tableau. Au mois de février 1794, la même humiliation lui sera infligée par le club exalté des *Droits de l'Homme* pour avoir par ses abominables écrits et ses actions criminelles, entrepris de faire exécuter le plan de conspiration que la scélérate faction girondine a imaginé. » Cette Société, « qui siège dans le Temple de la Raison, » c'est-à-dire dans la magnifique cathédrale de Paris transformée en halle populaire, en club des clubs, déclare que Camille Desmoulins, « vieux Cordelier suivant lui, et suivant elle jeune modéré, a perdu sa confiance, et le regarde comme traître à la patrie, le trouve indigne de siéger dans la Représentation Nationale et surtout parmi les habitants de la Montagne qu'elle regarde pour lui comme la Roche Tarpéienne, du haut de laquelle il sera un jour précipité ! »

Avant de l'expulser, le club des Cordeliers avait fait défendre à Desmoulins de prendre le titre de *Cordelier* qu'on l'accusait de déshonorer, de traîner dans la fange. C'est en demandant pardon à la fameuse Société s'il se pare encore du titre de *Vieux Cordelier* que Camille commencera son cinquième numéro, daté, nous l'avons dit, du 24 décembre.

S'il y eut pour Camille une compensation possible à l'inquiétude que durent lui causer ces menaces, ces discussions violentes, ces affronts publics, il la trouva sans nul doute dans le succès de son journal auprès du peu d'honnêtes gens restés à Paris, dans le concert de bénédictions qui s'entendit au sein des prisons encombrées et où son journal fit pénétrer comme un rayon d'espoir qui en illumina les sombres profondeurs. « J'ai reçu hier soir, » lui écrivait un détenu le 24 décembre 1793, « le numéro quatre de votre *Vieux Cordelier* ; je l'ai lu avec un plaisir extrême. Tous les détenus qui en ont entendu la lecture vous comblent de bénédictions ; il leur paraît comme à moi que les moyens qu'il était réservé à votre génie de proposer opéreraient le bien et ramèneraient tous ceux qui sont capables

» d'aimer véritablement la patrie. J'ai dit qu'il faudrait inventer
» un nouveau supplice pour ceux qui se conduiraient mal, après
» avoir obtenu leur liberté par le moyen de votre comité de clé-
» mence, et chacun s'est rangé de mon avis.

» Il ne conviendrait pas que je vous engageasse à continuer ;
» vous aimez et vous connaissez trop bien l'intérêt de la républi-
» que pour rester en si beau chemin. Vous jouirez déliciense-
» ment du bonheur que vous aurez procuré à vos concitoyens, et
» votre nom ira glorieusement à la postérité. J'ai appris avec joie
» ce matin que Tonlon est repris. Ceci prouve évidemment que la
» république n'a plus rien à craindre de ses ennemis extérieurs,
» et je suis intimement convaincu que votre système mis en pra-
» tique consommera en peu de jours la réduction entière de la
» Vendée. Il me tarde de vous faire compliment de vive voix et
» de dévorer vos numéros au sortir de la presse. »

Voici une lettre encore d'un autre prisonnier ; elle peint admirablement la reconnaissance que se sentirent pour ce courageux adversaire de la Terreur, ces malheureux qui ne profitèrent point, hélas ! du généreux dévouement de Camille Desmoulins, et dont plusieurs purent trop tôt le remercier de « vive voix, » mais « sans avoir recouvré leur liberté, » comme l'écrivait et l'eût désiré le signataire de la lettre que l'on va lire :

» Quintidi nivôse 25 décembre 1793.

» Grâces immortelles te soient rendues pour ta noble et tou-
» chante idée d'un Comité de clémence. Mais hélas ! *ils n'en ra-*
» *battront que trop.* Au moment où on m'apporta hier ton qua-
» trième numéro, je lisais le chapitre neuf du traité de la clémence
» de Senèque le philosophe, et j'en étais précisément à ces mé-
» morables paroles d'Auguste : « *Vitam tibi, Cinna, iterùm do,*
» *prius hosti, nunc insidiatori ac parricidæ.* » Citoyen non moins
» éclairé que vertueux, quand tu leur dis que ce Comité de clé-
» mence finirait la révolution, la preuve en est dans ce même
» chapitre de Senèque : « *Post hæc nullis amplius insidiis bis*
» *ullo petitus est.* » Puisse le génie de l'humanité qui t'a inspiré

» un si beau commentaire du *soyons amis*, *Cinna*, convaincre
» ceux qui nous gouvernent, qu'il ne peut y avoir de constitu-
» tion sans morale, et que la seule bonne politique est de se
» montrer juste ! Ah ! s'ils avaient le courage de dire à ces
» 200,000 citoyens qu'on appelle *suspects* : *soyons amis*, ces
» deux mots sauveraient bien plus sûrement la république que
» le million d'hommes armés pour la défendre. Si je recouvre
» ma liberté, le premier usage que j'en ferai sera d'aller embras-
» ser un ami que le malheur m'aura donné ; mais j'en désespère,
» s'il faut que nous soyons entraînés de comité en comité, et si la
» Convention n'abrège pas dans sa justice et sa sagesse les lon-
» gueurs de ce dédale de procédures. »

Le 24 décembre, il parut un cinquième numéro du *Vieux Cordelier* ; celui-là n'était plus marqué au coin du même courage, de la même énergie, du même désintéressement. Comme nous l'avons dit déjà : c'est un plaidoyer de Camille pour Camille. Il y raconte ses anciens triomphes de la Bastille, comment il a toujours conspiré avec Robespierre et Danton contre les tyrans, conspiré dans la *France Libre*, conspiré dans le *Discours de la Lanterne aux Parisiens*, conspiré dans les *Révolutions de France et de Brabant*, dans la *Tribune des Patriotes*, contre les Royalistes, contre les Feuillants, contre les Brissotins, contre les Fédéralistes. « J'ai toujours eu six mois et même
» dix-huit mois d'avance sur l'opinion publique. » En ce moment, Camille possède le don de double vue ; il prophétise ; il annonce l'avenir, et nous verrons que l'avenir se chargera de lui donner raison quand il s'écrie, en s'adressant aux Jacobins et aux Cordeliers, ses proscripteurs : « Je les ai encore ces six
» mois d'avance, et j'ajourne à un temps moins éloigné votre
» changement d'opinion sur mon compte. » Le grand maître des Templiers ajournant à un an le roi de France est peut-être une fiction de l'histoire ; Camille prédisant la chute de la Terreur et l'ajournant à six mois, est admirable de vérité. Peut-être l'avenir n'a-t-il plus de mystères pour ceux qui vont mourir.

Puis, le *Vieux Cordelier* s'affaisse tout-à-coup. Il n'a plus ni

Inspiration, ni élan, ni force. Camille s'excuse presque d'avoir défendu Dillon. On demande partout la réimpression du magnifique numéro où, sous le prétexte d'une traduction de Tacite, Desmoulins dépeignait la Terreur à traits si ressemblants qu'elle-même avait dû se reconnaître. « Provisoirement, les patriotes » vont être contents de moi, » dit Desmoulins; « car, après cette » censure solennelle du Comité de salut public, j'ai fait comme » Fénélon, montant en chaire pour célébrer le bref du pape qui » condamnait les *Maximes des Saints*, et les lacérant lui-même; » je suis prêt à brûler mon numéro trois, et déjà j'ai défendu de » le réimprimer, au moins sans le cartonner. » Et plus loin :
« Sans doute j'ai pu me tromper :

» Et quel auteur, grands Dieux ! ne va jamais trop loin !

» Il y a plus ; dès que le Comité de salut public a improuvé » mon numéro trois, je ne serai point un ambitieux hérésiarque, » et je me sou mets à sa décision, comme Fénélon à celle de l'église. »

Puis ce sont de grandes colères contre des hommes secondaires, contre Barrère à cause de son rapport à la Convention, contre l'imprimeur Nicholas à cause de sa violente attaque aux Jacobins, contre Hébert à cause des infamies du *Père Duchêne*. « Attends-moi, Hébert, je suis à toi dans un moment ! » Desmoulins croit aller droit à la Terreur et il s'égare en chemin. La Terreur, c'est Robespierre et non pas Hébert. Hébert va tomber, et la Terreur ne tombera pas. Avec Robespierre, la Terreur régnera en souveraine. Et cependant, Desmoulins non-seulement n'attaque pas Robespierre, mais il le ménage, le flatte et l'adule. Bien plus, il se ment à lui-même, il ment à ses précédents, en appelant le Comité de salut public « *le Comité sauveur*. » Ces mots sont par lui soulignés, afin de frapper l'attention, de la forcer, de rendre éloquente la palinodie que la frayeur inspire. Quel étonnant mélange de peur et de courage !

On a beaucoup admiré, dans ce cinquième numéro, toute une philippique contre Hébert, contre l'infâme *Père Duchêne*, que

le *Vieux Cordelier* accuse d'avoir été marchand de contre-marches à la porte d'un théâtre, d'avoir été chassé pour vol, d'avoir indignement exploité la république en vendant cent quatre-vingt dix mille francs quelques centaines de milliers d'exemplaires de sa feuille répandue dans l'armée pour la *colérer* sans doute. Mais le mal n'était pas là ; la gangrène était autre part. C'était à la tête qu'il fallait viser. C'est là une querelle de détail, une rencontre de partisans, et non une attaque contre le principal ennemi. Camille a peur, peur de s'être trop avancé, peur pour sa vie, sentiment que nul n'oserait blâmer, mais sentiment qui, s'il ne détruit pas toute sa gloire, l'atténue, la diminue, la laisse moins pure. Et la peur, en temps de révolution, ne compromet pas moins que l'énergie et la lutte.

Ce qui apparaît avec persistance dans ce numéro, c'est un pressentiment de mort prochaine. Les lugubres pensées s'y lisent à chaque page. Camille raille Nicholas de ses diners spartiates, de sa frugalité d'apparat. « Plût à Dieu, » s'écrie-t-il comme malgré lui, « que dans une cabane, ignoré au fond de quelque » département, je fisse avec ma femme de semblables repas ! » — « Si moi, pour avoir demandé la liberté de mon parent emprisonné pour une peccadille, je frise la guillotine, que ferez-vous donc à André Dumont qui l'a accordée ? » — « Occupons-nous, mes collègues, non pas à défendre notre vie comme des » malades, mais à défendre la liberté et les principes comme » des républicains ! Et quand même, ce qui est impossible, la » calomnie et le crime pourraient avoir sur la vertu un moment » de triomphe, croit-on que, même sur l'échafaud, soutenu de » ce sentiment intime que j'ai aimé avec passion ma patrie et la » République, soutenu de ce témoignage éternel des siècles, » environné de l'estime et des regrets de tous les vrais républicains, je voulusse changer mon supplice contre la fortune de » ce misérable Hébert, qui, dans sa feuille, pousse au désespoir vingt classes de citoyens et plus de trois millions de » Français, auxquels il dit anathème et qu'il enveloppe en masse » dans une proscription commune ; qui, pour s'étourdir sur ses

» remords et ses calomnies, a besoin de se procurer une ivresse
» plus forte que celle du vin, et de lécher sans cesse le sang au
» pied de la guillotine ? Qu'est-ce donc que l'échafaud pour un
» patriote, sinon le piédestal des Sidney et des Jean de Witt ?
» Qu'est-ce, dans un moment de guerre où j'ai eu mes deux
» frères mutilés et hachés pour la liberté, qu'est-ce que la guil-
» lotine, sinon un coup de sabre, et le plus glorieux de tous,
» pour un député victime de son courage et de son républica-
» nisme ? »

Tout le reste de ce regrettable numéro cinq témoigne haut d'un affaissement incroyable, si nous n'en fournissions les preuves. Camille se plaint d'être d'avance convaincu de modérantisme, de feillantisme, de brissotisme, et d'être aussi à l'avance perdu, condamné.

« Et cependant, s'écrie-t-il dans toute l'amertume de son âme, » quel tort avais-je, sinon d'être las d'en avoir eu, d'être
» las d'avoir été poltron, et d'avoir manqué du courage de dire
» mon opinion, fût-elle fausse. Je ne crains pas que la Société
» me blâme d'avoir fait mon devoir ; mais si la cabale était plus
» forte, je le dis avec un sentiment de fierté qui me convient : si
» j'étais rayé, ce serait tant pis pour les Jacobins ! Quoi ! vous
» m'avez commandé de dire à la tribune ce que je crois de plus
» utile pour le salut de la République ! ce que je n'ai pas les
» moyens physiques de dire à la tribune, je l'ai dit dans mes
» numéros, et vous m'en feriez un crime ? Pourquoi m'avez-
» vous arraché à mes livres, à la nature, aux frontières, où je
» serais allé me faire tuer comme mes deux frères, qui sont
» morts pour la liberté ? pourquoi m'avez-vous nommé votre
» représentant ? pourquoi ne m'avez-vous pas donné des cahiers ?
» Y aurait-il une perfidie, une barbarie semblable à celle de
» m'envoyer à la Convention, de me demander ainsi ce que je
» pense de la République, de me forcer de le dire, et de me
» condamner ensuite, parce que je n'aurais pas pu vous dire des
» choses aussi agréables que je l'eusse souhaité ? Si l'on veut que
» je dise la vérité, c'est-à-dire la vérité relative, et ce que je

» pense, quel reproche a-t-on pu me faire, quand même je
» serais dans l'erreur ? Est-ce ma faute si mes yeux sont mala-
» des, et si j'ai vu tout en noir à travers le crêpe que les feuilles
» du *Père Duchêne* avaient mis devant mon imagination.

» Suis-je si coupable de n'avoir pas cru que Tacite, qui avait
» passé jusqu'alors pour le plus patriote des écrivains, le plus
» sage et le plus grand politique des historiens, fût un aristo-
» crate et un radoteur ? Que dis-je, Tacite ? ce Brutus même
» dont vous avez l'image, il faut qu'Hébert le fasse chasser
» comme moi de la société ; car si j'ai été un songe-creux, un
» vieux rêveur, je l'ai été non-seulement avec Tacite et Machia-
» vel, mais avec Loustalot et Marat, avec Thrasybule et Brutus.

» Est-ce ma faute s'il m'a semblé que, lorsque le département
» de Seine-et-Marne, si tranquille jusqu'à ce jour, était si dan-
» gereusement agité depuis qu'on n'y messait plus ; lorsque des
» pères et mères, dans la simplicité de l'ignorance, versaient des
» larmes, parce qu'il venait de leur naître un enfant qu'ils ne
» pouvaient pas faire baptiser, bientôt les catholiques allaient,
» comme les calvinistes du temps de Henri II, se renfermer pour
» dire des psaumes et s'allumer le cerveau par la prière ; qu'on
» dirait la messe dans des caves, quand on ne pourrait plus la
» dire sur les toits ; de là des attroupements et des Saint-Bar-
» thélemi ; et que nous allions avoir l'obligation, principalement
» aux feuilles b... patriotiques du *Père Duchêne*, colportées par
» Georges Bonchotte, d'avoir jeté sur toute la France ces se-
» mences si fécondes de séditions et de meurtres ?

» Est-ce ma faute enfin s'il m'a semblé que des pouvoirs
» subalternes sortaient de leurs limites et se débordaient ; qu'une
» commune, au lieu de se renfermer dans l'exécution des lois,
» usurpait la puissance législative en rendant de véritables
» décrets sur la fermeture des églises, sur les certificats de
» civisme, etc. ? Les Aristocrates, les Fenillants, les Modérés,
» les Brissotins ont déshonoré un mot de la langue française par
» l'usage contre-révolutionnaire qu'ils en ont fait. Il est malaisé
» aujourd'hui de se servir de ce mot. Cependant, frères et amis,

» croyez-vous avoir plus de bon sens que tous les historiens et
» tous les politiques, être plus républicains que Caton et Brutus,
» qui tous se sont servis de ce mot, tous ont répété cette
» maxime : L'anarchie, en rendant tous les hommes maîtres,
» les réduit bientôt à n'avoir qu'un seul maître. C'est ce seul
» maître que j'ai craint ; c'est cet anéantissement de la Répu-
» blique, ou du moins ce démembrement. Le Comité de salut
» public, *ce Comité SAUVEUR*, y a porté remède ; mais je n'ai pas
» moins le mérite d'avoir le premier appelé ses regards sur
» ceux de nos ennemis les plus dangereux, et assez habiles pour
» avoir pris la seule route possible de la contre-révolution.
• Ferez-vous un crime, frères et amis, à un écrivain, à un dé-
» puté, de s'être effrayé de ce désordre, de cette confusion, de
» cette décomposition du corps politique, où nous allions avec
» la rapidité d'un torrent qui nous entraînait nous et les prin-
» cipes déracinés ; si, *dans son dernier discours sur le gouverne-*
» *ment révolutionnaire*, Robespierre, tout en me remettant au-
» pas, n'eût jeté l'ancre lui-même aux maximes fondamentales
» de notre révolution, et sur lesquelles seules la liberté peut
» être affermie et braver les efforts des tyrans et du temps ? »

Deux jours plus tard, c'est-à-dire le 26 décembre 1793, c'était encore séance aux Jacobins. Hébert, qui ne se contentait ni d'injurier Desmoulins dans sa feuille fangeuse et sanglante, ni de la remplir de dénonciations, voulut faire encore servir la tribune à sa vengeance. Il dénonça au club une prétendue conjuration que des individus « qui voulaient armer les citoyens les uns » contre les autres » tenaient secrètement dans le faubourg Saint-Antoine. Parler du faubourg de Gloire, c'était indiquer Camille qui y était tout puissant. Dénoncer Phélippeaux qui voulait perdre Ronsin, c'était indiquer Camille admirateur passionné de Phélippeaux et qui n'avait attaqué Ronsin qu'avec les armes fournies par Phélippeaux. L'allusion était transparente. A Hébert succéda Robespierre. Les flatteries, les attentions de Desmoulins ne l'ont point touché. Comme Hébert, il s'occupe du complot ourdi contre Ronsin dans le faubourg Saint-Antoine ; il annonce

que la Convention voudra connaître la vérité tout entière ; bientôt on distinguera le crime de la vertu ; quel que soit le coupable, la punition sera terrible, et les patriotes qui seront purs pourront se réunir contre leurs ennemis connus. Fidèle à son système de pondération, ambigu comme un oracle de Delphes, Robespierre n'a nommé ni Hébert, ni Camille, ni les exagérés, ni les *réagisseurs*. Dans les replis de ses phrases, chacun, suivant ses intérêts, peut lire ou la menace ou la promesse d'alliance.

Hébert s'y est trompé. Il croit à l'appui sincère de Robespierre qui doit avoir besoin de lui. Il se hâte de profiter de l'occasion ; il se précipite sur l'ennemi qu'il croit perdu sans ressources : « Je suis étonné, » dit-il, « que la Société accorde sa » confiance à ceux qui cherchent à exciter des haines ; la dé- » fiance est la manœuvre que les intrigants cherchent à mettre » à l'ordre du jour pour nous diviser. Ils osent nous dire qu'il » faut ouvrir les prisons et que, quand une tête tombe, on fait » à la république des milliers d'ennemis. Je dis que la Société ne » doit pas laisser passer sous silence de telles propositions, et » qu'elle ne peut souffrir dans son sein ceux qui les font ; ce » n'est pas que je veuille jeter de l'huile sur le feu ; mais je sais » que les bons citoyens doivent faire justice des mauvais princi- » pes. Je sais qu'il faut les préserver du poison auquel ils sont » exposés. Je demande que la société fasse examiner par la com- » mission qu'elle a nommée dernièrement, les deux derniers nu- » méros du journal de Camille Desmoulins. »

C'en est fait. Le coup fatal a été porté. Robespierre se débarrasse des précautions et des ménagements que jusqu'alors il paraissait avoir gardés pour son ancien ami. Le club des Jacobins, son instrument docile et obéissant, arrête que la double commission, chargée du rapport relatif à l'expulsion de Desmoulins, fera un supplément d'instruction sur les deux derniers numéros du *Vieux Cordelier*. Quand nous disons que la peur et les misérables éloges qu'elle dicte n'ont jamais sauvé une tête !

Comme le dernier numéro que nous avons analysé, le numéro

six du journal de Desmoulins n'est encore qu'un long plaidoyer qui débute par deux épigraphes, l'une latine et empruntée à Valère-Maxime : « *Peregrinatus est, animus ejus in nequitia non* » *habitavit*; » l'autre française et qui n'est qu'une paraphrase de la première : « Camille Desmoulins a fait une débauche d'esprit avec les aristocrates, mais il est toujours bon républicain, » et il lui est impossible d'être autre chose. (Attestation de Colot-d'Herbois et de Robespierre, séance des Jacobins. ») Tout-à-l'heure, Robespierre vient de lui faire défaut, et le désolé Camille veut s'accrocher encore à cette branche qui se rompt sous ses efforts.

Il croit qu'une profession de foi le sauvera peut-être. « Je fais » juge tout lecteur honnête, si M. Pitt et les aristocrates peuvent » s'accommoder de mon *Credo* et si je suis de leur église. » Insensé ! il s'agit bien de croyances et de questions de conscience, quand on a blessé Robespierre, quand on lui a résisté !

Cette profession de foi, toute démocratique, à nos yeux sert à prouver deux choses : d'abord que Desmoulins n'a perdu aucune de ses illusions et que les terribles leçons qu'il reçoit depuis trois ans ne lui ont en rien profité ; ensuite que c'est avec conscience qu'il a toujours parlé de la république, pensé, agi pour son idéal irréalisable. Les mourants dédaignent toute tromperie et ne cherchent plus à s'en imposer à eux-mêmes.

Ce qu'on peut constater encore dans ce numéro, c'est que la présence d'esprit est absente ; c'est que l'ancienne gaîté gauloise, mordante, impitoyable, a disparu. La phrase est incolore, plus longue, plus lente que par le passé. La préoccupation personnelle a presque tué le talent.

Ce numéro ne contient de curieux et d'intéressant que l'anecdote racontée par Camille avec un certain entrain, avec une crudescence, un élan de verve qui jaillit, flamboie, mais s'éteint en un instant. Il s'adresse à son ami Fréron, alors en mission à Toulon :

» Ici il n'est pas besoin de l'éperon du *Père Duchêne*, mais

» plutôt de la bride du *Vieux Cordelier*, et je vais te le prouver
» sans sortir de chez moi et par un exemple domestique.

» Tu connais mon beau-père, le citoyen Duplessis, bon rotu-
» rier et fils d'un paysan, maréchal-ferrant du village. Eh bien !
» avant-hier, deux commissaires de la section de Mutius Scœ-
» vola (la section de Vincent, ce sera te dire tout) montent chez
» lui ; ils trouvent dans la bibliothèque des livres de droit ; et
» nonobstant le décret qui porte qu'on ne touchera point à Do-
» mat, ni à Charles Desmoulin, bien qu'ils traitent des matières
» féodales, ils font main-basse sur la moitié de la bibliothèque,
» et chargent deux crocheteurs des livres paternels. Ils trouvent
» une pendule dont la pointe de l'aiguille était, comme la plu-
» part des pointes d'aiguilles, terminée en trèfle ; il leur semble
» que cette pointe a quelque chose d'approchant d'une fleur de
» lis ; et nonobstant le décret qui ordonne de respecter les mo-
» numents des arts, ils confisquent la pendule. Notez bien qu'il
» y avait à côté une malle sur laquelle était l'adresse fleurdelisée
» du marchand. Ici il n'y avait pas moyen de nier que ce fût une
» belle et bonne fleur de lis ; mais comme la malle ne valait pas
» un *corset*, les commissaires se contentent de rayer les lis, au
» lieu que la malheureuse pendule, qui vaut bien 1,200 livres,
» est, malgré son trèfle, emportée par eux-mêmes, qui ne se
» fiaient pas aux crocheteurs d'un poids si précieux ; et ce, en
» vertu du droit que Barère a appelé si heureusement le droit de
» *préhension*, quoique le décret s'opposât, dans l'espèce, à l'ap-
» plication de ce droit. Enfin, notre daumvirat sectionnaire, qui
» se mettait ainsi au-dessus des décrets, trouve le brevet de
» pension de mon beau-père, qui, comme tous les brevets de
» pension, n'étant pas de nature à être porté sur le grand-livre
» de la république, était demeuré dans le portefeuille, et qui,
» comme tous les brevets de pension possibles, commençait par
» ce protocole : *Louis*, etc. Ciel ! s'écrient les commissaires, *le*
» *nom du tyran* !... Et après avoir retrouvé leur haleine suffo-
» quée d'abord par l'indignation, ils mettent en poche le brevet
» de pension, c'est-à-dire 1,000 livres de rente, et emportent la

voulait d'ailleurs, dès le lendemain on lui présenterait un rapport spécial sur l'affaire en question.

Mais Danton craignait qu'on n'engageât sur un pareil terrain une action générale à laquelle il n'était pas préparé et où son parti succomberait sans nul doute.

« Je m'oppose, » vint il dire à la tribune, « à l'espèce de distinction de privilège qui semblerait accordé au beau père de Desmonlins. Je veux que la Convention ne s'occupe que d'affaires générales. Si on veut un rapport pour ce citoyen, il en faut aussi pour tous les autres. Je m'élève contre la priorité de date qu'on cherche à lui donner à leur préjudice. Il s'agit d'ailleurs de savoir si le Comité de sûreté générale n'est pas tellement surchargé d'affaires qu'il trouve à peine le temps de s'occuper de réclamations particulières.

« Une révolution ne peut se faire géométriquement, mathématiquement ; les bons citoyens qui souffrent pour la liberté doivent se consoler par ce grand, ce sublime motif. Personne n'a plus que moi demandé les comités révolutionnaires ; c'est sur ma proposition qu'ils ont été établis. Vous avez voulu créer une espèce de dictature patriotique des citoyens les plus dévoués à la liberté sur ceux qui se sont rendus suspects. Ils ont été élevés dans un moment où le fédéralisme prédominait ; il a fallu, il faut encore les maintenir dans toute leur force ; mais prenons garde aux deux écueils contre lesquels nous pourrions nous briser. Si nous faisons trop pour la justice, nous donnerions peut-être dans le modérantisme et prêterions des armes à nos ennemis ; il faut que la justice soit rendue de manière à ne point atténuer la sévérité de nos mesures.

« Lorsqu'une révolution marche vers son terme, quoiqu'elle ne soit pas encore consolidée, lorsque la République obtient des triomphes, que ses ennemis sont battus, il se trouve une foule de patriotes tardifs et de fraîche date ; il s'élève des luttes de passions, des préventions, des haines particulières, et souvent les vrais, les constants patriotes sont écrasés par ces nouveaux-venus. Mais enfin, là où les résultats sont pour

» la liberté par des mesures générales, gardons-nous de les
» accuser. Il vaudrait mieux outrer la liberté et la révolution
» que de donner à nos ennemis la moindre espérance de rétroac-
» tion. N'est-elle pas bien puissante cette nation ? n'a-t-elle pas
» le droit comme la force d'ajouter à ses mesures contre les
» aristocrates, et de dissiper les erreurs élevées contre les amis
» de la patrie ? Au moment où la Convention peut, sans incon-
» vénient pour la chose publique, faire justice à un citoyen, elle
» violerait ses devoirs si elle ne s'empressait de le faire.

» La réclamation de mon collègue est juste en elle-même, mais
» elle ferait naître un décret indigne de nous. Si nous devons
» accorder une priorité, elle appartiendrait aux citoyens qui ne
» trouvent pas dans leur fortune et dans leur connaissance avec
» des membres de la Convention des espérances et des ressour-
» ces au milieu de leur malheur ; ce serait aux malheureux, aux
» nécessiteux, qu'il faudrait d'abord tendre les mains. Je de-
» mande que la Convention médite les moyens de rendre justice
» à toutes les victimes des mesures et arrestations arbitraires,
» sans nuire à l'action du gouvernement révolutionnaire. Je me
» garderais bien d'en prescrire ici les moyens. Je demande le
» renvoi de cette question à la méditation du Comité de sûreté
» générale, qui se concertera avec le Comité de salut public ;
» qu'il soit fait un rapport à la Convention, et qu'il soit suivi
» d'une discussion large et approfondie ; car toutes les discus-
» sions de la Convention ont eu pour résultat le triomphe de la
» raison et de la liberté.

» La Convention n'a eu des succès que parce qu'elle a été
» peuple ; elle restera peuple ; elle cherchera et suivra sans
» cesse l'opinion publique ; c'est cette opinion qui doit décréter
» toutes les lois que vous réclamez. En approfondissant ces
» grandes questions, vous obtiendrez, je l'espère, des résultats
» qui satisferont la justice et l'humanité. (On applaudit.)

Le député Romme voulut mettre de côté les faits de violence contre les personnes et se saisit de la question au point de vue artistique. La dénonciation de Camille Desmoulins apportait la

preuve que des objets d'art, des valeurs mobilières avaient été induement saisies. Des faits semblables s'étaient passés dans d'autres sections ; des personnes , se disant munies d'ordres du Comité de sureté générale avaient mis la main sur des gravures soi-disant séditieuses exposées chez des marchands d'estampes. Un décret plaçait sous la protection des lois tous les objets qui intéressaient l'art ; c'était donc là l'occasion d'ordonner des poursuites contre les coupables.

La Convention renvoya les propositions de Danton et de Romme aux Comités réunis de salut public et de sureté générale. C'était le meilleur moyen de les enterrer à tout jamais.

Nous l'avons dit : le numéro six du *Vieux Cordelier* est daté du trente décembre. Le lendemain, ses ennemis ne perdirent pas de temps , Camille était aux Jacobins l'objet d'une nouvelle attaque plus impatiente, plus énergique que toutes les précédentes. Chaque séance débutait par la lecture de la correspondance. Or, il se trouva que Francastel, représentant du peuple en mission en Vendée, dans une lettre qu'il écrivait à la terrible Société plus puissante que jamais, se plaignait des espérances de contre-révolution qu'avait dans les départements insurgés fait naître la lecture des numéros du *Vieux Cordelier*.

» Je dois vous dire, » écrivait le montagnard en mission, que
» l'arrestation de Ronsin, cette sorte de modérantisme que pro-
» fessent en ce moment des hommes de la Montagne, divers
» pamphlets, et surtout celui où l'on fait des rapprochements si
» perfides entre nos mesures révolutionnaires (1^o) et les atroci-
» tés des tyrans de Rome, ont réveillé ici des espérances, ont
» fait blâmer presque hautement la rigueur salutaire exercée
» contre les brigands de la Vendée. Qu'ils y viennent, dans la
» Vendée, ces nouveaux modérés qui abusent des beaux noms
» de morale, de justice, qui semblent se proclamer les plus.

» (1^o) Francastel veut parler des écrits que Camille Desmoulins publiait
» alors ; le quatrième numéro du *vieux Cordelier* venait de paraître. »
(Note du *Moniteur*.)

» honnêtes gens de la république, et qui, par un intérêt affecté
» pour des traîtres, des scélérats, pour des hommes au moins
» très-suspects, énervent l'esprit public, amollissent la vigueur
» des coups qui doivent frapper de toutes parts les ennemis de
» la révolution! Qu'ils soient témoins de la frénésie incorri-
» gible de ces brigands, qui, au moment d'être fusillés, crient
» encore *vive le roi!* et qu'ils prononcent si le salut public, si
» l'affermissement de la liberté veulent qu'on use de ménage-
» ments envers cette race abominable, infatuée de royalisme et
» de superstition. Loin de tous ceux qui sont investis de la con-
» fiance du peuple cette funeste mollesse, cette indulgence cri-
» minelle! Pour moi, bien pénétré des devoirs que m'imposent
» la véritable justice et le bonheur du peuple, je remplirai ma
» mission toujours avec la même inflexibilité; la Vendée sera
» dépeuplée, mais la république sera vengée et tranquille.

« Combattez sans cesse le système dangereux de renoncer
» aux grandes mesures qui nous ont valu de si grands succès,
» l'extinction de la guerre civile, de prétendre que nous sommes
» assez forts maintenant, surtout depuis la reprise de Toulon,
» pour ne pas recourir à des moyens odieux, cruels, tortion-
» naires, contraires à l'esprit de la constitution votée par le
» peuple français.

« Mes frères, » s'écriait Francastel en terminant sa lettre,
« mes frères, que la Terreur ne cesse d'être à l'ordre du jour, et
» tout ira bien!... »

L'occasion d'attaquer une fois de plus un ennemi dangereux ne pouvait se présenter avec plus d'à-propos. On convint d'en user; les rôles furent partagés. Un clubiste inconnu et dont, à notre grand regret, le *Journal de la Montagne* ne cite pas le nom, s'empara dextrement de la lettre de Francastel et la commenta en ces termes :

» Dans le temps où les Brissotins faisaient ressentir leur puis-
sance par l'oppression qu'ils exerçaient sur les patriotes, les
» ennemis de la liberté levaient impudemment la tête. Des jour-
» nalistes stipendiés pouvaient calomnier à loisir les vrais amis

» de la liberté. La faction scélérate est anéantie , et cependant il
» existe encore des journalistes qui se permettent les calomnies
» les plus atroces contre les patriotes ; il en est qui osent deman-
» der la dissolution du Comité de surveillance , pour établir une
» commission qui élargirait à leur gré tous les contre-révolu-
» tionnaires détenus. » C'était le Comité de clémence que Camille
préconisait. « J'ai été dénoncé par ces contre-révolutionnaires ;
» d'autres patriotes le sont comme moi. Ecoutez les réflexions
» de Francastel, vous verrez que l'on veut faire retrograder la
» révolution. Mais, quels que soient les efforts de tous nos enne-
» mis, nous la finirons à l'avantage du peuple et de la liberté. »

L'orateur termina en demandant la radiation du journaliste Camille Desmoulins. *Delenda est Carthago!* Immédiatement Hébert parut à la tribune. « Je suis étonné que, d'après la gravité
» des faits, la commission que vous avez nommée n'ait pas en-
» core fait son rapport , » s'écria-t-il avec un redoublement de
rage ; « il est trop évident qu'il existe un système de calomnie et
» une conjuration dirigée contre les patriotes. Quelques petits
» intrigants se sont ligués contre eux pour les perdre. L'in-
» nocence demande justice : il faut enfin que les hommes purs
» se rallient ; que ceux qui sont faits pour s'aimer s'aiment.
» Bourdon (de l'Oise), Fabre d'Eglantine et Camille Desmoulins
» devaient être chassés dernièrement du sein de la Société.
» Tous les patriotes le demandaient à grands cris ; mais une
» discussion étrangère vint suspendre la justice de la So-
» ciété. Il est des faits nombreux qui demandent vengeance con-
» tre Camille : tout ce qui peut être allégué contre Brissot n'ap-
» proche pas de ce qu'on peut reprocher contre Camille. Son
» but a été jusqu'ici de calomnier et de ridiculiser les patriotes ;
» c'est ce même Camille qui voulut faire de Dillon un généralis-
» sime , qui s'est vanté d'avoir mangé avec lui pour l'empêcher
» d'être un second Eugène ; c'est lui qui a dit hautement que les
» nobles étaient nécessaires, qu'ils étaient les seuls instruits.
» L'expérience a prouvé que les sans-culottes étaient bons à
» quelque chose. Leurs succès répondent à toutes les calomnies.

» Je demande que les citoyens fassent leur devoir en allant dé-
» nouer à la commission tous les faits qui sont à leur connais-
» sance, et que la commission fasse un prompt rapport. Il est
» nécessaire de séparer l'ivraie du bon grain et de protéger les
» patriotes calomniés. On m'accuse d'être un contre révolution-
» naire et un chef de parti; que ma conduite soit examinée, je
» consens à porter ma tête sur l'échafaud si l'on me trouve cou-
» pable; mais je déclare que jamais je ne cesserai de poursuivre
» les intrigants. »

Cette parade eut tout le succès possible. Après quelques moments d'un débat qu'on crut utile à sauver les apparences, la motion de Hébert fut adoptée à l'unanimité. Le 2 janvier 1794, Vadier annonça que la commission nommée pour examiner l'affaire de Phélippeaux, de Fabre d'Eglantine et de Camille Desmoulins n'était point encore en mesure de présenter son rapport. Un membre se plaignit hautement de la commission dont un membre avait dit : « Bath ! est-ce que vous avez la bonhomie
» de prendre cette commission au sérieux? Ne voyez-vous pas
» que cela veut dire qu'il ne faut plus penser à cette affaire?
» Nous nous sommes assemblés plusieurs fois; mais sur sept
» membres, il ne s'en est jamais trouvé plus de deux ensemble,
» et il a été impossible de statuer définitivement sur l'affaire. » Ce personnage ajouta qu'il pensait qu'on voulait ensevelir cette question dans l'oubli, et il se résuma en demandant que la commission fût tenue de faire son rapport à jour fixe. La société arrêta que le rapport serait déposé le lendemain.

Collot-d'Herbois faisait partie de la commission; tout en adhérant aux volontés du club, il excusa les longs délais du rapport et de la commission, en disant que, si elle n'avait point encore apporté ses conclusions à la tribune, c'est qu'elle avait voulu traiter cette affaire sérieuse comme on traitait les procès sous l'ancien régime. Un Jacobin enragé voulait que la commission fût cassée et que les députés accusés se présentassent à la tribune pour y subir un interrogatoire public. Collot-d'Herbois, pour trancher toute difficulté, consentit, au nom de la commis-

sion, à la **comparition** des accusés pendant la prochaine séance où, « sans **procureurs**, sans commissaires, » les Jacobins jugeraient eux-mêmes le procès.

« C'est ici, » dit encore un sociétaire, « c'est ici qu'on a » déjoué toutes les intrigues; c'est ici que nous avons combattu » simultanément les ennemis du peuple. Je me réunis donc à » l'avis de Collot-d'Herbois. Il faut que tout se discute ici publiquement. »

Au milieu des applaudissements, la Société décida que la discussion aurait lieu à la plus prochaine séance, celle du 5 janvier (16 nivôse.) Les secrétaires se chargèrent de sommer les membres inculpés de se rendre dans le sein de la Société au jour fixé pour leur affaire.

Le 5 janvier, comme on le lui avait ordonné, la commission s'était mise en mesure de déposer son rapport. Collot-d'Herbois en donna lecture. « Je rappelle à la Société, » dit-il, « qu'elle » a à traiter d'affaires du plus grand intérêt pour elle et pour la » république entière. Il s'agit de prononcer sur des accusations » réitérées avec acharnement par certaines gens, dont plusieurs » membres de la Société sont atteints, dont le Comité de salut » public même n'a pas été exempt.

» J'écarterai de cette discussion toutes les passions et les faiblesses qui s'y sont maladroitement introduites : je prie qu'on » ne m'interrompe pas, afin que les Jacobins puissent retirer de » la discussion tout le fruit qu'en réclame le salut public. »

Après ces considérations générales et préalables, Collot-d'Herbois s'occupait des brochures de Philippeaux, de ses accusations contre Ronsin, contre Rossignol, contre les cruautés de la Vendée, déclarait ces attaques anti-patriotiques et réclamait l'expulsion de Philippeaux, s'il se présentait à la censure et à l'épuration.

Le rapporteur ensuite aborda les reproches adressés à Camille Desmoulins. « Parlons maintenant d'un autre ouvrage qui » a prêté des armes aux aristocrates; c'est l'ouvrage de Camille » Desmoulins dont je vis le troisième numéro à mon retour. Cet

» ouvrage n'est pas avoué par nous, et c'est déjà pour lui un
» assez grand malheur. Camille Desmoulins a professé des
» principes qui n'étaient pas les vôtres ; mais il est à vous. Dis-
» tinguez-le de son ouvrage, et enchaînez-le plus que jamais
» parmi vous ; qu'il oublie ces débauches d'esprit qu'il a faites
» avec les aristocrates ; il a trop bien servi la révolution ; je
» n'oublierai pas *la France Libre, le Procureur-général de la*
» *Lanterne*, et quelque chose de mieux qu'il a oublié peut-être,
» un ouvrage dont il composa les premières feuilles au coin de
» la rue de Tournon, et qu'il lisait aux patriotes.

» Les aristocrates ont prononcé que Camille Desmoulins serait
» chassé des Jacobins : qu'il n'en soit rien ; la Société jugera
» dans sa sagesse ce qu'elle doit faire ; mais n'oublions pas ce
» qu'a fait pour le bien public un patriote. »

Le président Bouquier voulut donner lecture de la lettre de Desmoulins dans laquelle celui-ci annonçait l'envoi de son cinquième numéro en réponse à ce que l'on pourrait alléguer contre lui. Nos lecteurs s'en souviendront : le cinquième numéro du *Vieux Cordelier* n'est qu'une longue défense écrite par le journaliste dans son intérêt personnel.

» Ce n'est pas sur ce numéro que la Société, » dit Collot-d'Herbois, « doit prononcer maintenant ; les autres sont connus, » et provoquent seuls les mesures qu'elle doit prendre.

» Je vais vous parler aussi des opprimés. S'il est ici quelques
» membres du Comité de sûreté générale, je les engage à hâter ce
» grand rapport qui doit parer à tant d'inconvénients, de le faire
» demain s'il le peut.

» Sans doute nous avons eu trop de clémence, et c'est pour
» en avoir eu trop, que nous sommes maintenant forcés à trop
» de rigueur. Nos ennemis avaient senti combien ils retireraient
» d'avantages des mesures précipitées. Aujourd'hui on devait
» incarcérer un, demain dix, peut-être après-demain cent. Ils sen-
» taient bien qu'à force d'incarcérer des patriotes, il en résul-
» terait des mesures générales qui leur deviendraient favora-
» bles.

Je me résume, et qu'on censure les numéros de Camille Desmoulins. Je demande que le Comité de sûreté générale fasse le plus promptement possible le rapport sur les patriotes incarcérés. (Applaudissements.)

C'était l'acquiescement de Camille et presque la glorification de ses idées que demandait là Collot-d'Herbois. Hébert ne s'y trompa point un moment. « *Il s'élance à la tribune*, » disent les journaux du temps, et il s'écrie : « Par la plus astucieuse récrimination, les rôles sont changés, et de dénoncés les accusés sont devenus dénonciateurs à leur tour. Justice, Jacobins, justice! Je périrai plutôt que de sortir d'ici avant qu'on m'ait rendu une justice éclatante! Je suis accusé, dans un libelle qui a paru aujourd'hui, d'être un brigand audacieux, un spoliateur de la fortune publique. » Allusion au *Vieux Cordelier* qui, dans son cinquième numéro, affirmait que Hébert avait reçu du trésor public plus de deux cent cinq mille livres du ministre Bouchotte pour des exemplaires de sa feuille distribuée à profusion aux frais de l'état.

« Voilà la preuve de ce que j'ai avancé, » répondit tranquillement Camille. « Je tiens à la main l'extrait des registres de la trésorerie nationale (1) qui porte que, le 2 juin, il a été payé par Bouchotte à Hébert, une somme de 123,000 livres pour son journal; que le 4 octobre il lui a été payé une somme de 60 mille livres pour 600,000 exemplaires du *Père Duchêne*, tandis que ces exemplaires ne devraient coûter que 17,000 livres. » (2).

(1) Il l'avait publié à la suite de son cinquième numéro où Hébert prétend avoir été insulté, et qui parut la veille 4 janvier (16 nivôse), tandis que M. Matton le date du 5 nivôse (24 décembre.) Cette date nous paraît une nouvelle erreur de M. Matton.

(2) Sous la restauration, Bouchotte publia des mémoires où il essaya de réfuter Camille Desmoulins, et nia avoir jamais acheté d'exemplaires du *Père Duchêne*. On remarquera que Camille parle pièces mains et que si, du vivant de l'auteur du *Vieux Cordelier*, Bouchotte ne se défendit pas, il est mal venu d'essayer plus tard une justification que personne ne pouvait plus contredire.

« Je suis heureux d'être accusé en face, » balbutia Hébert, « je vais répondre. »

Robespierre jeune arrivait de Toulon reconquis. Son honnêteté s'indigne de ces ignominies. « Depuis cinq mois que je suis » absent, » fit-il avec dédain, « la Société me paraît étrange- » ment changée. On s'y occupait à mon départ des grands inté- » rêts de la République. Aujourd'hui ce sont de misérables que- » relles d'individus qui l'agitent. Eh ! que nous importent qu'Hé- » bert ait volé en donnant ses contre-marques ! »

Cloué à la tribune par les rires et les railleries de l'assemblée, Hébert se démenait, levait les yeux au ciel, frappait du pied, s'écriait qu'on voulait l'assassiner. « Je demande, » poursuivit l'implacable Robespierre jeune, « que Hébert, qui a bien » des reproches à se faire, car c'est lui qui est cause des mou- » vements dans les départements relativement au culte, soit » entendu à son tour et seulement sur les faits relatifs à Phélip- » peaux dont la discussion était à l'ordre du jour. Si Hébert doit » répondre à Camille, le *Père Duchêne* peut entrer en lice avec » le *Vieux Cordelier*. »

Robespierre l'aîné prit ensuite la parole pour se plaindre qu'Hébert eût interverti l'ordre dans lequel les prévenus devaient être entendus. A un seul mot, on peut pressentir que bientôt il écrasera Camille. Après avoir simulé la plus complète indifférence des personnes, la plus entière impartialité, il insinue que les passions ont égaré Desmoulins et lui ont fait voir l'évidence là où elle n'était pas. « Je parierais, » dit-il, « que les pièces » démonstratives que Desmoulins vient d'apporter à la tribune » contre Hébert ne prouvent rien. » Dans deux jours, Robespierre se montrera bien autrement acerbe.

Le 7 janvier enfin, du haut de l'estrade un secrétaire appela à haute voix Bourdon (de l'Oise), Fabre d'Eglantine, Camille Desmoulins. On y mit toute la solennité possible. A trois reprises différentes, l'appel fut répété, sans que les prévenus répondissent à ces sommations. Robespierre flétrit en quelques mots dédaigneux « les champions qui devraient combattre et ne se pré-

» sentent pas dans l'arène. Puisque ceux qui ont provoqué cette
» lutte fuient actuellement le combat, que la société les appelle
» au tribunal de l'opinion publique; elle jugera! »

Plus tard, Desmoulins se décide à paraître; on l'annonce; il monte à la tribune, on va l'interroger. « Avant que Camille ré-
» ponde aux interpellations qui lui seront faites, » dit un de la Société, « je demande qu'il nous rende compte de ses liaisons
» avec Phélippeaux et qu'il nous dise sur quoi sont fondées l'es-
» time et l'admiration qu'il a pour ce grand homme. »

Pour la seconde fois, Camille va nous donner un déplorable spectacle. Il sue la peur; il tremble; il ne bégaye plus seulement, il balbutie; sa tête s'égare. « Tenez, citoyens, » dit-il pâle et frissonnant, « tenez, je vous avoue que je ne sais plus où j'en
» suis; de toutes parts on m'accuse, on me calomnie. Sur le fait
» de Phélippeaux, je vous confesse franchement que j'ai cru de
» bonne foi tout ce qu'il a consigné dans son mémoire sur la
» Vendée. En effet, comment supposer un homme assez impu-
» dent menteur pour oser consigner dans un écrit public une
» suite de faits destitués de fondement? J'ai lu les écrits de Phé-
» lippeaux; la manière dont il raconte ce qu'il a vu m'a séduit,
» et je ne crois pas qu'un homme n'ayant lu que ce que dit Phé-
» lippeaux, à moins d'être un incrédule renforcé, puisse raison-
» nablement révoquer en doute les faits qu'il a consignés dans ses
» lettres imprimées.

» J'ai vu depuis d'excellents patriotes, tels que Collot-d'Her-
» bois; ils m'ont assuré que l'ouvrage de Phélippeaux était un
» roman, où il mentait impudemment à sa conscience et au pu-
» blic. Je vous avoue que je ne sais plus où j'en suis; qui croire,
» quel parti prendre? En vérité, j'y perds la tête. Est-ce un crime
» à vos yeux de s'être laissé tromper par une série de faits tous
» bien liés entre eux et qui se développent sans art et sans
» efforts. »

On s'étonne de cette pauvre défense; on murmure. Un membre dit à Camille qu'il ne doit pas compte au public de ses senti-
ments particuliers sur Phélippeaux. Ce qui intéresse la Société,

ce qu'elle veut voir, c'est la façon dont il expliquera les numéros du *Vieux Cordelier*. Desmoulins reste muet. Robespierre réclame la parole.

« Il y a quelque temps que je pris la défense de Camille accusé par les Jacobins, » dit l'impitoyable Robespierre. « Je me » permis alors des réflexions sur son caractère; l'amitié les per- » mettait : mais aujourd'hui je suis forcé de tenir un langage bien » différent. Camille avait promis d'abjurer les hérésies politi- » ques, les propositions erronées, mal sonnantes, qui cou- » vrent toutes les pages du *Vieux Cordelier*; Camille, enflé par » le débit prodigieux de ses numéros et les éloges perfides que » les aristocrates lui prodiguent, n'a pas abandonné le sentier » que l'erreur lui avait tracé. Ses écrits sont dangereux; ils ali- » mentent l'espoir de nos ennemis et favorisent la malignité pu- » blique.

» Camille Desmoulins s'est épris d'une belle passion pour Phé- » lippeaux; rien n'est sublime que les productions de Phélip- » peaux; c'est son héros, c'est son don Quichotte. Camille est » admirateur des anciens; les écrits immortels de Cicéron et de » Démosthène font ses délices. La ressemblance des termes seuls » lui monte la tête. L'orateur grec et le romain ont fait des Phi- » lippiques, l'un contre le tyran de Macédoine, l'autre contre » un scélérat conspirateur.

» Camille croit, en lisant Phélippeaux, lire encore les Philip- » piques de Cicéron et de Démosthène; mais qu'il ne s'abuse » pas : les anciens ont fait des Philippiques, et Phélippeaux n'a » fait que des Philippotiques.

» Camille a quelque chose de la naïveté de La Fontaine. On se » rappelle que celui-ci, lisant un jour les prophètes, dit à un » courtisan qui ne lisait guère l'Écriture sainte : « Avez-vous lu » Barruch? Parbleu! c'était un grand homme! » Le courtisan » répondit : « Mais, qu'est-ce que c'est que Barruch? » Eh » bien! Desmoulins s'en va prenant tous les passants au collet et » leur dit : « Avez-vous lu Phélippeaux? » Les passants, sembla-

» bles au courtisan , lui répètent : « Eh mais, mon Dieu ! qu'est-
» ce que c'est que Phélippeaux ? »

Puis, Robespierre anéantit Camille de sa pitié de plus en plus ironique et méprisante. A ses yeux , le *Vieux Cordelier* est un écrit condamnable , sans doute ; mais pourtant il faut bien distinguer l'auteur de ses ouvrages. « Camille est un *bon enfant*
» *gâté* qui avait d'*heureuses* dispositions, mais que les mauvaises
» compagnies ont *égaré*. Il faut sévir contre ses numéros que
» Brissot lui-même n'eût osé avouer, et conserver Desmoulins au
» milieu de nous. Je demande, pour l'exemple, que les numéros
» de Camille soient brûlés dans la Société. »

A ces railleries , à ce dédain qui le blesse , à ces outrages sanglants , Desmoulins oublie sa frayeur de tout-à-l'heure. Le coup de fouet, qui lui sillonne la figure , lui rend quelqu'énergie. Il ne s'agit plus d'ailleurs de tout un discours à la tribune. L'homme d'esprit s'est retrouvé. « C'est fort bien dit , Robespierre, » riposte-t-il avec prestesse ; « mais je te répondrai comme Rous-
» seau : Brûler n'est pas répondre ! »

Un moment , Robespierre s'étonne de ce sarcasme sur lequel il ne comptait pas de la part d'un ennemi qu'il croit avoir pulvérisé. Les yeux pleins de colère , il se retourne sur Desmoulins que son geste menace. « Comment ! » s'écrie-t-il , « comment !
» tu oses encore vouloir justifier des ouvrages qui font les déli-
» ces de l'aristocratie !... Apprends , Camille , que si tu n'étais
» pas Camille, on ne pourrait avoir autant d'indulgence pour
» toi !... La manière dont tu veux te justifier me prouve que tu
» as de mauvaises intentions. Ah ! brûler n'est pas répondre !
» Cette citation peut-elle donc trouver ici son application ? »

Cette scène est magnifique de mouvement, de terreur et de vérité. La colère a monté les têtes. C'est en frémissant , les uns d'indignation , les autres de pitié sur cet enfant qui se jette sur le géant , l'attaque , le saisit corps à corps , que les sociétaires écoutent Desmoulins répondant avec amertume : « Mais, Robes-
» pierre , je ne te conçois pas !... Comment peux-tu dire qu'il
» n'y ait que des aristocrates qui aient lu ma feuille !... La Con-

» vention, la Montagne, ont lu le *Vieux Cordelier*... La Conven-
» tion, la Montagne, ne sont donc composés que d'aris-
» tocrates !... Tu me condamnes ici... Mais n'ai-je pas été
» chez toi..., ne t'ai-je pas lu mes numéros, en te conjurant,
» au nom de l'amitié, de m'aider de tes avis..., de me tracer le
» chemin que je devais tenir ?... »

« Tu ne m'as pas montré tous tes numéros, » répondit Robes-
» pierre ; « je n'en ai vu qu'un ou deux. Comme je n'épouse au-
» cune querelle, je n'ai pas voulu lire les autres ; on aurait dit
» que je les avais dictés... »

Danton voulut intervenir dans le débat pour le pacifier. « Ca-
» mille ne doit pas s'effrayer des leçons un peu sévères que l'a-
» mitié de Robespierre vient de lui donner, » dit-il, en essayant
de faire prendre le change sur les sentiments qui bouillon-
naient dans le sein de leur implacable ennemi. « Citoyens, que la
» justice et le sang-froid président à vos décisions ! En jugeant
» Desmoulins, prenez garde de porter un coup funeste à la li-
» berté de la presse. »

Mais cette grande voix de Danton avait perdu toute influence, tout prestige. On n'obéit point à ses conseils ; on réclama de toutes parts la lecture publique des numéros du *Vieux Cordelier*. « Oui, qu'on ne brûle pas, mais qu'on réponde, » reprit alors Robespierre. « L'homme qui tient aussi fortement à des
» écrits dangereux est peut-être plus qu'égaré. Son courage
» n'est qu'emprunté et décèle les hommes cachés sous la dictée
» desquels il écrit son journal ; il décèle que Desmoulins est l'or-
» gane d'une faction scélérate qui a emprunté sa plume pour
» distiller son poison avec plus d'audace et de sûreté. »

Immédiatement, un secrétaire donna lecture du quatrième numéro du *Vieux Cordelier*. A l'audition de certains passages, l'auditoire murmurait, s'indignait, désapprouvait. Il était tard déjà ; la discussion à la tribune avait duré longtemps et avait épuisé l'attention. On renvoya au lendemain, sur la demande de Robespierre, la lecture du troisième numéro du *Vieux Cordelier*, celui où la Terreur et les terroristes étaient si malmenés,

et du cinquième numéro dans les pages duquel Camille essayait sa justification.

Qu'on ne s'étonne pas de toute l'attention qui tout à coup entoure un seul homme, s'empare violemment de lui, le met en relief et l'expose. Ce n'est pas seulement Camille, son talent, ses audacieuses attaques que l'on discute aux Jacobins, que l'on va juger, que l'on menace. Camille n'est qu'un prétexte. En apparence, c'est entre lui et Robespierre qu'est la querelle ; en réalité, c'est le progrès révolutionnaire et la réaction, personnifiés en Robespierre et Danton, qui se livrent, à propos de ses pages, un dernier et terrible combat où il s'agira du salut de l'empire, de la prépotence, de mort ou de succès. Personne ne s'y méprend jamais. Aussi la discussion sur la réception de Camille, ou son expulsion par les Jacobins, fut-elle la grande, la seule grande affaire politique de tout le mois de janvier 1794. Tout intérêt autre que celui-là disparut momentanément. Aussi ne craignons-nous pas d'entrer dans tous les détails de cette lutte dont Camille Desmoulins fut le prétexte et la victime.

Si le 19 nivôse, (8 janvier 1794) nous rentrons au club des Jacobins, c'est encore le nom de Camille Desmoulins qui frappe nos oreilles, dès l'ouverture de la séance. Momoro, l'Hébertiste, le Cordelier, le mari de la Déesse Raison si bien raillée par Desmoulins, est chargé, c'est sa vengeance, de lire le troisième numéro du *Vieux Cordelier*, ce numéro où se trouve la fameuse traduction libre de Tacite. « La Société garde le plus » profond silence, » lit-on dans le *Moniteur*. Quelqu'un propose de lire le cinquième numéro, celui où Camille invoque son passé révolutionnaire, son passé qu'il croit le plus éloquent défenseur de son présent qu'on incrimine.

Robespierre demande et obtient la parole. C'est tout un acte d'accusation qu'il prononce, un double réquisitoire où les Hébertistes et les Dantonistes vont pouvoir clairement lire leur sort et leur condamnation. La preuve évidente que Camille n'est qu'un prétexte va nettement apparaître et saillir. C'est par le nom de Desmoulins qu'il débute dans son discours.

» Il est inutile de lire le cinquième numéro du *Vieux Cordelier*, » dit Robespierre, « l'opinion doit être déjà fixée sur » Camille. Vous voyez dans ses ouvrages les principes les plus » révolutionnaires à côté des maximes du plus pernicieux » dérantisme. Ici, il rehausse le courage du patriotisme, là il » alimente l'espoir de l'aristocratie. Desmoulins tient tantôt un » langage qu'on applaudirait à la tribune des Jacobins. Une » phrase commence par une hérésie politique; à l'aide de sa » massue redoutable il porte le coup le plus terrible à nos enne- » mis; à l'aide du sarcasme le plus piquant, il déchire les meil- » leurs patriotes. Desmoulins est un composé bizarre de vérités » et de mensonges, de politique et d'absurdités, de vues saines » et de projets chimériques et particuliers.

» D'après tout cela, que les Jacobins chassent ou conservent » Desmoulins, peu importe, ce n'est qu'un individu; mais ce » qui importe davantage, c'est que la liberté triomphe et que la » vérité soit reconnue. Dans toute cette discussion il a beaucoup » été question d'individus et pas assez de la chose publique: » Je n'épouse ici la querelle de personne, Camille et Hébert ont » également des torts à mes yeux. Hébert s'occupe trop de lui- » même, il veut que tout le monde ait les yeux sur lui, il ne » pense pas assez à l'intérêt national. »

Il a dit tout ce qui pouvait compromettre Camille; il l'abandonne pour passer au véritable sujet de toutes ses préoccupations la ruine des deux partis qui le gênent, lui font ombrage, l'entravent dans sa marche vers le pouvoir absolu. Il reprend : « Ce n'est donc pas Camille Desmoulins qu'il importe de discuter, mais la chose publique. » Alors il parle d'un parti qui veut reprendre les traditions de la Gironde et les continuer, qui propose des moyens « citrà-révolutionnaires, » et d'un autre parti d'un génie plus ardent et d'un caractère exagéré, qui propose des moyens « ultrà-révolutionnaires, » et qui tous deux cependant « s'entendent comme des brigands dans une forêt. »

Au milieu de ce discours ambigu, où les noms des victimes à abattre sont encore tenus dans un prudent silence, Fabre d'E-

glantine, saisi d'impatience et de dégoût, veut s'en aller. Robespierre l'interpelle, le somme de rester pour se défendre, et il conclut : « Je finis en rappelant aux membres de la Convention ici présents et au peuple français les conjurations que je viens de dénoncer. Je déclare aux vrais Montagnards que la victoire est en leurs mains, *qu'il n'y a plus que quelques serpents à écraser.* » Ils le seront ! ils le seront ! s'écrie l'Assemblée dans un transport de rage. « Ne nous occupons d'aucun individu, mais seulement de la patrie, » reprend alors Robespierre. « J'invite la société à ne s'attacher qu'à la conjuration, sans discuter plus longtemps les numéros de Camille Desmoulins. »

A Robespierre succéda Fabre d'Eglantine qui, pris aussi d'un accès de faiblesse, vint publiquement renier Camille Desmoulins. « Je suis accusé d'avoir coopéré à ses numéros, » dit-il. « J'adjure ici Desmoulins de dire si jamais je lui ai suggéré une idée. » J'ai eu si peu de part aux ouvrages de Camille que, un jour étant allé dans l'atelier où on imprimait le *Vieux Cordelier*, Desmoulins gronda un ouvrier, parce qu'il m'avait laissé jeter les yeux sur des feuilles volantes. • Ces républicains, pour la plupart du moins, ne surent pas mourir, il faut le reconnaître, comme moururent les royalistes en ces temps de massacre.

Le 10 janvier enfin, la Société des Jacobins prit une résolution à l'égard de Camille, sur la demande d'un clubiste. Un modéré proposa de lire la justification contenue dans le cinquième numéro du *Vieux Cordelier*, ce qui ne fut point admis, et les Jacobins arrêtèrent que le nom de Camille Desmoulins serait rayé de leurs listes.

Mais tout n'était point dit encore. Dufourny prétendit que si l'on avait pu prononcer en toute connaissance de cause sur le sort de Camille, il en était autrement de Bourdon (de l'Oise), autre inculpé, et il demanda à Robespierre pourquoi, après s'être si souvent montré plein d'indulgence pour Desmoulins, il affichait maintenant tant de sévérité à l'encontre de Bourdon et de Phélippeaux.

Robespierre releva le défi. Il eut de bonnes paroles d'éloge pour son ancien ami de collège, et des élans d'indignation contre Phélippeaux. Si Camille avait composé des écrits contre-révolutionnaires, il avait aussi écrit pour la révolution et servi puissamment la cause de la liberté; où et quand Phélippeaux avait-il mérité de la patrie? Camille n'a jamais tenu aux aristocrates, et Phélippeaux a au contraire un puissant parti parmi eux. Phélippeaux, sous le rapport du talent, était moins dangereux que Camille Desmoulins, parce que le premier n'en a pas et que Camille en a beaucoup; il reste à déplorer qu'il ne l'ait pas toujours fait servir au bien général; mais Phélippeaux n'a jamais connu le patriotisme; il ne fut jamais qu'un mauvais soldat du Girondisme, un enfant perdu de l'aristocratie. Ce parallèle terminé, Robespierre supplia la Société de vouloir bien s'occuper des grands intérêts de la patrie et d'abandonner une fois pour toutes les vaines querelles de personnes. Mais Dufourny insistait toujours en faveur de Bourdon (de l'Oise) et de Phélippeaux.

Robespierre, au contraire, ne voulait pas que la Société traitât ainsi la question dans ses détails. « Je dis donc au peuple, » s'écria-t-il, « au peuple qui m'entend, qu'il faut, sans clabauderies, sans prévention, discuter les intrigues, et non un intrigant en particulier. Je dis qu'en chassant Desmoulins on fait » grace à un autre individu et qu'on épargne d'autres intrigants... Je demande qu'on s'occupe des moyens d'exterminer » à jamais les intrigues qui nous agitent au dedans et qui tentent toutes à empêcher l'affermissement de la liberté. Il faut » les discuter dans leurs agents, dans leur esprit. Voilà ce qu'on » ne veut pas; voilà ce que plusieurs personnes n'osent pas faire » et ce qu'elles veulent écarter en vous parlant de Camille Desmoulins. »

« J'observe à Robespierre que Camille est chassé, » répliqua le persévérant défenseur de Phélippeaux et de Bourdon, « et que » ce n'est pas de lui qu'il s'agit. »

« Dufourny me dit que Desmoulins est chassé, » répondit Robespierre. « Eh! que m'importe à moi qu'il soit chassé, si mon

» opinion est qu'il ne peut pas l'être seul, si je soutiens qu'un
» homme à la radiation duquel Dufourny s'est opposé est beau-
» coup plus coupable que Desmoulins. Tous les hommes de
» bonne foi doivent s'apercevoir que je ne défends pas Camille
» Desmoulins, mais que je m'oppose seulement à sa radiation
» isolée, parce que je sais que l'intérêt public n'est pas qu'un in-
» dividu se venge d'un autre, qu'une coterie triomphe d'une
» autre; il faut que tous les intrigants, sans exception, soient
» dévoilés et mis à leur place.

» Je termine en demandant que la Société, regardant son ar-
» rêté comme non venu, s'occupe de discuter l'intrigue géné-
» rale, en ne prenant pas des intrigants isolés pour l'objet de sa
» discussion, et que l'on mette à l'ordre du jour les crimes du gou-
» vernement britannique. »

Le clubiste Deschamps vint en aide à Robespierre. « J'ai le
» premier demandé l'exclusion de Camille Desmoulins, » dit-il;
« alors beaucoup d'individus que je regarde comme des intri-
» gants se sont ralliés près de moi, pour parvenir à cette exclu-
» sion. Je me suis imposé un silence observateur, et j'ai remar-
» qué que ces derniers étaient les seuls qui avaient vivement
» poursuivi cette radiation.

» Je déclare, comme Robespierre, qu'il se trouve ici des cou-
» pables qui ont accusé d'autres coupables, et qu'une espèce
» d'intrigants a voulu détruire l'autre pour dominer seule.
» J'invite la Société à se défier de deux factions qui se sont intro-
» duites dans son sein. J'espère que bientôt la vérité se décou-
» vrira, et que tous les factieux seront couverts de boue. »

Tout à coup, la discussion tourne court; la Société revient sur ses pas, sans que le procès-verbal de la séance nous donne les motifs de cette variation extrême, et elle rapporte l'arrêté par lequel elle avait, une heure plus tôt, chassé Camille de son sein. Robespierre, de crainte d'être accusé de partialité, proposait-il de réintégrer Camille et de lui rendre une confiance naguères déclarée perdue? La Société, divisée sur l'exclusion de Phélippeaux et de Bourdon, voulut-elle ne pas se montrer plus.

sévère pour celui-ci que pour celui-là ? Il nous est impossible de répondre ; les documents nous manquent.

Ce qui pour nous est certain seulement, c'est que Robespierre à partir de ce moment est poursuivi par une pensée constante, fixe, qui ne l'abandonne plus ; il ne rêve que la ruine du parti de Danton , et parmi les Dantonistes , c'est Camille à qui il en veut par dessus tout, par-dessus tous. Il s'occupait déjà, à cette époque, de préparer un de ces discours auxquels il avait habitué la Convention et du sein des éclairs duquel sortait la manifestation de sa volonté suprême. Sans doute, il n'avait point encore résolu de confier à Saint-Just le soin de sa vengeance, la mission de demander à la Convention les têtes de Danton, de Camille, de leurs amis ; car, après sa mort, on découvrit dans ses papiers un projet de discours écrit par lui sur la faction Fabre d'Eglantine. Dans ces lambeaux de phrases, où il est à chaque instant question de Desmoulins, Robespierre reconnaît que si Camille n'a pas été le chef principal des Dantonistes il leur a été bien utile. Voici sa phrase sur son ancien ami de collège : « Bientôt parurent les » numéros de Camille Desmoulins, égaré par une impulsion » étrangère, mais qui développa par des motifs personnels la » doctrine liberticide de la nouvelle coalition ; elle était déjà si » forte, que le Comité de salut public était fortement ébranlé » dans l'opinion d'une partie de la Convention Nationale. »

Il faut que sa haine soit bien terrible, car il se préoccupe singulièrement de Camille. « Fabre avait inspiré Desmoulins, » dit-il ; « quels sont les conspirateurs auxquels Phélippeaux impute » les maux de la république et même la guerre de la Vendée ? » C'est Bouchotte, Rossignol, Ronsin et le Comité de salut public. Quels sont ceux que Desmoulins accuse de l'ordre de » choses actuel qui lui paraît si déplorable ? Bouchotte, Vincent, » Ronsin, les ministres et le Comité de salut public. Que faut-il » à Fabre et à ses pareils ? Indulgence, amnistie. Que demande » Desmoulins ? Indulgence, amnistie, cessation des lois révolutionnaires, impunité de l'aristocratie et le sommeil du patriotisme. » Et plus loin : « Les Fédéralistes, les Brissotins, les

» aristocrates avaient arboré l'étendard de la république pour
» égorger impunément les Montagnards et les Amis de la Répu-
» blique. Les Phélippeaux, les Bourdons étaient leurs patrons ,
» les libelles de Desmoulins leur évangile , Fabre d'Eglantine leur
» oracle. »

Robespierre , qui ne s'illusionna jamais sur la valeur des hommes , grandissait là Camille pour le perdre plus sûrement.

XII.

Camille vient donc d'être reconnu digne de rester Jacobin.

Les Cordeliers vont lui restituer aussi son titre de Cordelier et leur estime. Le lendemain, 11 janvier, Momoro montait à la tribune et rendait compte de la dernière séance des Jacobins et de ses émouvants détails. La Société le chargea de rédiger un rapport sur la réintégration de son enfant perdu et retrouvé... pour si peu de temps. Voici en quels termes mêlés et de blâmes, et d'éloges, et de conseils, était conçu cet arrêté :

Il portait en substance que Phélippeaux, Bourdon (de l'Oise), Fabre d'Eglantine et Camille Desmoulins avaient perdu la confiance de la Société; mais il établissait une grande différence entre Camille et les autres accusés. « Desmoulins n'a » perdu que momentanément la confiance de ses frères Corde- » liers; il peut la recouvrer en désavouant ses hérésies révolu- » tionnaires et en nommant les traîtres qu'il peut connaître. » Camille a servi l'aristocratie sans le savoir. Camille tenait la » plume et les aristocrates dictaient; Camille ne tient à aucun » parti révolutionnaire; cependant il a prêté des armes terribles » aux ennemis du bien public; les Cordeliers patriotes punissent, » mais savent avouer leurs torts et les réparer. »

Aux Cordeliers plus violents encore que les Jacobins, Hébert était tout-puissant. Cet arrêté n'est rien qu'une flatterie de plus à l'adresse de Robespierre haï cordialement, mais redouté.

Dans cette longue et bizarre affaire, on voit constamment apparaître Robespierre et son influence. C'est lui qui, semblable au Neptune de la fable antique, déchaîne les tempêtes, les dirige, les retient, les irrite et les apaise. Mais que fait donc Saint-Just, l'ennemi intime de Camille ? On ne le voit nulle part ; il est muet, impassible. Faut-il croire que Robespierre, en feignant une impartialité pleine de mensonges et d'habiletés, lui a défendu de se mêler à cette lutte à laquelle son intervention apporterait immédiatement un caractère dangereux de personnalité ? Ou bien plutôt, averti des projets de Robespierre, bien au courant de ses projets, de son machiavélisme, attend-il patiemment l'heure fatalement marquée d'avance et qui ne peut manquer de sonner ?

Car, il ne faudrait pas s'y tromper. Dans l'esprit de Robespierre, Camille est marqué pour la mort.

Les sinistres prédictions ne manquèrent point à Desmoulins, s'il faut en croire Villatte, cet ex-juré du tribunal révolutionnaires, et aux Mémoires duquel nous devons déjà de précieux renseignements. Cet homme, en même temps qu'il fréquentait Danton et Camille, vivait aussi dans l'intimité de Robespierre, de Saint-Just, de Barrère, de Fouquier-Tinville, sans doute les trompant, les exploitant tous à la fois. « J'avais eu dans le » cours de ma carrière politique, » raconte-t-il, « l'occasion de » fréquenter le spirituel Camille Desmoulins. Je mangeais chez » Camille ; il daignait me lire quelquefois ses ouvrages avant de » les livrer à l'impression. Camille est attaqué aux Jacobins. On » tourmente, on vexe sa famille. Danton prononce le mot d'ultra- » révolutionnaire. Robespierre, toujours observateur inquiet sur » la direction des événements, affecte tout à la fois de défendre » Danton et d'improuver ses opinions. Il précipite Desmoulins, » en prenant superbement envers lui les dehors de la pitié. » Quelques jours avant leur perte, pénétré de douleur, je dînais » chez Camille avec sa charmante et vertueuse épouse, sa mère

» d'une très belle stature, Danton, sa modeste épouse, un jeune
» homme d'une belle taille et d'une figure intéressante. Je
» laissai échapper mes inquiétudes à Camille; je lui fis de fré-
» quentes visites. Vingt fois, j'avertis qu'on voulait le guilloti-
» ner. Peu avant son arrestation, je le conjurai de se tenir sur
» ses gardes. La Révolution, comme Saturne, eut bientôt dévoré
» ses plus tendres enfants, » s'écrie le sensible juré du tribunal révolutionnaire.

Que Villatte, en laissant apercevoir ses craintes, ait obéi soit à une bonne pensée du cœur, soit à un ordre de Robespierre qui voulut étudier l'opinion publique en faisant à l'avance répandre des bruits de lutte prochaine, de possibilité de vengeances, de coups violents à porter à ses ennemis, il est certain que partout on présentait un grand péril pour le parti de Danton. De Marseille, où il est en mission, Fréron, l'ami intime de Camille, dans une lettre qu'il écrit à Lucile, laisse apercevoir de tristes pressentiments: « Je suis comme toi; une sombre
» inquiétude m'agite; je vois un vaste complot près d'éclater au
» sein de la République; je vois la discorde secouer ses torches
» parmi les patriotes; je vois des ambitieux qui veulent s'em-
» parer du gouvernement et qui, pour y parvenir, font tout au
» monde pour noircir et écarter les hommes les plus purs, les
» hommes à moyen et à caractère. Robespierre est une bous-
» sole; j'aperçois, dans tous les discours qu'il prononce aux
» Jacobins, la vérité de ce que je dis ici. Je ne sais pas si Ca-
» mille voit comme moi; mais il me semble qu'on veut pousser
» les Sociétés populaires au delà du but et leur faire faire, sans
» qu'elles s'en doutent, la contre-révolution par des mesures
» ultra-révolutionnaires. » — « Je m'aperçois avec douleur
» qu'on vous chagrine, puisque Camille est dénoncé par les
» mêmes hommes qui m'ont poursuivi aux Jacobins. » — « Mille
» choses à ton Vieux Loup; je voulais lui écrire; mais le temps
» me manque et le courrier me presse. Dis-lui qu'il tienne un
» peu en bride son imagination relativement à des Comités de
» clémence. Ce serait un triomphe pour les contre-révolution

» naires. Que sa philanthropie ne l'aveugle pas ; mais qu'il fasse
» une guerre à outrance à tous les patriotes d'industrie. » — « *On*
» *veut nous prendre les uns après les autres.* »

Lucile, la gentille, la gaie, la folâtre Lucile, a elle-même perdu tout son bonheur, toute sa sérénité d'âme. Pour elle, l'avenir n'a plus que des teintes assombries, que des fantômes sanglants. Elle a perdu courage un moment. « Revenez, revenez » bien vite, revenez, Fréron ! » répond-elle à son ami absent. « Vous n'avez point de temps à perdre. Ramenez avec vous tous » les vieux Cordeliers que vous pourrez rencontrer ; nous en » avons le plus grand besoin. Plût au ciel qu'ils ne se fussent » jamais séparés ! Vous ne pouvez avoir une idée de tout ce qui » se fait ici ; vous ignorez tout ; vous n'apercevez qu'une faible » lueur dans le lointain, qui ne vous donne qu'une idée bien » légère de notre situation. Aussi je ne m'étonne pas que vous » reprochiez à Camille son Comité de clémence. Ce n'est pas de » Toulon qu'il faut le juger. Vous êtes bien heureux là où vous » êtes : tout a été au gré de vos désirs ; mais nous, calomniés, » persécutés par des ignorants, des intrigants, et même des » patriotes ! Robespierre, votre boussole, a dénoncé Camille ; il » a fait lire ses numéros 3 et 4, a demandé qu'ils fussent brûlés, » lui qui les avait lus manuscrits ! Y concevez-vous quelque » chose ? Pendant deux séances consécutives, il a tonné contre » Camille... Marius (Danton) n'est plus écouté, il perd courage, » il devient faible ; d'Eglantine est arrêté, mis au Luxembourg ; » on l'accuse de faits graves... Ces monstres-là ont osé repro- » cher à Camille d'avoir épousé une femme riche... Ah ! qu'ils » ne parlent jamais de moi, qu'ils ignorent que j'existe, qu'ils » me laissent aller vivre au fond d'un désert ! Je ne leur demande » rien, je leur abandonne tout ce que je possède, pourvu que je » ne respire pas le même air qu'eux. Puissé-je les oublier, eux » et tous les maux qu'ils nous causent ! La vie me devient un » pesant fardeau : je ne sais plus penser... bonheur si doux et » si pur ! hélas ! j'en suis privée. Mes yeux se remplissent de » larmes ; je renferme au fond de mon cœur cette douleur

» affreuse; je montre à Camille un front serein; j'affecte du
» courage pour qu'il continue d'en avoir. »

Si les événements ne nous pressaient impitoyablement, si nous n'avions hâte d'en finir avec ces émotions dramatiques, mais pénibles, nous aurions publié les charmantes lettres de Fréron à Lucile. C'eût été d'un habile contraste. A ces menaces de mort, à ces larmes, à ces désespoirs, nous aurions pour un instant fait succéder les douces confidences de l'amitié, les enfantins cris de joie, les railleries inoffensives, la grâce, la jeunesse, les bonheurs intimes et du foyer. Nous aurions montré Fréron, ce rude massacreur du Midi, s'en allant chez les Duplessis à Bourg-la-Reine, et là se vautrant sur l'herbe avec des lapins qu'il caresse, qu'il poursuit, qu'il effraie, qu'il embrasse, qu'il aime tant, que Lucile le baptise du surnom de « Lapin. » — « Tu sais, » écrit-il à Desmoulins, « tu sais depuis longtemps » que j'aime ta femme à la folie; je le lui écris; c'est bien la » moindre consolation que puisse se procurer un malheureux » *Lapin* absent depuis huit mois. » Voyez-vous d'ici cet innocent *Lapin*, aujourd'hui broutant l'herbe tendre, buvant la rosée de la nuit, et demain, redevenu Fréron, écrasant, décimant, mitraillant en masse les malheureux Toulonnais coupables de peu d'amour à l'endroit de la république !

Si Fréron est « *Lapin* » pour Lucile, pour Fréron Lucile est « *Rouleau*. » Desmoulins, c'est « *Bouli-Boula* » ou le « *Vieux Loup* ». M^{me} Duplessis « à la belle stature, » comme dit Villatte, c'est « *Melpomène* ». L'enfant de Camille, le petit Horace, s'appelle « *le Lapereau* ». Un ami commun, le futur maréchal Brune, sur lequel les verdets se vengeront des cruautés du « *Lapin* » Fréron, est surnommé « *Patagon* ». « *Marius*, » c'est Danton. Tout ce monde se prodigue ces moquenses et ces bonnes appellations; et on rit aux éclats, et on s'amuse, et avec ces folies on trouve moyen d'oublier les misères du temps et les épouvantes de l'avenir.

» Puisse ma lettre, » écrit Fréron à Lucile, « vous convaincre » que vous avez été toujours présente à ma pensée. Que Camille

» en murmure, qu'il en dise tout ce qu'il en voudra, il ne fera en
» cela qu'agir comme tous les propriétaires ; mais certes il ne
» peut pas vous faire l'injure de penser qu'il est le seul au monde
» qui vous trouve aimable et qui ait le droit de vous le dire. Il le
» sait, ce coquin de *Bouli-Boula* ! car il disait en votre présence :
» J'aime *Lapin* parce qu'il aime *Rouleau*. Ce pauvre *Lapin* a eu
» bien des aventures ; il a parcouru furieusement de terriers et
» il a fait provision d'amples récits pour sa vieillesse. Il a souvent
» regretté le thym et le serpolet dont vos jolies mains à petits
» trous se plaisaient à le nourrir dans votre jardin du Bourg de
» l'Egalité... D'abord la patrie ; puis vous. Il ne voulait et il ne
» veut qu'être digne de vous deux. Vous trouverez ce *Lapin* ro-
» manesque, et il ne l'est pas mal. Il se souvient de vos idylles,
» de vos saules, de vos tombeaux et de vos éclats de rire. Il
» vous voit trottant dans votre chambre, courir sur le parquet,
» vous asseoir une minute à votre piano, des heures entières
» dans votre fauteuil, à rêver, à faire voyager votre imagination ;
» puis il vous voit faire le café à la chausse, vous démener comme
» un lutin et jurer comme un chat en montrant les dents... Je
» suis à presser l'exécrable Toulon. Je suis déterminé à périr sur
» les remparts ou à les escalader, la flamme à la main. La mort
» me sera douce et glorieuse, pourvu que vous me réserviez une
» larme. » — « Me répondrez-vous ? » demande Fréron, et il se
résoud la question en contrefaisant de Toulon la jolie voix de son
amie. « Oh ! non, Stanislas ! »

Tout cela est mignard comme un pastel du temps de Louis XV ; tout cela est frais, naïf, gracieux, naturel. « J'ai reçu
» avant-hier, lu, relu et dévoré votre lettre, » écrit encore *Lapin*
à *Rouleau*. « Qu'elle m'a fait de plaisir ! Vous pensez donc à ce
» pauvre *Lapin* qui, exilé loin de vos bruyères, de vos choux,
» de votre serpolet et du paternel logis, est consumé de chagrin
» de voir perdus ses plus constants efforts pour la gloire et l'af-
» fermissement de la république... Ne viens pas ici, aimable et
» chère Lucile ! C'est un pays affreux, quoi qu'on en dise, un
» pays sauvage, quand on a vécu à Paris. Je n'ai point de caver-

» nes à t'offrir, mais beaucoup de cyprès. Il y croît naturelle-
» ment. Dis à ton glouton de mari que les bécassines et les grives
» y sont meilleures que les habitants. S'il n'y avait pas si loin
» d'ici à Paris, je lui en enverrais; mais tu recevras de l'huile
» et des olives. »

Il paraît que Camille est toujours gourmand et que le représentant du peuple en mission s'est fait le pourvoyeur de sa bouche. Fréron court à une attaque générale et revient pour fermer sa lettre. « Adieu, adieu encore une fois, folle, cent fois folle,
» *Rouleau* chéri, *Bouli-Boula* de mon cœur, » dit de loin Fréron à ses amis. « Voilà une lettre bien longue, mais je me suis
» abandonné au plaisir de causer avec toi, et j'ai pris sur la nuit
» pour me le procurer. A l'égard de ta réplique à celle-ci, elle
» mettra sans doute un an à venir. *Qu'est-ce que ça me fait ?*
» au contraire. *C'est clair comme le jour.* Je me rappelle ces
» phrases inintelligibles; je me rappelle ce piano, ces airs de
» tête, ce ton mélancolique, brusquement interrompu par des
» éclats de rire. Etre indéfinissable... adieu! J'embrasse toute la
» garenne et toi, Lucile, avec tendresse et de toute mon âme.
» Ne m'oublie pas auprès du *Lapereau* et de sa belle grand-maman *Melpomène*. »

Un autre jour, Fréron écrit encore à Lucile : « Répondez-moi
» donc, paresseuse que vous êtes, et ingrate qui pis est. On rompt
» le silence après une année, après des siècles, et on obtient par
» grâce quelques mots écrits avec distraction, des *Bouli-Boula*,
» des *qu'est-ce que ça me fait*. Le *Lapin* se désole; il pense à
» vous sans cesse; il y pensait au milieu des bombes et des bou-
» lets, et il aurait dit volontiers comme cet ancien preux : *Ah !*
» *si ma dame me voyait !*

» Je m'aperçois avec douleur qu'on vous chagrine, puisque
» Camille est dénoncé par les mêmes hommes qui m'ont pour-
» suivi aux Jacobins. J'espère qu'il triomphera de ces attaques;
» j'ai reconnu sa touche originale dans quelques passages de son
» nouveau journal; et moi aussi je suis un des vieux Cordeliers.
» Adieu, Lucile, méchante diablesse. Votre serpolet est-il cueilli ?

» Je ne tarderai pas , malgré toutes vos injures , à implorer la
» faveur d'en bronter dans votre main. J'ai demandé un congé
» d'un mois pour me refaire un peu ; car je suis exténué de fati-
» gue ; après je revole dans le sein de la Convention , et je vais à
» la dérobée m'ébaudir sur l'herbe avec l'âne Martin , dans les
» allées du bourg de l'Egalité , malgré vos potées d'eau.

» Vous n'aurez point d'huile ni d'olives , si je n'ai point une ré-
» ponse de vous. Vous me direz tout ce que vous voudrez , mais
» je vous aime et vous embrasse , divin *Rouleau* , sous le nez de
» votre jaloux *Loup-Loup*. Adieu encore une fois. »

Ces lettres et ces détails nous donnent une idée charmante et douce de ce ménage uni , heureux , autant qu'il est permis de l'être en temps de révolution , de ce ménage « *nœud tissé de fleurs*, » comme l'avait pronostiqué , avec le langage ampoulé du temps , le bon abbé Bérardier dans le sermon dont il crut devoir faire précéder la cérémonie du mariage de Camille et de Lucile Duplessis. C'étaient mille folles querelles , mille raccommodements , mille soufflets , mille baisers. C'était l'un auprès de l'autre que la jeune femme travaillait , que le mari écrivait... quelquefois d'odieux et assassins pamphlets. Souvent penchée sur son épaule , elle le regardait penser , s'absorber , rouler sa plume entre ses doigts , puis la faire courir sur le papier. Quand ce qu'elle lisait était par trop méchant , trop acerbe , elle le grondait. Il se fâchait d'être interrompu. Elle le boudait , et tout à coup elle courait à son chat favori , le saisissait dans ses blanches mains « à petits trous , » ouvrait son piano , et à l'aide des pattes du pauvre animal qui ne se savait pas si artiste , elle commençait un odieux charivari qui faisait bondir Camille. Furieux , il lui arrachait le chat des mains , et le chat la griffait en fuyant. « Nous avons , » dit M. Lartullier dans ses *Femmes célèbres de la Revolution* , « une petite pièce de vers écrite de la main de Lucile , adressée à cette chatte , et où elle se plaint qu'elle la pique en *ut* , *ré* , *mi* , *fa* , quand elle lui promène ainsi les pattes sur les touches. »

Nous avons vu un adorable autographe de Lucile. C'est un mé-

chant morceau de papier sur lequel, probablement assise près de son mari travaillant, elle griffonnait, pensive, le nom de Camille vingt fois répété, entrelacé dans des additions, dans des profils grotesques, dans des arabesques qui n'ont pas le sens commun.

Il est dans le *Vieux Cordelier* une phrase où a passé dans toute son ardeur l'amour de Camille Desmoulins pour sa femme insultée par Hébert. C'est celle-ci : « Je ne dirai qu'un mot de » ma femme, » écrivait-il. « J'avais toujours cru à l'immortalité » de l'âme. Après tant de sacrifices d'intérêts personnels que j'avais faits à la liberté et au bonheur du peuple, je me disais au » fond de ma persécution : Il faut que les récompenses attendent » la vertu ailleurs. Mais mon mariage est si heureux, mon bonheur domestique si grand, que j'ai craint d'avoir reçu ma récompense sur la terre, et j'avais perdu ma démonstration de » l'immortalité. Maintenant, Hébert, ton déchaînement contre » moi et tes lâches calomnies me rendent toute mon espérance. » Cette phrase résume heureusement tout ce que nous avons dit du bonheur de ce jeune ménage.

Et c'est cependant cette « folle, cent fois folle, » Lucile qui, un jour prise aussi, comme tous ceux qui l'entouraient, de terreur et de pressentiments, écrivit cet étrange prière que l'on va lire, cette philosophique, déiste, incroyante, voltairienne, et cependant fervente aspiration vers la Divinité, vers Dieu dont on lui avait peut-être parlé quand elle était enfant, mais que plus tard elle avait complètement oublié au milieu d'une société athée et indifférente, et vers lequel la ramenaient ses craintes, ses terreurs, la mort prochaine et inévitable. Voici cette prière, si tant est qu'on puisse appeler prière ces lambeaux décousus confiés par elle au papier et qu'on retrouvait chez M^{me} Duplessis :

« Etre des êtres, toi que la terre adore, toi, mon seul espoir, » si tu es, reçois l'offrande d'un cœur qui t'aime, éclaire mon » âme... Je hais le monde... est-ce un mal ? Pourquoi souffres-tu qu'il soit si méchant?... O mon Dieu ! quand volerai-je » dans ton sein ? Quand pourrai-je lever une humide paupière » sur toi ? quand pourrai-je, en contemplant ta gloire, me pros-

» terner à tes pieds, les arroser de mes larmes ? Remplie de toi,
» sans cesse je pense à toi... Es-tu un esprit, es-tu une flamme ?
» Oh ! qu'elle paraisse et me consume, cette flamme ? viens avec
» moi ; ne me quitte plus... je t'adore sans te comprendre ; je te
» prie sans te connaître ; tu es dans mon cœur, je le sens et ne
» puis te deviner ; tu es le secret de la nature... Ce bonheur que
» l'on cherche , où le trouver ?... Non, il n'y a point de bonheur
» sur terre ; en vain nous courons après : ce n'est qu'une chi-
» mère... »

Ce fut cependant Lucile qui plus forte que tous ces révolutionnaires, retrouva la première sa fermeté, son énergie, et se monta à la hauteur des circonstances et du danger.

Dans sa trop courte biographie de Camille Desmoulins, M. Matton nous donne les détails d'une scène saisissante, palpitante d'intérêt, d'une scène qui complète bien celle racontée par Villatte. C'est tout un quatrième acte de tragédie. Lucile y est magnifique de courage et de volonté.

Brune accourt chez Desmoulins. Sans préambule, sans précautions, comme un franc militaire qu'il est il lui crie qu'il va se perdre ; que ses hardiesses lui ont suscité tout un monde d'ennemis ; que son journal et ses imprudences ont ouvert sous ses pas un abîme prêt à l'engloutir. C'est par des plaisanteries que répond Camille cherchant encore à s'illusionner, c'est bien le moment de rire, reprend le futur maréchal d'empire, quand tous les républicains sont effrayés de cette audace et des périls qu'elle a créés. Alors il supplie son ami, par l'intérêt qu'il lui porte, au nom de sa femme qu'il adore, de son fils au berceau, de tout ce qu'il peut d'un moment à l'autre laisser derrière lui dans le monde, dans les larmes, dans la misère ; il le supplie de cesser la publication du *Vieux Cordelier*, qui ne sauvera pas seul le pays, ne réfera point une politique nouvelle, et n'est bon qu'à compromettre son auteur. Camille, alors, se défend de tant de lâcheté ; ses vues, il les explique ; ses desseins, il les développe avec enthousiasme.

Frappé d'admiration, Brune n'a que des éloges pour cette

noble mission que s'est donnée son ami ; mais il ne croit point à la réussite. Il persiste à penser au contraire qu'il faut étouffer la voix imprudente du *Vieux Cordelier*. C'est de la modération qu'il faut ; avec de la modération , Camille ferait un bien véritable , tandis qu'en continuant à attaquer les bêtes fauves auxquelles est livrée la société , il se livre , il se perd , il s'immole et ne sauvera rien.

« Crois-tu donc , » s'écrie avec dédain l'ancien ami de Robespierre , « crois-tu qu'ils oseront m'attaquer , me déclarer traître , » moi et mon *Vieux Cordelier* , et cela pour avoir demandé un » Comité de clémence et de justice , pour avoir voulu achever » et consolider l'œuvre de notre révolution ! J'ai toute la France » pour moi ! Desenne ne peut suffire à la vente de mes numéros ! » Je suis lu et entendu partout ! » C'est bien là qu'est le péril , » pensait Brune quand il répondit : « Oui , tu es lu de Barrère » qui se reconnaît ! Tu es lu de Saint-Just qui a promis de te » faire porter la tête comme un Saint-Denis... ! » — « C'est » vrai ! » répartit en riant l'insoucieux jeune homme ; « je me le » rappelle. C'est là une bien mauvaise plaisanterie , et certes ma » réponse valait beaucoup mieux. As-tu vu ma lettre à Dillon ? » *Dans la démarche et le maintien de Saint Just , on voit qu'il » regarde sa tête comme la pierre angulaire de la République et » qu'il la porte avec respect comme un Saint-Sacrement. Me » suis-je trompé , et crois-tu donc que pour une aussi bonne » plaisanterie , il voudrait me faire mourir ! Je ne lui demande » qu'une grâce : c'est d'attendre pour cela qu'il y ait fait une » réponse qui vaille. »*

Brune est invité à déjeuner. Il s'asseyait entre Lucile qui le sert et lui prodigue ses attentions et Desmoulins qui parle avec enthousiasme , qui s'anime , qui s'enflamme , qui ne veut rien entendre , qui parle de son pouvoir , qui s'illusionne sur son influence. « Crois-moi , » s'écrie-t-il , « je suis l'homme de la » révolution ! Quand il l'a fallu , j'ai exposé ma vie pour elle au » Palais-Royal. A cette époque là on voulait aussi m'inquiéter , » comme vous le faites aujourd'hui ; mais la nation marchait

» avec moi, et j'étais tranquille. Je suis sûr encore, avec mon
» *Vieux Cordelier*, de la conduire sur mes pas, de répondre à
» ses vœux, à ses besoins; l'opinion publique sera encore ma
« force. » — « Si elle laisse à tes ennemis le temps de te frapper! »
dit Brune avec tristesse. — « J'ai des amis tout prêts. N'avez-
» vous pas entendu la voix éloquente de Phélippeaux? Danton
» dort : c'est le sommeil du lion; mais il se réveillera pour nous
» défendre, » répond Camille.

Sa figure rayonne; la sueur perle sur son front. Alors Lucile se penche sur lui; de son mouchoir elle lui essuie le front; d'un beau geste d'amour, elle lui jette ses bras autour du cou, l'embrasse et, toute rouge de honte, elle dit à Brune : « Laisse-le
» faire, Brune! laisse-le faire..! Laisse-le remplir sa mission...
» Il doit sauver son pays. » Desmoulins, entraîné par l'inspiration, d'un bras étreignant à la fois sa femme tendrement courbée sur lui, son fils Horace assis sur ses genoux, de l'autre levant en l'air son verre plein de vin et le heurtant contre celui de son ami, il s'écrie : « *Edamus et bibamus, cras enim moriemur.* »

Mangeons et buvons; demain nous mourrons! Réminiscence poétique et douloureuse de l'antiquité, stoïcisme affecté et qui n'en a pas moins sa grandeur terrible, car ce toast à la mort n'est pas une vaine bravade. Pour de moindres méfaits, chaque jour le bourreau jette à bas des hommes moins haïs, moins compromis. C'est ainsi que durent se préparer au supplice ou au suicide les sénateurs condamnés par les empereurs romains. Evidemment, Desmoulins croyait en ce moment les copier dignement. Il en avait, avant l'instant fatal, les paroles moqueuses et de mépris. En aura-t-il l'impassibilité sublime et la résignation devant la mort?

Si Lucile l'encourage et le pousse vers sa plume, de partout aussi Camille recevait des lettres qui lui reprochaient son silence. « La république te remercie d'avoir repris ta plume périodique;
» tu entreprends beaucoup et tu tiendras davantage, » lui écrivait un de ses amis. « Souviens-toi de ta devise : *La vérité*,
» *toute la vérité, rien que la vérité*; elle pourra blesser bien du

» monde, et il faut un athlète indompté comme toi pour embrasser une pareille besogne. » On lui demandait des nouvelles de son *Vieux Cordelier* dont les derniers numéros dataient de la fin de décembre 1793, ou tout au moins de janvier 1794, et mars avait déjà commencé sans que le septième numéro eût été mis sous presse, bien qu'il eût été promis dans le numéro six où sa profession de foi n'avait pas été achevée.

Il ne faut pas chercher la cause de cet incroyable retard autre part que dans un sentiment tardif de prudence où la personnalité compromise de l'auteur joue sans doute un grand rôle. Nous savons que Camille a des accès intermittents de la fièvre du courage; que jamais il n'a été un homme d'une seule pièce; que, ardent à l'attaque, il n'a jamais su soutenir la lutte quand on la lui a présentée laborieuse, incessante, fatigante par les efforts à faire. Nous le savons capable d'un coup de tête, bon pour commencer les révolutions qui débutent toujours par des coups de tête; mais nous savons aussi que cet ardeur s'évanouit bien vite. Pour ne citer que les trois faits les plus considérables de sa vie, et qui prouvent le mieux qu'il s'arrêta souvent en chemin, journaliste il a cessé son journal en 1791, brusquement, sans nécessité, peut-être parce qu'il y avait danger à le continuer. Homme d'état, il a voulu être député. Député, il a donné de la tête juste au milieu de la Gironde qu'il a renversée et que bientôt il a pleurée. Ne sommes-nous point autorisé à croire et à écrire qu'une fois de plus il laissa par insuffisance, par défaut d'haleine ou de courage, son œuvre inachevée ?

Eut-il peur pour lui-même ? Nous concevons et ne pouvons blâmer l'amour et le regret de la vie. Les terribles scènes du club, les énervantes alternatives d'espoir, de discussion, d'ajournement, d'expulsion, de réintégration, les colères des énergumènes, les malédictions du public des tribunes, les huées de la foule, les pleurs et les sanglots étouffés de la femme qu'on aime et qui vous a rendu heureux, toutes les émotions enfin dont les révolutions sont hélas ! si fertiles même pour leurs en-

fants gâtés, eussent effrayé un homme d'un caractère mieux trempé que celui de Camille.

Aussi n'acceptons-nous pas complètement le motif par lequel M. Matton, éditeur du *Vieux Cordelier*, cherche à expliquer le silence de Desmoulins. Selon M. Matton, Camille avait écrit son septième numéro qui contenait, nous le verrons, la suite de sa profession de foi politique et de vives attaques contre Robespierre et contre les Comités. Quand il le remit à l'imprimeur, Desenne, son libraire, lut le manuscrit, s'effraya de tant de hardiesses et n'osa imprimer. Comment se fait-il alors que ce septième numéro, censuré par le libraire-éditeur, ait cependant été composé, livré en épreuves à Camille, corrigé par lui, et prêt à être tiré quand l'auteur fut arrêté? Un jour le libraire a donc craint, et le lendemain il a donc été plus hardi? Est-ce que le danger n'était pas égal aux deux époques? Un parti comme celui de Danton, un homme comme Camille, se laissent-ils imposer une volonté par un libraire?

Non; le motif du silence n'est pas là; ce n'est là qu'un prétexte plus ou moins sérieux, peu plausible. Ce fut Camille qui recula devant sa propre audace, et non pas le libraire. Et il y avait de quoi s'effrayer justement; car, dans ce septième numéro, Camille, poussé par sa femme, par ses correspondants, par sa haine, par les délais qu'il avait opposés à son inspiration, ne fut jamais plus audacieux, plus agressif, plus terrible. C'est l'histoire de tous les gens qui, se sentant du cœur, s'irritent contre eux-mêmes d'un instant de poltronnerie, et alors, pour se réhabiliter soit à leurs propres yeux, soit aux yeux de ceux qui les regardent, se jettent à corps perdu dans le danger et y font rage.

M. Matton date ce numéro du quintidi pluviôse, deuxième décade (3 février 1794.) Nous ne pouvons accepter cette date comme la vraie, ou ce numéro n'était alors qu'à l'état d'ébauche; et, comme il fut corrigé le 30 mars suivant, il faudrait croire que l'accès de peur a duré bien longtemps.

Ce septième numéro est intitulé : *Le Pour et le Contre*, ou *Conversation de deux vieux Cordeliers sur la liberté de la presse.*

Il est plus beau peut-être encore que le numéro trois, celui de la traduction de Tacite. Camille, que sa verve a trop longtemps abandonné, la retrouve au bon moment. Son esprit scintillant de ses premiers jours, de ses débuts, à ses derniers jours lui est revenu avec ses qualités de style incisif, oseur, personnel. Toute l'histoire ancienne cependant si riche en exagérations de cruauté, il la passe en revue pour prouver que jamais elle n'a connu de bourreaux aussi cruels que ceux que la France a enfantés dans un jour de malheur et pour sa honte éternelle. La continuation de sa profession de foi politique lui fournit un heureux prétexte d'entrée en matière. Il définit ce qu'il entend par liberté.

Pour lui, la liberté c'est la justice, et les fautes ne sont point personnelles ; aussi trouve-t-il épouvantable la pensée de Hébert réclamant à grands cris qu'on égorge les enfants de Capet. « Quoi ! ce ne serait pas un crime d'avilir ainsi la nation elle-même, de diffamer le peuple français, en lui faisant mettre ainsi la main dans le sang innocent à la face de l'univers.... »

» La liberté, c'est l'humanité ; ainsi je crois que la liberté n'interdit point aux époux, aux mères, aux enfants des détenus ou suspects, de voir leurs pères ou leurs maris, ou leurs fils en prison ; je crois que la liberté ne condamne point la mère de Barnave à frapper en vain pendant huit jours à la porte de la Conciergerie pour parler à son fils, et lorsque cette femme malheureuse a fait cent lieues malgré son grand âge, à être obligée, pour le voir encore une fois, à se trouver sur le chemin de l'échafaud. Je crois que la prison est inventée, non pour punir le coupable, mais pour le tenir sous la main des juges. Je crois que la liberté ne confond point la femme ou la mère du coupable avec le coupable lui-même ; car Néron ne mettait point Senèque au secret, il ne le séparait point de sa chère Pauline, et quand il apprenait que cette femme vertueuse s'était ouvert les veines avec son mari, il faisait partir en poste son médecin pour lui prodiguer les secours de l'art et la rappeler à la vie. Et c'était Néron ! »

Pour Camille , la liberté est magnanime ; elle n'insulte pas au coupable condamné et surtout au coupable exécuté , car la mort éteint le crime. « Tibère et Charles IX allaient bien voir le corps » d'un ennemi mort ; mais au moins ils ne faisaient pas trophée » de son cadavre. Ils ne faisaient point le lendemain ces plaisanteries dégoûtantes d'un magistrat du peuple , de Hébert : » *Enfin j'ai vu le rasoir national séparer la tête pelée de Custines* » de son dos rond. »

On le voit : cette fois le *Vieux Cordelier* arrache franchement les masques. Le temps des allusions plus ou moins transparentes n'est plus. Collot-d'Herbois, le démolisseur de Lyon, est nommé en toutes lettres. Les deux Comités tout puissants sont pris hardiment à parti. Leur politique sanglante et tyrannique est abordée d'assaut.

Telle est la première partie de ce septième numéro qui ne renferme pas encore toute la profession de foi de l'auteur. « Il se » disposait , » dit M. Matton , « à la continuer dans le huitième » numéro du *Vieux Cordelier* dont nous n'avons que des frag- » ments, et dans les numéros suivants. »

C'est seulement dans la seconde partie que nous trouvons ce dialogue qui a fourni son titre à la dernière production de Camille Desmoulins. C'est Camille lui-même qui cause avec un de ses amis de l'ancien club de 1790. L'auteur annonce qu'il est fatigué de la guerre de personnalités, de la lutte contre les coteries ; désormais, il veut demeurer étranger à tous les partis, n'en plus servir aucun, se consacrer, abstraction faite des personnes, à quelque grande question générale, à quelque article de sa profession de foi, à son *testament politique*, et pour commencer, « parlons, » dit-il, « du gouvernement anglais aujourd'hui. »

C'est bien de l'Angleterre qu'il s'agit à cette heure ! « Sais-tu, » lui répond son interlocuteur, « que ce préambule, ces circonlocutions, ces précautions oratoires, tout cela est fort peu Jabin ? A quoi reconnaît-on le vrai Cordelier ? C'est à sa vertueuse » indignation contre les traîtres et les coquins ; c'est l'âpreté de

» sa censure. » L'ami de Camille alors l'excite, le harcèle, le presse de ne rien perdre de sa franchise de langage, la franchise, la liberté de penser et d'écrire, les deux grands bienfaits des républiques. Il lui cite cent exemples d'hommes qui, républicains ou méritant de l'être, ont arrêté tout court l'invasion du despotisme rien qu'avec la franchise et la liberté de parler ou de la presse. Molière dans le *Misanthrope*; Bailly avec sa maxime : « *La publicité est la sauvegarde du peuple*; Cicéron qui lâche » l'écluse de ses invectives pour noyer Verrès, Catilina, Claudius, Pison et Antoine; » Catule « qui traînait dans la boue » Jules César; » l'opposition en Angleterre; c'est à l'aide de tous ces grands noms que le Vieux Cordelier encourage son jeune ami. Il le cite lui-même à lui-même en exemple. « Représentant » du peuple, oserais-tu parler aujourd'hui au premier commis » venu de la guerre aussi courageusement que tu le faisais il y a » quatre ans à Saint-Priest, à Mirabeau, à La Fayette, à Capet » lui-même. Nous n'avons jamais été si esclaves que depuis que » nous sommes républicains, si rampants que depuis que nous » avons le chapeau sur la tête!... »

On n'a pas oublié cette scène de colère où Camille jeta ce sarcasme à Robespierre proposant de lire au club le pamphlet du *Vieux Cordelier* et de le brûler séance tenante : Brûler n'est pas répondre. Par la voix de son interlocuteur, Desmoulins se fait à lui-même les plus amers reproches de son peu de courage. « Robespierre, » se dit-il, « fit preuve d'un grand caractère, il » y a quelques années, à la tribune des Jacobins, un jour que, » dans un moment de violente défaveur, il se cramponna à la » tribune et s'écria qu'il fallait l'y assassiner ou l'y entendre. » Mais toi ! tu fus un esclave, le jour que tu souffris qu'il te » coupât si brusquement la parole dès ton premier mot : *Brûler* » *n'est pas répondre*, et que tu ne poursuivis pas opiniâtement » ta justification. »

Du courage ! du courage ! crie à chaque ligne le Vieux Cor-

delier à Camille. « Quand trouvera-t-on parmi nous cette *effroyable*
» haine d'Alceste,

» Ces haines vigoureuses
» Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

» Hébert dénonce Legendre dans sa feuille comme un mauvais
» citoyen et un mandataire infidèle; Legendre dénonce Hébert
» aux Jacobins comme un calomniateur à gages: Hébert est ter-
» rassé et ne sait que répondre. « Allons, dit Momoro, qui vient
» au secours de son embarras, embrassez-vous tous deux et
» touchez là. » Est-ce là le langage d'un Romain, ou celui de
» Mascarille dans la comédie :

» C'est un fripon, n'importe;
» On tire un grand parti des gens de cette sorte.

» Oui, je le répète, j'aime mieux encore qu'on dénonce à tort
» et à travers, j'ai presque dit qu'on calomnie, même comme le
» *Père Duchêne*, mais avec cette énergie qui caractérise les
» âmes fortes et d'une trempe républicaine, que de voir encore,
» comme aujourd'hui, cette politesse bourgeoise, cette civilité
» puérile et honnête, ces ménagements pusillanimes de la mo-
» narchie, cette circonspection, ce visage de caméléon et de
» l'antichambre, ce B...isme en un mot pour les plus forts,
» pour les hommes en crédit ou en place, ministres ou géné-
» raux, représentants du peuple ou membres influents des
» Jacobins, tandis qu'on fond, avec lourde raideur, sur le
» patriotisme en défaveur et disgrâcié. »

Alors Camille, par l'intermédiaire de son ami, porte un coup terrible à Robespierre qui avait marqué au coin du communisme son projet de Constitution. C'est la première et la mieux caractérisée de toutes ses attaques. « Oseras tu, » lui demande le Vieux Cordelier, « oseras-tu tourner en ridicule les bévues
» politiques de *tel ou tel membre* du Comité de salut public,
» toi qu'on sait bien n'être pas exempt d'erreurs, mais dont
» il n'est pas un homme de bonne foi, parmi ceux qui t'ont
» suivi, qui ne soit persuadé que toutes tes pensées n'ont jamais

» en pour objet, comme tu l'as répété jusqu'au dégoût, que la
» liberté politique et individuelle des citoyens, une Constitution
» utopienne, la République une et indivisible, la splendeur et la
» prospérité de la patrie, et *non une égalité impossible de biens.* »

Le premier coup est porté au géant. Les autres vont pleuvoir comme la grêle. C'est toujours le Cordelier de l'ancien club qui parle à son ami Camille qu'il exhorte, qu'il encourage. Il lui montre Robespierre poussant Barrère à la tribune et lui dictant ces paroles imprudentes : qu'il fallait détruire le gouvernement Anglais et ruiner Carthage, bien que la Convention eût jadis arboré ce principe : que la République a renoncé à la pensée de répandre sa doctrine au dehors et que son seul but est d'établir un gouvernement intérieur tel qu'il a été adopté par le peuple français : « Quoi ! c'est dans le même temps que Robespierre, » par son discours aux Jacobins, prend sans s'en apercevoir le » rôle de Brissot, de nationaliser la guerre ! C'est Robespierre » qui s'est tant moqué de Cloots, voulant municipaliser l'Europe, » qui se charge de son apostolat et veut démocratiser le peuple » anglais ! Car enfin tout peuple dans ce cas, et surtout une » nation fière comme l'Angleterre, quels que soient les vices de » sa constitution, dit comme la femme de Sganarelle à Robert : » *Et moi, si je veux qu'il me batte !* Et c'est Robespierre qui » oubliait ainsi le discours profondément politique, entraînant, » irréfutable, qu'il prononça au mois de décembre 1791, lors- » que, presque seul avec toi, il opinait si fortement contre la » guerre ! C'est Robespierre qui oublie ce mot énergique qu'il » disait alors : *Est-ce quand le feu est à notre maison qu'il faut » aller l'éteindre chez les autres !* qui oublie cette grande vérité » qu'il proclamait et développait si bien alors, que la guerre fut » toujours la ressource du despotisme qui, par sa nature, n'a » de force que dans les armes, et ne peut rien gagner qu'à la » pointe de l'épée, au lieu que la liberté n'a pas besoin de » canons, et ne fait jamais plus de conquêtes que par la paix, » puisqu'elle ne règne point par la terreur, mais par ses char- » mes ; elle n'a pas besoin de se cacher derrière des retranche-

» ments pour prendre des villes, mais dès qu'on peut la voir,
» on en est épris et on court au devant d'elle ! Mais oserais-tu
» bien faire de semblables rapprochements et par ces contra-
» dictions rendre à Robespierre le ridicule qu'il verse sur toi à
» pleines mains depuis quelque temps ? Pitt dut bien rire en
» voyant que cet homme qui l'appelait, lui, Pitt, *imbécile* et
» *une bête*, à la séance du 10 pluviôse, aux Jacobins, est celui-
» là même, Robespierre, qui s'y prend si bien pour l'affermir
» dans le ministère, et donner un pied de nez à Fox, à Shéridan
» et à Stanhope. Qui ne voit qu'à la réception de ce discours et
» du rapport de Barère on a dû se dire à Londres : *Eh bien !*
» *puisque nous sommes Carthage, ayons le courage des Cartha-*
» *ginois, faisons plutôt comme eux des cables avec nos cheveux et*
» *levons-nous en masse.* »

C'est déjà bien hardi ! Cette attaque dirigée contre Robespierre est presque un coup de désespoir. Bien que l'on sente encore que Desmoulins est gêné ; bien qu'il ne s'exprime pas avec cette énergie qu'il va déployer contre les Comités ; bien que parfois encore il obéisse à ses anciennes habitudes d'adulation quand il se dit par exemple à lui même : « Toi qui as eu le bon esprit et le » tact d'être aussi incorruptible, de ne pas plus varier, de ne » pas plus déménager que Robespierre ; » bien qu'il laisse facilement apercevoir qu'au fond de son cœur il espère peut-être en Robespierre, qu'il regrette de rompre à toujours et sans pensée de retour ; ce hardi passage du *Vieux Cordelier* vous saisit violemment, vous fait frissonner, vous laisse dans une émotion pénible qui doit singulièrement ressembler à celle autrefois ressentie par le peuple juif assistant à l'audacieux défi jeté par David encore enfant au géant Goliath. D'un côté une faible plume facile à briser, d'un autre côté la toute-puissance qui vise à la tyrannie !

On a peine à concevoir la légèreté qu'ont apportée la plupart des écrivains dans l'étude de ce remarquable pamphlet qu'on appelle le *Vieux Cordelier*. C'est à peine si quelques-uns l'ont lu ; s'ils l'ont lu, certes ils ne le connaissent point. Les premiers

qui en ont parlé ont copié deux ou trois passages des premiers numéros, passages qui, maintenant stéréotypés, passent d'écrivain en écrivain, de livre en livre, et ne varient jamais. Personne n'a jamais indiqué la philippique contre Robespierre, l'œuvre la plus hardie de toute la république, l'œuvre qui semblait devoir marquer le commencement d'une véritable lutte et qui ne servit qu'à enterrer dignement la liberté de la presse. La presse allait peut-être se relever et essayer de réparer le mal énorme, immense, qu'elle avait fait comme elle en fera toujours. Robespierre ne lui en laissa pas le temps. Le *Vieux Cordelier* tombé sous la hache du bourreau, il n'y aura plus de journaux jusqu'au moment où Babœuf galvanisera de nouveau la presse avec laquelle il créera le communisme, chassé de France en 1796, reçu à bras ouverts par l'Allemagne qui le réchauffera, l'élèvera et nous le renverra en 1830 pour le malheur et la ruine peut-être de notre société.

Quand on n'a pas lu le *Vieux Cordelier*, on ne peut se faire une idée de l'énergie que, dans ce septième et dernier numéro, Camille Desmoulins a développée contre les tyrans du moment, contre ces hommes qui, au nom de la liberté, voulaient absorber et détruire toute liberté, toute idée d'indépendance. « Ose-
» rais-tu t'exprimer avec franchise sur le Comité de sûreté générale? » s'écrie le clubiste que Desmoulins s'est choisi pour interlocuteur. « Oserais-tu dire que ce Comité qui embastille la
» tiédeur et fait enfermer les citoyens comme suspects de n'avoir
» pas aimé la république, a pour son président Vadier, celui-
» là même qui, le 15 juillet 1791, la veille du Champ-de-Mars,
» appuyait de toute sa force la motion de d'André, de mander à
» sa barre les six tribunaux de Paris et de leur commander le
» procès à tous les Jacobins; ce même Vadier qui, le 16 juillet,
» disait à la tribune de l'Assemblée Nationale : *J'adore la mo-*
» *narchie, et j'ai en horreur le gouvernement républicain!*...
» Oserais-tu dire que Vouland, secrétaire du Comité de sûreté
» générale, était un royaliste également bien prononcé et mem-
» bre du fameux club des Feuillants?... »

Jagon, « autre frère terrible du Comité ». Amar, « à qui le
» sabre ne va pas mieux qu'à ses confrères, puisqu'il a été égarié
» plus que personne ». Le peintre David, « qui a déshonoré son
» art en oubliant qu'en peinture comme en éloquence le foyer du
» génie c'est le cœur,... ce républicain plus que farouche qui
» était autrefois le peintre du roi ». La Vicomterie, « connu par
» son gros livre des *Crimes des Rois* où il tonne à chaque page
» contre les arrestations arbitraires des gens suspects aux rois,
» et qui a embastillé à lui seul plus de suspects en cinq mois que
» tous les tyrans dont il parle depuis la fondation de la Bastille ». Héron, « ci-devant corsaire, aujourd'hui écumeur de pavés et
» grand entrepreneur d'arrestations et d'élargissements à prix
» d'argent; qui, premier commis officieux et volontaire dans la
» Sainte-Hermandad, a gagné peut-être plus d'un million depuis
» six mois qu'il est le *cicerone* du Comité. Ce Héron, proné à la
» tribune de la Convention comme un patriote exquis, ce Le
» Noir du Comité, a chez lui des mandats d'arrêt et des lettres
» de cachet en blanc dont il n'a qu'à remplir les noms, et au-
» jourd'hui, sous le règne des lois et au fort de la démocratie et
» de l'égalité, il existe un homme inconnu dans la révolution et
» qu'aucun service n'aurait recommandé, qui est plus puissant
» sur les citoyens par la faveur on ne sait de qui, que ne fut ja-
» mais par la faveur de son Louis XV la *Dubarry* sur les sujets
» du tyran, quand, prenant deux oranges, elle disait : *Saute,*
» *Chotseul, saute Praslin*; qui prend non des oranges, mais
» sans doute des poignées d'assignats et dit : *En prison un tel ;*
» *en liberté un tel; saute d'Eglantine; saute Guff...*; *saute Ca-*
» *mille Desmoulins*, ... Il tient dans sa main des listes de pros-
» criptions, ou livre sans préambule et sans autre explication à
» la guillotine une douzaine de députés, vieux Montagnards.
» Combien de citoyens depuis six mois ont été embastillés de *par*
» *M. Héron !* »

Voilà des portraits admirablement, facilement peints, hideuse galerie révolutionnaire que pas un historien ne paraît connaître ou paraît dédaigner, comme si l'on ne rendait pas impossi-

bles les révolutions en montrant ce que sont et seront tous les révolutionnaires, ces épreuves éternellement les mêmes d'un type unique et effroyable.

Laissons encore parler le Vieux Cordelier. « Tu prétends, » dit-il dédaigneusement à Camille ; « tu prétends dans ton journal » faire la guerre aux vices sans noter les personnes : dès-lors tu » n'es plus un républicain à la tribune des Jacobins, mais un prédicateur et un jésuite dans la chaire de Versailles, qui parle à » des oreilles royales de manière qu'elles ne puissent s'effaroucher, et qu'il soit bien évident que ses portraits sont de fantaisie et ne ressemblent à personne. Au lieu de supprimer chrétien » tiennement dans ton numéro sept ces six grandes pages de » faits, si tu en publiais seulement une ou deux en véritable républicain, c'est alors que le public retirerait quelque fruit de » la lecture du *Vieux Cordelier*. Après lui avoir mis sous les yeux » deux ou trois exemples, tu lui dirais : Peuple, fais ton profit » de la leçon ; je ne veux point faire le procès à tant de monde ; » je veux ouvrir une porte au repentir, je veux ménager les patriotes et même ceux qui en font le semblant ; mais apprends » par là que tous ces grands tapageurs des Sociétés populaires » qui, comme ceux que je viens de nommer, n'ont à la bouche » que le mot de guillotine, qui t'appellent chaque jour à leur » aide, font de toi l'instrument de leurs passions, et pour venger leur amour-propre de la plus légère piqure, crient sans » cesse : *Que le peuple soit debout !* de même que les Dominicains, quand ils font brûler en Espagne un malheureux hérétique, ne manquent jamais de chanter l'*Exurgat Deus !* » Que Dieu le père soit debout ! » Prends-y garde, et tu verras que » tous ces tartuffes de patriotisme, tous ces Pharisiens, tous ces » crucifiges, tous ces gens qui disent : *Il n'y a que nous de purs, nous ne resterons pas vingt Montagnards à la Convention*, si on » les épurait, non pas dans le club, mais dans un journal véridique, parmi ces républicains qui ne pardonneraient pas » une petite larme, il ne s'en trouverait pas un seul qui ne fût

» un novice du 10 août, pas un qui n'eût été naguère ou Fayé-
» tiste, ou Brissotin, ou même un royaliste.

» Conviens que tu n'oserais citer un seul de ces individus ;
» crois-moi, conserve au moins ta réputation de franchise :
» avoue que tu n'as pas assez de courage, ou plutôt ce ne serait
» point avouer ta poltronnerie. Le courage n'est point la dé-
» mence, et il y aurait de la démence à ne point suivre le conseil
» de Pollion : « Je n'écris point contre qui peut proscrire. » Ce
» serait avouer seulement que nous ne sommes pas républi-
» cains, je le vois, mais tu ne peux te résoudre à faire cet aveu. »

» Et comment oserais-tu écrire et être auteur quand la plupart
» n'osent être lecteurs ! » dit encore plus loin et avec persistance
l'ami de Desmoulins, « quand les trois quarts de tes abonnés,
» à la nouvelle fausse que tu étais rayé des Jacobins, et au moin-
» dre bruit, comme des lièvres, courent éperdus chez Desenne
» effacer leurs noms, de peur d'être suspects *d'avoir lu*.

» Aujourd'hui que tu es membre de la Convention Nationale,
» oserais-tu apostropher aujourd'hui tel adjoint du ministre de
» la guerre, le grand personnage Vincent, par exemple, aussi
» courageusement que tu faisais, il y a quatre ans, Necker et
» Bailly, Mirabeau, les Lameth et La Fayette, quand tu n'étais
» que simple citoyen ?

» Passe encore que, suivant le conseil de Pollion, *tu n'écrives*
» *point contre qui peut proscrire* ; mais oserais-tu parler de qui-
» conque est en crédit aux Cordeliers ? »

Il faudrait tout copier ce splendide numéro sept, remarqua-
ble modèle de satire hardie et pleine de convenance, d'atticisme
et de force en même temps, de verdeur et de style, de raison
et de simplicité vraie, d'érudition bien amenée, bien en place,
utile à propos et sans pédantisme.

Pourquoi faut-il que Desmoulins qui eût été si grand, si beau,
si admirable, ne se soit pas trouvé plus tôt ! pourquoi faut-il
que pour parvenir au *Vieux Cordelier*, il ait passé par son
ignoble poésie contre la reine, par son *Discours de la Lanterne*,
par ses *Révolutions de France et de Brabant*, par ses incroya-

bles fureurs contre le roi sur le bord du tombeau, contre les Girondins vers lesquels l'appelaient sa nature de talent, le besoin de sa cause et de sa sécurité ! Pourquoi faut-il qu'avant d'attaquer Robespierre et les Comités, il les ait, suivant l'expression de Robespierre qui le méprise, *caressés* et flattés !

Aujourd'hui son mérite, son courage des derniers jours, sont niés, ou tout au moins à peu près méconnus. Ses efforts, ils les a vainement dépensés ; ses regrets sont stériles et inutiles. L'occasion a fui depuis longtemps. Ce n'est plus un homme fort et habile, mais un imprudent seulement qui se compromet lui et les siens, en attaquant un colosse qu'il a lui-même contribué à élever sur une base si puissante, si immense, si élevée, que c'est à peine s'il peut lui saisir ses pieds solides et lui imprimer un imperceptible mouvement de secousse.

XIII.

Nous touchons à la péripétie sanglante de ce long drame. Robespierre veut en finir. Vivement attaqués par le *Vieux Cordelier*, d'abord instrument docile entre les mains de Robespierre, les exagérés, Ronsin, Hébert, Vincent, Momoro, sont dénoncés par Saint-Just à la Convention, puis livrés à Fouquier-Tinville. Le 24 mars, le bourreau montrait leurs têtes au peuple.

Quelques-uns du parti de Danton osèrent se réjouir et prétendre qu'ils n'avaient point eu tort de dénoncer les violents et les démagogues, puisque, par la voix de la Convention, la nation les avait condamnés et punis.

Mais Saint-Just, dans son rapport, avait laissé voir que Robespierre qui l'inspirait avait peut-être de nouveaux sacrifices, de nouvelles victimes à demander à la patrie en danger. Mais Collot-d'Herbois, aux Jacobins, avait insinué que tout n'était pas fini. « Nous arracherons tous les masques possibles, » avait-il dit. « Que les *indulgents* ne s'imaginent pas que c'est pour eux que nous avons combattu, que c'est pour eux que nous avons tenu » ici des séances glorieuses; bientôt nous saurons les détromper... » Mais Danton ne se faisait point illusion. Mais Camille est triste jusqu'à la mort. Mais des bruits sinistres courent par

la ville ; on se parle bas d'exécutions prochaines. On ne nomme pas encore les menacés ; on les désigne du regard.

Des amis communs essayèrent de rapprocher Robespierre et Danton. Ils se virent un moment, se mesurèrent et s'attaquèrent par des paroles de menace et de mépris. Robespierre, en quittant Danton, courut aux notes qu'il rédigeait depuis longtemps, les compléta et les livra à Saint-Just pour en faire un de ces étranges discours, dogmatiques, sentencieux, froids et compassés, tous coulés dans le même moule et dont la conclusion, impassible comme un texte de loi, était toujours la dénonciation d'une conspiration et la nécessité d'arrestations nombreuses.

De leur côté, Danton, Camille, Lacroix, leurs amis, sont réunis à Sèvres. On délibère. On s'inquiète. On interroge le nuage qui monte au zénith et colore le ciel de nuances sanglantes. Que faire ? résister ? les militaires le voudraient et promettent le concours de l'armée. Fuir et attendre des temps meilleurs ? ils arriveront sans doute ; la violence se punit toujours par la violence. Danton seul était résolu. « Il n'est plus temps » de résister, » disait-il aux uns ; « et puis il faudrait du sang ; » je suis las du sang ; j'ai assez de la vie ; je ne voudrais pas » la payer de ce prix. J'aime mieux être guillotiné que guillotinéur. Et emporte-t-on sa patrie à la semelle de ses souliers ? » répondait-il aux autres.

Ce que Danton n'eût pu essayer, la fuite, Camille eût pu le tenter et réussir sans doute. Camille répéta peut-être aussi ce que se disait Danton, ce que lui-même avait dit à Brune : « Ils n'oseront pas ! »

Un des amis de Desmoulins sut par hasard tout ce qui se tramait au Comité de salut public entre Robespierre, Saint-Just et Couthon. Il arriva tout effaré chez Camille. « Fuyez ! fuyez ! » lui dit-il, « pendant qu'il en est temps encore. Il y a bien des » députés proscrits qui ont heureusement échappé. Dulaure, » Doucet, Louvet, se sont retirés en Suisse. Qu'est-ce qui » empêche de s'absenter au moins quelque temps ? » Camille

pensa un moment. « Non, » répondit-il ; « je ferai ce que fera » Danton. Je veux partager son sort, quel qu'il soit. »

Voilà dans quelles irrésolutions s'étaient écoulés six grandes journées depuis l'exécution des Hébertistes, terrible menace de fin prochaine pour Danton et ses amis.

Nous sommes au 30 mars (11 germinal). Le matin, Camille avait reçu de Guise une lettre cachetée de noir. C'était M. Desmoulins qui lui annonçait que sa femme venait de mourir. « J'ai » perdu la moitié de moi-même, » écrivait le désolé vieillard. « Ta mère n'est plus ! J'avaistoujours espérance de la sauver ; c'est » ce qui m'a empêché de t'informer de sa maladie. Elle est décé- » dée aujourd'hui, heure de midi. Elle est digne de tous nos re- » grets... Elle t'aimait tendrement... J'embrasse bien affectueu- » sement et bien tristement ta femme, ma chère belle-fille et le » petit Horace. Je pourrai demain t'écrire plus au long. Je suis » toujours ton meilleur ami. »

Sa mère est morte, morte en priant pour lui, morte parce que de loin, et comme toutes les mères, ces anges de bonté, de simplicité et de prescience, elle a eu un instant le triste don de seconde vue ; parce qu'elle sait que le dernier qui lui reste de ses trois fils va périr violemment comme ses deux frères et qu'elle veut partir avant lui pour lui faire pardonner tant de fautes, tant d'erreurs, tant de crimes.

Sa mère est morte, désolante pensée, triste augure ! Camille pleure sur elle et sur lui-même.

Il pleure, et ses ennemis se réunissent pour recevoir une communication de Saint-Just. Dans une salle des Tuileries, tous les membres des Comités de salut public, de sûreté générale et de législation se sont assemblés secrètement. Par la voix de son grand-prêtre, l'oracle a parlé. Voici ce que dit Saint-Just : « Que » la république était minée sous la Convention même ; qu'un » homme longtemps utile, maintenant dangereux, toujours » égoïste, avait affecté de se séparer des comités de gouverne- » ment, afin de séparer sa cause de celle de ses collègues, et de » leur imputer ensuite à crime le salut de la patrie ; que cet

» homme , nourri de complots , gorgé de richesses , convaincu
» de trahisons d'abord avec la cour , puis avec Dumouriez , puis
» avec la Gironde , enfin avec les endormeurs de la révolution ,
» tramait maintenant la plus dangereuse de toutes , la trahison
» de la clémence ! Que , sous cette hypocrisie d'humanité , il per-
» vertissait l'opinion , grossissait les murmures , aigrissait les es-
» prits , fomentait la division dans la Représentation Nationale ,
» entretenait l'espoir de la Vendée , correspondait peut-être avec
» les tyrans exilés ; qu'il ralliait autour de lui , dans une appa-
» rente inaction , tous les hommes vicieux , faibles ou versatiles
» de la république ; qu'il leur dictait leur rôle et soufflait leurs
» invectives contre les salutaires rigueurs des comités ; que c'en
» était fait de la Révolution si les services passés et douteux de
» cet homme le couvraient , aux yeux des patriotes purs , contre
» ses crimes présents et surtout contre ses crimes futurs ; que la
» pire des contre-révolutions serait celle qu'on aurait la perfidie
» de faire accomplir par le peuple lui-même ; que le pire des
» gouvernements serait une république tombée entre les mains
» des plus corrompus des faux démagogues ; que cet homme
» était à lui seul la contre-révolution par le peuple !... Cet homme ,
» vous l'avez déjà tous nommé. Ses crimes sont écrits dans le si-
» lence même que vous gardez à son nom ! S'il était pur , vos
» murmures m'auraient déjà confondu. Nul ne le croit innocent.
» Tous le croient dangereux. Ayons le courage de nos convic-
» tions. Ayons l'inflexibilité de nos devoirs ! Je demande que
» Danton et ses principaux complices , Lacroix , Phélippeaux et
» Camille Desmoulins , soient arrêtés dans la nuit et traduits au
» tribunal révolutionnaire. »

Robespierre demeurait impassible. Il signa les ordres d'arrestation. Tous , amis et ennemis de Danton , signèrent après Robespierre , les uns avec désespoir , mais sans oser risquer une parole , les autres avec enthousiasme.

Voici la copie de l'ordre d'arrestation en ce qui concerne Camille Desmoulins :

» Département de police.
» Commune de Paris.
» Le onzième jour de germinal,
» L'an deuxième de la république une et indivisible,
» Extrait des registres du Comité de salut public de la Conven-
» tion Nationale du décadi de germinal, l'an deuxième de la
» république française une et indivisible.
» Les Comités de salut public et de sûreté générale arrêtent
» que le citoyen Camille Desmoulins, membre de la Convention
» Nationale, sera conduit en la maison d'arrêt du Luxembourg
» pour y être gardé au secret.
» Chargent le maire de Paris de mettre sur-le-champ le présent
» arrêté à exécution.

» Les représentants du peuple,
» Signé : BILLAUD de Varennes, LEBAS, BARRÈRE, CARNOT,
» PRIEUR, LOUIS du Bas-Rhin, VADIER, COLLOT-D'HERBOIS,
» VOULAND, JAGOT, DUBARRAU, SAINT-JUST, AMAR, LA VICOM-
» TERIE, M. BAYLE, Elie LACOSTE, ROBESPIERRE et COUTHON.

» Pour copie conforme,

» Les administrateurs de police,

» COR... DUPA... »

C'était la nuit. Des Tuileries il sortit bientôt des escouades nombreuses de soldats qui envahirent en silence les maisons des députés à arrêter. Danton, Lacroix, Phélippeaux, sont déjà aux mains de la force publique.

Camille allait se coucher. Il venait, dit-on, de revoir encore les épreuves du septième numéro du *Vieux Cordelier*. Tout à coup, le pas cadencé d'une patrouille trouble le silence de la rue. Il tressaille ; car sur le pavé le bruit d'une crosse qui tombe avec fracas lui fait pressentir son sort. Du reste, on ne peut lui reprocher, dans ce premier moment, pas même une minute de trouble ou d'hésitation. Il court à sa femme qui dormait dé à.
« On vient m'arrêter, » s'écrie-il. Au sortir de son premier som-

meil, la pauvre Lucile le comprend à peine. Quand elle aperçoit toute l'étendue de son malheur, elle se jette sur lui demi-nue, l'étreint dans ses beaux bras, le serre contre elle pour le retenir et comme si elle devait être plus forte que la nécessité. Avec peine, il se dégage de ce suprême baiser trempé de larmes. D'un pas déterminé, il marche au berceau de son fils qu'il ne reverra plus; il l'embrasse; il dit à sa femme de prendre plus de courage, et il descend ouvrir lui-même aux soldats stupéfaits de cette fermeté. Il se livre à l'agent du Comité de salut public, et entouré, serré comme un malfaiteur, il prend le chemin de la prison du Luxembourg, où les détenus politiques qui le connaissaient déjà par ses derniers écrits, lui firent une ovation pleine d'enthousiasme.

Le lendemain, la grande ville se réveilla en sursaut au bruit de l'arrestation des quatre chefs de la grande insurrection inventée par Robespierre et que Saint-Just, avec sa froideur accoutumée, allait dénoncer à la Convention.

Sur leurs bancs où ils étaient cloués par la stupeur, les représentants attendaient en silence l'explication des arrestations de la nuit, et n'osaient la provoquer. Legendre, celui que nous avons vu attaqué si vivement par Camille lors de l'affaire du général Arthur Dillon, trouva seul un peu de courage. Ami intime de Danton, il osa demander que les députés arrêtés fussent traduits à la barre. Il espérait que peut-être Danton retrouverait cette éloquence qui entraînait les masses, qui les déchaînait furieuses, et qu'une émotion populaire naîtrait sans doute d'où sortiraient le salut de Danton et de ses amis, la ruine aussi de Robespierre que lui, Legendre, préparera si puissamment en thermidor prochain. « Citoyens, » vint dire Legendre à la Convention, « quatre membres de cette Assemblée sont arrêtés de » cette nuit. Je sais que Danton en est un; j'ignore les noms des » autres. Qu'importent leurs noms, s'ils sont coupables? Mais, ci- » toyens, je viens demander que les membres arrêtés soient tra- » duits à la barre, où vous les entendrez et où ils seront accusés » ou absous par vous.

» Citoyens, je ne suis que le fruit du génie de la liberté; je
» suis uniquement son ouvrage, et je ne développerai qu'avec
» une grande simplicité la proposition que je vous fais. Mon
» éducation n'est point l'ouvrage des hommes, elle n'est que
» l'ouvrage de la nature; n'attendez de moi que l'explosion d'un
» sentiment.

» Citoyens, je le déclare, je crois Danton aussi pur que moi,
» et je ne pense pas que qui que ce soit me puisse reprocher un
» acte qui blesse la probité la plus scrupuleuse... »

Les murmures des seydes interrompirent Legendre. Au milieu du bruit, ce député osa dire qu'il avait le droit de craindre que des haines particulières et des passions individuelles n'arrachassent à la liberté des hommes qui lui avaient rendu les plus utiles services, et demander de nouveau qu'avant d'entendre aucun rapport, on mandât les détenus et qu'on les écoutât.

Peut-être la Convention allait-elle ordonner la comparition des prisonniers. Robespierre eut peur un instant. Il craignait Danton et sa puissance d'improvisation passionnée et passionnante. Il ne voulait pas le laisser parler. Ce qui le prouvera plus complètement encore, c'est le décret qui ordonnera la clôture inique des débats du procès, quand Danton essaiera de soulever la foule par ses éclats de colère et d'indignation. Robespierre courut à la tribune. « Que m'importent à moi les beaux dis-
» cours, » s'écria-t-il, « les éloges qu'on se donne à soi-même
» et à ses amis? Une trop longue et trop pénible expérience nous
» a appris le cas que nous devons faire de semblables formules
» oratoires. On ne demande plus ce qu'un homme et ses amis se
» vantent d'avoir fait dans telle époque, dans telle circonstance
» particulière de la révolution; on demande ce qu'ils ont fait
» dans tout le cours de leur carrière politique. (On applaudit.)

» Legendre paraît ignorer les noms de ceux qui sont arrêtés;
» toute la Convention les sait. Son ami Lacroix est du nombre
» de ces détenus. Pourquoi feint-il de l'ignorer? parce qu'il sait
» bien qu'en ne peut sans impudeur défendre Lacroix. Il a parlé
» de Danton parce qu'il croit sans doute qu'à ce nom est attaché

« un privilège ; non, nous n'en voulons point, de privilèges ; non,
» nous n'en voulons point, d'idoles ! (On applaudit à plusieurs re-
» prises.) »

« On craint, » continua l'habile tribun, que les détenus soient
» opprimés ! On se défie donc de la justice nationale, des hommes
» qui ont obtenu la confiance de la Convention ? On se défie de
» la Convention qui leur a donné cette confiance, de l'opinion
» publique qui l'a sanctionnée ! Je dis que quiconque tremble en
» ce moment est coupable, car jamais l'innocence ne redoute la
» surveillance publique. »

A ce fatras de paroles sonores et qui ne cachent que l'em-
barras d'un homme craignant de voir ses ennemis lui échapper,
l'Assemblée applaudit servilement. « Et moi aussi j'ai été l'ami
» de Pétion, » continue Robespierre ; « dès qu'il s'est démasqué
» je l'ai abandonné ; j'ai eu aussi des liaisons avec Roland ; il a
» trahi, et je l'ai dénoncé. Danton veut prendre leur place, et il
» n'est plus à mes yeux qu'un ennemi de la patrie. » (Applau-
dissements.)

« C'est ici sans doute qu'il nous faut quelque courage et
» quelque grandeur d'âme. Les âmes vulgaires ou les hommes
» coupables craignent toujours de voir tomber leurs semblables,
» parce que, n'ayant plus devant eux une barrière de coupables,
» ils restent plus exposés au jour de la vérité ; mais s'il existe
» des âmes vulgaires, il en est d'héroïques dans cette Assemblée,
» puisqu'elle dirige les destinées de la terre et qu'elle anéantit
» toutes les factions.

Le nombre des coupables n'est pas si grand : le patriotisme,
» la Convention nationale ont su distinguer l'erreur du crime,
» et la faiblesse des conspirations. On voit bien que l'opinion
» publique, que la Convention nationale marchent droit aux
» chefs de partis, et qu'elles ne frappent pas sans discernement.

« Il n'est pas si nombreux le nombre des coupables ; j'en atteste
» l'unanimité, la presque unanimité, avec laquelle vous avez
» voté depuis plusieurs mois pour les principes. Ceux qu'on
» méprise le plus ne sont pas les plus coupables ; ce sont ceux

» qu'on prône et dont on fait des idoles pour en faire des domi-
» nateurs. Quelques membres de cette Assemblée, nous le sa-
» vous, ont reçu des prisonniers des instructions portant qu'il
» fallait demander à la Convention quand finirait la tyrannie des
» Comités de salut public et de sûreté générale; qu'il fallait
» demander à ces Comités s'ils voulaient anéantir successive-
» ment la représentation nationale. Les comités ne tiennent que
» de la patrie leurs pouvoirs, qui sont un immense fardeau dont
» d'autres peut-être n'auraient pas voulu se charger. Oui,
» demandez-nous compte de notre administration; nous répon-
» drons par des faits : nous vous montrerons les factions abat-
» tues; nous vous prouverons que nous n'en avons flatté aucune,
» que nous les avons écrasées toutes pour établir sur leurs
» ruines la représentation nationale.

» Quoi ! on voudrait faire croire que nous voulons écraser la
» représentation, nous qui lui avons fait un rempart de nos
» corps ! nous qui avons étouffé ses plus dangereux ennemis !
» On voudrait que nous laissassions exister une faction aussi
» dangereuse que celle qui vient d'être anéantie et qui a le
» même but, celui d'avilir la représentation nationale et de la
» dissoudre !

» Au reste, la discussion qui vient de s'engager est un danger
» pour la patrie ; déjà elle est une atteinte coupable portée à la
» liberté ; car c'est avoir outragé la liberté que d'avoir mis en
» question s'il fallait donner plus de faveur à un citoyen qu'à un
» autre. Tenter de rompre ici cette égalité, c'est censurer indi-
» rectement les décrets salutaires que vous avez portés dans
» plusieurs circonstances, les jugements que vous avez rendus
» contre les conspirateurs ; c'est défendre aussi indirectement
» ces conspirateurs, qu'on veut soustraire au glaive de la justice
» parce qu'on a avec eux un intérêt commun ; c'est rompre
» l'égalité. Il est donc de la dignité de la représentation natio-
» nale de maintenir les principes. Je demande la question préa-
» lable sur la proposition de Legendre. »

Legendre balbutia quelques mots d'explication. Il fallait

prendre une décision. On voyait la chambre hésiter. Et le Comité de salut public n'apparaissait point encore avec son rapport. Barrère se chargea de remplir par sa déclamation facile le vide que laissait l'imprudent Saint-Just en tardant trop.

Enfin, Saint-Just, rapporteur du Comité de salut public, entre dans la salle et monte à la tribune. Le président lui donne la parole. Un imposant silence se fait parmi les députés et la foule impatiente des tribunes.

« La révolution est dans le peuple, et non point dans la renommée de quelques personnages, » dit Saint-Just en débutant comme d'habitude par une maxime prétentieuse. « Cette idée vraie est la source de la justice et de l'égalité dans un Etat libre ; elle est la garantie du peuple contre les hommes artificieux qui s'érigent en quelque sorte en patriciens par leur audace et leur impunité.

« Il y a quelque chose de terrible dans l'amour sacré de la patrie ; il est tellement exclusif qu'il immole tout, sans pitié, sans frayeur, sans respect humain, à l'intérêt public : il précipite Manlius, il immole ses affections privées, il entraîne Regulus à Carthage, jette un Romain dans un abîme et met Marat au Panthéon, victime de son dévouement.

« Vos Comités de salut public et de sûreté générale, pleins de ce sentiment, m'ont chargé de vous demander justice, au nom de la patrie, contre des hommes qui trahissent depuis longtemps la cause populaire, qui vous ont fait la guerre avec tous les conjurés, avec d'Orléans, avec Brissot, avec Hébert, avec Hérault et leurs complices, et conspirent en ce moment avec les rois ligués contre la République ; qui ont favorisé le projet de vous détruire et de confondre le gouvernement républicain, qui ont été les défenseurs des traitres et vos ennemis déclarés, et qui, pour échapper à la justice, prétendent que l'on vous attaque en eux. Ils ne témoignaient point cet intérêt pour vous lorsqu'ils demandaient l'impunité de vos assassins et votre renouvellement, qui eût été suivi de votre perte et de celle de la liberté.

» Puisse cet exemple être le dernier que vous donnerez de
» votre inflexibilité envers vous mêmes ! Puissiez-vous, après
» les avoir réprimées, voir toutes les factions éteintes , et jouir
» en paix de la plénitude de votre puissance légitime et du res-
» pect que vous inspirez !

» On a tenté depuis longtemps de vous avilir s'il était possible.
» Vous avez marché entre la faction des faux patriotes et celle
» des modérés que vous devez abattre. Ces factions, nées avec
» la révolution, l'ont suivie dans son cours comme les reptiles
» suivent le cours des torrens. Il faut quelque courage pour
» vous parler encore de sévérité après tant de sévérité. L'aris-
» tocratie dit : « Ils vont s'entre-détruire. » Mais l'aristocratie
» ment à son propre cœur : c'est elle que nous détruisons. La
» liberté ne fut point compromise par le supplice de Brissot et
» de Ronsin, reconnus royalistes ; n'écoutez point la voix de
» ceux qui, tremblant devant la justice, s'efforcent de lier leur
» cause à l'illusion du patriotisme. La justice ne peut jamais vous
» compromettre en rien ; l'indulgence doit vous perdre.

« Je viens donc dénoncer les derniers partisans du royalisme,
» ceux qui depuis cinq ans ont servi les factions et n'ont suivi
» la liberté que comme un tigre suit sa proie. Je vais analyser
» rapidement ce qui s'est passé, puis j'achèverai de vous dépein-
» dre la conjuration et vous désignerai les derniers complices. »

Nous ne voulons pas abuser de l'attention du lecteur en repro-
duisant ce long réquisitoire dans ses généralités , dans ses hors-
d'œuvres , dans ces phrases ampoulées où Saint-Just essaya de
tracer l'histoire assez fantastique des nombreuses conjurations
contre la république. L'esprit, fatigué de ces divagations , n'y
trouve rien d'abord qui paraisse se rattacher plus ou moins im-
médiatement à l'affaire de Danton , de Camille et de ceux qui
vont périr avec eux. Il est question de la conspiration de d'Or-
léans, de la conspiration Mirabeau, de la conspiration Brissot ,
de la conspiration Hébert-Ronsin. De Danton, pas un mot. De
Desmoulins, pas un mot. Il dut sembler assez difficile à Saint-
Just de compromettre Desmoulins avec tous ces hommes, quand

tous ces hommes avaient été constamment attaqués , dénoncés , insultés par Desmoulins.

Après avoir longtemps parlé de ces vaincus , tous ensevelis déjà dans la nuit du tombeau , Saint-Just , forcé cependant , malgré son embarras , de s'expliquer sur les évènements de la veille et sur leurs causes , arrive brusquement sur ses ennemis. « Il y » eut un autre parti , » dit-il , « qui fut et se joua de tous les autres et qui tantôt voulut usurper , tantôt fut royaliste , tantôt » voulut des richesses , tantôt songea à se ménager une grande » autorité quelque régime qui survînt , tantôt servit l'étranger. » Ce parti , comme tous les autres dénué de courage , conduisit » la révolution comme une intrigue de théâtre. »

Ce parti , Saint-Just lui donne pour chef , qui ? Danton peut-être ? Camille Desmoulins peut-être ? Non ; mais Fabre d'Eglantine , poète de second ordre , politique de troisième classe , ce péroreur que Danton *laissait parler* , comme dit le ministre Garat , ce député qu'on va accuser de concussion et de faux. La Convention dut se sentir étrangement surprise en voyant Danton le penseur , Camille le chaleureux écrivain , dépossédés tous deux de l'honneur de donner leur nom à la sainte entreprise qui les conduisait au supplice , et au profit surtout d'un homme à qui Saint-Just , sans doute pour déconsidérer les autres , attribuait une part si grande , si considérable , une responsabilité dont l'histoire , plus impartiale ou mieux renseignée , a complètement débarrassé Fabre d'Eglantine. Il est incroyable qu'aucun historien n'ait jamais constaté la coïncidence , et cela méritait attention cependant , qui se remarque entre le projet de discours saisi parmi les papiers de Robespierre , et le discours prononcé par Saint-Just. Une fois déjà , nous avons cité ce passage du projet de discours écrit à l'avance par Robespierre contre les Dantonistes. C'est Fabre qui , selon lui , inspire Desmoulins. C'est Fabre qui est l'oracle de son parti. Cette idée de Robespierre passe à St-Just. Est-ce là une erreur grossière ? N'est-ce pas , nous le croyons , une erreur volontaire , la négation de sang-froid et calculée de la valeur d'adversaire : par lesquels Robespierre et

Saint-Just avaient été humiliés et dont ils se vengeaient en leur imposant l'humiliation à leur tour ?

Saint-Just a bientôt abandonné le secondaire Fabre-d'Eglantine, pour se jeter sur Danton. C'est bien là le vrai chef des hommes que l'on veut perdre, car c'est à lui que s'adressent les attaques les plus multipliées, les plus violentes, les plus injustes, les mieux dénuées de preuves matérielles et fondées sur des faits. Danton, dans le réquisitoire de Saint-Just, a conspiré avec Mirabeau, avec Dumouriez ; il a servi la tyrannie avec les Lameth, avec Brissot. Au 10 août, il a fui comme un lâche. Danton s'est vendu à la cour. Danton s'est vendu à l'étranger. Danton s'est livré pour des dîners aux banquiers, aux aristocrates, et pour clore sa honteuse carrière, qui oserait affirmer qu'il n'a pas conspiré avec Hébert ? Les probabilités, les soupçons, les conjectures, produit ordinaire et infailible des démagogies, tiennent la place des faits notoires dans cette pièce bien digne de l'époque à laquelle et pour laquelle elle fut écrite. Les imputations y sont justifiées par cela seul qu'elles sont émises.

Cependant, tout n'y est point injustice, et l'un des reproches que le rapporteur du Comité de salut public adressait alors à Danton, retomba lourdement sur Camille Desmoulins, auquel Saint-Just n'avait pas pensé dans cette occasion. On se rappelle qu'après l'anniversaire de la fédération en 1791, il y eut une affaire sanglante au Champ-de-Mars. Danton, Camille et leurs amis avaient rédigé une pétition pour demander la mise en accusation du roi. Le peuple la porta au Champ-de-Mars, s'ameuta et paya chèrement de son sang pour les meneurs qui disparurent. Saint-Just n'eut point assez de blâmes et de mépris pour cette lâcheté. « Dans les premiers éclairs de la révolution, » s'écrie-t-il en parlant à Danton, et il aurait pu prendre Camille à parti et tout aussi justement, « tu montras à la cour un front menaçant ; tu » parlais contre elle avec véhémence. Mirabeau, qui méditait un » changement de dynastie, sentit le prix de ton audace : il te saisit. Tu t'écartas dès-lors des principes sévères, et l'on n'enten- » dit plus parler de toi jusqu'au massacre du Champ-de-Mars ;

» alors tu appuyas aux Jacobins la motion de Laclos , qui fut un
» prétexte funeste et payé par la cour pour déployer le drapeau
» rouge et essayer la tyrannie. Les patriotes qui n'étaient pas ini-
» tiés dans ce complot avaient combattu inutilement ton opinion
» sanguinaire. Tu contribuas à rédiger avec Brissot la pétition
» du Champ-de-Mars , et vous échappâtes à la fureur de La
» Fayette , qui fit massacrer deux mille patriotes. Brissot erra
» depuis paisiblement dans Paris , et toi tu fus couler d'heureux
» jours à Arcis-sur-Aube , si toutefois celui qui conspirait contre
» sa patrie pouvait être heureux. »

Parmi tous les reproches que Saint-Just jette à la face de Danton , il en est un que nous n'avons point compris : nous le trouvons dans ce passage du rapport du 31 mars : « Mauvais citoyen,
» tu as conspiré ; faux ami , tu disais , il y a deux jours , du mal
» de Desmoulins , instrument que tu as perdu , et tu lui prêtais
» des vices honteux. » Nous avons vainement recherché les traces des propos prêtés à Danton contre Camille. Est-ce là un des nombreux mensonges de cet inique rapport ?

Dans ces longues phrases , nous n'avons point encore vu apparaître le nom de Desmoulins. Evidemment , il réclame sa part des généralités de l'accusation ; il est désigné ; on le sent ; mais c'est à peine si Saint-Just daigne s'occuper de lui. Il ne lui consacre que quelques phrases. Une fois et par hasard , le rapporteur lui fait un crime d'avoir été loué par des feuilles au service de l'étranger ; on a , « pendant le procès de Hébert , osé parler
» d'arracher Marat du Panthéon et d'y mettre la Corday ; ce sont
» les mêmes plumes qui louaient Danton et Desmoulins qui tra-
» çaient ces horreurs ! » Mais ce ne peut être là un crime qui mérite la mort , ou ce serait payer bien chèrement un éloge que l'on n'a point quêté , que l'on ne savait pas d'avance , qu'on n'a pu arrêter.

Une autre fois et toujours par hasard , le nom de Camille retentit encore à la tribune. « Que dirai-je , » poursuit Saint-Just ,
» des prétentions de ceux qui se prétendirent exclusivement les
» vieux Cordeliers ! Ils étaient précisément Danton Fabre , Ca-

» mille Desmoulins et le ministre auteur des rapports sur Paris ,
» où Danton , Fabre , Camille et Phélippeaux sont loués, où tout
» est dirigé dans leur sens et dans le sens d'Hébert. Que dirai-
» je de l'aveu fait par Danton qu'il avait dirigé les derniers écrits
» de Desmoulins et de Phélippeaux ? »

Et maintenant , nous retombons dans les généralités. « Vous
» êtes tous complices du même attentat, » s'écrie l'ancien ami
de Desmoulins parlant au nom d'un autre de ses amis. « Tous
» vous avez tenté le renversement du gouvernement révolution-
» naire et de la Représentation ; tous vous avez provoqué son
» renouvellement au 10 août dernier ; tous vous avez travaillé
» pour l'étranger , qui jamais ne voulut autre chose que le re-
» nouvellement de la Convention qui eût entraîné la perte de la
» république. »

» Je suis convaincu que cette faction des indulgents est liée à
» toutes les autres, qu'elle fut hypocrite dans tous les temps ,
» vendue d'abord à la nouvelle dynastie, ensuite à toutes les fac-
» tions. Cette faction a abandonné Marat et s'est ensuite parée
» de sa réputation ; elle a tout fait pour détruire la république
» en abolissant toutes les idées de la liberté. Elle eut plus de
» finesse que les autres ; elle attaqua le gouvernement avec plus
» d'hypocrisie , et ne fut que plus criminelle. »

Mais patience ! Il fallait une vengeance à l'auteur de l'obscène
poème d'Organt. Il ne pouvait se contenter longtemps d'une dé-
nonciation banale dans laquelle il envelopperait Camille. Il a
prononcé son nom ; écoutons. « Camille Desmoulins, » dit-il ,
« qui fut d'abord dupe et finit par être complice, fut , comme
» Phélippeaux, un instrument de Fabre et de Danton. Celui-ci
» raconta, comme une preuve de la bonhomie de Fabre, que, se
» trouvant chez Desmoulins au moment où il lisait à quelqu'un
» l'écrit dans lequel il demandait un Comité de clémence pour
» l'aristocratie et appelait la Convention la cour de Tibère, Fa-
» bre se mit à pleurer : le crocodile pleure aussi. Comme Camille
» Desmoulins manquait de caractère, on se servit de son orgueil.
» Il attaqua en rhéteur le gouvernement révolutionnaire dans

» toutes ses conséquences. Il parla effrontément en faveur des
» ennemis de la révolution, proposa pour eux un Comité de clé-
» mence, se montra très-inclément pour le parti populaire, et
» attaqua, comme Hébert et Vincent, les représentants du peu-
» ple dans les armées; comme Hébert, Vincent et Buzot lui-
» même, il les traita de proconsuls. Il avait été le défenseur de
» l'infâme Dillon avec la même audace que montra Dillon lui-
» même lorsqu'à Maubeuge il ordonna à son armée de marcher
» sur Paris et de prêter serment de fidélité au roi. Il combattit
» la loi contre les Anglais; il en reçut des remerciements en An-
» gleterre dans les journaux de ce temps-là. Avez-vous remarqué
» que tous ceux qui ont été loués dans l'Angleterre ont ici trahi
» leur patrie? »

Quand Saint-Just parla de Fabre-d'Eglantine, il eut encore un moment d'attention pour Camille et l'accusa de ne pas quitter Fabre. Telle est la part accordée à Desmoulins dans ce rapport écrit avec une adresse incroyable, avec une rare énergie de style qui couvrait l'absence de vraies raisons, de motifs plausibles d'ostracisme.

Voici en quels termes Saint-Just finissait sa péroraison :
« Ceux que j'ai dénoncés n'ont jamais connu de patrie; ils se
» sont enrichis par des forfaits, et ce n'est point leur faute si
» vous existez. Il n'est point d'ennemis qu'ils n'aient protégés,
» point de traîtres qu'ils n'aient excusés. Avides, égoïstes, apo-
» logistes des vices, rhéteurs, et non pas amis de la liberté, la
» république est incompatible avec eux; ils ont le soin des jouis-
» sances qui s'acquièrent aux dépens de l'égalité; ils sont insa-
» tiables d'influence; les rois comptent sur eux pour vous dé-
» truire. A quelles protestations pourriez-vous croire de la part
» de ceux qui, pressant la main sacrilège de Dumouriez, lui
» jurèrent une amitié éternelle? serment qui fut gardé : la Belgi-
» que et l'armée, vous et l'Europe, en êtes témoins.

» Il y a donc eu une conjuration tramée depuis plusieurs an-
» nées pour absorber la révolution dans un changement de dy-
» nastie. Les factions de Mirabeau, des Lameth, de La Fayette,

» de Brissot, de d'Orléans, de Dumouriez, de Carra, d'Hébert,
» les factions de Chabot, de Fabre, de Danton, ont concouru
» progressivement à ce but par tous les moyens qui pouvaient
» empêcher la république de s'établir et son gouvernement de
» s'affermir.

« Nous avons cru ne devoir plus temporiser avec les coupa-
» bles, puisque nous avons annoncé que nous détruirions toutes
» les factions ; elles pourraient se ranimer et prendre de nou-
» velles forces : l'Europe semble ne plus compter que sur elles.
» Il était donc instant de les détruire, afin qu'il ne restât dans la
» république que le peuple et vous, et le gouvernement dont
» vous êtes le centre inviolable.

» Les jours du crime sont passés ; malheur à ceux qui sou-
» tiendraient sa cause ! sa politique est démasquée. Que tout ce
» qui fut criminel périsse ! On ne fait point des républiques avec
» des ménagements, mais avec la rigueur farouche, la rigueur
» inflexible avec tous ceux qui ont trahi. Que les complices se
» dénoncent en se rangeant du parti des forfaits ; ce que nous
» avons dit ne sera jamais perdu sur la terre. On peut arracher à
» la vie les hommes qui, comme nous, ont tout osé pour la vé-
» rité ; on ne peut pas leur arracher les cœurs, ni le tombeau
» hospitalier sous lequel ils se dérobent à l'esclavage et à la
» honte de voir laisser triompher les méchants.

» Voici le projet de décret :

» La Convention Nationale, après avoir entendu le rapport des
» Comités de sûreté générale et de salut public, décrète d'accu-
» sation Camille Desmoulins, Hérault, Danton, Phélippeaux, La-
» croix, prévenus de complicité avec d'Orléans et Dumouriez,
» avec Fabre d'Eglantine et les ennemis de la république ; d'avoir
» trempé dans la conspiration tendant à rétablir la monarchie, à
» détruire la Représentation nationale et le gouvernement répu-
» blicain. En conséquence, elle ordonne leur mise en jugement
» avec Fabre d'Eglantine. »

Ce décret fut adopté à l'unanimité et au milieu des plus vifs
applaudissements. lisons-nous dans *le Moniteur* qui ne nous

apprend pas si cette unanimité n'était point enfantée par une lâche et ignoble frayeur, si ces applaudissements n'étaient point un bruit sous lequel les représentants essayaient d'étouffer le cri de leur conscience.

Le 31 mars, c'était séance aux Jacobins. La nouvelle des arrestations de la nuit précédente et des débats de la Convention avait attiré, le soir, une grande affluence. Renaudin, qui avait le mot, demanda que Saint-Just fût invité à donner à la Société la communication « d'un rapport intéressant qu'il avait pré- » senté, le matin, à la Convention. » Saint-Just, qu'on voit rarement paraître aux séances du club, y était venu pour savourer son triomphe; il envoya chercher à l'imprimerie le manuscrit de son discours. Couthon prit la parole pour remplir l'entr'acte. « Enfin l'horizon politique s'éclaircit; le ciel devient serein, et » les amis de la République respirent, » dit le goutteux impotent. « La Convention va, comme les armées, au pas de charge. » Nous avons dit au peuple, à la Convention, aux Comités de salut public et de sûreté générale, et aux véritables Jacobins, » que nous péririons plutôt que de souffrir que le peuple soit » gouverné par la tyrannie ou par le crime. Nous vous avons » annoncé depuis quelques jours qu'il fallait attaquer une nouvelle faction; ce n'est peut-être pas la dernière. La Convention » a tenu sa parole. Les chefs de la faction qu'elle a enchaînés » aujourd'hui étaient des hommes qui ont paru quelquefois mériter la confiance du peuple : ce sont Danton, Lacroix, Camille » Desmoulins. »

Puis Couthon devient aimable; il sourit; il joue sur les mots : « Ces hommes, » dit-il, « se donnaient la glorieuse qualification de *vieux* Cordeliers, et ils n'étaient que de *vieux* conspirateurs » ; et, au milieu des applaudissements, il conclut en disant que, si certains patriotes avaient déjà rendu de grands services à la liberté en faisant arrêter les complices d'Hébert, et en les arrêtant encore sur les places, dans les cafés, dans les hôtels garnis, il n'était pas moins nécessaire aujourd'hui d'arrêter les partisans de Danton, de Lacroix, de Desmoulins, des

fripons enfin que les honnêtes gens reconnaîtraient facilement à la mine et devraient traduire devant les magistrats. « C'est aux » bons citoyens à les faire arrêter et aux lois de punir. La » République doit se purger des crimes qui l'infectent ; la justice » et la vertu en sont les bases ; sans elle il est impossible qu'elle » subsiste ; avec elles elle est impérissable. »

Saint-Just fit ensuite lecture de son rapport à la Convention, « lecture accueillie par des applaudissements unanimes et multipliés. » C'est encore *le Moniteur* qui parle.

Trop longtemps nous avons abandonné l'infortuné qui , depuis vingt-quatre heures déjà , gémit dans les cachots du Luxembourg ; pénétrons jusqu'à lui.

XIV.

Danton, Camille, Phélippeaux et Lacroix arrivèrent presque en même temps chez le concierge du Luxembourg. Pendant qu'il écrivait leurs noms et leur signalement sur son registre d'écron, des soldats amenaient aussi Réal, le futur défenseur de Babœuf à Vendôme. Camille, sombre et rêveur, s'était assis à l'écart, la tête penchée sur sa poitrine, les mains appuyées sur des livres qu'il avait apportés pour charmer les ennuis d'une détention qu'il supposait devoir être longue sans doute. Réal lui parla et ne reçut point de réponse. Pour le tirer de cet abattement, il lui prit dans les mains un des livres qu'il tenait : c'était *les Nuits* d'Young; un autre : c'était *les Méditations* d'Harvey. « Est-ce » que tu veux mourir d'avance ? » lui demanda gaiement Réal, et il lui montra un livre qu'il avait de son côté apporté avec lui. « Tiens, regarde, » lui dit-il, « voilà mon livre à moi, c'est » *La Pucelle d'Orléans*. » Ces saillies restant inutiles, Réal s'éloigna, et Camille pleurait la tête appuyée contre la muraille. De loin, Danton aperçut ce désespoir et vint à son ami qu'il força à se lever. « Pourquoi ces larmes, » lui dit le courageux tribun ; « puisqu'on nous envoie à l'échafaud, marchons-y donc » gaiement !...

Un instant les quatre prisonniers purent espérer la dernière consolation de rester réunis dans le même cachot ; mais avant que la nuit ne se fût écoulée, on les sépara. Les chambres qu'on leur donna se touchaient cependant. Danton ouvrit sa fenêtre et parlait fréquemment à ses amis.

Mais Camille ne l'entendait pas. Tout au souvenir de sa femme, dès les premières lueurs du jour, il s'était mis à lui écrire. Voici sa première lettre qu'il a datée de la prison du Luxembourg : « Ma Lucile, ma Vesta, mon Ange, ma destinée » ramène dans ma prison mes yeux sur ce jardin où je passai » huit années de ma vie à te suivre. Un coin de vue sur le » Luxembourg me rappelle une foule de souvenirs de nos amours. » Je suis au secret, mais jamais je n'ai été par la pensée, par » l'imagination, presque par le toucher, plus près de toi, de ta » mère, de mon petit Horace.

» Je ne t'écris ce premier billet que pour te demander les » choses de première nécessité. Mais je vais passer tout le temps » de ma prison à t'écrire : car je n'ai pas besoin de prendre ma » plume pour autre chose et pour ma défense. Ma justification » est toute entière dans mes huit volumes républicains. C'est un » bon oreiller sur lequel ma conscience s'endort dans l'attente » du tribunal et de la postérité. O ma bonne Lolotte, parlons » d'autre chose. Je me jette à genoux, j'étends les bras pour » t'embrasser ; je ne trouve plus mon pauvre Loulou (*ici l'on » remarque la trace d'une larme*), et cette pauvre Daronne. (1)

» Envoie-moi un pot à l'eau, le verre où il y a un C. et un D, » nos deux noms, une paire de draps, un livre in-12 que j'ai acheté » il y a quelques jours à Charpentier et dans lequel il y a des » pages en blanc mises exprès pour recevoir des notes. Ce livre » roule sur l'immortalité de l'âme. J'ai besoin de me persuader » qu'il y a un Dieu plus juste que les hommes et que je ne puis » manquer de te revoir. Ne t'affecte pas trop de mes idées, ma

(1) C'était le nom familier donné par Camille à Mme Duplessis sa belle-mère.

(Note de M. Matton.)

» chère amie, je ne désespère pas encore des hommes et de
» mon élargissement ; oui, ma bien aimée, nous pourrons nous
» revoir encore dans le jardin du Luxembourg ! Mais envoie-
» moi ce livre. Adieu Lucile ! adieu Daronne ! adieu Horace ! Je
» ne puis pas vous embrasser, mais aux larmes que je verse, il
» me semble que je vous tiens encore contre mon sein (*ici se*
» *trouve la trace d'une seconde larme*).

» Ton CAMILLE. »

» A la prison du Luxembourg, primidi germinal deuxième décade.

» Un chandelier, de la chandelle. Envoie-moi aussi ma grande
» robe de chambre. Envoie-moi à dîner, car je ne vois point de
» commissionnaire, personne. Je suis dans une chambre assez
» commode du reste, excepté que les fenêtres sont à mes pieds ;
» il me semble qu'on me fera faire l'apprentissage du tombeau
» par la solitude où l'on me laisse. J'écris à Robespierre, sans
» doute il te fera réponse. »

L'infortuné comptait sur les anciens souvenirs d'amitié. Il se trompait. Danton connaissait mieux Robespierre, quand il s'écriait dans sa prison : « Ce qui prouve que ce b... de Robespierre
» est un Néron, c'est qu'il n'avait jamais parlé à Camille Des-
» moulins avec tant d'amitié que la veille de son arrestation. »

Lucile avait reçu la lettre désolante de son mari. Elle la lisait en fondant en larmes devant la personne qui la lui avait apportée. « C'est inutile, » disait-elle à ceux qui essayaient de la consoler ; « c'est inutile ; je pleure comme une femme, parce que Ca-
» mille souffre, parce qu'ils le laissent manquer de tout, parce
» qu'il ne nous voit pas... Mais j'aurai le courage d'un homme...
» je le sauverai... Que faut-il faire ? Lequel de ses juges faut-il que
» je supplie ?... Lequel faut-il que j'attaque ouvertement ?... Vou-
» lez vous me conduire chez Phélippeaux ? » On lui apprit que Phélippeaux avait été arrêté comme Desmoulins. « La patrie n'a
» donc plus de défenseurs ? » s'écria-t-elle. « Alors courons chez
» Danton. » — « Mais Danton est arrêté ! .. » — « Alors, pour-

» quoi m'ont-ils laissé libre, moi ! » fit-elle avec exaltation.
« Croient-ils que parce que je ne suis qu'une femme, je n'ose-
» rais élever la voix !... Ont-ils compté sur mon silence !... J'irai
» aux Jacobins !... J'irai chez Robespierre !... Il fut notre hôte,
» notre ami... le confident de nos sentiments républicains... sa
» main a uni nos deux mains... Il nous servit de père... il ne peut
» être notre assassin !... »

Quand on lui eut appris que nul plus que Robespierre n'avait travaillé à la ruine de son mari, elle courut chez M^{me} Danton, pleura avec elle, jeta de grands cris sur leur commun malheur et voulut l'entraîner vers Robespierre. Elles se jetteraient ensemble à ses pieds ; elles pleureraient devant lui, s'humilieraient. Devant ce désespoir, cet homme s'attendrissait et leur rendrait leurs époux. Mais M^{me} Danton, digne femme d'un homme fort, refusa de s'humilier. Son mari ne lui pardonnerait jamais, s'il savait qu'elle eût été supplier son plus mortel ennemi. Folle de désespoir, Lucile se fit conduire au Comité de salut public. On refusa de la recevoir. Chez Duplay, Robespierre fut invisible pour elle.

Alors ses larmes s'arrêtèrent. La fureur prit dans son âme la place de la douleur, nous ne dirons pas de l'amour ; c'était l'amour qui l'inspirait. Elle écrivit à Robespierre cette lettre insensée :

» Est-ce bien toi qui oses nous accuser de projets contre-
» révolutionnaires, de trahison envers la patrie ? Toi qui as
» déjà tant profité des efforts que nous avons faits uniquement
» pour elle. Camille a vu naître ton orgueil, il a pressenti la
» marche que tu voulais suivre ; mais il s'est rappelé votre
» ancienne amitié, et aussi loin de l'insensibilité de ton Saint-
» Just que de ses basses jalousies, il a reculé devant l'idée
» d'accuser un ami de collègue, un compagnon de ses travaux.
» Cette main qui a pressé la tienne a quitté la plume avant le
» temps, lorsqu'elle ne pouvait plus la tenir pour tracer ton
» éloge. Et toi tu l'envoies à la mort ! Tu as donc compris son
» silence ! Il doit t'en remercier ; la patrie le lui aurait reproché

» peut-être ; mais , grâce à toi , elle n'ignorera pas que Camille
» Desmoulins fut contre tous le soutien , le défenseur de la Ré-
» publique.

» Mais , Robespierre , pourras-tu bien accomplir les funestes
» projets que t'ont inspirés sans doute les âmes viles qui t'en-
» tourent ? As-tu oublié ces liaisons que Camille ne se rappelle
» jamais sans attendrissement ? Toi qui fis des vœux pour notre
» union , qui joignis nos mains dans les tiennes , toi qui as souri
» à mon fils et que ses mains enfantines ont caressé tant de fois ,
» pourrais-tu donc rejeter ma prière , mépriser mes larmes ,
» fouler aux pieds la justice ? Car , tu le sais toi-même , nous ne
» méritons pas le sort qu'on nous prépare ; et tu peux le chan-
» ger. S'il nous frappe , c'est que tu l'auras ordonné ! Mais quel
» est donc le crime de mon Camille ?.....

» Je n'ai pas sa plume pour le défendre ; mais la voix des bons
» citoyens et ton cœur , s'il est sensible et juste , seront pour
» moi. Crois-tu que l'on prendra confiance en toi en te voyant
» immoler tes amis ? Crois-tu que l'on bénira celui qui ne se
» soucie ni des larmes de la veuve , ni de la mort de l'orphelin ?
» Si j'étais la femme de Saint-Just , je lui dirais : La cause de
» Camille est la tienne , c'est celle de tous les amis de Robes-
» pierre ! Le pauvre Camille , dans la simplesse de son cœur ,
» qu'il était loin de se douter du sort qui l'attend aujourd'hui !
» Il croyait travailler à ta gloire en te signalant ce qui manque
» encore à notre République ! On l'a sans doute calomnié près
» de toi , Robespierre , car tu ne saurais le croire coupable ;
» songe qu'il ne t'a jamais demandé la mort de personne , qu'il
» n'a jamais voulu te nuire par sa puissance et que tu étais son
» plus ancien , son meilleur ami. Lors même qu'il n'eût pas
» autant aimé la patrie , qu'il n'eût pas été autant attaché à la
» République , je pense que son attachement pour toi lui eût
» tenu lieu de patriotisme , et tu croirais que pour cela nous
» méritons la mort !..... car le frapper lui , c'est..... »

Mais ses amis , mais sa mère en pleurs , se pressaient autour
d'elle et cherchaient à la calmer. Ils lui parlaient d'espérances

que son imprudence allait couper au pied. Ils la suppliaient au nom de son mari que son exaspération compromettait et perdrait nécessairement. D'abord elle ne voulut rien entendre. La raison retrouva pourtant son empire ; elle consentit à ne point envoyer sa lettre à l'odieux Robespierre. Pendant le peu de temps que son mari fut enfermé au Luxembourg, elle se promenait dans les jardins, d'où elle apercevait les fenêtres des chambres où les prisonniers étaient enfermés. De loin elle s'efforçait de deviner la triste cellule où gémissait son mari, son amour, et, tombant accablée sur un banc, elle pleurait et n'écoutait point sa mère qui voulait l'emmener, et ne recevait que de durs refus pleins de colère et d'aigreur.

Bientôt on lui remettait cette seconde lettre : « Ma chère » Lolotte, le chagrin de ma séparation m'a allumé le sang. Je » n'ai point de chambre à feu ; il faut que tu m'envoies un four- » neau, de la braise, un soufflet, une cafetière. Il me faudrait » aussi une cuvette et une cruche d'eau. Adieu Lucile, adieu Ho- » race, adieu Daronne, adieu mon vieux père. Ecris-lui une » lettre de consolation. Je suis malade, je n'ai mangé que de la » soupe depuis hier. Le ciel a eu pitié de mon innocence, il m'a » envoyé dans le sommeil un songe où je vous ai vus tous ; en- » voie-moi de tes cheveux et ton portrait, oh ! je t'en prie, car » je pense uniquement à toi et jamais à l'affaire qui m'a amené » ici et que je ne puis deviner. »

Le 1^{er} avril, Camille écrivit à sa chère Lucile sa troisième et dernière lettre : « Le sommeil bienfaisant a suspendu mes maux. » On est libre quand on dort ; on n'a point le sentiment de sa » captivité ; le ciel a eu pitié de moi. Il n'y a qu'un moment, je » te voyais en songe, je vous embrassais tour à tour, toi, Ho- » race et Daronne, qui était à la maison ; mais notre petit avait » perdu un œil par une humeur qui venait de se jeter dessus, et » la douleur de cet accident m'a réveillé. Je me suis retourné » dans mon cachot. Il faisait un peu de jour. Ne pouvant plus te » voir et entendre tes réponses, car toi et ta mère vous me par-

» liez, je me suis levé au moins pour te parler et t'écrire. Mais
» ouvrant mes fenêtres, la pensée de ma solitude, les affreux
» barreaux, les verrous qui me séparent de toi, ont vaincu toute
» ma fermeté d'âme. J'ai fondu en larmes, ou plutôt j'ai sangloté en criant dans mon tombeau : Lucile ! Lucile ! ô ma
» chère Lucile, où es-tu ?... (*Ici on remarque la trace d'une larme*). Hier au soir j'ai eu un pareil moment, et mon cœur
» s'est également fendu quand j'ai aperçu dans le jardin ta mère. Un mouvement machinal m'a jeté à genoux contre les
» barreaux ; j'ai joint les mains comme implorant sa pitié, elle
» qui gémit, j'en suis bien sûr, dans ton sein. J'ai vu hier sa
» douleur (*ici encore une trace de larme*), à son mouchoir et à son voile qu'elle a baissé, ne pouvant tenir à ce spectacle.
» Quand vous viendrez, qu'elle s'asseye un peu plus près avec
» toi, afin que je vous voie mieux. Il n'y a pas de danger, à ce
» qu'il me semble. Ma lunette n'est pas bien bonne ; je voudrais
» que tu m'achetasses de ces lunettes comme j'en avais une
» paire il y a six mois, non pas d'argent, mais d'acier, qui ont
» deux branches qui s'attachent à la tête.

» Tu demanderais du n° 13 : le marchand sait ce que cela veut
» dire ; mais surtout, je t'en conjure, Lolotte, par nos amours
» éternelles, envoie-moi ton portrait ; que ton peintre ait com-
» passion de moi, qui ne souffre que pour avoir eu compassion
» des autres ; qu'il te donne deux séances par jour. Dans l'hor-
» reur de ma prison, ce sera pour moi une fête, un jour d'ivresse
» et de ravissement, celui où je recevrai ce portrait. En atten-
» dant, envoie-moi de tes chevenx ; que je les mette contre mon
» cœur. Ma chère Lucile ! me voilà revenu au temps de mes pre-
» mières amours, où quelqu'un m'intéressait par cela seul qu'il
» sortait de chez toi. Hier, quand le citoyen qui t'apporta ma
» lettre fut revenu : « Eh bien ! vous l'avez vu ? » lui dis-je, comme
» je le disais autrefois à cet abbé Landreville, et je me surpre-
» nais à le regarder comme s'il fût resté sur ses habits, sur toute
» sa personne, quelque chose de toi. C'est une âme charitable
» puisqu'il t'a remis ma lettre sans raturer. Je le verrai, à ce

» qu'il paraît, deux fois par jour, le matin et le soir. Ce messa-
» ger de nos douleurs me devient aussi cher que l'aurait été au-
» trefois le messenger de nos plaisirs. J'ai déconvert une fente
» dans mon appartement; j'ai appliqué mon oreille, j'ai entendu
» la voix d'un malade qui souffrait. Il m'a demandé mon nom, je
» le lui ai dit. « O mon Dieu ! » s'est-il écrié à ce nom, en re-
» tombant sur son lit, d'où il s'était levé, et j'ai reconnu distinc-
» tement la voix de Fabre d'Eglantine. « Oui, je suis Fabre, m'a-
» t-il dit; mais toi ici! la contre-révolution est donc faite? »
» Nous n'osons cependant nous parler, de peur que la haine ne
» nous envie cette faible consolation, et que, si on venait à nous
» entendre, nous ne fussions séparés et resserrés plus étroite-
» ment; car il a une chambre à feu, et la mienne serait assez
» belle si un cachot pouvait l'être.

» Mais, chère amie! tu n'imagines pas ce que c'est que d'être
» au secret sans savoir pour quelle raison, sans avoir été inter-
» rogé, sans recevoir un seul journal! c'est vivre et être mort
» tout ensemble; c'est n'exister que pour sentir qu'on est dans
» un cercueil! On dit que l'innocence est calme, courageuse.
» Ah! ma chère Lucile! ma bien-aimée! souvent mon innocence
» est faible comme celle d'un mari, celle d'un père, celle d'un
» fils! Si c'était Pitt ou Cobourg qui me traitassent si durement;
» mais mes collègues! mais Robespierre, qui a signé l'ordre de
» mon cachot, mais la République après tout ce que j'ai fait
» pour elle! C'est là le prix que je reçois de tant de vertus et
» de sacrifices! En entrant ici, j'ai vu Hérault-Séchelle, Simon,
» Ferroux, Chaumette, Antonelle; ils sont moins malheureux;
» aucun n'est au secret. C'est moi qui me suis dévoué depuis
» cinq ans à tant de haine et de périls pour la République, moi
» qui ai conservé ma pauvreté au milieu de la révolution, moi
» qui n'ai de pardon à demander qu'à toi seule au monde, ma
» chère Lolotte, et à qui tu l'as accordé, parce que tu sais que
» mon cœur, malgré ses faiblesses, n'est pas indigne de toi;
» c'est moi que des hommes qui se disaient mes amis, qui se
» disent républicains, jettent dans un cachot, au secret, comme

» si j'étais un conspirateur ! Socrate but la ciguë ; mais au moins
» il voyait dans sa prison ses amis et sa femme.

» Combien il est plus dur d'être séparé de toi ! Le plus grand
» criminel serait trop puni s'il était arraché à une Lucile autrement
» que par la mort , qui ne fait sentir au moins qu'un moment
» la douleur d'une telle séparation ; mais un coupable n'aurait
» point été ton époux , et tu ne m'as aimé que parce que je
» ne respirais que pour le bonheur de mes concitoyens... On
» m'appelle... Dans ce moment, les membres du tribunal révolutionnaire
» viennent de m'interroger. Il ne me fut fait que cette question : Si j'avais
» conspiré contre la république. Quelle dérision ! et peut-on insulter
» ainsi au républicanisme le plus pur ! Je vois le sort qui m'attend.
» Adieu , ma Lucile , ma chère Lolotte , mon bon Loup , dis adieu à mon père.
» Tu vois en moi un exemple de la barbarie et de l'ingratitude des hommes.
» Mes derniers moments ne te déshonoreront point. Tu vois que
» ma crainte était fondée, que mes pressentiments furent toujours
» vrais. J'ai épousé une femme céleste par ses vertus ; j'ai été
» bon mari, bon fils , j'aurais été bon père. J'emporte l'estime et
» les regrets de tous les vrais républicains , de tous les hommes,
» la vertu et la liberté. Je meurs à trente-quatre ans ; mais c'est
» un phénomène que j'aie traversé , depuis cinq ans , tant de précipices
» de la révolution sans y tomber , et que j'existe encore ,
» et j'appuie ma tête avec calme sur l'oreiller de mes écrits trop
» nombreux , mais qui respirent tous la même philanthropie , le
» même désir de rendre mes concitoyens heureux et libres , et
» que la hache du bourreau ne frappera pas.

» Je vois bien que la puissance éivre presque tous les
» hommes, que tous disent comme Denis de Syracuse : « La
» tyrannie est une belle épitaphe. » Mais, console-toi, veuve
» désolée ! l'épitaphe de ton pauvre Camille est plus glorieuse :
» c'est celle des Brutus et des Caton les tyrannicides. O ma
» chère Lucile ! j'étais né pour faire des vers, pour défendre les
» malheureux, pour te rendre heureuse, pour composer avec ta
» mère et mon père, et quelques personnes selon notre cœur ,

» un Otaïti. J'avais rêvé une République que tout le monde eût
» adorée. Je n'ai pu croire que les hommes fussent si féroces et
» si injustes. Comment penser que quelques plaisanteries dans
» mes écrits, contre des collègues qui m'avaient provoqué,
» effaceraient le souvenir de mes services ! Je ne me dissimule
» point que je meurs victime de ses plaisanteries et de mon
» amitié pour Danton. Je remercie mes assassins de me faire
» mourir avec lui et Phélippeaux ; et puisque mes collègues ont
» été assez lâches pour nous abandonner et pour prêter l'oreille
» à des calomnies que je ne connais pas, mais à coup sûr les
» plus grossières, je puis dire que nous mourons victimes de
» notre courage à dénoncer des traîtres, et de notre amour pour
» la vérité.

» Nous pouvons bien emporter avec nous ce témoignage, que
» nous périssons les derniers des républicains. Pardon, chère
» amie, ma véritable vie que j'ai perdue du moment qu'on nous
» a séparés, je m'occupe de ma mémoire. Je devrais bien plutôt
» m'occuper de te la faire oublier. Ma Lucile, mon bon Loulou !
» ma poule à Cachant (1), je t'en conjure, ne reste point sur la
» branche, ne m'appelle point par tes cris ; ils me déchireraient
» au fond du tombeau. Va gratter pour ton petit, vis pour mon
» Horace, parle-lui de moi. Tu lui diras, ce qu'il ne peut pas en-
» tendre, que je l'aurais bien aimé ! Malgré mon supplice, je
» crois qu'il y a un Dieu. Mon sang effacera mes fautes, les fai-
» blesses de l'humanité ; et ce que j'ai eu de bon, mes vertus,
» mon amour de la liberté, Dieu le récompensera. Je te reverrai
» un jour, ô Lucile, ô Annette ! Sensible comme je l'étais, la
» mort, qui me délivre de la vue de tant de crimes, est-elle un si

« (1) Cachant est un petit village qui se trouve près de Paris, sur le chemin
» de Bourg-la-Reine, où M^{me} Duplessis avait une maison de campagne. Ca-
» mille et Lucile, en allant voir M^{me} Duplessis, avaient souvent remarqué à
» Cachant une poule qui, inconsolable d'avoir perdu son coq, restait jour
» et nuit sur la même branche et poussait des cris qui déchiraient l'âme ;
» elle ne voulait plus prendre de nourriture et demandait la mort. C'est à
» cette poule que Camille fait ici allusion. » *(Note de M. Matton.)*

» grand malheur? Adieu, Loulou, ma vie, mon âme, ma divi-
» nité sur la terre! je te laisse de bons amis, tout ce qu'il y a
» d'hommes vertueux et sensibles. Adieu, Lucile, ma Lucile! ma
» chère Lucile! adieu, Horace, Annette, Adèle! adieu, mon
» père! Je sens fuir devant moi le rivage de la vie. Je vois en-
» core Lucile! je la vois, ma bien-aimée, ma Lucile! mes mains
» liées t'embrassent, et ma tête séparée repose encore sur toi
» ses yeux mourants! »

Dans le Luxembourg transformé en prison, on comptait un grand nombre de nobles porteurs des plus grands noms, issus des plus anciennes familles. Courageux, dévoués, résolus comme ils le furent tous dans ces déplorables circonstances, tous ces hommes, toutes ces femmes oublièrent leur propre infortune pour témoigner les meilleurs sentiments aux nouveaux prisonniers, à Desmoulins surtout que son désespoir et son amour presque romanesque rendaient si intéressant à leurs yeux. Dillon, pour lequel il s'était si sérieusement compromis, s'agitait beaucoup pour parvenir jusqu'à Camille, pour lui parler, l'encourager, le consoler. Dillon n'était point au secret comme Danton et ses amis; il pouvait donc à peu près librement circuler dans les cours, dans les corridors. Lacroix avait été enfermé dans une chambre basse. Dillon lui parla plusieurs fois à travers les barreaux de la fenêtre. Il avait soin de ne permettre à personne d'assister à ces entretiens presque mystérieux, car on y parlait toujours à voix basse.

C'en fut assez. Le Comité de salut public avait rempli les prisons de ses espions, de ses *moutons*; ces misérables pénétraient parmi les détenus avec la mission de tout écouter, de tout recueillir, de provoquer les confidences, de les transmettre à Saint-Just, à Robespierre, à Fouquier-Tinville. Quand ils n'avaient rien d'intéressant à dénoncer, ils inventaient pour se rendre nécessaires. Il y avait alors au Luxembourg, et parmi les militaires détenus, un ancien aide-de-camp nommé Amans qui cherchait une occasion de mériter la protection de Robespierre, et jusque-là n'en avait point trouvé. Il eut connaissance des

entretiens de Dillon et de Lacroix. De loin, il avait aussi remarqué les fréquentes promenades de Lucile autour de la prison. Sur ces indices futiles, il bâtit toute une dénonciation qu'il envoya à Robespierre avec cette lettre :

« Citoyen représentant, je veux te faire part de quelques observations que j'ai faites, qui pourraient être utiles au salut public ; ta vertu républicaine, qui ne s'est jamais démentie, m'est un sûr garant que tu les mettras à profit, si tu les juges sous le même rapport que moi. Voici le fait : je suis détenu, depuis quelques jours, dans la maison d'arrêt du Luxembourg, jusqu'à ce que l'affaire de Kellerman soit mise en jugement, ayant déposé contre lui. L'ex-général Dillon qui se trouve détenu, m'engagea, il y a quelques jours, à aller dans sa chambre ; je me rendis à son invitation, et j'y ai été pendant deux jours de suite. Je n'ai pas été longtemps sans m'apercevoir que les détenus de la chambre de l'ex-général n'étaient pas des révolutionnaires ; et *feignant* d'être de leur avis, pour tirer quelque fruit de leur conversation, d'après quelques mots jetés au hasard par Dillon, Dublin, Doucet, Doldemkopf, *contre toi*, je me méfiai d'eux d'autant mieux qu'ils parlaient toujours à l'avantage de Camille Desmoulins, de Philipeaux et Fabre-d'Eglantine. N'étant pas politique assez profond pour démêler ces discussions, j'écrivis au président du Comité de sûreté générale, sans lui rien dire autre chose qu'il envoie un membre du Comité, que j'avais quelque chose à lui communiquer pour le bien général ; je n'ai obtenu aucune réponse. L'arrestation de Fabre-d'Eglantine me confirme encore mieux dans l'idée que j'ai qu'il y a une grande conspiration. J'ai jeté les yeux sur le journal d'hier, et j'y vois que l'on devait dissoudre la représentation nationale, en allumant une guerre civile entre les protestants et les catholiques. Ce projet m'a fait frémir d'horreur, et ma *conscience* ne peut me permettre plus longtemps de garder le silence ; en conséquence, voici ce que j'ai *conjecturé* : Dillon travaille à son bureau toutes les nuits, jusqu'à cinq ou six heures du matin ;

» il a un commissionnaire fidèle qui va et vient pour porter les
» paquets ; des êtres qui me paraissent fort suspects, viennent
» le voir et s'entretiennent en particulier ; il *prêche beaucoup*
» *pour le parti des Jacobins qui, selon ce que je vois, n'est pas*
» *le bon*. Dillon est d'une famille protestante, et nécessairement
» il y tient ; son oncle, ancien archevêque de Narbonne est en
» Angleterre ; sa société au Luxembourg n'est liée qu'avec tous
» les ci-devant monseigneurs, ducs, marquis et autres conspira-
» teurs de la République. J'ai pensé que tu pourrais trouver des
» renseignements, en se saisissant *adroitement* des papiers qui
» lui parviennent et de ceux qu'il envoie, ou en faisant une vi-
» site à sa chambre, la nuit, quand il écrit. Il faut éviter que
» les gens de la maison le sachent ; car il est bon de te dire
» qu'ici, ceux qui ont beaucoup d'argent sont les mieux servis
» et ont plus de prérogatives, et que les *sans-culottes* ne peuvent
» voir personne. Je suis quasi persuadé que les grands conspi-
» rateurs se font mettre dans des maisons d'arrêt, pour être à
» l'abri de la surveillance nationale, et par-là mieux servir la
» cause des tyrans. Tes vertus républicaines et ta sévérité sur
» l'exécution des lois qui doivent affermir la République, me
» sont un sûr garant que tu ne négligeras rien pour *découvrir*
» *le fil de cette conspiration*. Je sais que ton temps est trop bien
» employé pour répondre aux lettres que tu reçois ; mais pour
» être assuré que ma lettre te soit parvenue, je te prie de faire
» un reçu au citoyen qui te la remettra.

» Salut et fraternité.

» Signé AMANS.

» P. S. Je désirerais que tu te fisses remettre, par le Comité
» de sûreté générale, une copie de mon compte-rendu sur les
» *dénonciations que j'ai faites*, sur plusieurs généraux de l'ar-
» mée des Alpes.

» Paris, le 23 nivôse, l'an deuxième de la République, une, indivisible
» et impérissable. »

Un autre détenu vint en aide à ce misérable. C'était un nom-

mé de La Flotte , autrefois sous Louis XVI attaché à la légation française près de la cour de Florence , et qui était entré comme suspect au Luxembourg. Soit qu'il fût aux gages du Comité de salut public , soit qu'il voulût acheter sa liberté par une dénonciation , La Flotte , à l'aide des premiers documents à lui fournis par Amans , bâtit toute une conspiration où il ne s'agissait de rien moins que de soulever toute la population détenue au Luxembourg , à l'effet de mettre en liberté Danton , Camille , Lacroix , Phélippeaux. Dillon aimait à boire et à jouer ; souvent il rassemblait quelques bons compagnons et on passait la nuit en débauches. Ces réunions furent transformées en conciliabules par La Flotte qui combinait encore ses plans , quand arriva l'ordre de transférer les Dantonistes à la Conciergerie.

Pendant la nuit du 1^{er} avril , il était environ onze heures et demie du soir , on appela les quatre prisonniers au greffe ; là on leur remit leur acte d'accusation signé de Fouquier-Tinville , et on leur annonça qu'ils allaient immédiatement partir pour la Conciergerie , où ils n'attendraient pas longtemps l'ordre de comparaître devant le tribunal révolutionnaire. Camille Desmoulins reçut l'acte d'accusation avec des transports de colère ; il parcourait le greffe à pas précipités et en poussant de sourdes imprécations dont Danton paraissait singulièrement s'amuser et rire. « Je vais à l'échafaud pour avoir versé quelques larmes sur » le sort des malheureux , » dit Camille en quittant le concierge du Luxembourg ; « mon seul regret en mourant , c'est de n'avoir » pu les servir. »

A la Conciergerie comme au Luxembourg , l'arrivée des prisonniers fit grande sensation. On admirait le calme de Danton ; on se désolait sur le désolé Camille Desmoulins. A peine arrivés , les prisonniers furent séparés et mis au secret.

Enfermé dans sa chambre , Camille put étudier à son aise l'acte d'accusation dont une première et rapide lecture avait excité en lui tant de fureur. Il y vit que quatorze accusés étaient cités avec lui , comme pour une même affaire , comme complices du même crime , tandis qu'on aurait dû les partager en

trois catégories bien distinctes. Chabot, Bazire, Fabre d'Eglantine, Julien de Toulouze, Delaunay par exemple, accusés de faux public, d'altération matérielle dans la rédaction d'un décret, de malversations financières, n'auraient dû jamais voir leur sort lié à celui de Danton, de Lacroix, de Camille, accusés par Saint-Just d'avoir entretenu des intelligences avec l'Angleterre, d'avoir préparé le rétablissement de la royauté. L'affaire de Westermann, de Lhuillier, de Phélippeaux, ne présentait pas davantage un caractère de connexité avec la conspiration reprochée aux Dantonistes.

Il était monstrueux d'appeler sur les mêmes bancs Danton, Camille, avec les deux frères Frey, les barons-banquiers allemands, accourus en France pour tenter fortune au milieu des troubles publics et qui y avaient en quelques mois gagné plusieurs millions. C'était une méchanceté infâme de Robespierre et de Saint-Just. Mourir associé à des faussaires, à des pillards des deniers publics, c'était mourir deux fois ; c'était, comme le disait un témoin du procès de Fouquier Tinville, un raffinement de perfidie qu'employèrent fréquemment les Comités et Fouquier encore plus souvent, perfidie qui consistait à confondre les hommes les plus probes, les défenseurs les plus intrépides de la liberté, avec de lâches fripons, avec les ennemis déclarés de la révolution.

Pour avoir un prétexte plausible d'accoler ensemble Fabre d'Eglantine et Camille Desmoulins, après avoir parlé des méfaits de corruption et de faux attribués à Fabre, à Chabot, à Bazire, on avait glissé cette phrase imperceptible dans l'acte d'accusation : « Julien de Toulouse et Camille Desmoulins ne peuvent se » défendre d'avoir pris quelque part à ces délits. » Puis venaient de longues pages où le nom de l'auteur du *Vieux Cordelier* n'apparaissait plus une seule fois, jusqu'à ce qu'une seconde phrase ramenât incidemment son souvenir. Fouquier-Tinville accusait Fabre et ses complices d'avoir fait de l'agiotage indigne dans la liquidation des compagnies financières et surtout de la compagnies des Indes. « Camille Desmoulins, » ajoutait-il dans

cette phrase noyée au milieu du fatras des reproches adressés à Fabre d'Eglantine, « Camille Desmoulins secondait de tout son » pouvoir les espérances des compagnies financières. Il voulait » aussi se partager le produit de leurs rapines et disait, en cette » occasion, qu'il ne concevait pas comment en France on ne gagnait pas d'argent, parce que lui, Desmoulins, parmi une foule » de moyens qui se présentaient à son esprit, n'était embarrassé » que du choix. »

Voilà tout ce que Camille lut dans le réquisitoire de son parent l'accusateur public, c'est-à-dire deux allégations qui ne s'appuyaient sur rien de positif, deux allégations vagues au secours desquelles on n'apportait aucun fait, soit futile, soit sérieux. C'était plus vide encore que le fameux rapport de Saint-Just à la Convention, rapport lu devant le tribunal révolutionnaire par Fouquier-Tinville, rapport qui parut suffisant à ce point qu'il ne fut accompagné d'aucun commentaire.

Sûr que l'émotion, la colère, seraient plus fortes que sa volonté et l'empêcheraient de parler quand le moment serait venu pour lui de se défendre, Camille saisit sa plume fidèle, sa plume qui ne lui avait jamais fait défaut, qui avait toujours obéi à l'inspiration, et sur le papier il commença de jeter, dans le silence de la nuit, ces notes qu'il se proposait de lire à l'audience, quand, au mépris des règles les plus saintes de la justice, on ferma la bouche à tous les accusés par un décret de mise hors des débats.

« Notes de Camille Desmoulins sur le rapport de Saint-Just :

« Si je pouvais imprimer à mon tour ; si on ne m'avait pas » mis au secret ; si on avait levé mes scellés et que j'eusse le » papier nécessaire pour établir ma défense ; si on me laissait » seulement deux jours pour faire un numéro *sept* (1), comme » je confondrais M. le chevalier Saint-Just ! comme je le » vaincrais de la plus atroce calomnie ! Mais Saint-Just écrit à » loisir dans son bain, dans son boudoir ; il médite pendant

« (1) Du *Vieux-Cordelier*. »

» quinze jours mon assassinat : et moi je n'ai point où poser
» mon écritoire, je n'ai que quelques heures pour défendre ma
» vie. Qu'est-ce autre chose que le duel de l'empereur Commode,
» qui, armé d'une excellente lame, forçait son ennemi à se
» battre avec un simple fleuret garni de liège ?

» Mais il y a une Providence, une Providence pour les patrio-
» tes, et déjà je mourrai content ; la République est sauvée.
» Une affaire étrangère, mais qu'on avait liée à la nôtre pour
» nous perdre, par un événement imprévu, incroyable, a jeté
» des flots de lumière sur notre prétendue conspiration ; et il
» demeure prouvé, par des faits décisifs, que ceux qui nous ac-
» cusent sont eux-mêmes les conspirateurs.

» *Premier fait prouvé.* Cette conspiration d'Hébert, qui a
» éclaté il y a huit jours, eh bien ! Chabot l'avait dénoncé au
» Comité il y a cinq mois. Il avait déposé 100,000 livres à l'ap-
» pui de sa dénonciation. Pour la justifier complètement, il of-
» frait aux membres du Comité qu'ils le fissent arrêter, lui,
» Chabot et Bazire, à huit heures du soir, avec le baron de Batz
» et Benoît d'Angers, deux principaux agents de la conspiration,
» qui se trouveraient alors chez lui. Le Comité, au lieu de faire
» arrêter les dénoncés et le dénonciateur à huit heures du soir,
» fait arrêter le dénonciateur à huit heures du matin ; et Batz,
» Benoît et Julien de Toulouse s'évadent. Première présomption
» de complicité extrêmement violente.

» *Deuxième fait.* Ce sont précisément les membres du Comité
» qui ont reçu la déclaration de Chabot et la somme probante
» de 100,000 livres, qui, le lendemain, signent l'ordre à Ozane
» d'arrêter Chabot et Bazire à huit heures du matin. Seconde
» présomption non moins violente.

» *Troisième fait.* Le Comité qui avait dans les mains la décl-
» ration de Chabot, déclaration si bien justifiée de point en point
» par le procès-verbal d'Hébert garde pendant cinq mois le plus
» profond silence sur cette conspiration. Trois fois, il vient dire
» à la Convention qu'il n'y a aucun fait contre Vincent et Ronsin.
» Que le peuple ait été si longtemps à ouvrir les yeux sur Hé-

» bert, Vincent et Rousin, rien d'étonnant; mais le Comité de
» sûreté générale, qui avait les preuves en main! la prévarica-
» tion de Vadier, Vouland, peut-elle être plus manifeste?

» Je viens à ce qui me concerne dans ce rapport. De mémoire
» d'homme, il n'y a pas d'exemple d'une aussi atroce calomnie
» que cette pièce. Et d'abord il n'y a personne dans la Conven-
» tion qui ne sache que monsieur le ci-devant Saint-Just m'a juré
» une haine implacable pour une légère plaisanterie que je me
» suis permise il y a cinq mois dans un de mes numéros. Bour-
» daloue disait: Molière me met dans sa comédie, je le mettrai
» dans mon sermon. J'ai mis Saint-Just dans un numéro rieur,
» et il me met dans un rapport guillotineur où il n'y a pas un
» mot de vrai à mon égard.

» Lorsque Saint-Just m'accuse d'être complice de d'Orléans
» et de Dumouriez, il montre bien qu'il est un patriote d'hier.
» Qui a dénoncé Dumouriez le premier, et avant Marat et plus
» vigoureusement que personne? Certes on ne peut pas nier que
» ce soit moi. Ma *Tribune des Patriotes* existe; que Saint-Just
» lise le portrait de Dumouriez que je faisais six mois avant ses
» trahisons de la Belgique; il verra qu'on n'a rien ajouté depuis
» à ce portrait.

» Et d'Orléans dont il me fait encore le complice, qui ignore-
» que c'est moi qui l'ai dénoncé le premier? que les seuls écrits
» sur cette faction que les Jacobins ont fait imprimer, distribuer,
» c'est moi qui les ai faits? Saint-Just ne se souvient-il plus de
» mon *Histoire des Brissotins*? La vengeance peut-elle être plus
» aveugle? Je suis complice de Dumouriez, de d'Orléans; et
» personne n'a dénoncé plus que moi ces deux hommes! quelle
» scélératesse! quelle impudeur! C'est Barrère, tuteur de Pa-
» méla, qui m'accuse d'être de la faction d'Orléans!

» Il y eut une faction, M. Saint-Just, pour mettre d'Orléans
» sur le trône; il y en eut une autre pour la maison d'Hanovre.
» A vrai dire, la seule faction qu'il y a maintenant, c'est celle
» des Feuillants, des Hébertistes, tous rangés sous la même
» bannière de Pitt, pour recommencer en bonnets rouges l'an-

» cienne guerre de Pitt, des Feuillants, des Brissotins, contre
» les républicains, les vieux Cordeliers et la Montagne. Ils se
» croient déjà sûrs de leurs victimes. Hier n'avons-nous pas vu
» sous le tribunal cinq membres du côté droit rire ici à notre
» enterrement ! Mais avant que de périr il faut que je serve en-
» core une fois la République et tout ce que je vais dire seront
» des faits incontestables ; j'ai de bons témoins.

» Qui sont ceux qui nous persécutent aujourd'hui ?

» Ce Vadier, président du Comité de sûreté générale, est le
» même Vadier que Marat dénonce dans son numéro du 17 juil-
» let 1791, comme le *traître* et le *renégat le plus infâme* : ce sont
» ses expressions.

» C'est le même Vadier qui, le 10 juillet, la veille, appuyait la
» motion de d'André, de mander les six tribunaux de Paris
» pour nous poursuivre, Danton et moi, nominément pour la
» pétition du Champ-de-Mars (Voyez Marat, numéro du 17 juil-
» let, voyez le *Moniteur* du temps.)

» C'est ce Vadier qui vous prend aujourd'hui, citoyens jurés,
» pour suppléans du tribunal du sixième arrondissement et
» n'ayant pu nous faire guillotiner alors, vous prie de ne pas
» manquer son coup aujourd'hui.

» C'est ce même Vadier qui disait aussi, en parlant de Danton :
» *Nous viderons bientôt ce Turbot farci*. Que ce propos est fra-
» ternel !

» Ce Vouland, secrétaire du comité, est le même Vouland
» qui était secrétaire des Feuillants, sous la présidence de Bar-
» rère. (Voyez son nom et sa demeure sur la liste du club des
» Feuillants conquise à leur secrétariat le 10 août et publiée par
» Marat.)

» Cet Amar, rapporteur du comité, est le même Amar, trésor-
» rier de France, Brissotin enragé, dont tout le monde se rap-
» pelle le calembourg fameux à une certaine nomination du bu-
» reau dans les premiers mois de la Convention : *Laloi, Chasset,*
» *Danton*.

» Ce David, membre du comité, est le même David, Brissotin

» enragé, ami de Robespierre il y a deux jours, et qui, aujour-
» d'hui disait . *Je vois bien que nous ne resterons pas vingt*
» *Montagnards* à la Convention.

» J'affirme que deux patriotes vénérables par leurs services
» et leurs cicatrices pour la révolution, Panis et Boucher Saint-
» Sauveur, m'ont dit qu'ils avaient donné leur démission de ce
» Comité de sûreté générale et en étaient sortis en secouant la
» poussière de leurs pieds, ne pouvant tenir aux iniquités qui
» s'y commettaient. Ce sont des témoins nécessaires, je demande
» qu'on les fasse entendre.

» J'affirme que Guffroy m'a dit : que s'il restait au Comité,
» c'était pour corriger beaucoup de mal par un peu de bien :
» qu'il avait preuve qu'Héron, l'égoût universel du Comité, avait
» été suborner de faux témoins dans les prisons pour me mener
» à la guillotine. Je demande qu'on le fasse entendre.

» J'affirme que Reverchon m'a dit : que Collot d'Herbois, en
» mission avec son cher Rousin à Lyon, avait fait tout au monde
» pour rendre la République hideuse et faire la contre-révolution
» à Lyon. Qu'on fasse entendre Reverchon. Ne se souvient-on
» plus des propos de Collot d'Herbois : *Il faut mettre des barils*
» *de poudre sous les prisons et à côté une méche allumée.*

» Il y a des témoins que Collot d'Herbois a dit au sujet de
» d'Eglantine qui avait relevé ce propos : *Il veut me perdre, je*
» *le conduirai à la guillotine par tous les moyens possibles.*

» Il est des témoins que le grand républicain Saint-Just a dit
» au commencement de la Convention, avec humeur : *Oh ! ils*
» *veulent la République, elle leur coûtera cher.*

» Il y a des témoins que l'ambitieux Saint-Just a dit : *Je sais*
» *où je vais.*

» Faudra-t-il des témoins pour prouver que le tartuffe, que
» le scélérat Barrère était président des Feuillants, tuteur de
» Paméla ; qu'il a proposé la commission des Douze ; que Sem-
» pronius Gracchus Vilate, ici juré, est bien connu pour l'espion
» de Barrère ; que Barrère loge dans le pavillon de Flore ; qu'il
» venait chez moi me caresser, me flagorner, et disait en sor-

» tant à Rousselin : *Il faut que nous ayons sous huit jours les*
» *têtes de Danton, Camille Desmoulins, Phélippeaux.....* »

Le 2 avril, (13 germinal an 2) dès le matin, la foule entourait le palais de justice. Sur les quais surtout, des masses affluaient, compactes et agitées. Le soleil était chaud. Les fenêtres de la grande salle de la Liberté qui donnait sur la rivière étaient ouvertes, et, quoiqu'éloignées, on espérait qu'elles laisseraient arriver jusqu'aux curieux avides quelque bruit, quelques bribes du grand débat qui allait commencer. Nous parlons de curieux ; ce n'était pas seulement la curiosité qui avait ainsi réuni cette multitude. Tout le faubourg de Gloire, le saint faubourg Antoine, était là descendu, ce faubourg si ami de Danton, si attaché à Camille, ce faubourg où Desmoulins avait tout récemment et pour la dernière fois essayé de son influence, quand il y avait fait colporter une pétition contre Ronsin et Hébert, ce faubourg qui ne demandait peut-être qu'un chef et un signal pour courir sus à Robespierre, pour renverser la garde du palais, envahir la salle où siégeait le tribunal révolutionnaire, en chasser ces juges et ces jurés iniques et rendre à la liberté ses vieux amis des jours d'émeute, de la Bastille, du Palais-Royal, des Tuileries. Dans cette foule, bien des hommes étaient secrètement armés ; bien des cœurs battaient du désir d'un mouvement ; bien des têtes bouillonnaient à ce grand soleil et à ces ardeurs de la pensée. On a avancé que Lucile avait parcouru le faubourg Saint-Antoine, parlant à tous ces ouvriers de son mari qu'ils aimaient, les poussant à la révolte, à la colère, à la vengeance. Nulle part, nous n'avons trouvé le moindre indice de ces tentatives qu'eût inspirées le désespoir. Nous ne croyons pas que, poussés par les pleurs et les séductions de Lucile, les faubouriens soient ce jour-là descendus dans Paris pour lui rendre son mari. C'était pour eux-mêmes qu'ils agissaient et pensaient, quand ils assistaient de loin aux dernières scènes de ce grand drame.

Dans une chambre voisine de la salle publique d'audience, Hermann le président du tribunal révolutionnaire, Hermann

qui, à la suite du procès si habilement, si promptement conduit, méritera d'être appelé par le reconnaissant Robespierre à la place éminente de ministre de l'intérieur ; Hermann et ses juges dociles, Fouquier-Tinville et ses fidèles jurés étaient réunis autour d'une table verte. Il s'agissait non pas du tirage, mais du triage des juges et du jury ; car tous ces hommes, qui fonctionnaient avec la régularité d'une guillotine, on les classait en deux catégories : les bons et les très bons, les *solides*, comme les appelait Fleuriot. Les solides, c'étaient Trinchard, Renaudin, Brochet, Leroi dit Dix Août Prieur, Aubry, Chatelet, Didier le serrurier, le futur complice de Babœuf, Villate le convive et l'ami de Camille, Laporte, Gautier, Duplay l'hôte de Robespierre, Lumière Desbaisseaux, Bénard, et d'autres encore. Ceux-là, on en était sûr, votaient toujours rouge et n'avaient jamais connu la pitié. Nantis du mot d'ordre qu'ils allaient, avant d'entrer en séance, demander à Fouquier, ils ne laissaient jamais après eux d'inquiétude. On les appelait au tribunal les *faiseurs de feux de file*. A l'exception de deux ou trois de ces hommes, tous ceux que nous venons de nommer siégeaient dans l'affaire de Danton, de Camille et de Fabre. Les bonnes troupes sont réservées pour les grandes circonstances.

A onze heures, les accusés furent introduits dans la salle de la Liberté. Danton marchait la tête haute et un peu théâtralement posée. Camille était plus simple et comme affaissé ; sa paleur était remarquable.

De ce procès nous ne redirons que ce qui regarde plus spécialement Desmoulins. Le reste ne peut entrer dans le cadre restreint d'une étude biographique sur un seul homme.

Le président Hermann demanda d'abord à chaque accusé son nom, son âge et sa demeure. « Moi, » lui dit Desmoulins, « j'ai trente-trois ans, l'âge fatal aux révolutionnaires, l'âge du » Sans-Culotte Jésus quand il mourut, » réponse que beaucoup admirèrent et qui n'est qu'ambitieuse, apprêtée, manquant de simplicité comme tout ce qu'à l'avance on prépare pour obtenir un effet, effet souvent manqué.

Parmi les jurés Camille avait aperçu Renaudin, ce sociétaire qui, au club des Jacobins, était si pressé d'entendre le rapport de Saint-Just. Il demanda la parole pour le récuser ; non seulement Renaudin n'eut point l'honnêteté de se retirer, mais le tribunal décida que cette réclamation n'était pas conforme à la loi en ce qu'elle aurait dû être formulée par écrit et dans les vingt-quatre heures qui précédaient l'ouverture des débats ; on refusa donc de l'admettre.

Bientôt encore, Danton, Camille et leurs amis, indignés de se voir confondus avec Fabre, avec les faussaires et les agioteurs, se plaignirent amèrement d'être assimilés à des hommes accusés d'infamie, de friponneries. « Si nous sommes traduits ici comme » des conspirateurs, si nous sommes jugés comme tels, » dit Danton parlant pour Camille. Lacroix et Phélippeaux, « il faut » du moins que la postérité sache que nous n'étions pas des » voleurs. » Cette nouvelle réclamation ne fut pas mieux accueillie.

A plusieurs reprises, les représentants en cause essayèrent de s'expliquer sur des faits que soulevait un semblant de débat ; on les arrêtait immédiatement en leur répondant que dans leur défense générale ils trouveraient l'occasion convenable de développer plus à propos leurs moyens de défense.

Les accusés purent apercevoir, assis autour du tribunal, quelques-uns de leurs mortels ennemis des Comités, Amar, Vadier, Vouland, d'autres encore parmi les principaux Montagnards. Etaient-ils venus là pour savourer leur triomphe et l'abaissement de leurs rivaux humiliés ? ou pour influencer par leur présence les juges et les jurés ? C'est à cette dernière hypothèse que s'arrêtèrent les Dantonistes qui voulurent couper court à ces manœuvres iniques en demandant à faire entendre seize députés comme témoins. Danton, au nom de Camille Desmoulins et de Phélippeaux, pria encore le président du tribunal de vouloir bien écrire à la Convention et lui demander de nommer une commission qui recevrait la dénonciation que ses deux amis et lui se proposaient de déposer contre la dictature coupable exercée par le Comité

de salut public. Mais ces demandes eurent toujours le même sort que les premières.

On savait en effet, ou l'on croyait savoir que la défense des députés Dantonistes consisterait moins en une plaidoirie personnelle et où ils essaieraient de se laver des reproches à eux adressés, qu'en une attaque énergique contre les Comités de salut public et de sûreté générale. On craignait des révélations dangereuses. Mêlés à la grande politique de l'époque, ils connaissaient bien des secrets. Danton et ses amis intimes, nous l'avons démontré au moment du combat où la Gironde succomba, firent partie de cette grande et perpétuelle conspiration dont le but était ou une dictature avec un seul chef, ou un triumvirat, dans les deux cas, l'expulsion violente de la Représentation Nationale. Robespierre et Saint-Just n'ignoraient pas que Danton et Camille savaient l'existence dans les cartons des Comités des pièces de conviction. C'avait été l'une de leurs grandes préoccupations et la cause sans doute du retard apporté dans le coup mortel frappé à la faction de Danton. C'était là aussi une raison d'espérer pour Camille et Danton. Danton comptait bien user de cette arme terrible dans ses improvisations, et Camille devait puissamment l'aider dans ses discours préparés à l'avance.

Mais le mot était donné. Au premier indice de révélations compromettantes, le président Hermann savait ce qu'il avait à faire. Danton et Camille n'avaient pas prévu qu'on les soumettrait au régime du silence forcé.

Pour éviter une réponse difficile et pour pouvoir conférer avec les Comités, le président Hermann leva brusquement la séance, cette séance sommaire qui n'avait vu qu'un interrogatoire insignifiant et la lecture de la plainte de l'accusateur public qui reprochait à Danton, Camille, Lacroix, « leur complicité avec » d'Orléans, Dnmouriez et autres ennemis de la république, » d'avoir trempé dans une conspiration tendant à rétablir la » monarchie, à détruire la Représentation Nationale et le gouvernement républicain. »

Les accusés avaient fait passer à Fouquier-Tinville la liste des

seize témoins qu'ils lui demandaient d'assigner à leur décharge et en leurs noms. Aussitôt la séance levée, l'accusateur public courut aux Comités. Il fit part des réclamations de Danton et de ses coaccusés; il demanda conseil. Il lui fut expressément défendu de faire entendre ou de souffrir qu'il fût entendu aucun témoin. Fouquier-Tinville objecta vainement qu'aucune loi ne permettait ces épouvantables violations du droit des gens. Saint-Just ne lui répondit que par des railleries ou des menaces. Ce fait qu'aucun historien n'a relevé était cité en faveur de Fouquier-Tinville par un des témoins de son procès, et n'a jamais reçu de contradiction; d'ailleurs, il reçoit toute la consécration possible des événements qui vont suivre.

Le lendemain, l'audience commença fort tard. Evidemment, le tribunal voulait gagner du temps. Fabre d'Eglantine, Chabot, et Hérault de Séchelles, furent interrogés avant Danton.

Quand vint le tour de celui-ci, « Danton, » lui dit Hermann, « la Convention Nationale vous accuse d'avoir favorisé Dumouriez, de ne pas l'avoir fait connaître tel qu'il était, d'avoir partagé ses projets liberticides, tels que faire marcher une force armée sur Paris, pour détruire le gouvernement républicain et rétablir la royauté. » Danton repoussa avec indignation ces absurdes calomnies. Il parla longtemps avec chaleur, avec aigreur. Invité par le président à montrer plus de calme et à se renfermer dans les faits à lui reprochés, il eut des mouvements de cette éloquence fiévreuse qui si souvent avait remué les masses et qui, ce jour là encore, impressionna vivement l'auditoire où des applaudissements se firent entendre. Le président lui retira la parole, sous prétexte qu'il avait besoin de repos, que sa voix fatiguée allait le trahir. Il ne consentit à se taire que quand le président lui promit de lui rendre la parole le lendemain pour combattre les chefs d'accusation qu'il n'avait point encore abordés, que quand les juges l'exhortèrent à prendre un peu de ce repos nécessaire pour lui rendre du calme.

Bientôt, Hermann questionna Desmoulins. « Vous êtes accusé, » lui dit-il, « d'avoir attaqué la Représentation Natio-

» nale dans vos écrits; d'avoir été le défenseur de Dillon qui
» voulait faire marcher son armée sur Paris. Mais donnons un
» échantillon de ce cruel persifflage par lequel vous attaquiez les
» décrets les plus salutaires. » Et le président lut quelques pas-
sages du troisième numéro du *Vieux Cordelier*, celui que Bar-
rère avait décoré pour toujours du glorieux surnom qui lui res-
tera de : *Traduction de Tacite*. « Je vais, disiez-vous en certains
» passages de vos écrits, » reprit Hermann, « donner une juste
» idée de de tous les crimes qui peuvent se commettre dans une
» patrie... Crime de contre-révolution aux descendants de Cus-
» tines pour avoir gardé le portrait de leurs ayeux... Crime de
» contre-révolution d'avoir été aux commodités, sans avoir vidé
» ses poches d'effigies royales, et cela pour les avilir. On sent par-
» faitement que votre intention était de ridiculiser le décret qui
» prononce l'anéantissement de tous les signes de la féodalité.

» Il ne faut pas décomposer mes phrases qui, présentées d'une
» manière contraire à la véritable acception, donnent un sens
» tout opposé, » répondit Camille, que nous regrettons une fois
de plus de trouver sans dignité dans ce moment suprême. « Je
» n'ai pu me défendre qu'avec une épée bien acérée contre mes
» ennemis et j'ai prouvé plus d'une fois le dévouement de toute
» mon existence à la Révolution. Plus d'une fois j'ai dénoncé
» Dumouriez et tous les traîtres qui lui ressemblent. » — « Et
» ces Comités de clémence que vous réclamiez ! » demanda Her-
mann ; « quels étaient vos motifs pour afficher tant d'humanité ? »

C'était là une magnifique occasion de plaider les droits violés
de la raison, de la justice, de la société. Camille ne sut point
s'en servir pour grandir avec elle. L'inspiration lui fit défaut, ou
le courage. Il répondit : « Je n'ai fait autre chose que ce dont les
» patriotes les plus chauds m'avaient donné l'exemple. J'ai de-
» mandé trois guichets pour les patriotes incarcérés, et d'autres
» avant moi en avaient demandé six. A l'égard de Dillon dont on
» m'accuse d'avoir été le défenseur, je réponds que je n'ai de-
» mandé autre chose que de le juger promptement. J'ai dit :
» Jugez-le ; s'il est coupable, punissez-le ; mais s'il est innocent,

» hâtez-vous de lui rendre ses droits de citoyens. » — « N'est-il
» pas vrai, » lui fut-il encore demandé, « que vous vous êtes
» opposé de toutes vos forces à la saisie des biens des Anglais?
» que vous avez traité les commissaires de proconsuls? et que
» vous vous êtes permis de combattre leurs rapports d'une ma-
» nière indécente? » — « Je nie le fait, » répondit Camille, « et
» j'en demande la preuve à mes accusateurs. »

Et ce fut là tout. Cet interrogatoire effroyablement sommaire était terminé. On passa à un autre accusé tout aussi promptement expédié. Comme Danton, comme Camille, Lacroix demanda avec insistance des témoins, des preuves. On ne pouvait, on ne voulait pas en fournir; on leva cette séance, où l'on ne voulut entendre que des témoins à charge, des témoins travaillés jusqu'à la mort dans leur chambre par Amar et Vadier.

Pendant que le tribunal révolutionnaire siégeait encore et ne savait trop comment s'y prendre pour condamner avec une apparence d'équité les accusés que le peuple ne voyait pas sans émotion si indignement traités, le Comité de salut public usait de ses grands moyens, faisait agir les dénonciateurs de cette odieuse comédie qu'on appela dans l'histoire la Conspiration des prisons.

La Flotte faisait appeler au Luxembourg les administrateurs du département de la police qui, prévenus à l'avance, se transportèrent immédiatement à la maison d'arrêt et leur dicta en ces termes la dénonciation qu'ils rédigèrent et firent parvenir au Comité de salut public :

« Nous, administrateurs du département de police, sur une
» lettre à nous écrite par le concierge de la maison d'arrêt du
» Luxembourg, nous nous sommes à l'instant transportés en
» ladite maison d'arrêt, et avons fait comparaître devant nous
» le citoyen Laflotte, ci-devant ministre de la République à Flo-
» rence, détenu en ladite maison depuis environ six jours, le-
» quel nous a déclaré qu'hier, entre six et sept heures du soir,
» étant dans la chambre du citoyen Arthur Dillon, que lui dé-
» clarant a dit ne connaître que depuis sa détention, ledit Dillon,

» après l'avoir tiré à part, lui avait demandé s'il avait eu connais-
» sance de ce qui avait eu lieu ce jour au tribunal révolution-
» naire ; que, sur une réponse négative de la part dudit Laflotte,
» ledit Dillon lui avait dit que les accusés Danton, Lacroix, Hé-
» rault, avaient déclaré ne vouloir parler qu'en présence des
» membres de la Convention, Robespierre, Barrère, Saint-Just
» et autres ; que le peuple avait applaudi ; que le jury embar-
» rassé avait écrit une lettre à la Convention, qui était passée
» à l'ordre du jour ; qu'à la lecture dudit décret, le peuple avait
» donné de fortes marques d'improbation, qui s'étaient répan-
» dues jusque sur le pont (bruit que ledit Dillon avait eu soin
» de répandre dans la prison) ; que sa crainte était que les co-
» mités de salut et de sûreté générale ne fissent égorger les
» prisonniers détenus à la Conciergerie, et que le même sort ne
» fût réservé aux détenus dans les autres maisons d'arrêt ; qu'il
» fallait résister à l'oppression ; que les hommes de tête et de
» cœur devaient se réunir ; que ledit Dillon dit encore qu'ils
» voulaient la République, mais la République libre.

» Dillon ajouta alors qu'il avait un projet concerté avec Simon,
» député de la Convention, et qui était détenu dans ladite mai-
» son, homme de tête froide et de cœur chaud ; qu'il voulait le
» communiquer à lui déclarant ; que lui déclarant sentant l'im-
» portance dont il pourrait être de découvrir ce projet, pour
» la chose publique, il prit le parti de dissimuler et d'entrer
» dans ses vues ; que ledit Dillon lui dit qu'il viendrait le trouver
» chez lui ; qu'il amènerait Simon, et ferait en sorte aussi d'a-
» mener Thouret, aussi détenu ; il ordonna alors à un porte-
» clef, que lui déclarant croit s'appeler Lambert, une lettre. Sur
» l'observation du porte-clef, ledit Dillon coupa la signature ;
» qu'il lui dit alors que ladite lettre était pour la femme de
» Desmoulins ; qu'il mettait à sa disposition mille écus, à l'effet
» de pouvoir envoyer du monde autour du tribunal révolu-
» tionnaire ; après quoi il sortit de la chambre ; que lui déclá-
» rant se rendit dans la sienne, et que, réfléchissant sur l'import-
» tance dont pouvait être la découverte de leur projet, il se

» décida à avoir l'air de partager leurs idées pour mieux connaître leur plan.

» Vers huit heures et demie arrivèrent en effet Dillon et Simon : après lui avoir tous les deux confirmé les nouvelles que Dillon lui avait précédemment dites , ils cherchèrent à émouvoir en lui toutes les passions qui pouvaient le porter à adopter leurs projets , tantôt en éveillant les mécontentements qu'ils lui supposaient de sa détention , tantôt en lui faisant voir la gloire à laquelle il pourrait participer en travaillant à rétablir la liberté qu'ils disaient perdue , tantôt enfin en cherchant à exciter son ambition par l'espérance des places auxquelles il devait être porté. Enfin , quand ils crurent s'être assurés de sa personne , quand ils s'imaginèrent l'avoir associé à leurs infâmes complots , ils lui détaillèrent et discutèrent devant lui différents projets.

» Ne cherchant qu'à gagner du temps et à connaître leurs complices , lui déclarant accéda à tout ; il leur dit même qu'il avait quelque argent à leur disposition ; enfin , quand ils se fut assuré de tout , quand il se fut persuadé qu'ils étaient les seuls dépositaires de leur secret ; quand ils lui eurent donné parole de ne point agir avant d'avoir appris les nouvelles du lendemain , il les congédia , contents de s'être acquis une créature. Il était neuf heures du soir ; les guichets étaient fermés , et il ne pouvait faire sa déposition sans donner l'alarme dans la prison. Il eut la présence d'esprit , pour ne donner aucune suspicion à Dillon , de rentrer encore dans sa chambre , et d'y rester jusqu'à onze heures à une partie de whist ; il veilla toute la nuit , et à la pointe du jour , il descendit au guichet dont il se fit ouvrir la porte , et courut dire au citoyen Coubert , qui a la confiance du concierge , ce qui s'était passé la veille , afin qu'il en fit son rapport au concierge , pour s'assurer des conspirateurs.

» Quant au projet discuté par Simon et Dillon dans sa chambre , il se réserve , sous le bon plaisir des Comités de sûreté

» générale et de salut public, d'aller lui-même leur en faire le
» rapport, croyant que le besoin l'exige ainsi.

» Lecture faite au citoyen La Flotte, il a dit que la présente
» déclaration contient vérité, et a signé avec nous, ajoutant en-
» core le déclarant que, sur l'escalier du citoyen Benoit, con-
» cierge, ayant rencontré le citoyen Laminière, aussi détenu,
» celui-ci lui avait dit que le citoyen Arthur Dillon était des-
» cendu dans les autres chambres vers les huit heures; qu'il lui
» avait aussi fait part de ses nouvelles et de ses craintes, que le-
» dit Laminière avait traitées de chimères, et que ledit déclarant
» lui avait dit qu'il allait voir à en conférer avec lesdits citoyens
» Simon, Thouret, et lui déclarant a signé.

» ALEXANDRE LA FLOTTE.

» Sur quoi nous, administrateur de police, disons qu'il sera à
» l'instant référé aux Comités de sûreté générale et de salut
» public, pour par eux être ordonné ce qu'il appartiendra.

» WITCHENILLE, *administrateur de police.* »

A cette dénonciation de La Flotte étaient jointes à l'appui les témoignages corrompus de Meunier détenu au Luxembourg et d'un porte-clefs nommé Legendre. Immédiatement, Lucile, l'intéressante Lucile, fut arrêtée chez elle et conduite à Sainte-Pélagie. Au Luxembourg, on consigna dans leurs chambres tous les détenus, nobles ou militaires, qui jusque là, on se le rappelle, n'avaient point encore été mis au secret. On leur interdit les journaux tolérés et qui auraient pu leur donner quelques nouvelles du dehors. Bientôt les détenus surent que La Flotte avait dénoncé Dillon et le député Simon, et purent prévoir leur sort quand on les vit transférer à la Conciergerie.

A l'audience du 4 avril, la foule était immense. On présageait d'orageux débats et l'attente publique ne fut point trompée. Comme les jours précédents, le tribunal n'entra encore en séance que fort tard. Dès l'ouverture de l'audience, Danton

réclama la parole pour continuer, comme on le lui avait promis la veille, son discours et sa défense. Le président prétendit qu'il avait encore d'autres accusés à interroger et ne lui permit pas de parler. Camille, Danton, Lacroix et Phélippeaux réclamèrent avec instances la comparution des députés qu'ils voulaient faire entendre comme témoins. Ils demandaient aussi, comme le premier jour, que le tribunal écrivît à la Convention pour qu'elle nommât enfin cette commission entre les mains de laquelle ils déposeraient leur dénonciation contre les Comités. Fouquier-Tinville, pour gagner du temps, répondait qu'il ne s'opposait point à l'audition des témoins. Il faut qu'il les appelle lui-même, criaient les accusés. A cela l'accusateur public objectait, par une fin de non-recevoir, qu'il ne pouvait citer des témoins députés, et que la Convention devait préalablement accorder l'autorisation de les appeler en témoignage.

Il s'éleva alors un affreux tumulte. Les accusés se plaignaient amèrement qu'on leur refusât tout moyen de se défendre. Ils menaçaient d'en appeler au peuple de cet abominable refus. Voici au compte rendu du procès de Danton et de Camille, comment est rapportée cette scène émouvante : « A l'ouverture » de la troisième séance, Danton et Lacroix ont renouvelé leurs » indécences et ont demandé, en termes peu respectueux, » l'audition de leurs témoins ; on voyait que leur but était de » soulever l'auditoire et d'exciter quelque mouvement propre à » les sauver. »

C'est en ce moment que Fouquier-Tinville écrivit cette lettre qu'il signa avec Hermann, qu'il envoya par un exprès à la Convention, et dont on trouva plus tard le manuscrit dans les cartons du Comité de salut public : « Citoyens représentants, un » orage horrible gronde depuis que la séance est commencée ; » les accusés en forcenés réclament l'audition des témoins à » décharge, des citoyens députés Simon, Courtois, Laignelet, » Fréron, Paris, Lindet, Calon, Merlin de Douay, Gossuin, » Legendre, Robin, Robert Lindet, Goupillau de Montaigny, » Lecointre de Versaille, Brival et Merlin de Thionville. Ils en

» appellent au peuple du refus qu'ils prétendent éprouver.
» Malgré la fermeté du président et du tribunal tout entier,
» leurs réclamations multipliées troublent la séance, et ils
» annoncent hautement qu'ils ne se tairont pas que leurs témoins
» ne soient entendus. Nous vous invitons à nous tracer définitive-
» ment notre règle de conduite sur cette réclamation, l'ordre
» judiciaire ne nous fournissant aucun moyen de motiver ce
» refus. » Dans le projet de lettre rédigé à la hâte par Fouquier
» on lisait cette autre phrase : « *Le seul moyen* » (de leur im-
poser silence) « *serait un décret, à ce que nous prévoyons.* »

En recevant ce billet, le Comité de salut public ordonna à Saint-Just de rédiger à la hâte un rapport qu'à l'instant il courut lire à la Convention au nom des deux Comités réunis. « L'accusateur public du tribunal révolutionnaire, » dit-il, « nous a mandé que la révolte des coupables avait fait suspendre » les débats de la justice jusqu'à ce que la Convention ait pris » des mesures. Vous avez échappé au danger le plus grand qui » jamais ait menacé la liberté; maintenant tous les complices » sont déconverts, et la révolte des criminels au pied de la » justice même, intimidés par la loi, explique le secret de leur » conscience; leur désespoir, leur fureur, tout annonce que la » bonhomie qu'ils faisaient paraître était le piège le plus hypocrite qui ait été tendu à la Révolution.

» Quel innocent s'est jamais révolté devant la loi ? Il ne faut » plus d'autres preuves de leurs attentats que leur audace. Quoi ! » ceux que nous avons accusés d'avoir été les complices de » Dumouriez et de d'Orléans, ceux qui n'ont fait une révolution » qu'en faveur d'une dynastie nouvelle, ceux-là qui ont cons- » piré pour le malheur et l'esclavage du peuple, mettent le com- » ble à leur infamie !

» S'il est ici des hommes véritablement amis de la liberté, si » l'énergie qui convient à ceux qui ont entrepris d'affranchir leur » pays est dans leur cœur, vous verrez qu'il n'y a point de cons- » pirateurs cachés à punir, mais des conspirateurs à front dé- » couvert, qui, comptant sur l'aristocratie avec laquelle ils ont

» marché depuis plusieurs années , appellent sur le peuple la
» vengeance du crime.

» Non , la liberté ne reculera pas devant ses ennemis ; leur
» coalition est découverte. Dillon , qui ordonna à son armée de
» marcher sur Paris , a déclaré que la femme de Desmoulins
» avait touché de l'argent pour exciter un mouvement pour as-
» sassiner les patriotes et le tribunal révolutionnaire. Nous vous
» remercions de nous avoir placés au poste de l'honneur ; comme
» vous , nous couvrirons la patrie de nos corps.

» Mourir n'est rien , pourvu que la révolution triomphe ; voilà
» le jour de gloire ; voilà le jour où le sénat romain lutta contre
» Catilina ; voilà le jour de consolider pour jamais la liberté pu-
» blique ! Vos Comités vous répondent d'une surveillance héroï-
» que. Qui peut vous refuser sa vénération dans ce moment ter-
» rible où vous combattez pour la dernière fois contre la faction
» qui fut indulgente pour vos ennemis , et qui aujourd'hui re-
» trouve sa fureur pour combattre la liberté ?

» Vos Comités estiment peu la vie ; ils font cas de l'honneur.
» Peuple , tu triompheras ; mais puisse cette expérience te faire
» aimer la révolution par les périls auxquels elle expose tes amis.

» Il était sans exemple que la justice eût été insultée , et , si
» elle le fut , ce n'a jamais été que par des émigrés insensés , pro-
» phétisant la tyrannie. Eh bien , les nouveaux conspirateurs
» ont récusé la conscience publique. Que faut-il de plus pour
» achever de nous convaincre de leurs attentats ? Les malheu-
» reux ! ils avouent leurs crimes en résistant aux lois : il n'y a
» que les criminels que l'équité terrible épouvante. Combien
» étaient-ils dangereux tous ceux qui , sous des formes simples ,
» cachaient leurs complots et leur audace ! En ce moment , on
» conspire dans les prisons en leur faveur , en ce moment l'aris-
» tocratie se remue : la lettre qu'on va vous lire vous démon-
» trera vos dangers.

» Est-ce par privilège que les accusés se montrent insolents ?
» Qu'on rappelle donc le tyran , Custine et Brissot du tombeau ,

» car ils n'ont point joui du privilège épouvantable d'insulter
» leurs juges.

» Dans le péril de la patrie, dans le degré de majesté où vous
» a placés le peuple, marquez la distance qui vous sépare des
» coupables ; c'est dans ces vues que vos Comités vous propo-
» sent le décret suivant :

» La Convention Nationale, après avoir entendu le rapport de
» ses Comités de salut public et de sûreté générale, décrète que
» le tribunal révolutionnaire continuera l'instruction relative à
» la conjuration de Lacroix, Danton, Chabôt, Camille Desmou-
» lins et autres ; que le président emploiera tous les moyens que
» la loi lui donne pour faire respecter son autorité et celle du
» tribunal révolutionnaire, et pour réprimer toute tentative de
» la part des accusés pour troubler la tranquillité publique et
» entraver la marche de la justice ;

» Décrète que tout prévenu de conspiration qui résistera ou
» insultera à la justice nationale sera mis hors des débats sur-le-
» champ. »

Pour ajouter à l'effet déjà produit par le discours de Saint-Just, Billaud-Varennès demanda la lecture à la tribune de la dénonciation de l'espion La Flotte, et le projet de décret présenté par Saint-Just fut adopté « à l'unanimité ! »

Ainsi se consumma la plus épouvantable iniquité des temps modernes, la mise hors des débats d'accusés qui ne purent se défendre, la mise hors des débats, mot nouveau inventé pour qualifier un crime nouveau et sans précédent, si ce n'est au procès des Girondins. Camille qui les avait perdus avait pleuré d'indignation, quand il les entendit mettre hors des débats. Pour que sa punition fût complète, il fallait qu'il devînt aussi victime de l'iniquité dont il avait été la cause éloignée, c'est vrai, mais la première cause.

Pendant que Saint-Just lisait son rapport à la Convention dont on enlevait le consentement à l'aide de la lettre de l'espion La Flotte, la séance du tribunal révolutionnaire avait été suspendue. On voulait que l'indignation de l'auditoire eût le temps de se cal-

mer. Elle était assez vive pour faire craindre un soulèvement.

Les représentants Amar et Vouland arrivèrent bientôt hors d'haleine, tout émus. Ils s'étaient chargés d'apporter le décret de la Convention et ils n'avaient point perdu du temps. « Nous » les tenons, les scélérats ! » disait Vouland à ses amis qu'ils rencontraient. « A l'instant, Fouquier-Tinville fut mandé. « Voilà » ce que tu demandes, » lui cria de loin Amar, en lui tendant le décret de mise hors des débats, et Vouland ajouta : « Voilà de » quoi vous mettre à votre aise. » — « Ma foi ! nous en avons » besoin, » répondit Fouquier-Tinville qui s'empara en souriant du décret et courut le lire au président Hermann qui rouvrit de suite la séance. David s'écriait avec joie : « Eh bien ! nous les » tenons enfin cette fois ces scélérats de Danton, de Camille, de » Phélippeaux ! ils n'échapperont pas cette fois ! On vient de dé- » couvrir une conspiration au Luxembourg pour dégager Danton » et assassiner les membres du Comité de salut public. »

Fouquier-Tinville imposa silence à sa joie pour lire aussi froidement qu'il le put le décret de la Convention et la lettre du dénonciateur La Flotte.

A ce coup de théâtre, les accusés bondirent d'indignation. « Je » prends à témoin le peuple que je n'ai point insulté le tribunal, » s'écria Danton en tendant ses puissantes mains vers l'auditoire et en écrasant ses bourreaux d'un regard de mépris. Quand il entendit prononcer le nom de Lucile, quand Fouquier-Tinville ajouta qu'elle avait été arrêtée, Camille Desmoulins se répandit en cris de désespoir : « Les scélérats ! » fit-il avec des larmes dans la voix. « Les scélérats ! non contents de m'assassiner, ils veu- » lent encore assassiner ma femme. » Les autres détenus menaçaient les juges, les jurés ; ils appelaient le peuple à leur secours. Sous l'influence de ces puissantes émotions, la foule, houleuse comme la mer en un jour de tempête, s'agitait, tournoyait, battait en brèche la faible balustrade défendue par quelques soldats. Dans ce tumulte, on entendait la voix pleine de colère de Danton qui s'écriait en apercevant quelques-uns de ses collègues de la Convention qui, cachés derrière les juges, ve-

naient jouir de leur triomphe : « Voyez... voyez ces lâches assassins ; ils nous suivront jusqu'à la mort !... » Et du doigt il les désignait à ses compagnons de malheur. S'il y eût eu là un seul homme énergique et qui eût indiqué à la foule furieuse ce qu'elle avait à faire, Danton et Camille eussent été délivrés. Qui sait à quelle horrible guerre civile Paris et la France ensuite eussent été en proie et pour combien de temps !

Vainement, les détenus demandèrent-ils la parole pour repousser l'accusation de rébellion contre la loi, pour démontrer l'absurdité du prétendu complot du Luxembourg ; comme aux deux jours précédents, on leva brutalement la séance sans daigner leur répondre. Westermann essaya de parler ; Hermann lui dit qu'il divaguait et perdait son temps. « Puis - je mieux l'employer qu'à défendre ma vie ? » répliqua l'intrépide soldat de la Vendée, et il se rassit tranquillement.

Tous les documents du temps, les débats surtout du procès de Fouquier-Tinville, nous montrent l'action incessante et pas même hypocritement cachée des deux Comités dans cette horrible affaire. Vadier, Amar, Vouland, ne quittent point un instant le tribunal. On les voit, rapportent des témoignages authentiques, irréfutables, s'agiter, aller, venir, passer des juges aux jurés, des jurés à l'accusateur public. Le peintre David eut des mots odieux. L'imprimeur Nicholas était le plus acharné contre Camille. Tout le Comité de sûreté générale était là, et d'instant en instant envoyait au Comité de salut public des notes sur les nombreux incidents de l'audience. On sent qu'il s'agit là pour eux de leurs mortels, de leurs derniers ennemis.

Le 5 avril (16 germinal,) fut le dernier jour de cet abominable procès qui eût pu ne durer qu'une audience, qu'une heure, qu'une minute, le temps de lire l'arrêt de mort.

Tous les hommes de sûreté générale étaient de bonne heure au palais de justice, en conférence avec le président Hermann, avec les accusateurs Fouquier-Tinville et Fleuriot. De temps à autre, Fouquier et Hermann sortaient pour aller à la chambre où les jurés étaient réunis. Ils causaient chaleureusement avec

l'un, avec l'autre; ils s'en allaient, puis revenaient. On pouvait s'apercevoir qu'un grand coup se montait. Un juré, Topino Lebrun, encore un peintre, avoua plus tard que Hermann et Fouquier-Tinville manœuvraient pour engager le jury à déclarer au moment convenu qu'il se croyait suffisamment instruit; ils dépeignaient les accusés comme des scélérats, comme des conspirateurs dangereux; ils disaient qu'on venait à l'instant de recevoir une lettre de l'étranger adressée à Danton et ne laissant plus aucun doute sur sa culpabilité.

L'audience est ouverte. Danton s'apprête à parler. Camille est armé de ce projet de discours que nous l'avons vu écrire à son arrivée à la Conciergerie. Danton demande la parole. Lacroix réclame la possibilité de continuer sa défense. Mais Fouquier-Tinville l'interrompt. Il lit le décret qui veut que, quand une affaire a duré plus de trois jours, le jury soit interrogé s'il est suffisamment éclairé, et, comme au procès des Girondins, il invite les jurés à faire leur déclaration. Ceux-ci se disposaient alors à sortir; mais une scène terrible les cloua sur leurs bancs.

Camille était entré dans un de ces accès de violence et de rage qu'il connut seulement à partir de son arrestation. Il criait aux jurés qu'ils étaient des assassins. Il appelait le peuple à son aide. Danton se leva froidement; il avait déjà fait le sacrifice de sa vie: « Nous sommes dévoués à la mort, » fit-il avec calme; « nous ne sommes pas des conspirateurs. Le peuple un jour » connaîtra la vérité de ce que je dis. Je vois de grands malheurs fondre sur la France. Voilà la dictature .. Le dictateur a » déchiré le voile, il se montre à découvert..! » Et dans son mépris il lançait à la tête des juges des boulettes de pain. En proie à la fureur, Camille roulait dans ses mains convulsivement agitées son projet de défense maintenant inutile et le lançait au président. C'est ce chiffon qui, ramassé après l'audience, passa de main en main et arriva plus tard en la possession de M. Matton qui le rendit public.

Pour la forme, les jurés se retirèrent dans la salle des délibérations et bientôt ils réapparaissaient et se déclaraient suffi-

samment instruits. Le président Hermann leur soumit les questions qui résultaient de l'acte d'accusation, et le jury, pour la seconde fois, rentra en délibération; de nouvelles intrigues, des sollicitations plus pressantes l'attendaient encore dans cette salle où le mystère, le recensement, la conscience auraient dû seuls présider. Une scène d'une violence inouïe se passait là aussi. Trois ou quatre jurés résistaient à la pression des Comités et de Fouquier-Tinville. Trinchard, le chef de jury, et tout dévoué à Robespierre, s'emportait, grinçait des dents et, c'est l'expression d'un témoin, se comportait en véritable forcené. Ses yeux étincelaient de colère à cette opposition que lui faisaient quelques jurés obéissant à un reste de conscience. « *Les scélérats vont périr!* » s'écriait-il en parlant à un des greffiers du tribunal, et plus tard il remettait à Fouquier-Tinville une liste des jurés; en regard des noms de ceux qui avaient paru vouloir sauver Danton, Camille et leurs amis, et sur les indications de ce misérable, Fouquier écrivait un F, l'initiale compromettante du mot *faible*.

Le président alors déclara, « attendu la conduite peu respectueuse des accusés envers la République, la Représentation Nationale, le tribunal, et la déclaration des jurés, » que les débats étaient fermés. « Mais, » s'écria Danton qui se laissait aller à la colère, lui aussi; « mais aucunes pièces n'ont été produites contre nous...! Aucun témoin n'a encore été entendu...! » — « N'importe, » répondit Hermann; « le décret existe.... il faut qu'il soit exécuté.... »

« Quelle infamie! » s'écriait Lacroix; et de toutes parts sur les bancs des accusés, on entendait ces exclamations se croiser : « On nous juge sans nous entendre! — La délibération des jurés est inutile! — Qu'on nous mène à l'échafaud! — Nous avons assez vécu pour la gloire! — Ce sont des brigands! — des assassins! » Il fallut que la force publique intervînt pour faire cesser cette horrible scène. Les soldats ne purent emmener Camille qui des deux mains et des dents se cramponnait à son

banc ; il fallut se mettre à plusieurs sur lui et l'emporter en lui faisant violence.

Quand le jury rentra en séance, Trinchard lut la déclaration portant qu'il avait existé une conspiration tendant à rétablir la monarchie, à détruire la Représentation Nationale et le gouvernement républicain, et que Lacroix, Danton, Camille Desmoulin, Hérault de Séchelles, Phélippeaux et Westermann étaient convaincus d'avoir trempé dans cette conspiration. Fabre d'Églantine, Chabot, Delaunay et les autres étaient déclarés coupables d'avoir tramé une autre conspiration tendant à diffamer et avilir la Représentation Nationale et à détruire par la corruption le gouvernement républicain. Un seul individu, au nom sans valeur et ignoré, se vit innocenter.

Le tribunal les condamna tous à mort et ordonna qu'à la diligence de l'accusateur public ce jugement serait exécuté dans les vingt-quatre heures sur la place de la Révolution.

Un révolutionnaire naïf demandait à Vadier si, réellement, il y avait des preuves bien convaincantes de culpabilité contre les condamnés. « Pent-il y avoir des doutes, » répliqua fièrement Vadier, « quand les Comités et la Convention accusent, et quand » les preuves sont dans le rapport de Saint-Just!... »

Voici comment le *Moniteur* apprécie les émonantes péripéties du jugement de Danton et de Camille Desmoulin :

« On est encore étonné de l'audace qu'ont montrée tous les » conspirateurs que la loi vient de frapper. Pendant le cours de » la procédure, ils paraissaient compter sur un soulèvement du » peuple, parmi lequel de l'argent devait être distribué, ainsi » que sur un mouvement que leurs complices fomentaient dans » les prisons.

» Lorsque leurs espérances furent tout-à-coup déçues par la » déclaration de la conviction du jury, on ne fut pas peu surpris » de les entendre réclamer à grands cris la parole et offrir à » leurs juges une justification tardive que la loi ne permettait » plus de recevoir, eux qui, jusqu'alors, ne leur avaient répondu » que par des outrages et les plus grossières injures.

» Forcés , après leur jugement , de simuler une assurance
» qu'une sorte d'espoir dans la force de leur parti leur avait
» d'abord inspirée, ils ont montré moins de courage que d'au-
» dace. Leurs sarcasmes , leurs rires ironiques et forcés expri-
» maient leur mépris pour le peuple qu'ils avaient feint de servir
» et pour la Représentation Nationale contre laquelle ils avaient
» conspiré.

» Ils parurent se plaindre de ce qu'aucune preuve écrite n'eût
» été produite dans la procédure , comme *s'il fallait que des*
» *conspirations fussent tramées par des actes notariés* pour que
» la justice nationale eût le droit de les punir. »

« Au reste, s'il est vrai de dire que la conviction morale du
» grand jury national est plus lente à se propager sur une grande
» multitude d'hommes que celle qui résulte d'un fait simple et
» positif, nous n'avons plus à craindre que cette difficulté ar-
» rête un seul patriote de la France dans le jugement qu'il doit
» porter sur ces conjurés. Des témoignages irrécusables, des
» preuves matérielles, vont être publiés sur cette affaire. Déjà
» la Société des Jacobins, toujours ardente à concourir à l'ins-
» truction publique, vient de consacrer ses séances à l'audition
» de dépositions qui n'ont pu être faites au tribunal que pen-
» dant le cours de l'instruction préliminaire.

» Garnier de Saintes, Arthur et plusieurs autres membres ont
» énoncé les faits les plus graves et les plus positifs sur Danton,
» Lacroix, Camille Desmoulins, Phélippeaux, etc. Des preuves
» authentiques, les rapprochements les plus frappants se trou-
» vent accumulés dans ces dépositions, que nous nous empres-
» serons de faire connaître. »

Aux scandales du procès, il ne manquait que le scandale de
cette note sans aucun doute émanée du Comité de salut public
essayant péniblement une justification impossible à l'aide de
de cet épouvantable paradoxe : Que les conspirations pour se
prouver n'ont pas besoin d'actes notariés, c'est-à-dire accom-
plis, et qui étayait cette justification de preuves qu'on disait ac-
cumuler quand les accusés étaient condamnés, de témoignages

qu'on disait recueillir quand les condamnés étaient exécutés !..

Nous avons eu la curiosité de rechercher ces témoignages authentiques portés devant les Jacobins s'érigeant en tribunal de révision, ces rapprochements frappants, ces dépositions écrasantes. Nous n'avons vu que de longs bavardages, des mensonges entassés sur des mensonges, des dénonciations par Vadier contre Dufourny qui lui demandait des preuves de la culpabilité de ses amis, une violente querelle entre Robespierre et Dufourny et enfin l'expulsion de ce dernier chassé par les Jacobins, parce qu'il osait douter, ce grand coupable, quand Saint-Just avait parlé.

Le soir, pendant que les condamnés marchaient à la mort, il y eut à la Commune une séance peu nécessaire; rien ne figurait à l'ordre du jour. Les tyrans de Paris attendaient des nouvelles de ce qui allait se passer sur la place de la Révolution. Il y eut là un mot odieux dû à Payan, l'agent national. Il racontait à ses collègues les scènes de la veille et du matin au Palais de Justice. Il parlait de Camille Desmoulins « qui s'était efforcé de ressusciter le modérantisme » et contre lequel il n'y avait pas eu besoin d'entasser les preuves. « Cet homme, » dit Payan, « ne pourrait manquer d'être coupable, puisqu'il a su plaire aux aristocrates. » Vadier était dépassé.

XV.

Les prisonniers , arrachés par la force à leur banc de douleur aussitôt après la déclaration de clôture des débats , ne reparurent plus à l'audience. Ce fut en leur absence , contre tous les précédents judiciaires, que fut prononcée publiquement leur condamnation à mort. Immédiatement reconduits à la Conciergerie , un greffier vint leur apprendre la sentence fatale. Quand le greffier voulut lire la loi qu'on leur avait appliquée, ils s'écrièrent qu'ils n'en avaient que faire et que peu leur importait le nom de l'arme à l'aide de laquelle leur assassinat allait s'accomplir.

« On peut de suite nous conduire à l'échafaud , » dit Danton qui était rentré dans toute la magnificence de son calme.

Quant à Camille, son accès de colère s'était changé en un excès d'attendrissement. Il pleura sur sa femme et sur son fils et redisait : « Que vont-ils devenir!... mon bon Loulou!... Mon » Horace!... Ma pauvre Daronne!... » Cet homme fut d'une incroyable faiblesse en face de la mort que cependant il avait eu le temps de prévoir à l'avance, d'examiner en face et de trouver moins regrettable en présence de tant d'iniquités et des misères de la patrie. Faible comme une femme , plus faible qu'une femme,

car Lucile saura mourir avec plus de courage et de dignité que lui, ce n'est point à son pays qu'il pense, ce n'est point sur son pays qu'il se désole, lui homme politique; c'est sur lui-même, c'est sur sa famille, c'est sur son amour trop tôt brisé. Ce désespoir vulgaire, qui rendrait intéressant un simple particulier injustement frappé par la révolution qu'il n'a jamais cherché à entraver, qu'il a subie avec plus ou moins de plaisir, mais qu'il n'a jamais gênée, déshonore les derniers moments de Camille Desmoulins et diminue singulièrement le relief qu'il avait conquis à l'aide de ses récents écrits. Qu'allait donc faire dans le combat cet homme qui ne sait pas mourir? Pourquoi se jeter au sein de la tourmente sans avoir interrogé sa force? Les martyrs de la foi chrétienne tombaient dignement, sans pleurs, sans regrets. Les martyrs de la politique en certains moments sont aussi grands que les martyrs de la religion; ils périssent pour la société; mais, comme la religion, la société veut aussi qu'ils sachent succomber dignement, courageusement, stoïquement. Les royalistes sont aussi forts par leur fermeté devant la guillotine que par leur dévouement à leur roi. Leur fin admirable expia et couvrit toutes leurs fautes, même celle de l'émigration, la plus grande de toutes. Il n'y eut que La Dubarry et Hébert qui périrent en lâches. Des filles publiques se firent pardonner leur honte par leur magnifique attitude à leurs derniers moments. Camille, l'incomplet Camille, mourut sans dignité, pleurant ses amours comme un enfant de dix-huit ans qu'on sépare de sa première maîtresse. L'amour conjugal, sainte et trop rare vertu de l'homme privé, ne doit plus apparaître à la dernière heure de l'homme public, surtout en temps de révolution, surtout en face de l'honneur d'une mort violente; et nous ne comprenons pas l'enthousiasme de ceux qui s'extasiaient devant Camille mourant avec une boucle de cheveux de Lucile qu'il serre convulsivement dans sa main. C'est du roman. Ce n'est plus de l'histoire.

A la Conciergerie, Camille ne sut que pleurer encore. On dit qu'il lut quelques pages des *Nuits* d'Young, ce livre énervant qu'il avait emporté de chez lui.

On réunit dans une salle basse tous les condamnés pour la fatale toilette. Camille et Danton purent causer un moment, « Est-ce bien là la République? » dit Desmonlins, « cette République que j'avais rêvée, que tout le monde eût adorée?... Je n'aurais pu croire que les hommes fussent si injustes!... » Quand ce fut à Camille à livrer au bourreau sa tête à raser, il lutta en insensé, avec des cris, des imprécations d'enfant. Contenu par les aides de l'exécuteur, puis bientôt garotté, on raconte qu'il pria Danton de prendre dans ses vêtements une boucle des cheveux de sa femme, précieuse relique envoyée par Lucile, qu'il portait depuis trois jours sur son cœur et que Danton lui mit dans ses mains qui la conservèrent jusqu'après sa mort. Quant à Danton, il ne fit aucune résistance et subit froidement les outrages des derniers préparatifs.

Bientôt, on entendit dans un préau le bruit métallique des roues des charrettes qui allaient emporter pour leur dernier voyage tous ces jeunes hommes si forts, si pleins de sève, si pleins de vie. Camille monta l'avant-dernier sur le tombereau. Danton y prit place après lui.

Il était cinq heures et demie du soir. Au dehors, la foule était énorme et bruissait d'impatience. Quand la porte s'ouvrit, quand les premiers soldats parurent, un grand silence se fit. La populace vit d'abord au premier rang des condamnés les comparses du drame; elle regarda indifférente. Il y eut quelques souvenirs et de la pitié pour Westermann, un des héros de la Vendée. Quand on aperçut Phélippeaux, des cris de haine se firent entendre. Le désespoir du capucin Chabot excita la gaieté de la foule. Mais quand on vit passer Lacroix, Hérault de Séchelles, calmes et maîtres d'eux mêmes, la figure pâle de Camille qui plongeait ses regards parmi les masses et y cherchait des amis, des libérateurs, Danton qui souriait dédaigneusement, il y eut dans ce peuple un moment d'hésitation, comme un regret, comme un souvenir. Beaucoup n'osaient contempler en face ces hommes qui avaient tant fait pour la démocratie, qui pour elle avaient commis tant de fautes, pour elle s'étaient com-

promis, sacrifiés, et les plus mauvais sentaient comme un remords se glisser dans leur cœur. Il y avait là aussi bien des spectateurs des émouvants débats du matin. Avec quel espoir suivaient-ils de loin le funèbre convoi qui marchait à pas lents ?

Mais dans la foule on avait à propos dispersé ces hideux sans-culottes, ces horribles femmes, cette plèbe avide de sang, ordinaire cortège de toutes les victimes chaque jour envoyées à la mort. Ce silence de blâme ou de menace ne pouvait leur plaire. Quelques cris poussés par des énergumènes donnèrent le signal d'un épouvantable concert de malédictions, d'injures, de vociférations inénarrables, qu'on ne croyait pas possibles dans l'échelle de la voix humaine. Les railleries inapitoyables, les sarcasmes amers, les insultes dégoûtantes se croisaient autour des charrettes. La troupe de sang chantait l'hymne de sang, l'odieuse Marseillaise, plus souvent chant de massacre que chant de guerre.

« Les infames ! » se contenta de dire Danton en écrasant la foule de son regard fixe et dédaigneux. A ces cris, à ces rires frénétiques, à ces chants de cannibales qui vont dévorer leur prisonnier, Camille sentit bouillonner son sang. Ce bruit, ces figures avinées et cruelles, ce spectacle odieux le sortirent de sa mélancolie. L'énergie lui revint. Il essaya de parler à ces monstres enragés. Le tumulte devint plus effroyable.

Alors lui aussi appela l'injure à son aide. « Et c'est là ce peuple, » dit-il à Danton qui haussait les épaules, « ce peuple » qu'il y a quatre ans j'ai appelé aux armes, pour qui j'ai commencé la révolution qui me tue ! » Puis se reprenant à espérer : « Peuple ! pauvre peuple ! on te trompe.. ! » s'écriait-il. « On » immole tes soutiens... tes meilleurs défenseurs... On te » trompe ! » Et il essayait de briser les liens qui retenaient ses bras captifs, ses bras qu'il voulait tendre à la foule qui hurlait autour de lui, qui couvrait sa voix de ses huées, de ses cris de mort, de ses outrages. Dans son délire, dans sa colère, Camille déchirait aux aspérités de la charrette et les cordes qui le retenaient et ses habits qui volaient en lambeaux. Et toujours il

criait : « Peuple... peuple... on te trompe ! » — « Reste donc tranquille, » lui dit enfin Danton fatigué de ce bruit inutile ; » reste donc tranquille et laisse là cette vile canaille.... ! »

Sur la porte d'une maison et décoration bien digne de l'époque, on dit que Camille aperçut un buste de Marat. « Ah ! » se serait-il écrié, « si Marat vivait nous ne serions pas ici ! » Et un adorateur fervent de Marat, le citoyen Alphonse Esquiros ajoute comme commentaire cette phrase qu'il affirme tenir de la sœur de Marat : « Si mon frère eût vécu, les têtes de Danton » et de Camille ne seraient pas tombées ! »

Quand ils passèrent sous les fenêtres de Robespierre, Camille maudit cet homme qui, en ce moment, s'il faut en croire ses historiens dévoués, regrettait son ancien ami de collège et disait : « Ce pauvre Camille... ! que n'ai-je pu le sauver... Mais il » a voulu se perdre... ! » A cette pensée hypocrite de Robespierre, Desmoulins répondit par une malédiction : « Les monstres qui m'assassinent ne me survivront pas, » cria-t-il avec force. Mais sa voix grêle se perdit dans le tumulte. On attribue à Camille et à Danton à la fois cette prophétie dont une partie se réalisa presque à la lettre. « Il sera exécré comme un tyran, » auraient-ils dit l'un ou l'autre pendant le lugubre voyage. « On » rasera la maison de Robespierre... On y sèmera du sel... On y » plantera un poteau exécration à la mémoire du crime..... »

Bientôt un cri immense s'éleva au-dessus de la place de la Révolution. C'était le peuple qui entourait l'instrument de mort et de loin avait aperçu les charrettes s'agiter péniblement et lentement s'avancer, dominant les flots de cette mer inhumaine.

Quelques têtes tombèrent..... « Voilà donc, » dit amèrement Camille Desmoulins, « la récompense destinée au premier apôtre de la liberté... ! »

Les deux premières charrettes étaient vides. On fit descendre les condamnés de la troisième.

« Adieu, Camille.... » fit Danton pendant que Lacroix et Hérault de Séchelles montaient à la guillotine. Et Danton voulut embrasser son ami.... Les aides les séparèrent... « Misérables... ! »

dit Danton; « vous n'empêcherez pas nos deux têtes de s'embrasser dans le panier.... »

Camille mourut en pensant à sa femme... « O ma bien aimée... » je ne te verrai plus... » Ce furent là ses dernières paroles.

Et la foule s'éconla muette.

Quatre mois plus tard, Saint Just et Robespierre, pour réaliser la prophétie de Danton et de Desmoulins, portaient leurs têtes aussi sur cet échafaud que, pour punition providentielle, on relevait juste à la place où ils avaient égorgé leurs amis, tous quatre, victimes et bourreaux, subissant la peine de l'attentat qu'ils avaient commis en portant la main sur le grand principe de la royauté et sur le représentant de ce principe qu'ils avaient envoyé égorger sur cette même place de la Révolution où se confondit le sang du juste et de l'injuste, du croyant et de l'athée, du grand seigneur et du plébéien, de la courtisane royale et des femmes les plus pures, les plus saintes, du vieillard impuissant et de l'enfant encore inoffensif.

Mais quelle différence dans le cortège qui conduisit à la mort les victimes d'avril et d'août !

A part quelques stipendiés ou quelques-uns de ces monstres, écume de toutes les émotions populaires, qui insultèrent les suppliciés d'avril pendant la marche funèbre, la masse était silencieuse et lugubre. Sur la plupart des visages on lisait la tristesse et la peur surtout. De partout, les sentiments les plus éloquents de la commisération la plus tendre étaient envoyés vers ces infortunés, sur l'aile des regards qui convergeaient sur eux. Et quand chaque citoyen, acteur forcé ou volontaire de cette scène terrible, fut rentré dans la sécurité de son intérieur, des pleurs coulèrent ; les regrets qui n'étaient plus comprimés par la terreur s'échappèrent de toutes les bouches. Chacun aurait voulu mourir ainsi, s'il fallait mourir, mourir, la seule chose qu'on sût bien faire alors.

Mais le dix thermidor, ce n'est plus le silence respectueux du vrai peuple qui sera le compagnon de voyage de Saint-Just et de Robespierre ; c'est le cri terrible de la joie unanime ; c'est le re-

gard non plus de la pitié , mais de la vengeance. On a souffert si longtemps d'une oppression si dure , qu'on ne sait plus être généreux. A la vue de Robespierre mourant , couvert de sang , entouré de ses complices mutilés dans la lutte, aux haillons déchirés , souillés de boue , les citoyens exhalèrent leur joie , leur délire. On ne pardonna même pas à ce jeune et beau Saint-Just , si puissant , si ferme , si courageux. C'est que ce ne sont plus des opprimés qu'on va livrer au bourreau, mais des oppresseurs qu'on va tuer et faire disparaître. Le 5 avril , chacun craignait pour soi le sort de Danton et de Camille. Le 10 thermidor , on ressaisissait le bonheur perdu, la sécurité trop longtemps inconnue, la vie qui jusque là n'avait tenu qu'à un fil, à une dénonciation , à une colère , à un caprice.

XVI.

Camille Desmoulins a porté la main sur le Roi que la politique avait déclaré inattaquable , que la religion avait rendu sacré. Camille Desmoulins a ouvert la porte aux révolutions et il a enseigné l'émeute au peuple de Paris. Camille Desmoulins , rebelle et régicide , a été frappé dans sa personne ; il a payé son crime de sa vie. Est-ce assez ? sa punition est-elle assez complète ?

Non. Pour que l'exemple soit plus profitable , la Providence a voulu que ce grand coupable fût puni même après lui , même dans ceux qu'il laisse derrière lui , dans ceux qu'il aimait avec le plus de tendresse. Les ruines vont s'accumuler dans sa famille. Sa femme aimée , son père qui a vainement essayé de lui donner une direction plus sage , son beau-père qui a essayé d'activer encore son esprit déjà si ardent , son fils Horace , tout est condamné à mort ; les innocents seront impitoyablement punis comme le coupable. Trois générations disparaîtront successivement , et le nom de Desmoulins sera rayé à tout jamais de l'état civil d'une nation qu'il conduisit à l'abîme. C'est à vous forcer à croire au dogme de la fatalité. Les familles maudites du drame grec ne subissent pas plus complètement la punition que nos sociétés, plus dignement inspirées, veulent rendre personnelle ,

mais qui jadis poursuivait tout ce qui appartenait de près ou de loin au coupable par les liens de la famille. Œdipe dans l'antiquité, de nos jours Camille Desmoulins, portent malheur et condamnent à la mort tous ceux qui les ont aimés. Ce qui a été dit de presque tous les juges du roi Louis XVI : qu'ils ont péri violemment, est vrai surtout pour Camille Desmoulins, en ce sens que pour lui la mort n'a pas été une peine simple, une réparation personnelle, mais une peine complexe portée par tous les siens sans exception. Il ne laissa derrière lui qu'une femme, sa belle-mère, M^{me} Duplessis, pour conserver la tradition de ses faits, de ses pensées, de ses écrits, afin que plus tard l'histoire pût réviser le jugement de 1794, et le déclarer juste, nécessaire, utile par la grandeur de l'expiation.

Pendant qu'un drame se dénouait en face de la statue de la Liberté dont les pieds baignaient dans le sang, un autre se commençait à la Convention. Le tribunal révolutionnaire, une fois lancé dans la voie, ne demandait qu'à la parcourir entière. Le Comité de sûreté générale lui avait promis de nouvelles victimes. Vadier voulut tenir cette promesse.

Vadier, « sentant le besoin d'épancher son cœur dans le sein » de ses vertueux collègues, au moment où la justice et la probité étaient à l'ordre du jour, » vint raconter à la Convention que, comme un lâche, il s'était caché pour être témoin des débats du procès des Dantonistes. « Hier, » dit-il, « j'ai été témoin » sans être vu, des débats scandaleux qui ont eu lieu au tribunal révolutionnaire ; j'y ai vu les conspirateurs conspirer en face de la justice ; j'y ai entendu les propos les plus atroces ; j'ai entendu dire à ces criminels que rien n'était plus glorieux que de conspirer contre un gouvernement qui conspire... J'ai vu, citoyens, les conspirateurs lancer des boulettes aux juges et aux jurés, et les insulter avec une audace qu'on a peine à croire. » Mais ce n'était point seulement pour faire un récit à la façon des confidents de tragédie que Vadier était monté à la tribune. Immédiatement il aborda le principal sujet de ses préoccupations.

« Dans ce moment même, Dillon et Simon, notre collègue,
» conspiraient dans leurs prisons, » ajouta Vadier. « Ils avaient
» organisé une cohorte de scélérats qui devaient sortir du Luxem-
» bourg avec un mot d'ordre, s'emparer des avenues des Comi-
» tés de salut public et de sûreté générale, tomber sur les mem-
» bres qui les composent, et les immoler à leur fureur. Et ces
» hommes respirent encore ! Mais le peuple est là pour soutenir
» l'énergie de la Convention et l'aider à déjouer tous les com-
» plots ; il ne souffrira pas que la liberté soit anéantie. Quant à
» moi, je vous déclare que, si je connaissais un traître parmi les
» membres qui composent ces deux comités, j'aurais le courage,
» quoique la vieillesse ait glacé mon énergie, de le poignarder
» de ma main, et toute arme me serait bonne. (Les plus vifs ap-
» plaudissements se font entendre dans la salle et dans les tri-
» bunes. »)

Couthon, du Comité de salut public, succéda à Vadier. Il fut plus violent, plus agressif, plus positif encore. « Je veux vous
» entretenir, » dit-il à la Convention, « avec un peu plus de dé-
» tails de la nouvelle conspiration qui s'était formée dans les
» prisons, par suite de celle dont les chefs ont été livrés à la jus-
» tice : Simon (du Mont Blanc), Thouret, l'ex-constituant, et
» Arthur Dillon, ci-devant général, qui, après la mémorable
» journée du 10 août, fit rassembler les troupes qu'il comman-
» dait au camp du Pont sur Sambre et leur fit prêter de nouveau
» le serment de fidélité au tyran que le peuple venait de juger à
» mort ; ce Dillon, dont Camille Desmoulins osa depuis prendre
» la défense avec une chaleur opiniâtre, dirigeait le complot té-
» nébreux conçu dans le séjour du crime. Dans la nuit d'hier,
» les portes des prisons devaient être ouvertes à ces monstres
» par les soins d'un concierge qu'ils avaient gagné. Tous les pri-
» sonniers et leurs complices du dehors devaient se réunir sous
» le commandement de Dillon, et se porter d'abord au Comité
» de salut public, dont ils savaient bien que les membres étaient
» en permanence continuelle, pour gagner, avec le sang-froid
» du crime, ces membres. Ils devaient ensuite délivrer les con-

» jurés , immoler les juges du tribunal révolutionnaire , s'empa-
» rer des avenues de la Convention et des Jacobins , massacrer
» tous les députés et les patriotes les plus ardents, se porter en-
» suite au Temple , en extraire l'enfant Capet et le remettre entre
» les mains de cet infame Danton , dont le peuple et nous avons
» été si longtemps dupes, pour que ce fût Danton qui le présen-
» tât au peuple, et proclamât la tyrannie qu'il a affecté de com-
» battre avec une hypocrisie si perfide.

» Comment s'est-il défendu , ce scélérat et ses complices ? Ils
» se sont défendus par des diffamations contre la Représentation
» Nationale, par des injures contre la justice , en traitant le Co-
» mité de salut public d'autorité tyrannique , et en rappelant ,
» comme les Brissot, les Buzot, les Pétion, et toutes les factions
» qui ont passé, les idées effrayantes de dictature, de décemvi-
» rat, etc. Nous les dictateurs ! les décemvirs ! nous qui abhor-
» rons toute puissance qui s'éloigne du principe sacré de la puis-
» sance du peuple ! nous qui avons juré d'exterminer jusqu'au
» dernier ennemi de la constitution populaire ! Citoyens , la ré-
» ponse du Comité de salut public à ces accusations aussi folles
» qu'atroces se trouve dans les sentiments fiers et républicains
» de tous les membres qui le composent, dans leurs actions pu-
» bliques, dans leur vie privée, dans cette sentence terrible et
» consignée dans la Déclaration des Droits : « Que tout individu
» qui usurperait la souveraineté du peuple soit mis à mort à
» l'instant par les hommes libres. » Je demande que la Conven-
» tion Nationale proclame de nouveau dans son sein, en présence
» du peuple , cette maxime redoutable pour les despotes et pour
» les amis de la liberté et de l'égalité. »

Cette proposition n'était pas faite à peine que la Convention se levait d'enthousiasme et la convertissait en décret, aux applaudissements des tricoteuses et des forcenés des tribunes qui ne voyaient là qu'une nouvelle promenade, un nouveau spectacle, une nouvelle parade, une nouvelle tuerie.

Dans la nuit du 7 au 8 avril, tous les prévenus de la conspiration des prisons furent transférés à la Conciergerie; ils venaient

du Luxembourg, de Ste-Pélagie, de quelques autres maisons d'arrêt. Dans cette affaire vingt-cinq personnes étaient comprises comme prévenues de complicité avec l'infâme Hébert, avec Anacharsis Clootz, avec Ronsin, avec cette faction enfin d'exagérés et de violents qui ne précéda que de quelques jours sur l'échafaud la faction des modérés. De plus, on les accusait encore d'avoir
« voulu troubler l'Etat par une guerre civile par suite de laquelle,
» dans le courant de ventôse et de germinal, des conjurés de-
» vaient dissoudre la Représentation Nationale, assassiner ses
» membres et les patriotes, s'emparer de la souveraineté du
» peuple et donner un tyran à la France. »

Les hommes les plus inconnus les uns aux autres, purent alors se rencontrer surpris et pour la première fois dans les cachots de la Conciergerie. Le général Dillon et l'évêque apostat Gobel ; le procureur-général Anazagoras Chaumette et un descendant des Grammont à peine âgé de dix-huit ans ; M. de Grammont lieutenant-général et un obscur accoucheur du département de l'Aisne ; la veuve Hébert, religieuse défroquée, et Lucile, la veuve de Desmoulins, voyaient leurs noms accolés sur le même acte d'accusation. Lucile accusée de complicité avec Hébert ! Puis venaient des porte-clefs du Luxembourg, des militaires, des procureurs au Châtelet, des nobles, de simples soldats de Ronsin, des marins, un porte-arquebuse du ci-devant comte d'Artois, formant un ensemble des plus bizarre, des plus incohérent.

Une instruction précéda les débats publics. On fit comparaître des témoins dont les dépositions devaient, pensait-on, donner quelque apparence de vérité à cette accusation si mal motivée et formulée. Un porte-clef du Luxembourg, cité à charge, déclara qu'il n'avait eu connaissance de la conspiration que par les papiers publics et que les prisonniers s'étaient toujours parfaitement conduits dans la prison où la tranquillité n'avait cessé de régner. Aussi ce brave homme mérita-t-il l'honneur d'être jeté dans ces prisons qu'il connaissait si mal. Voici le réquisitoire de Fouquier-Tinville, réquisitoire suivi d'un arrêt conforme : « At-

» tendu qu'il est constant qu'il a existé dans la maison du Luxem-
» bourg une conspiration contre la sûreté du peuple et tendant
» à égorger la Convention Nationale, et qu'il résulte de la dépo-
» sition du témoin qu'il est impossible qu'il n'ait pas eu connais-
» sance de cette conspiration, l'accusateur public requiert, et
» le tribunal ordonne que Lesesne sera mis en arrestation. »

Un autre gardien et le portier du Luxembourg nièrent également toute tentative de conspiration. Un sieur Beausire, ancien soldat aux gardes, l'amant de la fille Olivia qu'on fit passer pour la reine dans la fameuse affaire du Collier, avoua, après Thermidor, que des employés supérieurs de la prison lui avaient dicté des listes de prétendus conjurés. Un autre témoin, toujours après Thermidor, déposa que si passer toute sa vie en des jeux d'enfant était conspirer, le député Simon alors était un grand conspirateur, car il ne savait que niaiser dans sa prison. Un détenu nommé Scheffer, un instant compromis par La Flotte, prouva qu'on lui avait un jour remis une dénonciation qu'il lui fallait faire parvenir au Comité de salut public s'il voulait recouvrer sa liberté. On fut obligé de renoncer à faire entendre en public ces hommes restés honnêtes. Qu'y gagnèrent les accusés ?

Le 10 avril, ils comparaissaient devant le tribunal révolutionnaire. Lucile s'asseyait sur ce banc où avait, cinq jours plus tôt, figuré son mari. Jeune et belle, courageuse et résignée, elle était l'objet de l'admiration de ces gentilhommes qui semblaient lui composer une cour digne d'elle et l'entouraient de leurs respects. Le calme et la dignité régnaient sur ce beau et grand front, dans ces yeux limpides où tout à l'heure pétillaient la malice et l'esprit, et que la mort allait fermer.

L'acte d'accusation portait, entr'autres généralités, cette phrase menteuse : « Examen fait tant des interrogatoires subis
» par devant le tribunal par chacun des prévenus que des pièces,
» il résulte qu'ils étaient tous les agents et complices de l'horri-
» ble conspiration dont une partie des conjurés a déjà subi le
» châtiment de leurs exécrables forfaits. » Quand de la généra-

Ité Fouquier-Tinville passait au nom de chaque détenu et à la part spéciale à lui attribué dans le complot, voici seulement ce que l'auditoire put recueillir de relatif à Lucile. L'accusateur public parlait du « conspirateur » Limoran et disait : « Enfin » il a mis le comble aux attentats dont il s'est rendu coupable » par la dernière conspiration qu'il a ourdie avec Simon, député, complice du traître Hérault-Séchelles, la femme de Camille Desmoulins et le porte-clés Lambert, leur agent, dans la » maison d'arrêt où il était détenu, et dont le but était d'arracher des bras de la justice les infâmes complices des conspirations de Dillon, de massacrer les représentants du peuple, » et de replacer sur le trône le fils du tyran, en anéantissant » pour jamais la liberté : soulèvement qui a été tellement combiné que dans la nuit dernière il s'est manifesté dans différentes maisons d'arrêt de Paris des mouvements de sédition et de » révolte dans lesquels on a crié : *Vive le roi !* »

Dès le commencement des débats, le président mit Dillon et M^{me} Desmoulins en présence. L'interrogatoire en ce qui les concerne fut des plus sommaire ; voilà tout ce que nous trouvons dans le compte-rendu des audiences du tribunal révolutionnaire.

Le président à Dillon. Avez-vous écrit une lettre dont vous avez fait lecture à deux citoyens ? l'avez-vous présentée à Lambert, qui a refusé de la porter, et n'avez-vous pas eu soin, sur les observations de ce Lambert, de couper votre signature ? et à qui adressiez-vous cette lettre ?

R. J'adressais cette lettre à la femme Camille, à laquelle j'avais de grandes obligations pour quelques services reçus d'elle ; je lui mandais : « Femme vertueuse, ne perds pas courage ; ton affaire et la mienne sont en bon train, et bientôt les coupables seront punis, et les innocents triompheront. »

Le président Lambert, cette lettre vous a-t-elle été présentée, et vous en êtes-vous chargé ?

R. Dillon m'a proposé de la porter à son adresse, et en a coupé la signature.

D. Pourquoi vous en êtes-vous chargé, et pourquoi n'en avez-vous pas fait part au concierge ? votre but était sans doute de procurer à ce détenu des communications au dehors, prohibées par la loi ?

R. Je me suis défendu de tout mon pouvoir de porter cette lettre ; mais Dillon l'a glissée furtivement dans ma poche ; aussitôt que je m'en aperçus, je la lui remis ; il voulait me forcer à exécuter cette commission ; je persistai dans mes refus, et il ne m'aurait pas été possible de communiquer cette lettre à qui que ce soit, parce que Dillon, sans doute, déconcerté de mes refus, en conçut des craintes et mit la lettre en morceaux.

L'accusateur public à Lambert. Mais votre devoir, lorsque cette lettre vous fut présentée une première fois, était de vous empresser de la communiquer aux surveillants de la maison d'arrêt ; et à défaut de cette communication, vous deviez au moins dénoncer toutes les tentatives criminelles de Dillon, pour vous corrompre.

Le président à la veuve Camille. Avez-vous reçu la lettre de Dillon ?

R. Je n'en ai reçu aucune.

D. Dillon, avez-vous dit que Danton et autres accusés avaient refusé de parler, et avaient déclaré ne vouloir s'expliquer qu'en présence des membres du Comité de salut public ?

R. Je l'ai dit, d'après le bruit de toute la cour.

D. Avez-vous dit que le décret de la Convention qui ordonnait de passer à l'ordre du jour sur les différentes demandes des accusés avait produit dans le public la plus grande fermentation, que l'on s'était même porté en foule au tribunal révolutionnaire, et qu'il y avait du monde jusque sur les ponts ?

R. Je n'ai point tenu de pareils propos.

Le président. Mais au moins vous ne pouvez nier avoir allumé le feu de la révolte dans les prisons ?

R. Le témoin entendu en a imposé au tribunal, et je nie tous les faits qu'il m'impute.

D. Avez-vous dit que le projet était d'égorger les membres de la Convention, et tous ces enrégés de Jacobins ?

R. J'ai dit que je tenais ce propos de Simon le député.

Le témoin demande la parole : il déclare que l'accusé Dillon ne lui a pas annoncé le projet dont il a rendu compte au tribunal, comme le tenant de Simon, mais bien comme en ayant une connaissance personnelle, et devant être le principal moteur de ces assassinats.

D. Avez-vous dit aussi que c'était le moment de résister à l'oppression ?

R. J'ai dit que, si les journées du mois de septembre se renouvelaient dans les prisons, il était du devoir d'un homme courageux de défendre ses jours, et de demander à être entendu et jugé avant de se laisser immoler.

D. N'avez-vous pas envoyé 3,000 livres à la femme Desmoulins ?

R. Tous ces faits sont imaginés à plaisir par La Flotte ; le jour que j'ai conversé avec lui, il était un peu échauffé par les liqueurs, et cependant il avait apporté des citrons pour préparer du punch. Il ne serait pas étonnant que sa tête, qui était un peu exaltée ce jour là, ne permît pas aujourd'hui à sa mémoire de rendre les faits tels qu'ils se sont passés.

D. Femme Desmoulins, vous a-t-on envoyé 3,000 livres ?

R. Je n'ai rien reçu.

D. Connaissiez-vous Dillon ? Aviez-vous quelques liaisons avec lui ? Est-il venu quelquefois chez vous ?

R. J'ai vu quelquefois Dillon, il m'a obligée en différentes rencontres ; mais il est venu rarement chez moi.

Le président demanda encore à Arthur Dillon s'il avait témoigné quelqu'inquiétude sur le sort des prisonniers et si ces inquiétudes, il en avait fait part à quelqu'un. Le général répondit qu'il avait appris qu'il se préparait un nouveau massacre des prisons ; il avait alors pu dire qu'à une boucherie semblable à celle de septembre, il préférerait la mort glorieuse apportée par une balle ennemie. « Il est de toute évidence, » fit alors Fou-

quier-Tinville, « que Dillon avoue toutes les machinations qui lui sont reprochées. Tous ses efforts se bornent à les colorer, » à leur donner des explications forcées; mais les jurés sauront bien distinguer la vérité exempte de toute tergiversation, » d'avec le mensonge qui cherche à s'envelopper de mille subterfuges. »

Une seule fois encore, le nom de Lucile apparaît fugitivement. Le président Hermann demanda à Dillon s'il n'avait pas communiqué à un prisonnier ses plans de contre-révolution et surtout ses intelligences avec la veuve de Camille Desmoulins; s'il n'avait pas laissé échapper quelque confidence sur les démarches qu'elle était chargée de faire pour seconder des projets de complot, sur l'argent qu'il l'aurait chargée de répandre parmi le peuple pour y chercher des partisans, des complices : « Je n'ai parlé à personne d'aucun genre de conspiration, » répondit le général; « et lorsque j'ai eu le bonheur d'obliger la veuve Camille, je n'en ai rien exigé de contraire au bien public. »

Et c'est tout...; et il n'est pas plus question de Lucile que si elle ne figurait pas sur ces bancs de malheur... Aucun accusé ne parle d'elle; aucun témoin ne prononce son nom; aucune pièce de conviction, aucune preuve si minime qu'on la suppose, n'est citée pour établir sa complicité qui n'existe pas, ou si elle existe ce n'est que la complicité du cœur, la complicité de la tendresse conjugale, la complicité de l'amour qui de loin se désole, craint, espère et fait des vœux.

La non participation de Lucile à la prétendue conspiration était si évidente, le peu de nécessité de sa présence au procès si démontré, son innocence si claire et si complète, que le public et les accusés annonçaient d'avance et avec certitude son acquittement. Le 13 avril, quelques minutes avant d'entrer à l'audience où le jugement allait se prononcer, Lucile et la veuve de Hébert se rencontrèrent au greffe de la Conciergerie. La femme de Hébert alla vers la femme de Camille, — toute rancune devait avoir cessé après la mort et devant la mort, — et elle lui dit avec émotion : « Tu es bien heureuse, toi!... Nulle ombre de soupçon jeté sur ta

» conduite!... Tu vas sortir par le grand escalier , et moi!... moi
» je vais aller à l'échafaud... »

Toujours calme et sereine, Lucile ne montra ni joie ni peine, ni espoir, ni crainte. Sûre au fond d'elle-même qu'elle était à l'avance condamnée par les ennemis de son mari, elle ne répondit pas. Le cœur brisé, peu lui importait la vie ou le supplice, la vie qui n'eût été qu'un long supplice pour elle?

M. de Lamartine prête à Lucile cette réponse qu'elle aurait faite à la veuve de Hébert : « Les lâches me tueront comme lui... ;
» mais ils ne savent pas ce que le sang d'une femme fait monter
» d'indignation dans l'âme d'un peuple.... N'est-ce pas le sang
» d'une femme qui a chassé pour toujours les Tarquins et les
» Décemvirs de Rome...? Qu'ils me tuent et que la tyrannie tombe
» avec moi...! » Ces paroles , M. Matton , sur la foi de M^m Duplessis , les fait adresser par Lucile à ses juges quand ils la condamnèrent à la mort. Ces paroles sont apocryphes et nullement dans le caractère de l'infortunée. C'est bien assez que son mari ait abusé du droit de citation , sans qu'on prête à Lucile des phrases savantes contre les Tarquins et les Décemvirs. La vérité de son attitude, digne, simple, touchante comme ce qui est naturel, se trouve dans cette phrase admirablement sentie et profonde, dans cette phrase qui est tout un portrait, prononcée par Thirriet Grandpré, témoin au procès de Fouquier Tinville quand il raconta l'entrevue pénible des deux veuves : « La femme
» Camille, » dit Thirriet Grandpré, « pénétrée sans doute de
» l'atrocité de ses juges, ne leva pas les yeux, ne manifesta ni
» crainte, ni espérance, mais attendit modestement son jugement. »

Ce mot *modestement* est encore la réfutation de tout un discours que Lucile aurait jeté à la face de ses juges après sa condamnation. Si on en croit M. des Essarts dans son livre des *Procès Fameux*, elle se serait écriée : « J'aurai donc dans quelques
» instants le bonheur de voir mon cher Camille!... En quittant
» cette terre où je ne possède plus ce qui m'attachait à la vie, je
» suis bien moins malheureuse que vous » Elle parlait à ses ju-

ges. « Car vous éprouverez en vivant tous les tourments du re-
» mords que le crime entraîne à sa suite , jusqu'à ce qu'une mort
» infâme vous arrache l'existence !... »

Il est une manie ; c'est celle de tourmenter l'histoire et la bour-
rer de sa propre éloquence qu'on prête si généreusement à ceux
qui n'en ont que faire. Lucile n'eut pas un mot de reproche pour
ceux qui la clouèrent trois jours devant l'attention publique et
qui la condamnèrent. De ses lèvres il ne sortit jamais une malé-
diction. Nous n'en voulons pour preuve que cette lettre sublime
d'adieux éternels par elle adressée de sa prison à sa mère :

« Bonsoir, ma chère maman. Une larme s'échappe de mes
» yeux ; elle est pour toi. Je vais m'endormir dans le calme de
» l'innocence. LUCILE. »

Commenter cette lettre, ce serait méconnaître sa beauté tou-
chante et digne, sa simplicité sublime. Cette femme ne pouvait
jouer à la prophétesse, ne sut jamais maudire.

Quand la pauvre mère apprit que sa fille allait être conduite à
l'échafaud , elle écrivit à Robespierre cette lettre qui devait res-
ter sans réponse : « Ce n'est donc pas assez d'avoir assassiné ton
» meilleur ami , tu veux encore le sang de sa femme ! Ton mons-
» tre de Fouquier-Tinville vient de donner l'ordre de l'emmen-
» à l'échafaud ; deux heures encore , et elle n'existera plus.
» Robespierre , si tu n'es pas un tigre à face humaine ; si le sang
» de Camille ne t'a pas enivré au point de perdre tout-à-fait la
» raison , si tu te rappelles encore nos soirées d'intimité ; si tu
» te rappelles les caresses que tu prodiguais au petit Horace
» que tu te plaisais à tenir sur tes genoux ; si tu te rappelles
» que tu devais être mon gendre , épargne une victime inno-
» cente ; mais si ta fureur est celle d'un lion , viens nous prendre
» aussi , moi , Adèle et Horace ; viens nous déchirer tous trois de
» tes mains encore fumantes du sang de Camille ; viens , viens ,
» et qu'un seul tombeau nous réunisse. »

Pendant ce temps-là , parée avec soin comme pour un jour de
fête , souriante , belle de toute sa grâce , de toute sa jeunesse ,
de toute sa fraîcheur , que rehaussait tant de force et d'enthou-

siasme , Lucile marchait à la mort que nulle femme moins qu'elle n'avait méritée.

Lucile , s'abandonnant aux mains horribles de Samson , est la condamnation la plus éloquente , la plus complète , la plus terrible de toute cette armée de bourreaux qui compose la Révolution , la République et la Terreur. Aucun forfait politique n'est comparable à cette iniquité des iniquités dont elle fut la victime. Les fastes sanglants de l'histoire n'auront jamais à raconter un assassinat politique et juridique aussi horrible. Les mots manquent , ou n'ont pas de force. Peut-être , dans les desseins de la Providence , fallait-il qu'une femme aussi belle , aussi jeune , aussi pure , aussi intéressante , fût aussi malheureuse pour qu'à l'aspect de cette grande infortune les nations se sentissent encore plus de dégoût , plus d'horreur , plus de haine , pour ces mégères qu'enfanta la Révolution , qu'à un moment donné toutes les révolutions enfanteront.

Lucile est morte... De douleur , M. Desmoulins père expire à Guise... M. Duplessis ne put longtemps survivre à sa fille. Restée seule avec le pauvre petit orphelin Horace , M^{me} Duplessis fut condamnée à pleurer toute seule , à vivre pour cet enfant qui n'avait plus qu'elle pour soutien sur la terre. Forte et courageuse , elle sut dignement remplir ses devoirs de mère. Elle ne voulut pas que son petit-fils connût jamais cette politique qui avait perdu toute sa famille. Elle l'éleva pour le commerce , et quand Horace fut un homme , il alla mourir en Amérique.....

Il y a quelques années , quand la sœur de Robespierre , quand la sœur de Saint-Just , quand la sœur de Marat vivaient encore , il y avait à Vervins une vieille femme , robuste , courageuse , dont tout le bonheur consistait à parler de Lucile , de Camille , d'Horace. C'était M^{me} Duplessis qui , retirée près de M. Matton , parent de Desmoulins , lui confiait des trésors de souvenirs dont il se montra peut-être trop avare.

XVII.

Camille Desmoulins est tombé. Les lâches, — l'élément de la lâcheté entre en large quantité dans la composition du corps social, — se ruèrent sur lui. C'est parmi ses compatriotes que nous préférons aller chercher nos exemples.

Un jour, dans une de ces Sociétés de déraison qu'on appelait alors Sociétés populaires et que nous flétrissons du nom de Club, — c'était à Chauny, — il s'agissait de préparer toutes les splendeurs d'une fête publique de la Raison. Quelqu'un proposa de brûler ces numéros de « *l'Infâme Hébert* » qu'on lisait avec tant de plaisir il y avait quinze jours à peine, et son buste devant lequel on s'inclinait bien bas naguères. Ce qui fut adopté. « Puis- » qu'on va brûler l'effigie du traître, du faux patriote Hébert, » ainsi que les noms de ses complices, » fit un amateur d'autodafés, « pourquoi ne brûlerait-on pas aussi l'effigie de Camille » Desmoulins. Il n'y a pas que Hébert qui ait conspiré. » L'idée fut trouvée très heureuse, vivement applaudie, chaudement appuyée et promptement adoptée.

Un clubiste sentit son cerveau transpercé d'une inspiration qu'il ne voulut pas conserver pour lui seul et dont il fit part à la Société en ces termes : « Mais puisque la Municipalité a bien

» voulu se donner tant de peine pour la cérémonie prochaine, il
» faut l'inviter à nous donner une nouvelle fête décadi prochain.
» C'est alors que nous brûlerons Camille Desmoulins, attendu
» qu'on ne peut trop souvent se réjouir de la punition des cons-
» pirateurs, et que ces expiations publiques, qui prouvent la
» justice du peuple, pourront peut être effrayer ceux qui seraient
» tentés de les imiter. » On topa à cette sage proposition, et
voici comme quoi Camille Desmoulins ne fut pas brûlé le même
jour que Hébert, son hideux ennemi.

Parmi la foule de compliments et félicitations qui de toutes
parts fondirent sur la Convention quelques jours après l'exécu-
tion de Danton et de ses amis, nous trouvons cette adresse par-
tie du département de l'Aisne et qui a trait à cette sanglante
tragédie où périssait un enfant de ce département : « La Société
» populaire et républicaine d'Orbais, département de l'Aisne,
» félicite la Convention d'avoir déjoué les manœuvres perfides
» des lâches partisans du royalisme et de la tyrannie. » Le reste ne
vaut pas la peine d'être répété.

Mais patience ! Les six mois de vie que Camille a donnés à la
Terreur ne sont point expirés, et déjà la Terreur a succombé. Le
10 thermidor a vu naître la réaction. Les Comités sont décimés.
Saint-Just n'est plus ! Robespierre n'est plus ! Fouquier-Tinville
attend, dans les cachots qu'il a si souvent remplis, qu'il a si
souvent vidés, la punition, la mort qu'il aurait dû subir cent fois,
si la peine se mesurait au crime.

Parmi une foule de brochures qu'enfanta la réaction, il en
est une excessivement rare et curieuse qui fut spécialement
dirigée contre Fouquier - Tinville et Carrier, et où Camille
Desmoulins joue un rôle très important. Elle parut sous ce titre
piquant : *Le Club Infernal*. Sous forme d'un dialogue des Morts,
elle mettait en scène un certain nombre des hommes les plus
compromis par leurs excès révolutionnaires. Nous croyons que
cette satire où Camille joue le beau rôle tiendra parfaitement sa
place dans cette étude spécialement consacrée à Camille Des-
moulins et qu'elle servira à donner une idée aussi complète que

possible de la haute estime où l'on tenait alors l'auteur du *Vieux Cordelier*, le seul journal qui, en ces temps de malheur et de honte, ait déployé quelque courage.

La première séance du *Club Infernal* est présidée chez Pluton par Robespierre supplicié il y a quelques semaines. Elle est entièrement consacrée à la réception que, d'avance et à l'aide d'une fiction destinée à produire effet, les âmes des révolutionnaires préparent à leur sœur, l'âme de Fouquier-Tinville qui, sur la terre, attend encore son jugement. La scène animée où l'ex-accusateur public du tribunal révolutionnaire rend compte à ses amis de ce qui se passe sur la terre, à Paris, à la Convention, n'appartient pas assez à notre cadre pour que nous la racontions en détail. Passons à la seconde séance du *Club Infernal*.

Cette brochure, ou la première partie de cette brochure eut un assez grand succès pour déterminer son auteur anonyme ou pseudonyme, Pilpay, à écrire et publier une seconde séance. Cette fois, c'est à Fouquier-Tinville que le club a délégué la présidence; il l'a bien méritée. La séance commence par le dépouillement de la correspondance. On annonce l'arrivée aux enfers de l'Anacréon de la guillotine, de Barrère que le club salue de ses huées, de ses moqueries.

— Il faut avouer, s'écrie-t-il en se retirant confus, que je joue, depuis quelque temps, d'un grand malheur. Honni des uns, abhorré des autres, proscrit sur la terre, méprisé aux enfers, que vais-je devenir? Que ferai-je?

— Te pendre! lui crie dans la foule Camille Desmoulins, en lui jetant de sa voix stridente une de ces phrases brèves et méchantes qui faisaient bondir d'aise les tribunes aux Jacobins. Cependant Barrère ne s'est point découragé; à force d'instances et de plates soumissions, il a reconquis quelque peu de son ancienne popularité. Il en profite pour faire quelques motions révolutionnaires. Par exemple, par un article additionnel à un projet émis par Billaud-Varennés pour la création de nouveaux Comités révolutionnaires, Barrère demande qu'on remette Fou-

quier-Tinville à la tête du tribunal révolutionnaire et qu'il commence ses fonctions par le procès du journaliste-représentant Fréron; ce qui est adopté. On se rappelle que Fréron fut l'ami intime de Camille; c'est ce qui va motiver l'intervention violente de ce dernier. On se rappelle aussi ses lettres à Lucile.

Fouquier-Tinville saute de joie et s'écrie : Je le savais bien que mon innocence serait reconnue, et hautement reconnue ! C'est le produit composé de mon mémoire justificatif et de l'amitié de Barrère. Il est bien fait, mon mémoire ! très bien fait ! N'est-il pas vrai, messieurs ?

— DUMAS : Il est lourd, diffus, plat et sottisier ! Un style de procureur, des phrases des halles, des récriminations bouffonnes, des dénégations sans preuves !

— FOUQUIER : On sait que tu fus toujours mon *ennemi capital*. Je te récuse.

— DUTHIL (en gasconnant) : Moi, jé lé trouvé fort bien fait, très bien rédigé. J'en touchérai deux mots dans lé *Bulletin républicain*, qué jé protégé, qué jé dirigé, qué jé corrigé, qué jé chéris commé la prinellé dé mes yeux. J'en touchérai deux mots, et ces deux mots vaudront un discours entier.

— FOUQUIER : Je te reconnais pour mon ami.

Alors Fouquier-Tinville, quittant le fauteuil de la présidence, court embrasser Barrère. Cet exemple touchant est bientôt suivi par tous les membres. Robespierre embrasse Danton. Coffinhal embrasse Henriot. Dumas est embrassé par Granet.

Carrier, le proconsul féroce de Nantes, Carrier, pâle et tremblant, court pour se précipiter dans les bras de Camille Desmoulins. Camille le reponse avec horreur, et lui crie de toute la force de sa petite voix bégayante et glapissante : Retire-toi, sauvage ! Va ! fuis loin de moi ! Nous n'aurons jamais rien de commun que le supplice qui, pour des causes bien différentes, doit également terminer nos jours.

— CARRIER (avec une fureur concentrée) : On voit bien que tu n'as jamais été qu'un modéré !

— CAMILLE : Modéré, soit ! Mais crois-tu, cannibale, crois-tu

couvrir ici, comme en France, par cette injure banale et gratuite l'horreur de ta conduite ? crois-tu que les esprits infernaux, aussi crédules que les Parisiens, attacheront à tes phrases dégoutantes la justification de tes forfaits ? Si nous aimons à retracer ici d'un pinceau léger et nos sottises et nos malheurs, ne crois pas que ce soit pour nous en applaudir. L'adresse de Robespierre et la gigantomachie de Collot n'y font rien. Tes plates forfanteries n'y feront pas d'avantage.

— CARRIER : Mais quoi ! Voyez-donc quelle sortie ? Et à propos de quoi ? Parce que j'ai poursuivi les aristocrates jusqu'à la mort, parce que j'ai relevé l'esprit public, à Nantes, en faisant noyer, fusiller, guillotiner hommes, femmes et enfants qui portaient sur leur front le signe honteux de la réprobation.

— CAMILLE : Sans les juger !

— CARRIER : Et pourquoi juger ceux que l'opinion publique a déjà condamnés. Les formes lentes de la justice, les détails fastidieux des interrogatoires, les examens des crimes, tout cela ne fait que gêner le mouvement révolutionnaire, obstruer les canaux du patriotisme et favoriser les manœuvres de l'aristocratie. J'ai sauté à pied joint par dessus tout cela ; les airs des uns, la haine des autres, les reproches de tous n'ont pu m'arrêter. Je nageais dans le sang avec la tranquillité que Tallien conserve à la tribune. Ma conscience est mon premier juge...!

— PHÉLIPPEAUX : Ta conscience est ton bourreau !... Son fouet vengeur te poursuivra sans cesse, et si la France, dans ses mesures avouées par l'humanité, n'a pu te décerner d'autre supplice que celui de la guillotine, la justice éternelle qui veille constamment pour rétablir les proportions entre les délits et les peines, cette justice qui a fait casser la mâchoire à Robespierre et la tête à Couthon, t'impose la loi de boire dix pintes de sang tous les jours avant de déjeuner.

— FOUQUIER : Il faut savoir si cette motion est appuyée.

— BARRÈRE : Non, et je demande de quel droit Phélippeaux vient dicter des lois au milieu du sénat infernal.

— ROBESPIERRE : Ce n'est pas lui qui dicte des lois ; il n'en

est que l'organe. Chacun de nous est soumis à une peine dont il est inutile de révéler le secret, mais dont le récit serait effrayant pour nos complices. Que Carrier se résigne donc ! Le sang de deux mille Nantais crie vengeance contre lui. Il faut qu'il boive tout celui qu'il a versé.

— FOUQUIER : Ah ! alors mon tour viendra ; mais il faudra auparavant aller rassembler nos amis , faire un dernier effort pour nous remettre en selle et surtout commencer le procès de Fréron.

Le troisième numéro du *Club infernal* parut quelques jours avant le commencement du procès de Fouquier-Tinville , toujours sous le pseudonyme de Pilpay qui couvre pour nous un auteur dont nous ne soupçonnons pas même le nom.

L'écrivain satirique rassemble pour la troisième fois les hôtes des enfers. Le club infernal est fort agité ; on vient d'y apprendre que sur la terre a paru une double brochure qui rend compte des séances de la Convention souterraine. Mais , dit Audouin , avec une vérité si perfide et une si franche scélératesse qu'à la franchise près on croit nous voir agir et nous entendre parler , l'auteur , payé sans doute par Pitt et Cobourg , nous met si crûment à découvert que nous sommes exposés sans défense à tous les traits de l'aristocratie.

— TOUS (en chœur) : Il faut le chasser.

— AMAR : Il faut l'écrouer à la force.

— FOUQUIER-TINVILLE : Il faut le guillotiner.

— CARRIER : Il faut le noyer.

— AUDOUIN : Il faut le connaître.

Au milieu de ce tapage , arrive Camille Desmoulins. Nous allons voir l'ancien protecteur de Fouquier-Tinville , celui qui le fit porter au tribunal criminel par ses électeurs du faubourg Antoine , non seulement reprocher à cet homme de sang sa longue série de forfaits , mais encore le mettre à mort à la suite d'un combat singulier dont le pseudonyme se sert pour débarrasser son Club infernal d'un monstre que tout-à-l'heure la société va réellement rejeter de son sein.

Camille prend la parole : Au contraire, il faut souffrir cette vérité, Jacobins, s'écrie-t-il, puisque vous n'avez plus ni moyen de payer des flatteurs, ni le pouvoir d'étouffer la lumière. *Qui male agit odit lucem*. Les tyrans et les sots craignent la lumière; mais la lumière plus forte que toutes vos barrières, vous a terrassés : et a laissé voir dans toute leur difformité les traces épouvantables de tous vos forfaits.

— BARRÈRE : Nous sommes rassasiés de ces tableaux !

— CAMILLE : Ah ! vous n'êtes pas au bout ! puisque la pensée est sortie du cercueil où vous l'avez renfermée, vous entendrez la vérité, et son langage sera votre premier supplice. Vous m'avez fait guillotiner parce que j'ai osé dire que, sous votre gouvernement, le père n'osait défendre son fils ; que la fille abandonnait sa mère ; que l'ami trahissait son ami ; que le découragement était dans toutes les âmes ; que l'effroi était peint sur toutes les figures ; que la mort planait sur toutes les têtes. Aujourd'hui, tout le monde peut vous faire impunément ces reproches ; tout le monde peut vous comparer à Phalaris, à Néron, à Aureng-Zeb.

— DUTHILL (gasconnant) : Cadédis ! Jé crois qué Camillé nous laché des épigrammes. Jé mé chargé de lui répondré dans lé *Bulletin Républicain*. C'est un modéré.

— CAMBON : C'est un fou ! Ce n'est pas nous qui gouvernions.

— CAMILLE : Ce n'est pas vous qui gouverniez immédiatement, mais vous gouverniez par vos agents. Les administrations, les agences, les Sociétés populaires, les bureaux et vos Comités, tout était rempli par vos créatures et de votre esprit. Par quels moyens êtes-vous venus à bout de placer ainsi tous vos amis ? En publiant, en criant à tue-tête que vous étiez les seuls patriotes, les seuls républicains, les seuls révolutionnaires. Entourés de fripons, d'abbés, d'hobereaux et d'écrivailleurs, vous êtes parvenus, à l'aide de ce cortège lâche et rampant, à donner au courage l'attitude de la sédition, à la vertu la livrée du vice, au patriotisme les couleurs de l'aristocratie. Voilà votre histoire. Voici mes conclusions. Je demande que, au lieu de vous consu-

mer en dénonciations vagues , en adresses mendiées , en assassinats nocturnes , vous laissiez à l'auteur du *Club infernal* et à tous les autres le droit d'écrire et d'imprimer leurs opinions , sauf à en répondre devant les tribunaux.

— FOUQUIER : Oui , pourvu que ce tribunal soit le mien!... Et pour en finir , je demande qu'on mette hors la loi , ou qu'on traduise devant moi tous les modérés qui osent blasphémer la sainte doctrine des Jacobins.

— CAMILLE : Il serait en effet très commode pour des scélérats de votre espèce de clore la bouche et les yeux aux moutons de la nôtre ! Je sens que la Terreur et les échafauds vous conviennent beaucoup mieux comme moyens que la justice et la raison ; mais la justice innée dans tous les cœurs , en reprenant son cours accoutumé , casse les auteurs et les instruments de la tyrannie et rétablit la tranquillité dans les esprits, la clarté dans les idées , la justesse dans le langage , la liberté dans les opinions et l'équilibre dans la Société. Malheur alors ! malheur à tous les scélérats subalternes qui ont servi basement le crime et foulé aux pieds les saintes lois de la nature et de l'humanité ! Malheur à tous les moustiques de la Révolution , qui ne sont sortis de la fange que pour piquer , mordre et déchirer tous les talents et toutes les vertus ! Malheur à tous les histrions du patriotisme en linge sale et en cheveux gras qui ont cru bêtement étouffer dans des flots de sang les réclamations de leurs victimes ! Malheur...

— FOUQUIER : Malheur sur ta tête à toi-même , oiseau de mauvais augure ! Tu ne sais donc pas qu'on nous craint , qu'on craint nos révélations et nos aveux ? Tu ne sais donc pas que j'ai de quoi fermer la bouche à tous nos accusateurs , et tel qui se montre aujourd'hui mon plus acharné persécuteur doit redouter d'être bientôt connu comme un de mes plus anciens complices.

— CAMILLE : Anciens et nouveaux , tous tes complices seront punis. Ton interrogatoire , qui doit commencer avant [quinze jours, va donner à l'Europe qui l'attend la solution du problème

suivant : Si Robespierre , Saint-Just et Couthon n'ont pu commettre seuls tous les crimes dont on les accuse , ils devaient avoir ou la Convention tout entière pour complices , ou des complices dans la Convention. De la solution de ce problème jaillira la lumière qui éclairera tous les mystères d'iniquité. Avant quinze jours , le voile sera déchiré.

Carrier de Nantes menace alors Camille , qui l'écrase de vérités aussi dures que celles qu'il vient de jeter à la face de l'infâme Fouquier-Tinville. Cambon essaie de venger Carrier et ne réussit qu'à s'attirer une foudroyante apostrophe digne des meilleurs passages du *Vieux Cordelier*. Les Montagnards votent alors l'exclusion de Camille , de Danton , de Phélippeaux qui , prenant gaîment leur parti , se retiraient après s'être embrassés tendrement , lorsque Robespierre insulte Danton au passage. Danton de son poing d'athlète écrase Robespierre. Barrère veut intervenir , mais le modéré Boulanger l'assomme avec son livre du *Despotisme*. Fouquier-Tinville a provoqué Camille qui l'attend de pied ferme et le passe au fil de sa plume.

De loin , quelques passages de ce pamphlet peuvent paraître ridicules et grotesques. A une distance de cinquante-cinq ans , par l'effet de la perspective , ces attaques ont perdu quelque peu de l'éclat de leur couleur. Mais si l'on veut se rappeler que le premier numéro du *Club infernal* a paru quelques semaines seulement après le 9 thermidor ; que beaucoup des prétendus vengeurs de la société n'avaient pensé qu'à sauver leur tête et que , si on s'en rapportait à leur passé qui n'était point toute mansuétude , on pouvait craindre que tout à l'heure aussi ils essayassent de conquérir le pouvoir à l'aide de la Terreur , on reconnaîtra quelque courage à ces premiers efforts tentés pour préparer l'esprit public , tentés au milieu des périls que le voile du pseudonyme , toujours facile à percer , n'aurait pas suffi peut-être à conjurer dans des circonstances données , dans le cas non improbable où les Terroristes auraient reparu aux affaires , ressaisi l'empire et avec lui l'arme terrible de la vengeance.

Il est encore une observation à faire dans l'intérêt de Camille

Desmoulins : c'est que jamais l'opinion publique ne s'égara , ne le confondit , même au moment de son supplice , avec des hommes comme Robespierre , comme Saint-Just , comme Fouquier-Tinville surtout. On blâma ses fautes , ses excès , ses entraînements , mais on ne les lui imputait point à crime. Le pamphlétaire qui a écrit le *Club infernal* pour flétrir et perdre Fouquier-Tinville , a obéi à la pression de l'opinion publique en accordant , parmi les personnages qu'il a choisis , le plus beau rôle à Camille Desmoulins.

Les trois brochures dont nous venons de faire l'analyse , eurent un grand retentissement dans Paris , non-seulement comme acte de courage , mais encore comme acte de courage arrivant à point , à propos , en son temps , ni trop tôt , car elles n'eussent pas produit leur effet ou l'eussent inutilement perdu , ni trop tard , car elles eussent trouvé complète une impression qu'il s'agissait de rendre populaire , de faire dominer par un retour aussi complet que brusque et dont l'histoire des révolutions , surtout chez un peuple aussi peu constant , ramène de fréquents exemples. La victime d'avril 1794 devenait le triomphateur de septembre 1794. Ce n'est pas seulement le *Club infernal* qui servit à la glorification des idées modérées personnifiées en Camille Desmoulins ; beaucoup d'autres brochures furent alors écrites en son honneur. Nous avons vu Babœuf , partisan alors du Modérantisme , consacrer à Camille , au milieu de quelques phrases de désapprobation , des éloges qu'un an plus tard il n'aurait plus écrits. Nous connaissons une brochure de circonstance qui s'appelle l'*Ombre de Camille Desmoulins*. Tous voulurent oublier ses antécédents politiques pour ne se rappeler que son dernier journal. Nul ne se ressouvint des *Révolutions de France et de Brabant* , le journal révolutionnaire par excellence. On ne parlait alors que du *Vieux Cordelier* , de l'opposition des derniers temps. La mode n'était plus à la Terreur.

Comme exquise de ce sentiment du moment , de ce revirement politique dont profita la gloire posthume de l'homme dont nous écrivons la vie , nous ne pouvons mieux trouver que le

lignes écrites par Riouffe dans une brochure parue à la fin de 1794 et intitulée *Mémoires d'un détenu pour servir à l'histoire de la tyrannie de Robespierre*. D'abord le portrait de Camille Desmoulins y est d'une ressemblance frappante ; ensuite l'opinion publique les a vivement colorées et s'y est empreinte pour toujours.

« Il n'avait jamais eu d'autre mérite que celui d'être un écrivain vain amusant, » dit Riouffe ; « il fut constamment le parasite » et le prôneur de tous les partis qui le dominaient. Il marcha » toujours sous la bannière d'un homme, jamais sous celle de la » vertu et la vérité, soit par faiblesse ou autrement... Il avait » beaucoup d'imagination et nul jugement. Mais est-ce à moi » qu'il appartient de le juger avec sévérité, moi qui ai vu l'effet » que les feuilles du *Vieux Cordelier* produisirent parmi nous ! » Une seule fois, sous cet affreux régime de Robespierre, le signal de la clémence fut offert aux Français accablés et noyés » dans leur sang, et ce fut la main de Camille Desmoulins qui » le présenta. Son généreux dévouement lui coûta la vie. Nous » devons oublier ses erreurs et pleurer sa perte. »

Encore Riouffe se montre-t-il, au début de son article, plus sévère cent fois que la généralité même des penseurs. Toute discussion du talent, du caractère, de la conduite de Camille fut absorbée dans la reconnaissance qui l'improvisa héros du moment. Le courage civil avait été si rare, si complètement éteint, qu'on exagéra son culte en exagérant le mérite du seul homme qui osa publiquement en donner des preuves compromettantes et qu'il paya de sa vie.

Nous ne pouvons citer, et nous le regrettons, tous les écrits où se prouva l'attention qui, pendant une année entière, — et c'est beaucoup faire dans un pays comme le nôtre que conserver un bon souvenir même pendant une seule année, — s'attacha à la mémoire de Camille Desmoulins. Mais on ne nous reprochera pas de terminer cette longue étude par deux dernières citations encore.

Dussault, dans un article sur la religion, a écrit en 1795 ce

touchant et mélancolique passage qu'on croirait échappé à la plume sentimentale de Bernardin de Saint-Pierre.

« Un des premiers jours de ce printemps, je traversais la
» place de la Révolution avec un de mes amis. La conversation
» tomba sur les scènes affreuses dont cette place a été le théâtre.
« Les évènements de l'année dernière, me dit-il, sont liés dans
» mon esprit aux époques de la nature; je me plais à rappeler
» ces divers évènements, en les rattachant aux gradations
» diverses et successives de la saison. » — « Le printemps,
» repris-je, est beaucoup plus tardif cette année, et cela doit
» déranger un peu votre calcul et votre mémoire. » — « Il est
» vrai, cette touffe de lilas, que vous voyez à gauche sur la
» terrasse de l'orangerie, auprès de l'escalier, était déjà toute
» verdoyante le jour où Camille monta à l'échafaud, et mainte-
» nant elle pousse à peine quelques bourgeons. » — « Oui, et à
» la variation près de la saison, vous y avez attaché un souve-
» nir, et vous ne verrez jamais ce lilas se couvrir de feuilles sans
» penser à la mort de l'infortuné qui effaça tout ses torts en
» écrivant le *Vieux Cordelier*. »

En Juin 1795, le libraire Desenne se résolut enfin à publier le remarquable numéro sept du *Vieux Cordelier*. Il y joignit les lettres de Camille à Lucile. Dans le *Moniteur*, on annonça cette publication qui fut analysée assez longuement, et on en fit la critique qui se terminait par cette phrase : « Quelles fautes ne
» doivent pas être effacées par le souvenir du dévouement de
» Camille Desmoulins ! Quels regrets ne doivent pas laisser de
» sa perte un talent si précieux, une sensibilité si délicate et
» une résignation si noble et si touchante ! »

Ce mouvement de reconnaissance prit bientôt tout le caractère d'un grand sentiment national. Le 28 avril 1796 (7 floréal an 4), le Conseil des Cinq-Cents prit en considération les pétitions des veuves de Valazé, Buzot, Carra, Gorsas, Brissot, Pétion, Phélippeaux, etc., qui réclamaient un secours annuel. Sur la proposition de la Commission nommée pour examiner leur demande, le Conseil des Cinq-Cents déclara que leurs

maris étaient du nombre de ces représentants qui, après avoir coopéré à établir la liberté et à fonder la république, l'avaient scellée de leur sang, avaient péri victimes de leur dévouement à la patrie et laissaient par leur mort leurs femmes et leurs enfants dans la misère ; qu'il était donc instant de venir au secours de ces infortunées qui avaient des droits à la reconnaissance nationale. Il fut attribué à chaque veuve un secours annuel de deux mille francs augmenté de mille francs pour chaque enfant né de son mariage avec le représentant dont la patrie voulait honorer la mémoire. Il y eut toute une phrase spécialement consacrée à Camille ; la voici : « Considérant que » Camille Desmoulins, aussi représentant du peuple, membre de » la Convention nationale, fut conduit à la mort pour s'être élevé » contre les proscriptions et avoir rappelé des principes d'humanité déjà trop longtemps oubliés. » A la suite de cette phrase, le décret portait un vote de deux mille francs accordés au fils de Camille Desmoulins et qui lui seraient payés jusqu'au jour où il aurait atteint sa dix-huitième année.

Ce n'est pas seulement la manifestation politique à l'aide de laquelle la nation, par l'intermédiaire de ses députés, rendait enfin justice au courage et le plaçait en relief, le citait en exemple, qui attire notre attention ici. Une coïncidence bizarre jaillit de cet arrêté et force à réfléchir. Gorsas, Buzot, Brissot, Gensonné, sont les chefs de cette Gironde qui a été si vivement, si violemment, si injustement attaquée par Camille. C'est Camille qui a perdu les Girondins, qui a servi d'instrument à Robespierre. Et deux ans à peine ont verdi la tombe de toutes ces victimes de la politique et de l'exagération, que les voilà toutes hissées sur le même pavois, honorées dans le même triomphe, glorifiées par la même attention, la même reconnaissance. L'agresseur et ceux qui ont le plus souffert de l'agression imméritée sont placés sur la même ligne, au même rang. Singulier rapprochement dont on ne pourrait trouver d'exemples que dans l'histoire d'une nation assez malheureuse pour avoir besoin d'aller chercher ses grands hommes parmi ceux de ses enfants

qui lui ont fait le moins de mal au moment où tous voulaient sa ruine, où tous se montraient si coupables envers elle. Singulier rapprochement dont on ne pourrait trouver d'exemple que dans l'histoire d'une nation assez malheureuse pour avoir perdu tout principe, toute vérité sociale.

La vie publique de Camille Desmoulins s'est commencée, continuée, épuisée dans les luttes de la presse. Avions-nous tort, au début de cette étude, d'affirmer que du particulier nous avions droit de conclure au principe, du journaliste au journal, de Camille Desmoulins à la presse ? Avions-nous tort d'affirmer avec la conviction la plus profonde que la presse est un instrument social éminemment mauvais, condamnable au plus haut chef ?

A quoi ont servi les journaux de Camille, si ce n'est à démolir ? Lisez la *France Libre* ; lisez le *Discours de la Lanterne* ; lisez les deux *Révolutions de France et de Brabant* ; lisez la *Tribune des patriotes*. Tout est ruine à ses pieds. Il a tout battu en brèche, tout renversé. Il a été le plus actif de ces Polyorcètes qu'on appelle républicains.

Maintenant, cet enfant terrible s'effraie de ce chaos, de ces décombres et surtout de voir qu'on ne veut pas s'arrêter, même quand il n'y a plus rien à abattre. Il veut réparer le mal dont il est cause. Ce puissant levier qui lui a si bien servi pour détruire, il le croit bon aussi pour réparer. Il fait un nouvel appel à sa plume, à la presse. Il crée un journal encore. Il écrit le *Vieux Cordelier*... ! Cherchez à quoi le *Vieux Cordelier* fut bon... ! Destiné à ruiner la Terreur, ruina-t-il la Terreur ? Destiné à rappeler la nation au courage, donna-t-il du courage à la nation ? A qui servit-il de centre ? Quels ressorts mit-il en mouvement ? Inerte, sans puissance, sans force, sans initiative, sans utilité, il écrasa son auteur de ses ruines.

La presse, inventée pour aider aux révolutions, ne servira qu'à enfanter des révolutions, et jamais à les entraver, à les arrêter, à les dompter, à les rendre impossibles.

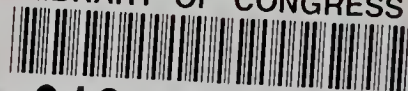
Trois générations de journaux et de journalistes nous vien-

nent en aide, en preuve. Si la République de 1848 est détruite, elle le devra à l'effort de la presse d'un côté, aux excès de la presse de l'autre. Et puis..?

Delenda est Carthago.

ÉD. FLEURY.

LIBRARY OF CONGRESS



0 019 614 270 8